



Il a entrouvert la porte de mon cœur et a chuchoté : Et si...

Indéniablement
Toi

JEWEL E. ANN

- [Avertissements](#)
- [Dédicace](#)
- [Remerciements](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)

- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Épilogue](#)
- [À propos de l'Auteur](#)
- [Résumé](#)



Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
<http://juno-publishing.com/>

Indéniablement toi
Copyright de l'édition française © 2018 Juno Publishing
Copyright de l'édition anglaise © 2014 Jewel E. Ann
Titre original : Undeniably You
© 2014 Jewel E. Ann
Traduit de l'anglais par Opale Mascé
Relecture française par Valérie Dubar, Jade Baiser, Raphaël Rivière

Conception graphique : © Hart & Bailey Design Co.

Tout droit réservé. Aucune partie de cet ebook ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :
<http://juno-publishing.com/>

ISBN : 978-2-37676-322-2
Première édition française : juin 2018
Première édition : août 2014

Édité en France métropolitaine

Table des matières

[Avertissements](#)

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Épilogue](#)

[À propos de l'Auteur](#)

[Résumé](#)

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Cet ebook contient des scènes sexuellement explicites et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

Dédicace

Pour ma sœur Kambra.

Remerciements

Pour ma famille, votre soutien est ma ligne de vie - mon existence.

Pour mes lecteurs, merci de justifier ma dépendance. JE VOUS AIME !

Pour l'incroyable communauté de blogueurs, vous êtes les meilleurs ! Vous lisez, relisez, partagez, mettez en lumière, recommandez, et, en général, promouvez des livres avec passion ! Les auteurs indépendants comme moi ne verraient pas nos rêves se réaliser sans vous.

Indéniablement toi



Jewel E. Ann



Prologue

22 juin 2013

LE MARIAGE

Un milliard de couches de tulle engloutit mon mètre soixante-sept et mes cinquante-deux kilos. Je me demande combien de mariés disparaissent au combat à la recherche de leur nouvelle femme dans leur robe de mariée de princesse. Mes seins et mes côtes protestent contre le poids de cette bête à bustier qui exige leur soutien inconditionnel pour les cinq heures ou plus à venir. De longues anglaises brunes rabattues sur le côté cascadenent sur mon épaule. Des arômes doux et floraux flottent dans l'air, émanant de mon bouquet de roses et de la brume parfumée à la lavande encore fraîche sur ma peau.

Je sursaute quand quelqu'un frappe à la porte, m'arrachant aux réflexions démoralisantes que m'inspire mon reflet dans le miroir.

— Entrez, réponds-je.

— Oh, Sam, tu es magnifique.

Les mains de ma sœur se figent sur sa poitrine, tandis que la jalousie qui transpire de sa bouche grande ouverte se fraye un chemin dans ma conscience qui me réprimande d'un coup sec de culpabilité.

C'est le rêve de toute fille : la robe, le beau fiancé, le centre de l'attention. Cependant, quelques rares spécimens de femmes sont dépourvus du gène du rêve du conte de fées. Et c'est à ce groupe rare et fermé que j'appartiens.

— Merci, Avery, murmuré-je en croisant son regard bleu trouble dans le miroir.

— J'aimerais que maman soit là pour te voir.

Sa bouche s'affaisse.

Ses mots me ramènent treize ans en arrière. Ils m'ont aussi traversé l'esprit aujourd'hui, mais Avery le répète sans cesse. *J'aurais aimé que maman voie ce film avec nous. J'aurais aimé que maman puisse goûter cette soupe incroyable. J'aurais aimé que maman écoute cette chanson.*

Je comprends. Vraiment. Avery a deux ans de moins que moi, mais on dirait qu'elle en a dix de moins. Encore aujourd'hui, elle me rappelle la petite fille de huit ans qu'elle était, perdue sans sa mère – notre mère. Les fragiles souvenirs que j'ai de me sentir dépendante de ma mère sont les grains de sable d'un sablier retourné, quelque part dans mon esprit. Franchir en quelques semaines le fossé

psychologique qui sépare dix ans de quatorze ans pour combler le vide d'une mère fait cet effet.

J'empoigne à deux mains le tulle, relève ma robe et me tourne vers elle.

— Elle est là. Je la regarde en ce moment.

La ressemblance d'Avery avec notre mère est tellement irréaliste – longue chevelure blonde de Barbie et yeux bleu gris – qu'elle me réchauffe le cœur et me fait étirer mes lèvres en un sourire.

— Oh, Sydney !

Les larmes aux yeux et les bras tendus, elle s'approche de moi dans toute sa fragilité d'enfant.

Merde ! Avery ne m'appelle par mon prénom de baptême que lorsqu'elle veut se faire dorloter.

— Non non non...

Je lève les paumes pour l'arrêter.

— Robe de mariée, voile de mariée... Éloigne-toi de la dame en blanc.

Avery s'arrête dans son élan. Son visage endeuillé s'éclaire d'un sourire doux tandis qu'elle se tamponne le coin des yeux du bout des doigts.

— Pardon. Tu dis toujours les bonnes choses au bon moment, dit-elle en tripotant les larmes en diamant qu'elle porte aux oreilles.

Je lui tends ma main qu'elle examine un long moment avant de la prendre. Serrant la sienne, je regarde ses yeux bleus, ses lèvres pleines et ses cheveux blonds relevés, quelques boucles rebelles encadrant élégamment son visage. Je ne le dirai pas, mais je le pense aussi. *Mon Dieu, tu me manques, maman.*

— Tu es superbe, petite sœur, murmuré-je.

Son sourire éblouissant, exubérant s'empare de ses yeux.

— Merci, j'adore ma robe.

Lâchant ma main, elle virevolte dans sa robe sirène en taffetas mauve.

— Heureusement, c'est toi qui l'as choisie, chuchoté-je sans obtenir une réponse de sa part.

— La demoiselle d'honneur ? demandé-je en haussant les sourcils.

— En train de poursuivre le porteur d'alliance derrière l'église... Ou peut-être que c'est le contraire, élude Avery d'un haussement d'épaules.

Je me retourne vers le miroir, inspire profondément et expire lentement.

— Je vais voir où en est ton fiancé.

Avery ouvre la porte, s'arrête et fait volte-face avec un sourire réconfortant.

— C'est le bon, Sam. Beau, gentil... Et bon Dieu, il t'aime tellement. C'est le destin.

La porte claque. *Le destin*. Le mot résonne. Une telle chose existe-t-elle ?



Chapitre 1

3 juin 2010

PALO ALTO

Merde ! Je ne suis là que depuis trois heures et il y en a déjà partout. Dieu Merci, cela se limite au parquet. Je me rue dans le cellier pour trouver un sac-poubelle quand mon portable sonne. Je le sors de la poche arrière de mon short en jean et glisse mon doigt sur l'écran.

— Allô ?

— Sydney ?

Je ne reconnais pas la voix de femme qui résonne.

— Oui, confirmé-je, le portable calé entre l'oreille et l'épaule tout en ouvrant le sac poubelle.

— Kimberley, du cabinet du docteur Abbott. Vous m'avez appelée.

Alors que je passe devant la porte-fenêtre pour aller au patio, je croise des yeux bleu gris de l'autre côté, épiant le moindre de mes mouvements. Les yeux plissés et brûlants de mépris, je me dirige vers le premier tas de crotte fumant.

— Oh, oui, merci de rappeler. Je garde la maison et le chien de mon oncle et de ma tante, Trevor et Elizabeth Worthington. Leur chien... Euh...

— Swarley.

— Oui, Swarley a ch... je veux dire, déféqué partout après leur départ tôt ce matin.

— Il est certainement nerveux ou inquiet qu'ils partent. Les chiens sont plus sensibles qu'on ne l'imagine. On sous-estime beaucoup leur intelligence.

Oui, ce chien est un véritable génie !

— Quoi qu'il en soit, le docteur Abbott a une disponibilité à treize heures si vous voulez amener Swarley, juste pour vous assurer qu'il n'a rien de grave.

L'épouvantable puanteur flottant à l'orée de mes narines m'oblige à retenir ma respiration tandis que je me hâte d'enrouler ma main dans du papier toilette pour nettoyer cette horreur.

— Treize heures, merci. À tout à l'heure, alors.

L'odeur nauséabonde me coupe la voix.

La garde de maison est un super petit boulot, particulièrement pour un titulaire d'une licence en histoire de l'art. La garde d'animaux... Pas aussi glamour,

pourtant cela fait partie du jeu. La route est encore longue avant de réaliser mon rêve de devenir conservatrice de musée. Obtenir un poste est presque impossible sans un master et, en réalité, il est préférable d'avoir un doctorat, surtout pour les musées les plus grands et les plus prestigieux. Fauchée et endettée jusqu'au cou depuis mon diplôme, j'ai décidé de travailler quelques années avant de finir mes études. Mais si je continue à me mettre dans ce genre de « merde », il se pourrait que je me décide à vendre mon corps plutôt que mon temps.

Mes premiers emplois étaient dans le Midwest, à distance raisonnable en voiture de l'endroit où j'ai grandi, Rock Island, dans l'Illinois. Après avoir économisé, j'ai obtenu mon passeport et postulé pour de la garde de maison à l'étranger. Au cours de l'année écoulée, j'ai voyagé à Rio de Janeiro, au Qatar, en Irlande, en Australie et au Royaume-Uni. Je visite autant de musées que possible et rêve d'avoir un jour la chance d'en diriger un. Ce qui est, au mieux, un pari risqué, mais l'espoir fait vivre.

Quand Avery a accepté un emploi de massothérapeute à Los Angeles, j'ai décidé de chercher du côté de la côte ouest afin que l'on puisse se voir cet été. Le sort a voulu que la sœur de notre père et son mari, qui vivent à Palo Alto, décident de partir en Europe au mois de juin. Ils étaient ravis d'apprendre que j'étais disponible pour garder leur maison *et* leur nouveau chien. C'est à cinq heures et demie de voiture de L.A., mais au moins Avery et moi sommes sur le même fuseau horaire.

— Swarley, au pied !

Je maintiens ouverte la porte de derrière qui mène au 4x4 blanc d'Elizabeth et Trevor.

Leur braque de Weimar de deux ans est exaspérant alors que nous nous connaissons depuis moins de vingt-quatre heures. Le mois sera long.

Je vérifie l'heure sur mon portable : 12 h 45.

— Mince ! Allez, entre, espèce de sale clébard borné.

Je me baisse, l'attrape et prie afin que rien ne sorte de son postérieur tout en l'enfonçant dans le siège arrière. Après cinq minutes de plus à me battre avec la ceinture et la boucle de son harnais, nous voilà partis pour le vétérinaire.

Je ne vois que deux autres voitures sur le parking, alors avec un peu de chance, l'attente ne sera pas longue. À la seconde où je détache Swarley, il bondit de la banquette arrière dans une tentative de m'arracher le bras, le poignet ligaturé par la laisse.

— Swarley ! Bon sang, arrête !

Il me traîne à travers l'herbe longeant le bâtiment. Je pense qu'il chasse un

écureuil ou un oiseau. Mince, il pourrait bien être en train de chasser sa queue, pour ce que j'en sais. Je suis trop occupée à éviter toutes les mines canines fumantes. Où est passé le savoir-vivre du ramassage de crotte de chien ?

Swarley s'arrête pour lever une patte sur un arbre, me laissant un peu de répit. Je désincruste la laisse enfoncée dans ma peau et je la raccourcis, à quelques centimètres près de l'étrangler.

— On y va !

Je tire sur sa laisse d'un coup sec.

En approchant de la porte, je plisse le nez. Je ne sais pas si je sens quelque chose de nouveau ou si l'odeur âcre de ce matin a élu domicile dans mon nez. Je prends appui sur la poignée de la porte d'entrée et lève le pied droit pour inspecter la semelle de ma chaussure. *Rien*. Je lève l'autre.

— Merde !

Ma semelle en est littéralement recouverte. Swarley tire sur sa laisse, à la limite de la crise d'épilepsie, alors je me tortille pour me débarrasser de ma sandale et le laisse entrer.

— Swarley !

La femme derrière le bureau lui fait la fête, bondissant de son siège pour nous accueillir. Enfin... L'accueillir.

— Vous devez être Sydney. Je m'appelle Kimberley, nous nous sommes parlé au téléphone.

— Oui, bonjour.

Je souris.

— Je vous en prie. Le docteur Abbott a presque fini. Il ne devrait pas être très long.

Kimberley nous accompagne jusqu'à une salle d'examen.

— Asseyez-vous. Je vais peser Swarley et je vous le ramène.

Elle l'embarque dans son sillage tandis que je m'assieds dans un petit fauteuil près d'une fenêtre donnant sur la décharge. Baissant les yeux sur mes pieds, je me rends compte que je suis ridicule avec une seule sandale. Est-ce que j'aurai l'air moins bête sans chaussures du tout ? Pas de chaussures donne l'impression que je suis une de ces va-nu-pieds bizarres et sales. Une seule chaussure, soit que j'en ai perdu une, soit que j'ai marché dans une crotte. Les deux explications sont plausibles. Après tout, je ne sais plus combien de fois je suis passée en voiture devant une chaussure, une seule, au milieu de la route. La preuve indubitable que toute une population se balade une seule chaussure au pied. Je suppose que ce sont des motards ou des cyclistes qui les perdent. Il est trop

improbable que j'aie amené Swarley chez le vétérinaire en Harley ou en Btwin, alors je pense que je vais m'en tenir à l'explication B : il y a des fois où cela merde.

— Et voilà, annonce Kimberley, laisse à la main, en ramenant Swarley.

Et passant la porte derrière elle, se trouve le docteur Sexy Vêto. Ses cheveux sombres et épais lui tombent sur le front, juste au-dessus d'yeux d'un noisette profond qu'encadrent des pattes d'oie lorsqu'il dévoile son sourire éclatant et chaleureux. Un pantalon noir parfaitement ajusté met en valeur sa silhouette élancée et la chemise gris clair qu'il porte sous sa blouse blanche laisse entrapercevoir un début de toison foncée, là où les boutons du haut ont été négligemment laissés ouverts. Swarley salue aimablement son entrejambe tandis qu'il me tend la main.

— Bonjour, docteur Abbott... Ou Dane.

Ses longs doigts sont chauds et sa poignée ferme est nerveuse.

— Sydney, et je crois que vous connaissez déjà...

J'essaie de réprimer mon sourire en montrant Swarley qui continue à renifler impoliment l'entrejambe du docteur Abbott.

— Swarley. Oui, je le suis depuis que c'est un chiot.

L'attirance irrésistible de Swarley pour un certain entrejambe est gênante. Bien que ce ne soit pas mon chien et que je suis certaine que le docteur Abbott a l'habitude, je me sens obligée de justifier son comportement.

— Il doit penser qu'un gros morceau de viande se cache là-dessous.

Les mots sortent de ma bouche et je pique un fard au moment où mon cerveau – qui a apparemment un différé de deux secondes – percute. Le docteur Abbott est visiblement embarrassé par mon commentaire, parce que sa teinte est assortie à la mienne et que le tableau qu'il tient à la main prend un soudain intérêt à ses yeux. Kimberley toussote et nous tourne le dos. Elle aussi essaie évidemment de contenir sa réaction.

— Oh mon Dieu ! Je ne voulais pas... Enfin, ce que...

Swarley a la diarrhée des fesses et, moi de la bouche. Cette journée pourrait-elle être pire ?

— Ce n'est rien, Sydney, se reprend-il rapidement, en professionnel. Depuis quand Swarley ...

Il s'interrompt et je m'aperçois qu'il fixe mes pieds.

Oui, maintenant, c'est pire. Je remue les orteils et cache mon pied nu avec celui qui est encore chaussé.

Le docteur Abbott sourit en coin et nos yeux se croisent. Il dégage une

timidité subtile que je devine dissimulée derrière l'autorité que lui confère sa blouse blanche et le *docteur* précédant son nom.

— Depuis quand Swarley a-t-il la diarrhée ? demande-t-il avec un sourire sincère.

— Depuis ce matin. Je suis arrivée tard hier soir, mais je n'ai pas vu Swarley avant tôt ce matin, quand Elizabeth et Trevor sont partis. Ils ne m'ont pas signalé de problème particulier, alors je suppose que ça ne date que d'aujourd'hui.

— Avez-vous amené un échantillon de selles ? me demande-t-il tout en griffonnant quelques notes sur le tableau.

— Euh, non. Désolée.

— Pas de problème. Je vais l'examiner rapidement, mais c'est probablement juste une crise d'anxiété. À ma connaissance, son planning d'alimentation est très strict, donc je ne pense pas que ce soit à cause de quelque chose qu'il a mangé.

Je hoche la tête et observe le docteur guider Swarley vers une table de levage hydraulique. Kimberley l'immobilise pendant que le bon vétérinaire l'examine.

— Tout a l'air d'aller. Assurez-vous qu'il ait de quoi boire et ne lui donnez pas à manger avant demain matin. Peut-être qu'il sera rétabli d'ici là. Si les symptômes persistent ou s'aggravent, appelez-nous. En fait, je peux passer demain matin voir comment il va, c'est sur le chemin de mon jogging.

Kimberley hausse un sourcil dans sa direction. Il tapote le tableau avec son stylo.

— Oh, ce n'est pas... nécessaire. Enfin, je vous appellerai s'il y a un problème. Je ne veux pas vous faire faire un détour.

— Ce n'est pas vraiment un détour. En fait, je cours dans les environs tous les matins. Je vis à quelques pâtés de maisons de chez votre tante.

Il se passe la main dans les cheveux et regarde ses pieds tout en basculant son poids d'une jambe à l'autre. *Nom de Dieu !* Il flirte avec moi alors que Kimberley est à *fond* sur lui.

— Si vous avez le temps, d'accord, mais vraiment, ne faites pas de détour.

Je souris en me levant.

Il jette un nouveau coup d'œil à mes pieds. Je plie le genou, cache mon pied nu derrière mon autre jambe et hausse les épaules.

— J'ai marché dans la m... une crotte dehors.

— Oh, où avez-vous mis votre chaussure ?

— Dehors.

— Kimberley va s'occuper des papiers et dresser la facture. Je vais faire

nettoyer votre chaussure.

— Quoi ? Non !

Il lève la main et secoue la tête.

— J'insiste. C'est le moins que je puisse faire. Je crois que vous êtes déjà bien occupée avec ce gros pépère.

Il gratouille Swarley derrière les oreilles.

— Je reviens dans quelques minutes.

Il quitte la pièce et je regarde Kimberley qui est en train de remplir des papiers.

— Le docteur Abbott est-il aussi gentil avec tout le monde ?

Elle sourit, mais ne lève pas les yeux.

— Gentil ? Oui. Mais si vous demandez s'il nettoie toujours la merde de chaussures, non.

Kimberley ramène ses cheveux auburn mi-longs derrière ses oreilles. Elle paraît avoir quarante ans, mais j'ai du mal à estimer l'âge des gens.

— Au cas où vous comptez demander si le docteur est marié, la réponse est non.

Je suis maintenant officiellement mal à l'aise et tout aussi impatiente que ce crétin de chien de sortir d'ici.

— Intéressant, mais je n'allais pas le demander. Je n'habite pas ici et je pars dans un mois. Croyez-moi, je ne cherche pas...

Ma phrase reste en suspens. *Je ne cherche pas quoi ? Une histoire d'amour ? Un rendez-vous ? Un plan cul ?*

— Comme vous voulez. Mais ce serait une belle prise.

La tension monte d'un cran. Si je suis ici, c'est pour Swarley, pas pour remédier à l'inexistence de ma vie sociale. J'enroule mes longs cheveux châtain foncé autour de mon doigt, puis le docteur Abbott revient avec ma sandale.

— Comme neuve.

Il me la tend.

— Merci, euh... Ce n'était vraiment pas nécessaire, mais merci, docteur Abbott.

Je me penche et la remets. En me relevant, je remarque que Monsieur Belle Prise me regarde, mais pas dans les yeux.

Je me racle la gorge et ses yeux retrouvent le chemin des miens.

— Oh, hum, je vous en prie, et appelez-moi Dane. Au plaisir de vous revoir demain.

Il me salue de la tête et s'écarte.

Swarley ne perd pas de temps à me traîner dans la salle d'attente. Avant d'ouvrir la porte, je me retourne et fais un signe de la main.

— Encore merci, au revoir.

Je sors du parking, chamboulée.

Au plaisir de vous revoir demain. Qui dit ça ?

Je jette un coup d'œil à l'horloge de la cuisine et me rends compte que cinq heures sont passées depuis la crise de diarrhée de Swarley. Il se repose sur son lit de luxe je-suis-le-chien-le-plus-pourri-gâté-de-tous-les-temps devant la table basse du salon. Elizabeth et Trevor n'ont pas d'enfant et leur maison impeccablement tenue en témoigne. Elle est spacieuse, mais pas écrasante, contrairement à certaines que j'ai connues. Le rez-de-chaussée comprend une entrée ouverte encadrée d'une salle à manger et d'un bureau. Il y a du parquet ou du carrelage à chaque étage et de grands tapis de laine traditionnelle dans chaque pièce.

Les tons ocre des murs sombres ne me rappellent rien de ce que j'ai connu chez moi plus jeune. La partie inférieure des leurs est dépourvue de chefs-d'œuvre aux pastels ou au marqueur. Les larges embrasures des portes, blanches et nettes, sont exemptes des trous et des éraflures causées par des collisions avec les parties en métal des jouets à roulettes.

À l'arrière de la maison se trouvent la cuisine et une pièce immense qui donne sur la partie de la maison que je préfère ; une gigantesque terrasse et une grande piscine rectangulaire. Ce n'est pas une terrasse ordinaire. Un jacuzzi trône d'un côté et de l'autre, un coin-bar extérieur couvert de pergola équipé d'un énorme barbecue en acier inoxydable et d'un four à pizza en pierre.

Avery va devenir dingue lorsqu'elle verra tout ça. C'est la première fois que nous voyons la nouvelle maison d'Elizabeth et Trevor à Palo Alto. C'est aussi la première fois que je suis employée par de la famille. Je nous vois déjà flâner au bord de la piscine, sirotant des margaritas et écoutant de la musique sur les haut-parleurs extérieurs.

Il est presque seize heures. J'ouvre la porte du réfrigérateur pour me servir du thé glacé quand la sonnette retentit. En me dirigeant vers l'entrée, j'aperçois à travers la fenêtre un homme aux cheveux courts et blond doré, les mains dans les poches de son bermuda kaki. Il porte un tee-shirt rouge estampillé Stanford qui a l'air d'être trop petit d'une taille pour lui, mais vu la façon dont il souligne ses bras et sa poitrine développés, j'ai du mal à regretter qu'il ne soit pas de la bonne taille.

Je n'attends personne aujourd'hui, mais je me souviens vaguement de quelque chose à propos de l'agent d'entretien de la piscine censé venir mercredi. Je pensais qu'il passerait la semaine prochaine, mais je peux me tromper.

En ouvrant la porte, je sens l'air désarter mes poumons à la vue des yeux bleus les plus spectaculaires qui soient.

— Bonjour, murmuré-je, incapable de parler plus fort.

— Bonjour.

Il étire ce mot en deux longues et soyeuses syllabes. Des yeux océan d'un bleu iridescent, aussi intenses qu'un saphir parfaitement taillé et parsemés de quelques paillettes estivales de myosotis me scrutent de la tête aux pieds.

Ma peau est parcourue de picotements, je suis plus que consciente du peu de tissu de mon short en jean et je ne me souviens plus de la couleur du soutien-gorge que je porte sous mon débardeur blanc et ajusté, mais je ne pense pas qu'il soit blanc. Je me sens nue sous son regard tandis qu'il se mordille la lèvre inférieure de ses dents blanches et parfaites, provoquant chez moi une rougeur cutanée immédiate et un léger vertige. Je suis une poupée vaudou et, d'un regard, il m'ensorcelle avec sa magie noire sexuelle.

J'inspire exagérément lentement, ferme les yeux et secoue la tête.

— Vous devez être... Euh... Aaron ?

Je croise les bras sur ma poitrine parce que son regard caressant met mes tétons au garde-à-vous.

La tête penchée sur le côté, ses prunelles effrontées refont le tour complet de mon corps.

— L'agent d'entretien de la piscine, Aaron, n'est-ce pas ?

Son silence délibéré me rend folle.

Il hoche lentement la tête.

— L'agent d'entretien de la piscine.

— Je dois vérifier le planning, mais je suis presque certaine que vous ne deviez pas venir avant mercredi prochain.

Je joue avec mes cheveux et me houspille intérieurement pour ma voix haletante et mon regard de collégienne excitée.

Il hausse les épaules et me lance un sourire enfantin et innocent.

— Je pourrais revenir la semaine prochaine, *ou bien* jeter un coup d'œil à la piscine maintenant.

Adoptant sa désinvolture, je hausse les épaules à mon tour.

— Très bien. Si ce n'est pas trop tôt. C'est vous l'expert.

Je m'écarte et l'invite à entrer d'un signe. Son visage n'est plus qu'un grand

sourire.

— Vous n’avez pas besoin de repasser par votre camion ?

Il passe devant moi et je jette un coup d’œil dehors, devant l’allée pavée de pierre. Garé à son extrémité se trouve un 4x4 Toyota noir.

— Vous n’avez pas de véhicule de fonction ?

Sans se retourner, il se dirige vers la cuisine pour rejoindre la terrasse comme s’il était le propriétaire des lieux.

— Le matériel est certainement derrière et le fourgon du nettoyeur de piscine a lâché, répond-il.

Fermant la porte, je marque une pause et secoue la tête. *Certainement derrière ? Le fourgon du nettoyeur de piscine ?*

Depuis la fenêtre arrière, j’aperçois ses claquettes sur la terrasse. Tout en marchant vers la piscine, il enlève son tee-shirt d’un seul mouvement fluide.

Oh. Mon. Dieu.

Qu’est-ce qui ne va pas avec les mecs, ici, à Palo Alto ? De là d’où je viens, on ne les élève pas comme ça. Je sors mon portable de ma poche arrière, appelle Avery et raccroche immédiatement.

— Non, j’ai mieux, me chuchoté-je à moi-même, un sourire rusé se dessinant sur mes lèvres.

Quand Aaron sort du cabanon avec l’écumoire à manche long, je prends une photo de lui et l’envoie à Avery.

3 mots : Nettoyeur de piscine – 4 mots : La Vie est Belle.

À peine deux secondes plus tard, mon portable vibre.

Tu déconnes !

Je ris puis réponds.

Pas du tout !

Single Ladies de Beyoncé retentit, ce qui convient bien à ma fêtarde de sœur.

Je décroche.

— Jalouse ?

— Sam ! Oh mon Dieu. Les nettoyeurs de piscine ne ressemblent pas à ça dans la vraie vie. Est-ce que c’est une blague ?

Son cri enthousiaste me transperce les oreilles.

Aaron fait le tour de la piscine à pas lents et mesurés en passant l’écumoire. L’ironie veut que l’eau de la piscine ait été propre et claire plus tôt ce matin, sans moucheron ni feuille.

— Je ne pense pas, mais on ne sait jamais. Il ne fait pas grand-chose. Ne devrait-il pas être en train de vérifier le taux de chlore ou de changer le filtre,

quelque chose comme ça ?

Avery renifle.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je vis en appartement et l'agent d'entretien de la piscine de l'immeuble ressemble à Sauvez Willy. Je fais un détour pour ne *pas* avoir à regarder ce qu'il fait. Dis-lui que tu crois qu'il y a un film visqueux au fond de l'eau.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Sans blague... Pour qu'il aille vérifier !

Comme Aaron arrive au coin de la piscine, il lève la tête et me sourit. Je bats rapidement en retraite loin de la fenêtre.

— Euh, je ne crois pas qu'il ait pensé à son maillot de bain.

— Et ? réplique Avery de son ton *tu-es-stupide-ou-quoi*.

— *Et* il ne va pas plonger habillé.

— Il peut...

— *Ni* nu.

— Mince, mon prochain client est arrivé. Tu me tiendras au courant. Et au fait, j'ai posé quelques jours à partir de vendredi prochain, alors je peux monter te voir.

— Génial ! Tu vas adorer la maison. On se parle plus tard.

Je me sers un verre de thé glacé et me dirige vers la terrasse, avant de revenir en arrière et d'en remplir un autre.

Il n'y a rien de mal à être accueillante, me dis-je à moi-même uniquement pour convaincre la partie rationnelle de mon cerveau.

— Du thé ? lui proposé-je en m'approchant de la piscine.

Aaron pose l'écumoire au bord de la piscine.

— Merci.

Son sourire en coin est suspect et me donne l'impression de passer à côté d'une plaisanterie personnelle. Toujours torse nu, il me prend le verre des mains et je m'avance pour examiner de plus près la piscine, parce que je ne peux pas le regarder sans suer à grosses gouttes.

— Qu'est-ce que vous écumez ?

— Rien du tout. Je remue l'eau, dit-il d'un ton neutre.

Ce type n'est pas sérieux. Qu'est-ce qu'il veut dire par « remuer l'eau » ? Il a quelque chose en tête. La raison pour laquelle tante Elizabeth l'a embauché est évidente. Elle nettoie certainement la piscine après le départ d'Aaron afin que Trevor ne soupçonne rien et ne lui botte pas les fesses... De *très belles* fesses, je dois dire. Et que veut-il dire par *remuer l'eau* ?

Je me retourne vers lui et mes yeux sont immédiatement attirés par son large torse musclé et ses abdominaux ciselés que le soleil caresse. *Mon Dieu, il est trop parfait et je suis... quelque chose. Distraite ? Lente d'esprit ? Folle ? Excitée ? BINGO !*

— Alors, après test, la concentration des produits dans l'eau est correcte.

Ma bouche est grande ouverte et je ne peux pas m'empêcher de le fixer. Il se penche pour attirer mon attention. *Merde !* Je n'affiche aucune gêne à dévorer des yeux son torse nu.

— Allô ? dit-il, m'obligeant à le regarder dans les yeux.

J'évacue toute pensée inappropriée de ma tête et prends une gorgée de mon thé glacé pour dissimuler mon embarras.

— Dois-je remettre mon tee-shirt ?

Je m'étouffe avec mon thé.

— Non.

Je n'arrive pas à m'arrêter de tousser.

— Je veux dire...

En me raclant la gorge, je remarque son sourire suffisant.

— Remettez-le ou restez comme ça. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Mon Dieu, Sydney, est-ce que tu peux faire pire aujourd'hui ? Le claquement de la chatière détourne mon attention. Swarley bondit du haut des marches de la terrasse. Aaron s'accroupit comme un défenseur de première ligne prêt à recevoir ses salutations excessivement enthousiastes. Le problème est que, tandis que Swarley se rapproche, je me rends compte que ce n'est pas Aaron qu'il vise. Il se dirige vers...

— Et merde !

Je suis catapultée en arrière, dans la piscine.

Mon corps amorce sa descente jusqu'au fond et j'ouvre les yeux pour tomber sur un agrandissement brouillé de M. Sexe sur Pattes, l'agent d'entretien, debout au bord de la piscine, me regardant. J'envisage sérieusement de voir combien de temps je peux retenir mon souffle. Peut-être qu'il se décidera à partir, alors, je pourrai refaire surface des profondeurs de mon enfer personnel en toute intimité.

Oui ! Voilà. Ça, c'est bien.

J'ai conservé des souvenirs de ma carrière de nageuse au lycée. Retenir ma respiration jusqu'à ce qu'il s'en aille ne devrait pas poser de problème. À moins qu'il décide de jouer aux héros et de plonger à ma rescousse. Ce qui n'est pas un mauvais scénario non plus. Au moins, on serait tous les deux trempés.

J'expire bulle par bulle, comme un zodiac troué, et m'installe confortablement

au fond de la piscine. *Ha !* Il est en train de vider ses poches. On dirait que je ne serai pas la seule noyée. Une minute. *Qu'est-ce que... ? Il n'est pas en train de... oh mon Dieu, si.* Sexe sur pattes plonge, sans short ni caleçon ! Les deux premières notes des *Dents de la mer* résonnent dans ma tête tandis que je me rue vers la surface dans la direction opposée, cherchant à tout prix à m'éloigner de lui.

Le soulagement divin de l'air dans mes poumons ne parvient pas à me faire oublier l'angoisse que je ressens à l'idée d'être poursuivie par un inconnu en tenue d'Adam.

— Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que vous faites ?

Le peu de souffle qu'il me reste part dans ce hurlement frénétique pendant que je nage vers l'échelle, lui échappant de justesse. Je bondis hors de l'eau à une vitesse surhumaine. Les bras autour du corps, je me précipite vers le cabanon, le cœur à mille à l'heure et le corps parcouru de tremblements alors que je fouille pour trouver une serviette.

— L'eau est bonne aujourd'hui.

Sa voix est juste derrière moi.

Je pivote brusquement et pousse un cri de surprise, les yeux écarquillés. Un corps nu, mouillé et aussi appétissant et décadent qu'un milkshake chocolat chantilly me salue à quelques mètres. Poings fermés et bras croisés au niveau des poignets, cachant à peine son bazar, la couverture parfaite de *Sports Illustrated* se tient en face de moi, et tout ce dont j'ai envie, c'est de lui coller un pain pour effacer ce stupide sourire satisfait de son visage. Puis, bien sûr, lui sauter dessus et frotter toutes les zones érogènes de mon corps contre le sien parce qu'à cet instant, je suis tellement énervée et excitée que j'ai besoin de replonger dans la piscine si je ne veux pas finir par faire une combustion spontanée.

— Terminez et allez-vous-en, maugréé-je en lui lançant une serviette et en retournant vers la maison à pas lourds.

Sur mon chemin, je croise Swarley affalé dans un transat au bord de la piscine.

— Chien maléfique ! dis-je en le fusillant du regard.

Ayant bon espoir qu'il soit parti, j'attache mes longs cheveux mouillés en queue de cheval tout en descendant l'escalier sur la pointe des pieds, vêtue d'un short sec et d'un tee-shirt vert acheté en Irlande estampillé *Dublin your pleasure*. Malheureusement, ce tee-shirt ne transmet pas la légendaire chance des Irlandais. Il est toujours là, dans la cuisine, juché sur un tabouret de bar.

En me voyant approcher, il se lève.

— Hé, je pense que nous sommes partis du mauvais pied, dit-il avec un sourire Colgate.

— Vous avez fini ? demandé-je en m'appuyant contre le buffet, une main sur les hanches.

— Fini ?

— Avec la piscine ? dis-je, exaspérée.

Il lève les yeux au ciel.

— Bien sûr, j'ai fini.

— Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

Il prend une expression chiffonnée comme s'il s'apprêtait à me dire quelque chose quand mon portable se met à vibrer dans ma poche arrière.

— Allô ?

— Bonjour, Sydney, c'est Elizabeth. Nous venons d'atterrir et je voulais m'assurer que tu t'adaptais bien à la maison et que tu n'avais eu aucun problème avec Swarley.

— Hum, Swarley a eu... euh... des problèmes gastriques ce matin, alors je l'ai emmené chez le docteur Abbott.

Je pense qu'il est trop tôt pour lui dire qu'ils risquent de retrouver Swarley dans la cour, enchaîné à un pieu, en rentrant.

— Oh, ma chérie, je suis désolée que tu aies eu à t'occuper de ça, merci. Pas d'autres problèmes à signaler jusqu'ici ?

— Pas vraiment. Aaron est passé pour la piscine aujourd'hui, dis-je, les yeux plissés dans sa direction.

Il se mord la lèvre, évitant tout contact visuel et se frottant la nuque. Cette attitude est aux antipodes de celle qu'il avait en arrivant à la porte il y a une heure.

— Aaron ? Vraiment ? Il n'était pas censé venir avant la semaine prochaine. Je croyais qu'il n'était pas encore remis de la pose de son anneau gastrique. Ce pauvre garçon est vraiment en surpoids. Je pense que c'est pour ça que Trevor l'a engagé. Tu sais, la *desperate housewife*, l'employé de piscine canon. Quoi qu'il en soit, je suppose que c'est un dérangement en moins pour la semaine prochaine. Tu as notre numéro. N'hésite pas à appeler si tu as la moindre question.

Aaron lève les yeux vers moi tandis qu'Elizabeth me parle et que je m'avance doucement dans la cuisine. Sans le quitter des yeux, je m'empare très lentement de la poignée d'un grand couteau de cuisine, rangé derrière moi dans un bloc en

bois.

— Merci, Elizabeth, profitez bien de vos vacances.

Mon portable dans une main et le couteau bien en vue dans l'autre, je continue à m'éloigner de lui.

— Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, mais je vous suggère de partir d'ici avant que j'appelle la police... ou que je vous découpe !

Ses yeux passent de moi au couteau, et pourtant il a l'air amusé, un sourire commençant à se dessiner au coin de ses lèvres.

— Me découper ? demande-t-il en haussant un sourcil.

Agitant imprudemment le couteau dans tous les sens, je gronde.

— Oui, vous découper, vous poignarder, vous castrer.

Ses yeux plissés et brillants de malice me fixent.

— Me castrer ?

— Oui, vous couper le pénis !

Je trace un X dans les airs avec le couteau.

— Pour me castrer, il faudrait me couper les testic...

— Dehors ! m'époumoné-je en me jetant sur lui.

Il fait un bond en arrière et me présente ses mains.

— OK, OK, calme-toi, mince. Je m'en vais.

Je le suis jusqu'à la porte tout en maintenant une distance de sécurité. Une fois claquée, mes mains se précipitent sur le verrou pour le tourner. Je me fige en pleine action quand j'entends frapper à la fenêtre. Les mains de chaque côté du visage, il s'efforce de regarder à l'intérieur. Son sourire est sexy, mais, vu les circonstances, un peu effrayant.

— Tu veux aller à la plage demain ?

Le foudroyant du regard, je donne un coup de couteau dans sa direction. Il marche vers son 4x4 en secouant la tête. J'attends qu'il soit parti puis bats en retraite dans la cuisine.



Chapitre 2

4 juin 2010

Swarley me réveille bien trop tôt. Son planning d'alimentation est fait pour les lève-tôt. Ce que je ne suis pas.

— Du balai, le chien ! grogné-je comme il essaie de me faire ouvrir les yeux en me léchant.

Il est six heures et demie et le soleil perce à travers les stores. Les volets électriques occultant dont j'ai profité au cours de mes aventures de garde de maison me manquent. Les simples stores des fenêtres de cette maison indiquent qu'Elizabeth et Trevor se lèvent avec le soleil.

— D'accord, on va te faire à manger.

Difficile d'en vouloir à Swarley, pour ça, en tout cas. Il n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures, sur les ordres du docteur Abbott, ce qui me rappelle qu'il pourrait bien faire une visite à domicile ce matin. Je dois promener ou faire courir Swarley une heure après son repas, alors j'enfile un short de sport et un haut à bretelles croisées.

Tout en me faisant une queue de cheval, je fixe yeux noisette qui me regardent dans le miroir. L'esprit ailleurs, c'est un tout autre reflet que j'aperçois – les iris bleus les plus saisissants que j'aie vus de toute ma vie. Son sourire, ses cheveux blonds en bataille et ce corps... Mon Dieu. Des muscles saillants. Une mâchoire carrée. Des lèvres charnues.

J'essaie d'oublier toute l'absurdité de cette histoire en secouant la tête. Aujourd'hui est un jour nouveau et je veux croire qu'il sera moins... Merdique.

Je parcours mes mails et mes SMS en sirotant de l'eau de coco sur la terrasse. Évidemment, j'en ai un d'Avery.

Hé, Sam, désolée de ne pas t'avoir rappelée hier soir. Je suis sortie avec des amis et j'ai fini par boire un peu trop et me réveiller... Je suis sûre que tu sais dans quel état :) Appelle-moi plus tard, je crois que tu n'as pas fini de me raconter quelque chose ; D.

— OK, le chien, il est sept heures et demie. On y va maintenant pour pouvoir se poser le plus tôt possible au bord de la piscine pour le reste de la journée.

Non seulement je faisais partie du club de natation du lycée, mais je jouais aussi au football. Je faisais du football d'intérieur, du volleyball et du flag

football. En revanche, la course n'a jamais été mon activité préférée. Battre le pavé pendant des kilomètres et des kilomètres ne me permet pas de me vider la tête. Je suis certaine que les chirurgiens orthopédiques adorent les coureurs – remplacement d'articulation à cinquante ans. Je passe mon tour, merci bien.

Je mets son harnais à Swarley sous le porche.

— On court trois kilomètres et on rentre à la maison. Si tu as besoin de plus d'exercice, j'attache ton postérieur hyperactif au tapis de course du rez-de-chaussée pour le reste de l'après-midi. Compris ?

— Vous pourriez simplement attacher sa laisse au pare-chocs et faire un tour en ville.

Je me retourne les yeux grands ouverts. Le docteur Abbott se tient derrière moi et Swarley se rue immédiatement vers son entrejambe pour le saluer.

— Mince ! Vous m'avez fait peur. Je... j'étais juste...

— En train de plaisanter ? J'espère.

Il sourit. Son tee-shirt de sport bleu marine est trempé et moule sa silhouette mince de coureur, et son short est trop court pour ses longues jambes. Après tout, le mien est sans doute trop court pour courir en public. Sa tignasse brune est plaquée sur son front par la sueur qui dégouline le long de son visage rouge.

Son charme irrésistible et innocent me rend le sourire.

— Oui. Pour aujourd'hui, en tout cas.

— La journée d'hier a été rude ?

Il rit.

— Il y a eu des imprévus, effectivement, à commencer par notre visite chez vous.

Je lui fais un petit sourire, les bras croisés.

Il s'accroupit et gratouille malicieusement Swarley derrière les oreilles.

— Ça a l'air d'aller aujourd'hui, mon gros.

Swarley le couvre de coups de langue. Tout son corps frétille d'excitation.

— Nous n'avons pas eu d'autre accident depuis hier matin et il a avalé son petit-déjeuner il y a une heure.

— Trois kilomètres, alors ? demande-t-il

— Oui, c'est ma limite pour aujourd'hui.

Je hoche la tête.

— C'est à peu près ce qui me reste à courir avant de me préparer. Vous voulez de la compagnie ?

— Je ne veux pas vous ralentir, docteur.

— C'est Dane et j'ai déjà couru douze kilomètres. Un ralentissement serait le

bienvenu.

Il se balance d'un pied sur l'autre en étirant les muscles de ses cuisses.

Je serre ma queue de cheval en réfléchissant à son offre. Avec vingt-neuf jours à tenir avec un clébard complètement imprévisible, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée de faire ami-ami avec le beau véto qui habite dans les parages.

— Allez, ce n'est qu'un jogging.

Il met une main sur ses hanches et penche la tête.

Je hoche la tête.

— D'accord, mais je suis sérieuse. Les jambes de ce mètre soixante-sept devront mettre les bouchées doubles pour suivre votre mètre quatre-vingt-dix-huit.

— Un mètre quatre-vingt-douze et j'irai doucement.

Nous remontons l'allée vers le Nord, et Dane commence à jouer au jeu des vingt questions.

— Alors, d'où connaissez-vous Trevor et Elizabeth ?

— Elizabeth est la sœur de mon père.

— D'où venez-vous ?

— Illinois.

Il rit.

— Une fille du Midwest, hein ?

— Oui, oui, une vraie.

J'essaie de réprimer mon sourire, mais je n'y arrive pas.

— Vous êtes allée à l'université ?

— Oui.

— Surtout, ne rentrez pas dans les détails.

Sa voix est lourde de sarcasme et pas le moins du monde essoufflée après ses douze kilomètres déjà parcourus.

Je ne suis pas bavarde quand je cours, pas assez d'oxygène.

— Université d'Iowa. Histoire de l'art. Mère morte. Père pasteur. Sœur cadette. À votre tour.

Dane rit.

— J'ai l'impression de courir avec un robot. Swarley est plus enthousiaste que vous.

Je m'arrête quand Swarley me tire sur le côté pour faire une crotte.

— Ses selles semblent correctes.

Dane fait un grand sourire.

Je ramasse ses déjections et nous reprenons.

— Médecine vétérinaire, Université de Dublin. Parents à L.A. Frère cadet à Seattle. Sœur aînée à San José.

Il me lance un regard de côté, mais je ne réponds pas et lui n'ajoute rien, alors nous courons en silence.

— Je m'arrête là.

Il montre une maison de brique rouge à deux étages sur notre droite.

Les mains sur les genoux, je reprends mon souffle pendant que Swarley lève la patte sur tout et n'importe quoi.

— Voulez-vous un verre d'eau avant de repartir ?

— Merci, mais ça va. Allez, Swarley.

— J'ai beaucoup apprécié de courir avec vous... euh... peut-être que nous pourrions remettre ça ?

Dane bascule son poids d'une jambe à l'autre. Ce doit être un tic nerveux, ou peut-être qu'il a envie d'aller aux toilettes.

— Bien sûr. Swarley serait ravi. Eh bien, vous savez où nous trouver.

— Au revoir, Sydney.

— À plus.

Au moment où nous tournons au coin de la rue d'Elizabeth et Trevor, je m'arrête. Un 4x4 noir Toyota que je reconnais est garé devant la maison. *Merde !*

— Bon, le chien, quand je dis *attaque*, tu as intérêt à obéir.

Je remonte la rue et, en contournant la voiture, je suis saisie par ce que je vois sur le porche. Le pseudo agent d'entretien est assis sur les escaliers, un énorme bouquet de fleurs sauvages à la main et, derrière lui, un porte-gobelet chargé et un sac blanc.

— Attaque, murmuré-je en lâchant sa laisse.

Swarley grimpe les marches et se met à lécher le visage du nettoyeur.

Stupide chien.

Le sourire j'avais-hâte-de-te-revoir qui illumine son visage fait fondre mes résolutions et ses iris bleus... mon Dieu, elles me laissent sans voix.

— Je me suis dit que nous devions faire une trêve avant que tu puisses tirer un autre couteau.

Il passe la langue sur ses lèvres rouges et charnues et je l'imité.

Je me reprends et me mords les lèvres, un sourire serré aux lèvres.

— Sage décision.

J'avance d'un pas.

Swarley se trouve un coin d'ombre près de la porte d'entrée et s'écroule.

Le nettoyeur de piscine se lève et me tend les fleurs.

— Trêve ?

Ce type bat des records d'irrésistibilité avec son short rayé noir et gris et son tee-shirt noir sur lequel sont accrochées des lunettes aviateur. Tout chez lui transpire dangereusement le sexe. Mais j'ai déjà assez transpiré pour aujourd'hui.

J'amène les fleurs aux couleurs vibrantes à mon nez en lui passant devant.

— Comment suis-je censée t'appeler ?

Je tourne la tête et hausse un sourcil interrogateur, ce qui élargit encore son sourire.

— Lautner Sullivan.

Je ne m'arrête pas et ouvre la porte sans un regard en arrière. Swarley se relève d'un bond et va vers la cuisine.

— Tu ne m'invites pas à entrer ?

Marquant une pause dans l'embrasure de la porte, je doute de ma santé mentale à l'idée d'inviter un parfait inconnu dans une maison qui n'est pas la mienne. D'accord, je l'ai fait hier, mais il m'a servi de faux prétextes.

Je hausse les épaules en faisant la moue.

— Ça dépend. Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

— Des galettes cerise-amande.

J'attrape le sac et regarde dedans. Marché conclu. Il est officiellement mon invité et si l'un de ces quatre gobelets est un chai tea latte, je me mets à genoux et il aura droit à la meilleure fichue fellation de toute sa vie.

— Après toi.

Je souris de toutes mes dents et pivote pour le laisser entrer.

— Merci.

— Sydney.

Nos yeux se croisent.

— C'est bien ce que je pensais. Un prénom magnifique pour une femme magnifique.

Oh mince, ce n'est pas bon... Pas bon du tout.

Dans la cuisine, Lautner s'assied au comptoir pendant que je prends des assiettes dans le buffet.

— J'espère que tu en aimeras au moins un. Il y a du décaféiné, un frappé, du thé vert et du chai tea latte.

Chai tea latte ? Oh mon Dieu !

Une des assiettes me glisse des mains et tombe sur le comptoir. Par miracle,

elle ne se casse pas.

— Merde !

— Pardon, tu préfères certainement le jus d'orange. C'est ça ?

Sydney ! Ressaisis-toi... Et l'assiette aussi, d'ailleurs.

Je sens une vague de chaleur envahir mon corps et mon visage rougir. Je n'arrive pas à le regarder sans penser à le sucer. Je suis à peu près sûre que je ne pourrai plus jamais boire un chai tea latte sans penser à sucer Lautner. *Merde !* J'espère qu'il n'est pas télépathe.

— Tout va bien ?

— Oui.

Je me racle la gorge et me reprends rapidement en disposant les galettes dans les assiettes et en évitant tout contact visuel.

— Tu es sûre ? Tu as l'air... troublée.

— Je vais bien, je... je vais très bien. Le chai tea latte, s'il te plaît.

Je retrouve mon sang-froid et lui jette un coup d'œil en mordant dans une galette. C'est délicieux !

Apparemment convaincu par ma réponse, il fait glisser mon thé sur la table et commence à manger.

— Donc, je suppose que tu gardes le chien des propriétaires ?

Je hoche la tête tout en prenant une inspiration.

— Leur maison, en fait. Le *plaisir* de garder leur chien est un bonus.

— Tu n'aimes pas les chiens ? demande-t-il avec un sourire entendu.

— Non, j'aime les chiens. En revanche, je ne suis pas sûre d'aimer Swarley.

— Peut-être qu'on apprend à l'aimer, comme moi.

Je m'étouffe avec mon thé parce que je n'arrive pas à croire qu'il vient de dire ça. J'essaie désespérément de ne pas l'imaginer nu, ce qui est difficile parce que je *l'ai* vu nu. Pourquoi a-t-il dit ça ? Peut-il *vraiment* lire dans mon esprit mal placé ?

— Ça va ?

Je hoche la tête en mettant la main devant la bouche et en étouffant ma toux. Qui est ce type et pourquoi me fait-il autant d'effet ?

Souviens-toi, Sydney... Les hommes sont des serpents, les contes de fées n'existent pas et tu es allergique à la poussière de fée.

— Ça... ça va. Dans un monde où les chiens sont considérés comme des membres à part entière de la famille, Swarley est mon cousin. Les propriétaires de la maison, Elizabeth et Trevor, sont ma tante et mon oncle. Je voulais aller sur la côte ouest, plus près de chez ma sœur, au même moment où eux avaient

besoin qu'on garde leur maison et leur chien pendant leur voyage en Europe.

Lautner sirote sa boisson et hoche la tête.

— Eh bien, j'ai de la chance.

— Oui, à ce propos... Si nous arrêtons de faire les autruches ? Qui es-tu et que tu faisais-tu ici hier ? demandé-je en m'asseyant sur le comptoir et en prenant soin de laisser un tabouret entre nous.

Je ne lui fais pas encore confiance, mais pire encore... je ne me fais pas confiance à sa proximité immédiate.

Il finit de mastiquer tandis qu'un sourire rusé apparaît à la commissure de ses lèvres.

— C'est drôle, en fait. Un ami a déménagé au 1109 SO Vine. Je n'ai pas écrit l'adresse, alors j'y allais de mémoire et, comme tu le sais, cette maison est...

— Au 1109 NO Vine, terminé-je. Donc, tu étais simplement à la mauvaise adresse ?

— Dingue, n'est-ce pas ?

— Non. Ce qui est dingue, c'est que tu te fasses passer pour l'agent d'entretien de la piscine pour harceler une jeune fille seule et qui ne se doute de rien, dans la maison de quelqu'un d'autre.

Il affiche une moue coupable et se gratte le menton.

— Effectivement dit comme ça, j'ai l'air d'une sorte de prédateur.

— Comment expliquerais-tu ce qui s'est passé hier ?

Je hausse un sourcil en sa direction et prends une gorgée de mon thé.

Sa langue taquinant le coin de sa bouche, il fixe le plafond un moment. Deux iris bleu vif rencontrent les miens et son expression s'adoucit.

— Le garçon rencontre la fille. Le garçon suffoque littéralement parce que la fille en face de lui est tout simplement superbe, absolument... magnifique. Un sentiment étrange s'empare du garçon – de la peur. La peur d'avoir pris le mauvais chemin pour toutes les bonnes raisons. La peur de voir ce moment lui glisser entre les doigts et de vivre le reste de sa vie à l'agonie, torturé par les « et si ? » qui le dévoreraient.

Les lèvres entrouvertes, je cligne rapidement des yeux.

Sans voix.

Et si ?

Le silence est aussi pesant qu'un lourd nuage prêt à exploser. Je le fixe, mais il a la tête baissée et regarde son assiette en poussant du doigt quelques miettes. Il se risque à lever les yeux vers moi et je distingue dans leur expression sombre quelque chose que je n'y avais pas encore décelé – de la vulnérabilité.

Mon front et mes yeux se plissent de concert.

— Pire technique de drague de tous les temps.

Putain de merde ! Meilleure technique de drague DE TOUS LES TEMPS !

Je me noie dans des iris bleus, mais il ne soutient pas mon regard. Il baisse à nouveau les yeux vers son assiette et hausse les épaules avec juste un semblant de sourire.

— J’aurais essayé.

— C’est vrai. Mais ton explication à l’eau de rose...

Ou plutôt radiocassette-sur-l’épaule-bannière-dans-le-ciel-aucun-autre-mec-ne-t’arrivera-jamais-à-la-cheville.

— ... n’explique pas pourquoi tu m’as presque laissée me noyer avant de plonger dans la piscine... complètement nu.

Cette fois-ci, il me renvoie mes yeux plissés. Il relève brusquement la tête et sa mâchoire tombe.

— Te noyer ? Oui, bien sûr.

Il rit.

— Parce que les gens qui se noient s’assoient en tailleur au fond de la piscine les mains sur les genoux.

— Peu importe.

Je balaie son objection de la main.

— Ça n’explique toujours pas pourquoi tu as sauté nu dans la piscine.

— Tu faisais l’idiot, alors je me suis dit que je ferais pareil. Ne fais pas la sainte-nitouche. Tu me fais l’amour avec les yeux depuis que tu as ouvert la porte, et quand j’ai enlevé mon tee-shirt, c’était carrément comme si plus rien n’existait au-dessus de mon cou.

— Je te *fais l’amour avec les yeux* ? Ne te flatte pas.

Je me lève et vais mettre nos assiettes dans l’évier.

J’étais carrément en train de le mater, mais quand même... Quel manque de galanterie de me le faire remarquer.

— Je pense que nous pouvons nous mettre d’accord sur le fait que nous ne sommes pas d’accord. Mais je veux bien reconnaître que j’ai été un peu loin en sautant nu dans la piscine.

Son pouce et son index sont écartés de deux centimètres.

Un reniflement particulièrement disgracieux m’échappe.

— Mince alors, qu’est-ce qui te fait dire ça ?

Il sourit tout en se rongant l’ongle du pouce.

— Le couteau. Tu pensais vraiment que je représentais une menace ?

M'appuyant contre le comptoir, je souris à mon tour.

— Non. Tu faisais l'idiot, alors je me suis dit que je ferais pareil.

— Touché, Sydney.

Le reflet scintillant qui passe dans ses yeux et le sourire non contenu qui prend possession de ses lèvres me consomment.

Il se lève et s'approche lentement et prudemment de moi. Chaque muscle de mon corps se contracte. Je suis figée, engourdie et complètement ensorcelée par ses yeux océan. Nous sommes si proches que je sens la chaleur de son souffle sur mon visage. Je sursaute au contact de son pouce sur mon menton.

— Tu as une miette, murmure-t-il en l'enlevant.

Mon cerveau me hurle dessus, *dis quelque chose !*

— On y va ?

— Quoi ? Où ?

Je secoue la tête pour dissiper le brouillard que sa proximité engendre dans mon esprit complètement retourné.

Il fait un pas en arrière et je prends une rapide inspiration pour ne pas tomber. La réponse magnétique et involontaire de mon corps au sien est dangereusement alarmante.

Reculant de quelques pas encore, il s'appuie au comptoir opposé.

— À la plage.

— Je ne peux pas aller à la plage avec toi, réponds-je sans hésitation.

— Pourquoi pas ?

Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas aller à la plage avec Lautner ? Je ne sais pas, mais quelque chose me dit que cela a à voir avec mon instinct de conservation. Cela et le fait que c'est la réponse appropriée à une personne que je connais depuis dix minutes. Quelle personne saine d'esprit se dirait « et puis merde » et sauterait dans la voiture d'un inconnu parce qu'il a dit « et si ? » ?

Moi. Voilà qui.

Presque incapable de contenir mon excitation, j'enroule mes cheveux autour de mon doigt et lui lance mon sourire tu-pourrais-bien-être-Ted-Bundy-mais-et-puis-merde-je-te-suis-de-toute-façon.

— Je vais chercher mon maillot.

— C'est complètement fou.

Je jette mon sac à dos sur mon épaule en sautant par-dessus les marches du porche. Lautner s'appuie contre le capot de son 4x4, les jambes nonchalamment croisées. Une pointe de déception menace mon sourire éclatant quand je

remarque qu'il a mis ses lunettes, cachant ainsi ses iris océan hypnotiques. Je me remets vite quand sur ses lèvres se dessine le sourire le plus contagieux qui soit.

— Ce n'est pas comme ça que je qualifierais une journée à la plage.

Il ouvre la portière côté passager et effleure mon épaule nue de ses doigts en prenant mon sac. Mon cœur manque un battement à son toucher et j'esquisse un sourire serré pour cacher ma nervosité.

— Merci, murmuré-je en lâchant mon sac qu'il met à l'arrière, avant de fermer ma portière.

L'homme que j'ai menacé de découper avec un couteau de cuisine il y a moins de vingt-quatre heures m'emmène à la plage. Il a annihilé ma capacité de raisonnement. Je le suis sur un coup de tête et c'est enivrant, libérateur et *complètement fou*. Et s'il m'éloignait à dessein pour me violer, me découper en petits morceaux et les jeter à la mer ? Peut-être que j'ai trop regardé Dexter.

Au claquement de la portière du conducteur, mon corps est parcouru d'un frisson de doute. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, mon estomac est noué et mes poumons cherchent désespérément de l'air. Sa main se pose sur la mienne fermement agrippée à l'accoudoir en cuir noir.

— Tout va bien ?

Mon regard se fixe sur sa main. La sensation brûlante de son toucher m'embrouille l'esprit. Est-ce qu'il a de la fièvre ? Pourquoi est-il bouillant ? Peut-être que je suis malade. Je suis gelée et légèrement désorientée.

Je lève les yeux vers son visage. Il remonte ses lunettes.

— Sydney ?

Des iris bleus. Parfaitement indescriptibles. C'est plus une sensation qu'autre chose. Mes frissons disparaissent et le sang recommence à circuler dans mon corps et à me réchauffer, jusqu'à ce que ma peau se recouvre d'un fin voile de sueur. Aucun mot ne peut sortir, juste un faible soupir de satisfaction en me sentant me détendre. On dirait que tout l'émerveillement et la nostalgie des lieux les plus surréels de la Terre ont été capturés puis libérés de ses yeux. C'est fou, je sais, mais il y a yeux bleus et yeux *bleus*. Comme si Dieu avait décidé de donner à un seul homme des iris infiniment beaux, un passage vers l'infini, un aperçu du paradis, et il est en face de moi. C'est la seule explication, parce qu'il est impossible – ou injuste, d'ailleurs – d'avoir des yeux aussi captivants.

— Oui...

C'est tout ce dont je suis capable. Un mot.

Il remet ses lunettes, retire sa main de la mienne et démarre le moteur.

Fichus yeux de Méduse ! Reprends-toi, Syd.

— Tu sembles un peu nerveuse, c'est tout.

Il enclenche une vitesse.

— Nerveuse ? Pourquoi est-ce que je serais nerveuse ? Ce n'est pas comme si j'allais à la plage avec un parfait inconnu qui pourrait me violer, me découper en morceaux et les donner à manger aux requins.

Un rire profond et saccadé venant de sa poitrine résonne.

— Sydney, je ne vais pas te *viol*er.

Et... ?

Un silence angoissant s'installe entre nous tandis que je le regarde en coin. Concentré sur la route, son sourire en coin est plein de malice.

— Et... ?

Je penche la tête vers lui, espérant une réponse plus rassurante.

— Et quoi ?

— Et c'est censé me rassurer de savoir que ma virginité sera préservée pendant que je serai découpée et jetée en pâture aux requins ?

Lautner tourne brusquement la tête vers moi.

— Tu es vierge ? demande-t-il en appuyant sur le dernier mot d'un ton aigu.

— Non, bien sûr que non. C'est juste une expression.

Il secoue la tête.

— Être « nerveux comme un chihuahua cocaïnoman » est une expression. « Ma virginité sera préservée » n'en est pas une. C'est une déclaration, une annonce, une révélation... Une grosse révélation. Mais *pas* une expression.

Je hausse une épaule et regarde par la vitre.

— Oui, peut-être pas d'où tu viens.

— Sydney, ce n'est pas grave si tu es vie...

— Je ne suis pas vierge ! Mince ! Que dois-je faire afin que tu me croies ?

— Eh bien...

Son sourire transpire les intentions diaboliques et sa langue sort humidifier ses lèvres pleines, qu'il mord ensuite.

— Même pas en rêve, affirmé-je.

— D'accord, grommelle-t-il.

— Je suis sérieuse. Je ne coucherai pas avec toi.

— J'ai dit d'accord.

Il rit en secouant la tête.

— Non, tu n'as pas simplement dit « d'accord », tu as dit « d'accord », dis-je en l'imitant. Mais ce que tu voulais dire c'était « oui, d'accord, bébé, tu sais que tu ne pourras jamais résister à mon sex appeal ».

Le rire de Lautner vient de très profond, comme s'il venait d'entendre la meilleure blague de tous les temps.

— Mon Dieu, Sydney, tu es vraiment susceptible.

Une brise tiède joue avec mes cheveux lorsque nous prenons de la vitesse en sortant de la ville. J'enlève mon élastique du poignet et attache mes boucles rebelles en queue de cheval.

— On peut remonter les vitres, si tu veux, propose Lautner.

— Pas question. Comme nous n'allons pas à la plage en décapotable, les vitres ouvertes sont obligatoires. Au fait, à quelle plage allons-nous ?

— Je ne sais pas encore. Je me suis dit que nous pourrions aller vers l'Est, sur la Route 1, puis que nous verrions bien quelles vagues nous appelleraient entre là-bas et Santa Cruz.

La vue mouvante des cimes et des vallées verdoyantes, parsemées des vifs vestiges des fleurs printanières le long de la route sinueuse, est spectaculaire. J'ai déjà vu l'océan des milliers de fois, mais je vibre d'une impatience vertigineuse au fur et à mesure que nous nous approchons de la côte californienne.

— Alors, Sydney, tu as un nom de famille ou tu es une star et on ne te connaît que sous ton prénom ?

La voix soyeuse de Lautner se fraie un chemin jusqu'à mes oreilles à travers le vrombissement du vent.

— Montgomery.

Je souris en regardant par la vitre.

— Eh bien, Sydney Montgomery, tu viens de Californie ?

Sa voix d'entretien formel est amusante.

— Illinois. Je garde des maisons partout dans le monde depuis un an, c'est-à-dire depuis que j'ai obtenu ma licence. J'ai pu visiter des endroits incroyables, mais comme je l'ai dit auparavant, je voulais être près de ma sœur cet été. Elle est massothérapeute à Los Angeles, alors les vacances de Trevor et Elizabeth tombaient pile au bon moment.

— Hum... Dans quelle université as-tu obtenu ton diplôme de garde de maison ?

Je réponds à son regard en biais et son sourire stupide en levant les yeux au ciel.

— L'université d'Iowa. J'ai une licence en Histoire de l'art, mais le métier de mes rêves nécessite quelques années d'étude supplémentaires et beaucoup plus d'argent, donc je fais deux ans de pause pour économiser.

Les yeux rivés sur la route, il hoche la tête.

— Oui, c'est fou tout ce que ça coûte d'avoir un bon boulot, ou le boulot de tes rêves...

Il se tourne vers moi en haussant les sourcils.

— ... qui est ?

Impossible de dissimuler mon enthousiasme, trahi par mon grand sourire.

— Conservateur de musée.

— Ah, alors tu es du genre artiste ?

— Pas forcément artiste, je veux dire, j'aime dessiner et j'adore la photographie, mais ma passion, c'est l'Histoire de l'art. Je pourrais passer toutes mes journées à faire de la recherche sans me lasser. Mes professeurs m'ont dit que je suis faite pour l'organisation et que j'ai l'œil pour les choses uniques. Ce qui est ironique parce que je suis bordélique chez moi. Enfin bref, à un moment donné dans mon parcours, je me suis décidée pour conservateur et je n'ai jamais regretté.

J'enlève mes claquettes et mets les pieds sur le tableau de bord.

Lautner est calme, comme s'il assimilait et traitait les informations que je viens de lui donner.

— Alors, et toi ? Comment un grand garçon peut-il n'avoir rien d'autre à faire un jeudi que d'aller à la plage avec une inconnue ?

— Bonne question, et tu as raison... tu es un peu bizarre.

— Tais-toi !

Je pince la peau tendue de son bras avec mes ongles. Je ne peux que faire semblant d'être vexée quand il arbore un tel sourire.

— Je suis en congé pour les dix prochains jours, au moins.

— Congé... On parle de congé sans solde, ou...

D'un mouvement rapide, il serre mon genou entre ses doigts. Le cri strident que je pousse est à deux doigts de faire se briser le pare-brise. Il relâche ma rotule, mais la chaleur de sa main s'attarde sur ma peau.

— Pour ta gouverne, je me prépare à entrer en internat de pédiatrie.

Je n'aurais pas été plus choquée si des ailes étaient poussées à la voiture et qu'elles nous avaient emmenées sur la Lune.

Lautner affiche un sourire taquin, pas arrogant, mais sûr de lui.

— Tu es médecin ?

Je n'arrive pas à dissimuler mes yeux écarquillés.

— Oui.

Il me regarde de nouveau en biais et lève les yeux au ciel.

— N'aie pas l'air si surpris.

Je me reconcentre sur la route en soupirant.

— C'est...

— Incroyable ? Génial ? Fascinant ? Merveilleux ? Extraordinaire ?

Je fais la moue et secoue la tête.

— Non... j'allais dire *inattendu*.

— Oh, eh bien, je n'aimerais pas être prévisible. Mais je suis un peu déçu par ta réaction. Après tout, ne t'a-t-on pas appris à reconnaître les diamants bruts ?

Je m'esclaffe.

— Oh, mon Dieu ! C'est toi que tu appelles un diamant brut ?

Il hausse les épaules.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Je mérite au moins d'être considéré comme une belle prise.

Une belle prise ? Est-il possible de rencontrer deux « belles prises » en moins de vingt-quatre heures ?

Je croise les bras sur ma poitrine et regarde passer les collines.

— C'est possible. Mais je m'en fiche. Je ne cherche pas à faire de prise, ni humaine ni quelle qu'elle ce soit.

— Tu pourrais avoir des problèmes, alors. Nous sommes tous des poissons naïfs appâtés par la tentation.

Je renifle.

— Si tu te considères comme l'appât, je veux bien admettre que tu es source de distraction, troublant, malvenu... mais tentant ? Non. Je me jeterai dans la gueule du loup de mer quand j'en aurai envie, mais ce n'est pas près d'arriver. Et puis, je ne veux pas avoir l'air de surveiller ma ligne, mais je n'ai pas le temps pour la pêche en ce moment.

Lautner part d'un énorme éclat de rire.

— Surveiller ta ligne ? Mon Dieu, Sydney, tu es trop.

Un sentiment chaleureux de satisfaction m'envahit. Il ne se moque pas de moi, comprend mon humour bizarre et appartient donc à un petit groupe de privilégiés. L'authenticité est souvent illusoire, mais en ce moment, je ne me suis jamais sentie aussi moi-même.

— Ne t'inquiète pas, Sydney, je ne cherche pas non plus à me distraire. Trois années de semaines de plus de cinquante heures de travail, sans compter beaucoup de gardes, m'attendent. Quelqu'un comme toi serait un véritable piège.

— Quoi !

Je feins l'indignation, main plaquée sur la poitrine.

Il secoue la tête.

— Tu vois ce que je veux dire. Les femmes peuvent être de véritables petites tentatrices diaboliques et je pense que c'est très exactement ce que tu es, sous ce masque irréfutable et innocent de fille du Midwest.

C'est à mon tour d'éclater de rire.

— Oui, c'est ça.

Je n'arrive pas à le cerner. Il dit des choses intenses que l'on entend que dans les films et, l'instant d'après, il est trop sûr de lui et distant.

— D'accord. Qu'aurais-tu fait aujourd'hui si nous ne nous étions pas rencontrés ?

Il hausse les épaules.

— Facile, du surf.

— Alors tu n'as pas organisé cette journée plage spécialement pour moi ?

— Ne te flatte pas. Comme je te l'ai dit, il se passe beaucoup de choses dans ma vie. Pas le temps pour les grands gestes romantiques.

Oh, quelle délicatesse. J'inspire et me mords la lèvre supérieure pour ne rien laisser paraître. Il se révèle définitivement être un adversaire de taille.

— Alors, comment appelles-tu les galettes et le thé de ce matin ?

Je hausse un sourcil.

Les yeux sur la route, il fait un grand sourire.

— Le petit-déjeuner.

— Et les fleurs ?

— Un épisode éphémère de bon sens.

Il me jette un coup d'œil, l'air narquois.

— Mais ça me va. La frontière est mince entre la folie et le génie.

— Oui, c'est un peu ce que je me suis dit en acceptant de t'accompagner aujourd'hui.

La main gauche sur le volant, il déploie son bras droit derrière mon siège et en agrippe l'arrière du repose-tête.

— Que c'était du génie ?

Je me retiens de me retourner pour lorgner ses bras herculéens.

— Ou de la folie, maugréé-je en me crispant de le sentir si proche.

Le reste du voyage se passe tranquillement. Aucun de nous n'est très loquace, mais ce silence n'est pas gênant. Les haut-parleurs crachent de la musique et je me surprends à vouloir chanter en chœur, mais je n'ai pas assez confiance en mes capacités vocales et en la réaction de Lautner. Je serais *trop* moi-même. Le trajet sur la Route 1, le long de la côte, est l'occasion de profiter d'une vue à

couper le souffle sur l'Océan Pacifique. Les crêtes écumeuses des vagues qui s'écrasent sur les plages de sable fin. Les hérons et les sternes qui chassent dans les eaux peu profondes. Les bateaux de pêche et de plaisance au loin, un jet-ski ou un rare parapente. Comment se lasser de cette vue ?

Lautner prend une sortie et s'arrête sur un coin de terre plate au pied d'un monticule herbeux.

— Quelle plage est-ce ?

Il détache sa ceinture et ouvre sa portière.

— La nôtre pour aujourd'hui.

Je l'entends ouvrir le coffre, alors j'enfile mes claquettes et je descends. Pas d'autre voiture à l'horizon et impossible de voir la plage derrière la colline, mais je suppose qu'elle est elle aussi déserte.

Lorsque je le rejoins derrière la voiture, il me tend mon sac puis attrape une glacière contenant deux sacs en plastique.

— Avons-nous le droit d'être ici ?

Je prends un des sacs dans la glacière.

Lautner fait un tour complet sur lui-même.

— On dirait que la voie est libre.

— Ah-ha. Personne ne pourra payer ma caution si nous nous faisons arrêter.

Je le suis en traînant des pieds tandis qu'il traîne la glacière vers la colline.

— Nous n'allons pas nous foire arrêter. N'enlève pas ton bikini, c'est tout...
Ou si, jette-t-il par-dessus son épaule.

— Si je me souviens bien, c'est ton mode opératoire, pas le mien.

Je me prépare à gravir la colline quand je le vois descendre vers un sentier étroit la contournant jusqu'à la plage. Il laisse tomber la glacière dans le sable.

— Je vais chercher les planches. Sers-toi à boire dans la glacière.

D'après l'état du chemin de terre, j'en déduis que nos pieds ne sont pas les seuls à l'avoir emprunté, là dans les broussailles, pour profiter du soleil et du sable. J'enlève mes claquettes, tire sur mon haut et me dandine hors de mon short. Je n'ai pas eu le temps de penser à mon choix de bikini. Le haut est un simple dos nu à nouer à l'avant et le bas, une taille basse. Rien d'extravagant, mais bon, ce n'est pas comme si j'essayais d'impressionner qui que ce soit, pas vrai ? *Si !*

Le sable se replie loin de l'eau vers les lignes sinueuses de la colline verdoyante, parant cet endroit d'une aura retirée, comme une plage privée. Je plonge la main dans mon sac en toile et en sors mon appareil photo. Je me déplace rarement sans lui. Il s'agit de mon premier véritable investissement,

acheté grâce à mes étés passés à travailler comme maître-nageur, quand j'étais lycéenne. Mon père m'avait suggéré un Canon d'occasion à huit-cents dollars trouvé sur eBay, après mon premier été de travail, mais j'ai attendu la fin de mon lycée et dépensé presque trois mille dollars pour un Nikon. Meilleure décision de tous les temps.

— Ah, une amoureuse de la photographie.

Je me retourne et aperçois Lautner poser les planches de surf sur le sable. Il a déjà enlevé son tee-shirt et je suis une nouvelle fois mise au défi de ne pas béer et de maintenir mes halètements à un niveau décent.

— Oui, réponds-je tout en tripotant les boutons de mon appareil pour feindre de faire n'importe quoi sauf de le fixer.

Il retire ses lunettes de soleil et les lance sur son tee-shirt roulé en boule sur le sable. Au moment où je me dis que ses yeux ne pourraient pas être plus beaux, ils me contredisent. Peut-être est-ce la lumière ou juste la façon dont il me regarde, mais je me noie profondément dans ses iris.

— Je t'en mets si tu m'en mets ?

Il tient une bouteille de crème solaire à la main.

Génial. Je me suis presque liquéfiée quand il m'a touché la main plus tôt. Autant vérifier si mon corps peut passer à l'état gazeux.

— D'accord.

Je prends quelques clichés de lui. Au cas où je n'en reviens pas vivante, mon appareil photo contiendra des preuves.

— Je range juste mon appareil.

Mes mains tremblent ; c'est mauvais.

— Tiens.

Il me tend le flacon. *Écran solaire respectueux des récifs et biodégradable.*

— Il faut protéger la vie marine. Mon père est biologiste marin, j'en sais quelque chose.

Il sourit avant de me présenter son dos.

Je suis contente qu'il ne me voie pas parce que mes mains tremblent toujours en appuyant sur le flacon. Il en sort beaucoup plus de crème solaire que je ne m'y attendais. Ma bouche est pâteuse et je sens la sueur perler sur mon front et dans mon décolleté, mais le soleil n'y est pour rien. Son dos est un terrain cahoteux de muscles fermes. En mouvements lents, je les pétris un par un.

— Tu as des mains fortes.

Le son de sa voix me paralyse. Merde, je ne lui ai pas appliqué de la crème solaire, je l'ai massé... peloté.

— Euh... hum... je... il y a trop de crème solaire, j’essaie de la faire pénétrer.

Il lève les bras et entrelace ses doigts au sommet de sa tête. Je gémiss – oui, vraiment – lorsqu’il change de position et que ses muscles se contractent.

Le désir de m’emparer de mon appareil me démange. Il est un chef-d’œuvre et je meurs d’envie de le capturer sous les angles.

— Mets simplement le reste devant, suggère-t-il en ignorant, heureusement, mes bruits indécents.

Mes mains, toujours enduites d’une épaisse couche d’écran solaire, se frayent un chemin jusqu’à son torse et ses abdos ô-combien-fermes. À cet instant, je prends conscience du peu de tissu qui me recouvre. Ce n’était pas un problème quand je maintenais une distance de sécurité entre nous, mais maintenant je me sens nue sous son regard brûlant à quelques centimètres de moi. Je me risque à lever les yeux, l’imaginant un sourire présomptueux aux lèvres. Au lieu de quoi, je tombe sur des yeux fermes et des lèvres humides entrouvertes.

Merde ! C’est mauvais.

— Voilà.

Je détourne le regard.

— Tourne-toi, dit-il.

Le son de la crème qui sort dans sa main me provoque des picotements. Je suis nerveuse et me prépare au contact de sa peau.

Je retiens mon souffle au moment de l’impact. Sa grande main glisse sur mon dos en cercles lents. La sensation du bout de ses doigts effleurant ma peau à la limite du bas de mon bikini me fait me retourner brusquement par réflexe.

— Ça ira... merci. Euh, je ne suis pas très sensible aux coups de soleil, alors pas besoin d’en mettre trop.

Il s’applique l’excédent sur les bras tandis que je finis en toute hâte ce qu’il a commencé.

— Tu as déjà fait du surf ? demande-t-il.

— Oui, mais je ne suis pas très bonne.

Euphémisme. Je suis nulle. La dernière fois que j’ai essayé de surfer, j’ai fini avec cinq points de suture sur la tête après un rejet catégorique de ma planche deux secondes après être sortie de l’eau.

— Allez.

Il me tend une planche.

— Euh... Peut-être que je devrais simplement te regarder pour l’instant. Je veux dire, ne devrions-nous pas nous surveiller mutuellement ou quelque chose comme ça ?

— Si, nous le devrions. Je vais te surveiller en premier.

Il fait un grand sourire, ma planche toujours à la main.

— Oh, eh bien... D'a... d'accord.

Je prends la planche et traverse la plage jusqu'à la mer, le pas lourd. Le pauvre garçon n'a aucune idée de ce qui l'attend. Tous les fantasmes qu'il a pu avoir sur des filles sexy en bikini chevauchant les vagues sont sur le point de voler en éclats et d'être ruinés pour toujours. Il ne pourra jamais effacer de son esprit ce qu'il s'apprête à voir.

Je rame sur le ventre tout en essayant d'esquiver les vagues qui se brisent. Ce n'est pas bon. Je me fais renverser et échoue violemment sur le sable, léchée par le ressac. Refusant de me retourner vers Lautner, j'amorce une deuxième tentative. Cette fois-ci, je parviens à surmonter la déferlante des vagues et enfourche la planche, les fesses juste derrière le milieu de la planche. La vague parfaite attire mon regard. Je dirige le nez de ma planche vers la plage et commence à ramer.

Merveilleux !

Je sens mon estomac se retourner quand la vague me soulève.

— Tu es à moi, saleté !

Rame, rame, rame... Je suppose que cette vague n'était pas faite pour moi, après tout. J'aurai la prochaine. La voilà... D'accord, pas pour moi non plus. Ce petit manège dure une éternité. Enfin, quelque quinze tentatives, cinq quasi-chutes et sept chutes effectives plus tard, j'en tiens une. Je m'abandonne au creux de la vague tout en me souvenant d'être patiente et d'attendre d'être dans la partie plate de l'eau, au pied de la vague.

— Oh oui !

Je me redresse et me tourne vers la plage pour jubiler. Mauvaise idée ! Plongeon.

Ne panique pas. Ferme la bouche. Laisse-toi porter par le courant.

Je suis en train de ramper – oui, ramper – dans le sable, la tête baissée. Mes cheveux emmêlés sont collés sur mon visage et j'ai tellement de sable dans mon bas de maillot que j'ai l'impression, et sûrement l'air, d'y avoir fait la grosse commission. En équilibre sur les genoux et sur ma main gauche, je tente de dégager mes yeux de l'autre. Deux grands pieds enfoncés dans le sable et surmontés d'écume apparaissent dans mon champ de vision. Je me redresse sur les genoux devant lui, les vagues s'écoulant en rythme sur mes jambes. Après m'être débarrassée du reste de mes cheveux sur mon visage, je lève les yeux vers Lautner. Il a retiré ses lunettes de soleil et ses mains sont nonchalamment posées

sur ses hanches.

— C'était...

Il affiche un sourire tendu, comme s'il souffrait. Il hoche la tête, mais se met ensuite à la dodeliner d'avant en arrière.

— Waouh, tu dois être... épuisée... Et ce n'est *pas* ta première fois ?

Je secoue la tête en souriant, le nez plissé, éblouie par la lumière du soleil. Il ramasse ma planche puis m'offre sa main. Je l'accepte et me hisse sur mes pieds. Il fait de son mieux pour dissimuler son sourire, mais échoue lamentablement. Je lâche sa main et m'avance.

— Sydney, tu... as peut-être besoin d'un moment *d'intimité* dans l'eau ?

Merde !

Ses yeux sont fixés sur mes fesses. Plus précisément, sur la motte-crotte de sable qui alourdit le bas de mon bikini. Inutile d'essayer de la cacher. Il l'a déjà vue. Alors pourquoi est-ce que je retourne à l'eau à reculons comme un camion poubelle, au lieu de faire demi-tour d'abord ? Facile. J'essaie de préserver le peu de dignité qu'il me reste.

Je suis en sécurité, l'eau fraîche du Pacifique jusqu'au cou, alors je me tortille pour enlever tout le sable de mon bas. Lautner joue le rôle du parfait gentleman en gardant le dos tourné, occupé à fouiller dans la glacière. Je tire sur mon haut pour le remettre en place et en enlever le sable. Je penche la tête en arrière dans l'eau pour essayer de rincer mes cheveux, mais une partie d'entre eux s'emmêle aux bretelles de mon haut.

Voyant que Lautner est toujours occupé à installer le repas, je défais rapidement les cordes autour de mon cou et me démêle les cheveux. Mon élastique est encore dans mes cheveux, alors je le retire. Je coince le haut entre mes dents le temps de m'attacher les cheveux en chignon pour pouvoir remettre mon maillot sans cette nuisance.

— Eau ou thé glacé ? me crie-t-il, le dos heureusement toujours tourné.

— De l'... Ah – Merde !

Et voilà. Le peu de dignité qu'il me restait vient de prendre une vague et a emporté avec elle mon haut jusqu'à la plage, le tout en me tirant la langue, poings fermés au-dessus de la tête, pouces et petits doigts sortis.

Merde, Sydney ! Le thé, tu aimes le thé.

« Thé » est facile et naturel à prononcer les dents serrées. Par exemple, si quelqu'un devait... oh, je ne sais pas, coincer son bikini entre ses dents tout en disant « thé », pas de problème. « De l'eau »... Pas aussi naturel.

Quelle. Est. La probabilité ?

— Tu viens, Sydney ? J'ai des sandwiches à la dinde ou au saumon. Peut-être que tu es végétarienne. Tu l'es ?

Non, Lautner. Je ne suis pas végétarienne. Je suis coincée dans l'océan sans mon haut.

J'ai les bras croisés sur la poitrine, les seins au creux de mes mains. Est-ce que je peux courir, rattraper mon haut et revenir dans l'eau avant que Lautner ne regarde dans ma direction ? Peut-être. C'est du cinquante-cinquante, d'accord, plutôt soixante-quarante. Je n'ai jamais été très bonne au jeu du drapeau, mais les chances devraient être de mon côté puisque Lautner n'est même pas encore au courant qu'il joue.

J'avance furtivement et centimètre par centimètre vers la plage. *C'est bien, mon grand, applique-toi juste à me faire un sandwich qui déchire pendant que je récupère mon haut fugeur. Il n'y a rien à voir ici. Non...*

— REQUIN ! hurlé-je en sprintant vers la plage.

Les poings fermés, je balance frénétiquement les bras pour prendre de l'élan et propulser mon corps hors de l'eau. Lautner trotte dans ma direction et je lui bondis dessus en jetant mes bras autour de son cou.

— Oh mon Dieu ! Re... requin. Tu l'as vu ? Son... aileron sort de l'eau.

Mon cœur bat à toute allure tandis que je m'efforce de retrouver mon souffle.

Je suis toujours agrippée à lui comme si le requin allait se faire pousser des jambes et me poursuivre sur la plage. Il m'entoure de ses bras et me serre contre lui tout en me soulevant et en se tournant pour que je puisse voir l'eau par-dessus son épaule.

— Cet aileron ? demande-t-il.

Je plisse les yeux malgré mon dix à chaque œil. Près de la rive se trouve... une boîte en carton. Elle est en grande partie détrempée et sous l'eau, mais un de ses coins, en forme de triangle, est encore sec et flotte à la surface. Il s'approche de...

Mon haut !

Rapide analyse : une boîte déguisée en requin dérive sur l'eau ; mon haut de bikini bronze à plusieurs mètres de moi ; et mes seins nus sont pressés contre le torse nu de Lautner.

— Je crois me rappeler t'avoir suggéré de garder ton haut, non ? Pas que je me plaigne.

Je suis maintenant pleinement consciente de ma peau nue contre la sienne. Je prie, supplie, offre Swarley en sacrifice pour que mes tétons ne me trahissent pas ou que son... truc de mec ne... *Oh, merde, trop tard.*

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ma voix n'est qu'un gémissement désespéré.

— Désolé, ce n'est pas comme si je contrôlais vraiment...

Ses bras autour de moi commencent à se desserrer.

— Non !

Je resserre mon étreinte autour de son cou, ce qui me rapproche par la même occasion de son *problème*.

— Je n'ai plus de haut.

J'ai le don de proférer des évidences quand je suis nerveuse et, dans cette situation-ci, je suis *très* nerveuse.

— Euh... Oui, je sais. À ce propos, pourquoi exactement as-tu enlevé ton haut avant de fuir une *boîte en carton* ?

— Je n'ai pas enlevé mon haut quand j'ai vu... le requin. Je l'avais déjà retiré, pour en enlever le sable et m'attacher les cheveux, et puis j'ai dit de l'eau au lieu du thé et...

— Sydney ?

Il interrompt ma diatribe nerveuse.

— Hum ?

— Tu peux te détendre, maintenant. J'ai déjà vu tes sei... ta poitrine.

— Eh bien, une fois suffit, alors...

— Je dois manifester mon désaccord à ce pro...

— Lautner ! Contente-toi de fermer les yeux, de me lâcher et de compter jusqu'à cent.

Il rit et me lâche. Soudainement, je suis agrippée à lui, la pointe des pieds dans le sable.

— Un... Deux... Trois...

Il a les yeux fermés, aussi me rué-je frénétiquement sur mon haut.

— ... Trente-trois... Trente-quatre...

Je travaille mal sous la pression. Mes mains bataillent avec les bretelles.

— ... Soixante-six... Soixante-sept...

— Fini !

Il ouvre un œil à la fois. Je me tiens droite, les épaules en arrière, le menton haut et les mains plantées sur les hanches. De quoi est-ce que je suis si fière ?

Lautner affiche un petit sourire. Il montre notre coin pique-nique de la tête.

— On va manger ?

Sur le sable s'étend une grande couverture sur laquelle sont étalés un sac de chips, des raisins blancs, des carottes et deux assiettes en carton garnies de pain à

sandwich artisanal.

— Dinde ou saumon ?

— Saumon, merci.

Nous sommes assis face à l'eau, la nourriture au milieu de la couverture.

— Quelle belle journée ! murmuré-je la bouche pleine.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela, peut-être le besoin gênant de discuter.

Il m'examine, un sourcil haussé.

— Je suis content que tu le penses encore.

Nous fixons tous les deux la mer et continuons à manger. Du coin de l'œil, je vois le corps de Lautner se secouer et entends un son étrange, comme s'il s'étouffait. Posant mon assiette, je me penche vers lui et remarque qu'il tient son poing fermé dans la bouche et qu'il s'est détourné de moi. J'ai été formée aux premiers secours, mais c'était il y a longtemps. Si je me souviens bien, il est trop corpulent pour les tapes dans le dos, alors je vais devoir le serrer contre moi pour les poussées abdominales, à moins qu'il ne tombe dans les pommes.

— Hé, tu vas bien ? demandé-je, l'inquiétude perçant dans ma voix tremblante.

Il hoche la tête tandis que je me penche plus près encore pour voir son visage.

— Oh mon Dieu ! Est-ce que tu te moques de moi ?

Il ne peut plus se retenir. Un rire incontrôlable lui échappe alors qu'il essaie de ne pas s'étouffer avec sa nourriture.

— Espèce de salaud !

Je le pousse et il tombe sur le flanc.

— Je suis désolé... C'est...

Il n'arrive pas à terminer sa phrase.

— Je n'ai jamais vu...

Il tousse pour s'éclaircir la gorge et essuie les larmes de ses yeux du dos de la main. Merde ! Il rit tellement, *de moi*, qu'il en pleure.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? demandé-je avec un sourire bête. C'est à cause du surf ou du requin ? Ou mon accident de bikini ?

Son visage est rouge betterave et déformé à force d'essayer de réprimer son hystérie. Un rire horrible classique.

— Oh mon Dieu... C'est tout.

Il a du mal à respirer et essaie de reprendre le contrôle sur son corps.

— Je veux dire, ce n'est pas seulement que tu as eu du mal à attraper une vague, ou à tenir en équilibre, ou même juste à enfourcher ta planche, d'ailleurs...

Quelques gloussements erratiques lui échappent.

— ... C'est que tu étais tellement déterminée. Mon Dieu... C'était douloureux à regarder.

Il reprend de longues inspirations profondes tandis que j'attrape mon appareil et que je commence à le mitrailler.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ?

Il tente de se couvrir le visage du bras.

— Eh bien, j'ai entendu dire que des hyènes se baladaient dans le coin, mais c'est la première fois que j'en vois une d'aussi près, alors je me suis dit que je prendrais quelques photos.

— OK, OK. Je suis désolé.

Il me jette un coup d'œil sous le bras qui cache son visage.

Je prends une dernière photo et pose l'appareil. J'ai beau vouloir garder une mine renfrognée, je n'y arrive pas.

— À ton tour. Au boulot.

Je lui fais signe de déguerpir de la main.

— À mon tour de te surveiller. Même si, après ton comportement incroyablement grossier, je ne peux pas te garantir de te sauver si tu te noies. Alors, assure-toi de me laisser les clés afin que je puisse rentrer nourrir Swarley à l'heure.

Lautner se lève et me vole mon appareil.

— Hé ! protesté-je.

Il prend plusieurs photos de moi avant de me le rendre.

— Prends-en de la graine.

Il sourit en coin et attrape sa planche.

Nous retournons à Palo Alto après la performance olympique de Lautner. J'ai dû prendre plus d'une centaine de clichés de lui. Il était dingue, tellement bon, et c'est ce que je lui ai dit... sans préciser – bon.

Je suis fatiguée. Cette longue journée au soleil m'a vidée de mes forces. Enfin, cela, et avoir fait naufrage.

— Tu veux passer prendre quelque chose pour le dîner ? Pizza ? Autre chose ?

Lautner n'a pas l'air fatigué du tout.

— Merci, mais pas ce soir. Je dois donner à manger à Swarley et je n'ai pas très faim.

Il sourit faiblement.

— On remet ça ? proposé-je.

Il se ravive d'un coup.

— Carrément. Demain ?

Son sourire est contagieux.

— D'accord.

— Génial ! Je ramène la pizza et la bière. Tu te charges de l'animation.

— L'animation ? demandé-je en lui lançant un regard de travers.

— Oui, l'animation. Nous parlons bien la même langue ?

Il m'attrape une fois de plus le genou, occasionnant un nouveau couinement.

Je repousse sa main et secoue la tête.

— Il y a une piscine, un jacuzzi, le câble et une table de ping-pong au sous-sol. L'animation est toute trouvée.

— Bien vu. Dois-je ramener mon maillot ?

— Seulement si tu comptes te baigner dans la piscine ou dans le jacuzzi.

Je hausse les épaules et regarde par la fenêtre.

— Oh, je compte me baigner dans les deux. Je vérifie simplement si j'ai vraiment besoin de mon maillot.

Je me retourne et lui donne un coup de poing dans le bras, aussi efficace qu'une puce frappant le pare-brise.

— Tais-toi ! À partir de maintenant, nous gardons *tous les deux* nos habits ou nos maillots de bain ! Compris ?

— Hé, je respecterai les règles si tu les respectes.

Il rit en s'engageant dans la rue.

Il coupe le moteur et se retourne pour attraper mon sac à l'arrière pendant que je remets mes claquettes et que je sors. Au lieu de me tendre le sac, il le jette sur son épaule et me surprend en me prenant la main et en me conduisant au porche. Nous nous arrêtons devant la porte. Il lâche ma main, se retourne pour me faire face et me tend mon sac.

— Alors demain... Dix-sept heures ?

Je hoche la tête. Mes yeux passent de ses iris bleus à ses lèvres charnues puis reviennent à ses yeux. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'avoir seize ans et d'être à mon premier rendez-vous ? Va-t-il m'embrasser ? Ai-je envie de l'embrasser ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Mon pouls s'accélère. Il s'approche aussi près que possible de moi sans me toucher. Je déglutis et passe ma langue sur mes lèvres sèches à cause de mon souffle lourd.

— Je peux t'embrasser ? murmure-t-il.

Quoi ?

On ne m'a jamais posé la question auparavant. La plupart des garçons le font,

tout simplement.

Dis quelque chose, Sydney !

— Hum... Je pars dans un mois.

Bravo... Alerte info, il le sait déjà !

— Alors je ferais mieux de ne pas traîner, non ?

Il pose un doigt sous mon menton et le soulève tout en approchant ses lèvres des miennes. Elles sont chaudes et son baiser est doux et léger. Je ferme les yeux et me surprends à me pencher, cherchant à l'approfondir. Lautner met fin au baiser alors que j'en veux plus. Mes genoux tremblent, je m'appuie sur la porte pour ne pas tomber.

— Bonne nuit, Sydney.

Il tourne les talons et descend les marches du porche.

Je passe le bout de ma langue sur mes lèvres.

— Bonne nuit., soupiré-je.



Chapitre 3

5 juin 2010

Troisième jour à Palo Alto et un beau vétérinaire a déjà flirté avec moi ; un bel inconnu sexy saute nu dans ma piscine ; j'ai surfé et je jure que cela n'arrivera plus jamais ; et j'ai frotté mes seins contre la poitrine du bel inconnu sexy en question. Et puis il y a eu ces yeux bleus et... le baiser.

— Oui, Swarley ! Je suis réveillée. Mince, tu es obligé de me lécher toute la tête ?

Il est sept heures, c'est raté pour la grasse matinée.

— Ne crois pas que je ne t'ai pas vu te lécher les fesses hier soir. Maintenant, ma tête est couverte de tes bactéries de fesses. Où sont passées tes manières ?

Je grommelle tout en enfilant mon short et mon tee-shirt de sport. Il se laisse tomber, la tête sur ses pattes avant croisées. J'ai droit aux « yeux de chiot ».

— Je ne crois pas à ta comédie. Allez.

Je prépare son petit-déjeuner à Swarley quand on frappe à la porte.

En m'avançant vers la porte, je vois le docteur Abbott en équilibre sur une jambe tout en tirant l'autre en arrière pour s'étirer les quadriceps.

— Docteur Abbott... Je veux dire, Dane.

Il essuie la sueur de son front avec son bras.

— Hé, bonjour. J'espère que je ne vous réveille pas.

La nervosité est flagrante dans sa voix tremblante. Comme je m'en doutais, sa confiance est bien plus élevée quand il porte sa blouse blanche.

— J'aurais bien aimé, mais Swarley s'en est chargé. Vous voulez entrer ?

Je tends le bras vers l'intérieur.

— Non... Ou plutôt, oui... Ce que je veux dire, c'est que je ne peux pas. Je dois me préparer à aller travailler. Je me demandais juste si vous étiez... ou si vous vouliez... Eh bien, si vous n'êtes pas trop occupée, hum, dîner ce soir... avec moi ? Parce que, je veux dire, je suis certain que vous voulez dîner, et j'aime dîner aussi... Alors peut-être que nous pourrions dîner ensemble. Si vous voulez... Ou non, je veux dire... Comme vous voulez.

Appel au docteur Abbott. Un imposteur a pris le contrôle de votre corps, il a une diarrhée verbale. Veuillez enfiler votre blouse blanche et le maîtriser, TOUT DE SUITE !

Swarley termine son petit-déjeuner et salue Dane avec son excitation habituelle et son reniflement d'entrejambe caractéristique.

— Hé, Swarley.

Il se penche et laisse Swarley le lécher de partout.

Swarley ne se lasse jamais du visage de Dane. Il doit avoir un goût salé après son jogging. Je ne parle pas des habitudes de nettoyage anal de Swarley au docteur Abbott. Je suis sûre qu'il est exposé à plus de germes anaux qu'une mouche dans une basse-cour dans son métier.

— J'apprécie l'offre, mais j'ai déjà quelque chose de prévu ce soir. Une autre fois, peut-être ?

Dane se redresse tandis que Swarley se précipite dehors à la poursuite d'un écureuil peu méfiant.

— Oui, bien sûr... Absolument. Alors un brunch demain ?

Le docteur timide et maladroit est insistant. Je pense que la simple proximité d'un animal lui redonne confiance.

— Un brunch ? D'accord, pourquoi pas ?

Je n'en suis qu'au troisième jour et je suis déjà sur une pente glissante, mais il est le vétérinaire et je ne peux pas me mettre à dos mon meilleur allié dans l'Opération Trente Jours avec Swarley.

— Super. Je passe vous chercher vers onze heures ?

Il rayonne.

— Ça me va.

Je lui retourne son sourire, mais poli et sans les dents.

— Bien, très bien... Hum, on se voit... Demain, alors. À onze heures.

Swarley laisse tomber l'écureuil et fonce dans la maison en passant devant nous.

— Onze heures.

Je ferme la porte tandis qu'il fait demi-tour en courant.

Soleil, piscine, transat, bon livre et chien épuisé – la journée sera bonne.

J'ai emmené Swarley faire une très longue promenade ce matin. Puis nous avons joué au frisbee dans le jardin. En ce moment, il est endormi dans le transat à côté de moi. Mission accomplie.

J'attrape mon portable et appelle Avery.

— Hé, Sam. Qu'est-il arrivé à mon coup de fil d'hier ? Tu étais trop occupée à faire des cochonneries avec le gars de la piscine ?

— Avery, aux dernières nouvelles, tu avais aussi mon numéro. J'étais à la

maison toute la soirée. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Laisse-moi réfléchir... Où étais-je la nuit dernière ?

— Laisse-moi deviner. Imbibée et inconsciente dans le lit d'un inconnu ?

Au lycée, Avery faisait partie du chœur de l'église. Elle et ses amis portaient des bagues de virginité et s'étaient promis de se préserver pour leur nuit de noces. Ryan Michelson, qui chantait aussi dans le chœur, s'était emparé de la virginité d'Avery en seconde, après le bal de fin d'année. Elle avait prié pour demander pardon et une revirginisation spirituelle. Depuis lors, elle accorde à la bague de virginité les mêmes pouvoirs qu'une bague de jour d'un vampire. Aussi longtemps qu'elle la portera, elle ne brûlera pas en enfer pour ses écarts sexuels.

— Je ne répondrai même pas à de telles accusations.

Elle n'a pas à le faire. Nous savons toutes les deux que c'est le code pour « Putain, mais que m'est-il arrivé hier soir ? ».

— Peu importe, assez parlé de moi. Et le type de la piscine, alors ?

— Eh bien, tu avais raison. Les nettoyeurs de piscine ne ressemblent pas à ça. En gros... C'était une erreur, mauvaise adresse. Apparemment, il s'est dit qu'il avait « pris le mauvais chemin pour toutes les bonnes raisons » et il a donc joué le rôle en comprenant que je pensais qu'il était le type de la piscine.

— C'est ce qu'il a dit ? Oh, mon Dieu, c'est tellement romantique.

La voix mièvre d'Avery est stridente.

— Voilà, c'est exactement pour ça que tu t'embarques dans les pires relations possible, Avery. Si un type te léchait de la tequila dans le nombril, tu trouverais ça romantique.

— Oui, eh bien, je ne penserais pas ça si un type me disait quelque chose comme ça. Donc, je suppose que tu l'as démasqué et mis dehors à coups de pied ?

Je réfléchis un instant. Est-ce que je lui explique tout le reste ? La baignade tout nu. La menace de castration. Les fleurs et les galettes. J'opte pour la version édulcorée.

— Je lui ai fait savoir que j'étais... un peu contrariée. Et puis hier, il m'a amené des fleurs et le petit-déjeuner, en guise d'excuse. Nous avons fini par passer l'après-midi à la plage à surfer.

— Deux secondes ! Tu as *resurfé* ?

— Oui, j'ai resurfé. Ça s'est... bien passé.

Version édulcorée.

— Vous allez vous revoir ?

— En fait, nous dînons ensemble ce soir.

— Il est au courant de ton incapacité à t’engager ? me demande-t-elle d’un ton moqueur.

— Hôpital. Foutage de gueule. Charité. Ne m’entraîne pas sur ce terrain, Mademoiselle je-ne-sais-pas-où-je-me-suis-réveillée-ce-matin. Oui, il sait que je pars dans un mois et que je ne cherche pas de relation stable. En fait, lui non plus. Il entre bientôt en internat de pédiatrie.

— Tu. Déconnes !

— Non... Alors, ne me prends pas la tête à propos d’un homme qui sortira de ma vie aussi vite qu’il y est entré.

— Si tu le dis. Alors ça veut dire que tu ne vois pas d’inconvénient à ce que j’essaie ton nettoyeur de piscine quand je viendrai te voir ?

Est-ce que je ne vois pas d’inconvénient à ce qu’elle essaie de coucher avec Lautner quand elle viendra la semaine prochaine ? *Il faudra me passer sur le corps, espèce de garce !*

— Comme tu veux. Ce n’est pas comme si c’était mon copain, dis-je d’un ton indifférent en enroulant une mèche de cheveux autour de mon doigt.

— Génial ! J’ai hâte. À la semaine prochaine.

— Salut, Avery.

Avery a raison, même si je ne le dirai jamais à voix haute. Ma détermination absolue à atteindre mes buts fait généralement fuir la plupart des hommes. Ils se contenteraient d’un coup d’un soir, mais c’est le genre d’Avery, pas le mien. Alors je finis par être « l’allumeuse » inaccessible. Et par « allumeuse », je veux dire que c’est ce que les hommes pensent d’une femme séduisante, mais pas facile. Je montre rarement de l’intérêt pour les hommes ; je les remarque, mais je ne leur cours pas après. La situation actuelle est différente. Honnêtement, je ne *cherchais* personne. Swarley est tombé malade alors, l’expédition au cabinet du docteur Abbott était inattendue, mais nécessaire, et Lautner... Eh bien, lui aussi était inattendu, mais c’est une belle surprise. Je peux me détendre. La peur de l’engagement est généralement ce qui détruit les relations. C’est une bonne chose qu’aucun d’entre nous ne cherche à s’engager.

Je jette un coup d’œil au miroir en pied et hoche la tête, satisfaite. J’ai choisi un haut de bikini pastel en bandeau et un bas à nouer. Par-dessus, je porte une robe de plage rose à bretelles spaghetti qui m’arrive au-dessus du genou et j’ai verni mes ongles de pied d’un rose assorti. Mes longs cheveux bruns sont lissés et quelques mèches sont éparpillées sur le côté.

— Qu’en penses-tu, Swarley ?

Il est affalé au bout du lit, gardant sur moi un œil vigilant.

— On est d'accord. Je suis sexy comme il faut. Pas trop coquine ni trop prude.

Il est bientôt dix-sept heures et j'allume la chaîne hi-fi. Une des listes de lecture de mon portable se lance sur les haut-parleurs intérieurs et extérieurs. Les premières notes de *Use Somebody* des Kings of Leon résonnent quand on frappe à la porte. Je suis nerveuse. C'est ridicule puisque nous avons passé la plus grande partie de la journée d'hier ensemble, mais elle s'est achevée sur un baiser et c'est à ça que mon corps s'est arrêté.

— Hé.

Je salue Lautner avec un sourire nerveux.

Il porte un short de surf rouge et un tee-shirt gris Stanford. Ma brillante supposition est qu'il a été à l'université de Stanford. Il a un carton de pizza dans une main et un pack de six bières dans l'autre. Pour le moment, ses iris bleus me dévorent et ma peau rougit sous son regard brûlant.

— Hé toi-même. Tu es... superbe.

— Merci, hum... Entre.

Je prends la pizza et vais dans la cuisine.

— Ça sent bon. J'ai faim.

— J'ai oublié de te demander quelles pizzas tu aimes, alors j'ai joué la sécurité : légumes, sans oignon.

Est-ce qu'il suppose que je n'aime pas les oignons ou que nous pourrions nous passer d'une haleine à l'oignon pour... quelque raison que ce soit ?

— Parfait. On mange sur la terrasse ?

Je pose la pizza sur la table pendant que Swarley accueille Lautner, heureusement avec moins d'empressement que le docteur Abbott. Ce n'est peut-être que moi, mais la tension est palpable. Je ne suis sûre de rien depuis que Lautner m'a embrassée hier soir, et je veux qu'il se dépêche de recommencer pour que je puisse me détendre et ne pas passer la soirée à me demander quand ou même si cela allait se reproduire.

Bon sang, il y a intérêt !

Pendant que je garnis de pizza nos assiettes, il ouvre deux bouteilles de bière. Sa jambe nue frôle la mienne comme il ramène sa chaise sous la table. Je jette un rapide coup d'œil sur ma robe pour vérifier qu'elle cache mes tétons durcis. Je suis dans de beaux draps. Ne pouvons-nous pas simplement caser une manche rapide, comme cela, il atteint la deuxième base et mon corps aura un peu de répit après avoir été en alerte maximale.

— Qu'est-ce que toi et Swarley avez fait aujourd'hui ?

Je prends une gorgée de ma bière en espérant calmer mes nerfs.

— Pas grand-chose. Après l'avoir épuisé à coups de promenade et de frisbee, nous avons passé le reste de la journée au bord de la piscine.

— Dur dur, répond-il un sourire narquois aux lèvres.

— Je sais. Le jour où je serai dans le boulot jusqu'au cou, je me souviendrai de la belle époque où je gardais des maisons.

— Tu es plutôt déterminée. C'est héréditaire ?

Il mord dans sa part de pizza, les yeux rivés sur moi.

— Ma mère étudiait l'architecture quand elle a rencontré mon père. Ils se sont mariés six mois plus tard et il paraît que je suis un bébé de lune de miel. Puis après ma naissance, elle a abandonné ses études... et son rêve. Mon père lui a dit qu'elle pourrait les reprendre lorsque je serai en maternelle. Mais l'arrivée de ma sœur a tout repoussé. Une chose en a entraîné une autre et le salaire de mon père suffisait tout juste, alors elle a continué à tout remettre à plus tard. Ensuite, on lui a diagnostiqué un cancer et...

Les mots sont trop durs. Je suis prête à pleurer devant Lautner.

— Tu as peur d'être détournée de tes rêves.

Ce n'est pas une question.

Je hoche la tête et prends une nouvelle gorgée, nécessaire, de bière.

— Je comprends. J'ai sué sang et eau pour mes études... mon avenir, et je ne veux pas qu'on m'en détourne non plus.

Il lève sa bouteille de bière.

— Aux rêves indétournables.

Je souris et trinque avec lui.

— Aux rêves indétournables.

C'est peut-être l'alcool ou notre entente mutuelle, mais je suis plus détendue.

— Est-ce que ta mère...

Je hoche la tête et inspire difficilement, mais la boule dans ma gorge est toujours là, alors je bois plus de bière et attends la torpeur.

— Alors, ton père est un biologiste marin adepte de la crème solaire qui respecte les récifs. Et ta mère ?

Il joue avec l'étiquette de sa bière.

— Ma mère est éducatrice spécialisée... et elle a survécu au cancer du sein.

Ses yeux bleus et doux brillent dans ma direction. Il est muet, mais j'entends les mots qu'il ne dit pas. Nous sommes liés. Nos mères ont toutes les deux eu un cancer. Mais sa mère y a survécu, pas la mienne.

— Elle est la raison pour laquelle je suis médecin. À la base, j'allais me spécialiser en oncologie, mais lorsque je suis passé au service d'oncologie, tout ce que je pouvais voir, c'était ma mère qui s'accrochait à la vie.

Il prend une longue gorgée de bière.

— Mais ensuite, j'ai changé de service et je suis passé en pédiatrie, et travailler avec les enfants a été une évidence. J'ai su que c'était ma vocation.

Je hoche la tête, me demandant si j'ai une *vocation* ? Est-ce que conservateur est ma vocation ? Tout cela sonne trop « destin » et je ne crois pas au destin.

— Des frères et sœurs ? demandé-je en restant concentré sur lui.

— Non. Ma mère avait des problèmes de fertilité, alors j'étais, selon leurs mots, un « miracle ». Lorsque j'avais deux ans, elle a été diagnostiquée d'un cancer du sein de stade trois. Maintenant, c'est elle le « miracle ».

Il se penche en arrière et entrelace ses doigts derrière sa tête.

— Tu veux continuer à en parler ?

Mes yeux tombent sur son torse et ses bras, admirant la souplesse de ses muscles ciselés et développés.

— Non merci. Jacuzzi ou piscine ?

Je parle sans réfléchir, ou peut-être que mon subconscient ne vise qu'à faire retirer son tee-shirt à Lautner.

— Jacuzzi. Il vaut mieux que nous digérions avant de nager.

— Bonne idée.

Je me lève, époussette quelques miettes tombées sur moi et vais vers le jacuzzi, laissant tomber ma robe sur le chemin. Je me sers de l'élastique autour de mon poignet pour m'attacher les cheveux en un chignon désordonné. Je me fige avec les mains toujours au-dessus de la tête, me retourne et fais face à Lautner. Son torse nu me fait de l'œil. Je passe ma langue sur mes lèvres et m'oblige à le regarder dans les yeux, mais les siens explorent chaque partie de mon corps sauf mes yeux.

— Bière ?

Il me tend une nouvelle bouteille.

— Merci.

Je la prends et me retourne. Je m'accroupis pour m'asseoir au bord du jacuzzi et y trempe mes pieds dans l'eau chaude un bon moment avant de m'y glisser entièrement.

— Mon Dieu, ça fait du bien.

Le jacuzzi est assez grand pour au moins huit personnes. À mon grand plaisir, Lautner s'assied juste à côté de moi, mais se décale légèrement pour que l'on

puisse discuter confortablement.

— Alors, tu sais que j’aime le surf. Et toi ?

Nos pieds et nos jambes se touchent parfois et je me rends compte que je suis revenue à mon état initial de nervosité.

— Pas trop le surf.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu es plus vieux que moi, alors tu dois avoir d’autres sujets de conversation que le surf et l’école de médecine.

Il me chatouille le pied avec son orteil et je sursaute, ce qui le fait rire.

— Je ne suis pas tellement plus vieux que toi. Quel âge as-tu... ? Vingt-trois ? Vingt-quatre ans ?

Je souris en frottant le goulot de ma bouteille contre mes lèvres.

— Vingt-trois. Et toi ?

— Plus.

Je lui donne un petit coup de pied dans la jambe.

— Sans blague ! Laisse-moi réfléchir... Quatre ans de licence, plus quatre ans de médecine...

Je lève les yeux au plafond le temps de calculer.

— Vingt-six ?

— Pas mal... Vingt-sept.

— Mmm, donc soit tu les as récemment fêtés, soit tu as raté une année.

Il se mord la lèvre inférieure et hoche lentement la tête.

— Oui... quelque chose comme ça.

Je penche la tête sur le côté, un œil plissé.

— À ton tour. Dis-m’en plus.

— Quoi ?

Ma voix est perçante.

— Tu n’as toujours pas...

— Les dames d’abord.

Il sourit d’un air satisfait.

— D’accord ! Alors, moi... Football et natation, au lycée en tout cas. J’ai fait du volley en salle, du flag football et du football à l’université. Je suis une sorte de garçon manqué. Félicitations à toi pour avoir trouvé le seul sport auquel je suis nulle.

Je lève les yeux et prends une autre gorgée de bière.

Sa poitrine vibre sous son rire et ses iris bleus scintillent de plaisir.

— Je plaide coupable, nous devons rattraper cet épisode malheureux avec

une activité de ton choix, la prochaine fois.

La prochaine fois ? Cela me plaît.

Il pose sa bière, derrière nous, et me surprend en prenant la mienne et en la posant à côté de la sienne. Il se rapproche et met son bras derrière moi, au bord du jacuzzi. Mon cœur fait un bond. Il n'est pas pressé. Chacun de ses mouvements est patient, calculé et atrocement lent. Ses yeux se fixent sur mes lèvres et j'inspire, le souffle coupé d'avance, tandis qu'il se penche vers moi.

— Sydney, tu ressembles à tout sauf à un garçon manqué.

Sa voix est un profond murmure.

Je regarde sa main gauche s'approcher de mon menton. Nos visages se touchent presque. Son pouce effleure ma lèvre inférieure. Ma bouche se détend et je laisse le bout de ma langue goûter son pouce. Je vais mourir ! Il est si près, mais les quelques centimètres qui séparent nos lèvres me paraissent un océan. Attend-il que je fasse quelque chose ? Regrette-t-il ? Est-ce qu...

Mon Dieu merci ! Sa bouche est sur la mienne. Comme la nuit dernière, il est doux, mais avec une touche d'intensité. Ma langue effleure sa lèvre supérieure et je m'attends à ce qu'il fasse de même, pour approfondir notre baiser, mais il recule. Je ne me suis jamais sentie l'agresseur. D'habitude, c'est moi qui mets le holà, mais Lautner m'*appâte*, m'embobine. Il me donne juste assez pour me rendre folle. À ma place, Avery aurait déjà enlevé son haut et l'aurait enfourché. Sa langue n'aurait pas demandé la permission avec une caresse timide. Elle se serait jetée en avant pour exiger son attention.

— Sydney, tu es tellement sexy.

Montre-le-moi !

— Tu n'es pas mal non plus.

Ma voix est à peine audible.

Il recule un peu.

— Il commence à faire chaud, ici.

À ma grande déception, il sort du jacuzzi et prend une grande gorgée de bière.

Je ramène mes bras en arrière pour me soulever et m'asseoir au bord, laissant mes pieds dans l'eau. Lautner descend les escaliers et fait deux grandes foulées avant de plonger dans la piscine. J'ai l'esprit embrouillé. Ce n'était pas la première fois que je me faisais embrasser dans un jacuzzi, mais c'était sans aucun doute la plus courte. Je ne suis pas sûre qu'on puisse vraiment appeler ça « s'embrasser ». Maintenant, il est parti et a sauté dans la piscine. Je ne sais pas du tout quoi penser ou ce que je devrais faire ensuite. Dois-je le rejoindre dans la piscine ? Dois-je l'attendre ici ?

Les transats tournés vers l'est profitent encore du soleil, qui n'a pas encore disparu derrière les arbres. Je sors, attrape ma bière et m'étends dans un des transats, la lumière du soleil couchant baignant mon visage. Lautner fait des longueurs. Ses abdominaux sont mis en valeur par le dos crawlé, qui lui va donc très bien. Swarley, comme prévu, me trouve et revendique le transat à côté du mien.

— Tu viens ? m'appelle Lautner, les bras repliés et le menton posé au bord de la piscine.

— Tu veux faire la course ? demandé-je, plissant les yeux vers lui tout en essayant de les protéger du soleil avec la main.

— Je pensais à une tête dans la piscine, mais si tu te sens d'humeur compétitrice... Nous pouvons faire la course. Je ne me servirai même pas de mes jambes, seulement de mes bras.

Je bondis et m'approche à pas lourds du bord de la piscine, les bras croisés en position de défense.

— Je te ferais savoir que j'ai été championne d'état trois ans d'affilée. Tu ne vas pas avoir besoin que de tes jambes. Tu vas avoir besoin d'une intervention divine pour me battre.

— Ça marche.

Il m'attrape la jambe et me jette dans la piscine.

Je fais surface et affiche une grimace démoniaque.

— Ça, mon gars, tu vas me le payer.

Je nage jusqu'au rebord, où il m'attend déjà, un sourire satisfait aux lèvres.

— Choisis ta nage.

Il écarquille les yeux.

— La *brasse*, évidemment, mais nous verrons les *embrassades* plus tard.

Je remonte mon haut.

— Oui, c'est ça, jusqu'ici tu parles beaucoup, mais tu ne fais pas grand-chose. Crawl, cinq allers-retours, partez !

Il est bouche bée. Mes accusations effrontées le laissent sans voix et j'en profite pour rentrer le menton et pousser contre le mur pour me lancer. Il est derrière moi en un rien de temps. Je conserve une longueur et demie entre nous, mais je ne fais que m'échauffer. Au dernier virage, il commence à me rattraper. Je passe à la vitesse supérieure. Je le revois en train de se moquer de moi hier et ce souvenir me propulse jusqu'à l'arrivée. Il termine une *longue* seconde plus tard. Je suis à bout de souffle, tout comme lui, et nous reposons nos bras au bord.

— Mince, Sydney ! Je t'ai sous-estimée.

Mon sourire un-peu-mon-neveu parle pour moi. Je suis très compétitive. C'est pour cela que j'ai tout encaissé hier. Je préfère avoir l'air pathétique, mais déterminée plutôt que de m'incliner avec grâce.

— Parce que je suis une fille ?

Le garçon manqué sur la défensive qui sommeille en moi apparaît.

Lautner rit.

— Non, parce que tu semblais... maladroite dans l'eau, hier.

Je frappe la surface de l'eau de la main pour l'éclabousser.

— La ferme !

Il se jette sur moi, m'attrape par la taille et m'attire à lui tout en me plaquant à la paroi de la piscine. J'en ai le souffle coupé. Sa peau nue est contre la mienne, mais ce n'est pas comme hier. Hier, c'était embarrassant et maladroit. Là, c'est passionné et sensuel.

— Alors comme ça, je parle beaucoup et je ne fais pas grand-chose.

Je hoche la tête une seule fois, plongée dans ses iris bleus, et passe la langue sur ma lèvre inférieure.

— Tu veux moins de parlote et... plus d'action ? murmure-t-il, ses lèvres à un souffle des miennes.

— Oui, soufflé-je.

Sa bouche descend sur la mienne, mais elle n'est pas lente. Elle est pressée et exigeante. Il ne demande pas, il prend. Je laisse échapper un petit gémissement lorsque sa langue envahit ma bouche, l'explorant à coups de caresses érotiques contre ma langue. Je passe mes bras autour de son cou tandis que sa main glisse de ma taille à l'arrière de mes jambes, qu'il soulève et guide autour de son corps qui se rapproche du mien. J'inspire un grand coup quand nos bouches se séparent. Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules et ses lèvres m'effleurent de la mâchoire à l'oreille. Un autre gémissement m'échappe alors que sa langue me frôle sous l'oreille et que sa main droite se glisse dans mon bas de bikini. Son pouce dépasse et ses doigts pressent ma peau nue plus près de lui.

— Oh mon Dieu.

Je sens ses lèvres s'étirer en un sourire contre mon cou. Il frôle ma peau de ses dents puis me mordille, ce qui me fait sursauter et rire parce que ça chatouille. Nos yeux se croisent.

— C'est ce que tu avais en tête ? demande-t-il en retirant sa main du bas de mon maillot. Ou pensais-tu à quelque chose d'autre ?

Ses yeux sont rivés à mes lèvres et ses mains remontent sur mon dos, vers l'agrafe de mon haut.

Je marque une pause pour réfléchir, mais je ne suis pas Avery. Je desserre mes jambes autour de lui et souris.

— Tu as largement dépassé mes attentes. Nous devrions sortir de l'eau.

Il me fait un grand sourire et dégage ses mains de mes bretelles.

Je grimpe à l'échelle et prends deux serviettes dans le cabanon. Quand je me retourne, Lautner se tient au même endroit qu'il y a deux jours. Mais cette fois-ci, il n'est pas nu. Je lui tends une serviette. Il se sèche le visage et les cheveux puis passe à son torse.

— Arrête de m'imaginer nu.

Il ne me regarde même pas, mais arbore un sourire effronté.

Je reste là, les bras croisés, et la serviette contre la poitrine. Mes yeux trouvent les siens, maintenant fixés sur moi.

— Je... je ne t' imagine pas nu.

J'enroule la serviette autour de ma poitrine et le frôle en passant devant lui.

— Ce n'est pas grave. Je suis carrément en train de t'imaginer sans ton haut.

J'ignore son commentaire et poursuis mon chemin vers la terrasse.

— De la bière. Nous avons besoin de plus de bière.

Après avoir tous les deux fini notre troisième et dernière bière et une fois que nos maillots sont secs, nous décidons d'aller en bas. Il y a une table de ping-pong, un coin-bar et un canapé d'angle brun en face d'un grand écran plat. J'ai remis ma robe de plage par-dessus mon bikini et Lautner son tee-shirt Stanford, à mon grand regret.

— Le ping-pong fait-il partie de ton répertoire de compétences ?

Il s'empare d'une raquette et la tapote contre sa main.

J'attrape l'autre raquette et la balle.

— Pourquoi ? Ton ego en prendra-t-il un coup si tu perds plus d'une fois ce soir ?

— Mon Dieu, tu es presque aussi prétentieuse que moi.

Il sourit de toutes ses dents.

— Ça te dit, un petit pari ?

Je bascule mes hanches d'un côté et tape du pied opposé tout en dribblant avec la balle.

— J'écoute.

— Si je gagne, je reste ce soir.

Le sourire Colgate est de retour.

— Lautner, je te l'ai déjà dit. Je ne coucherai pas avec toi.

— Qui a parlé de se coucher ?

Sa voix est profonde et sexy.

Je fais un mouvement brusque avec la raquette et la balle rebondit au plafond. Ma main, zut, tout mon corps tremble. Je m'éclaircis la gorge.

— Et si je gagne ?

Il hausse les épaules.

— Donne-moi ton prix.

Je pince ma lèvre inférieure et tire dessus. Nos yeux se rencontrent et mes lèvres esquissent à leur tour un sourire radieux.

— Si je gagne, tu ramasses les crottes de Swarley dans le jardin... ce soir, avec une torche.

Lautner rit et secoue la tête.

— Choix intéressant, mais d'accord, marché conclu. Je te laisse le premier service.

— En cinq ou sept manches ? demandé-je.

— Cinq si je prends la tête. Sept si c'est toi qui mènes.

— Sept, ça marche, confirmé-je avec un clin d'œil.

Je remporte facilement les trois premières manches. Lautner remporte les trois prochaines sur le fil. Puis il se passe quelque chose à la septième. Lautner gagne dix points... d'affilée.

— Oh mon Dieu ! Tu t'es fichu de moi, crié-je en jetant ma raquette vers lui.

Il pare le lancer et elle atterrit par terre.

— Quoi ? Non, j'ai simplement eu de la chance, ou peut-être que tu fatiguais.

Il feint l'innocence en s'approchant de moi, tout mécanique dehors.

Je le repousse.

— C'est des conneries ! Je ne *fatiguais* pas.

— D'accord, je me suis peut-être un peu fichu de toi.

Il se gratte le menton et fronce le nez.

Je croise les bras, vais vers le canapé en boudant et m'y laisse tomber. J'allume la télévision et Tom Cruise est en train d'escalader un gratte-ciel dans *Mission Impossible*.

Lautner s'agenouille en face de moi. Je reste concentrée sur Tom Cruise.

— Je suis désolé. Tu veux que je ramasse les crottes et que je rentre ?

— Oui, aboyé-je, la mine renfrognée.

Il glisse ses mains le long de mes jambes nues et se penche de telle sorte que son visage est dans le creux de mon cou. Je me tends en sentant son souffle chaud sur ma peau et ses mains pressant doucement mes jambes. Ses pouces

caressent l'intérieur de mes cuisses en cercles et sa langue chaude et humide embrase ma peau de mon épaule à mon oreille.

— Tu es certaine que tu veux que je parte ?

— Peut-être, murmuré-je.

Néanmoins, mon corps dit le contraire, la preuve en est ma tête qui s'incline pour lui faciliter l'accès à mon cou. Mes ongles s'enfoncent dans le canapé tandis que je lutte pour ne pas le toucher.

De la main droite, il fait glisser la bretelle de ma robe de mon épaule tout en poursuivant son chemin de baisers. Mon cou, mes seins et mon entrejambe palpitent. Mon souffle est de plus en plus irrégulier et saccadé. Un tremblement incontrôlable s'empare de moi. Ses lèvres descendent jusqu'au renflement de ma poitrine. La chaleur de son souffle qui s'attarde sur ma peau me rend folle de désir. Je me cambre jusqu'à ce que ses lèvres me touchent. Sa main gauche se resserre autour de ma jambe et son pouce caresse l'intérieur de ma cuisse à moins d'un centimètre de l'endroit où je meurs d'envie qu'il me touche. Sa langue dessine le renflement de mes seins, là où mon bikini et ma peau se rencontrent.

— Lautner.

Je halète et perds le contrôle. J'attrape sa main qui tient toujours la bretelle de ma robe et la place sur ma poitrine. Il recule et croise mon regard brûlant.

— Touche-moi, chuchoté-je.

Ses yeux restent rivés aux miens pendant qu'il glisse son pouce sous mon haut. Le bout de son doigt effleure mon téton durci. Je m'attends à ce qu'il colle sa bouche là où se trouve sa main, mais il ne le fait pas. Il me regarde, guette ma réaction à son toucher. Il prend mon sein au creux de sa main et le sort de mon haut, soutenant toujours mon regard. Ses iris bleus brillent de désir tandis qu'il le malaxe entre sa paume et ses doigts puissants, sans que son pouce ne cesse de faire des cercles sur mon téton.

Fichus yeux bleus. Ils sont aussi attirants que son toucher. Mes paupières sont lourdes. Il est tellement enivrant. Mon autre main va chercher l'arrière de sa tête et l'attire à mes lèvres. Mon gémissement étouffé invite sa langue à rencontrer la mienne.

Une vibration rythmique se fait sentir. J'essaie de l'ignorer, mais je n'y arrive pas. Il nous faut quelques secondes pour nous rendre compte que ce n'est ni nous ni un tremblement de terre. La main de Lautner sur mon sein se fige. Notre baiser se rompt et nous regardons tous les deux sur le côté. À côté de nous, Swarley est en train de se frotter contre le coussin. Nous nous retournons et

reprenons notre baiser, mais je suis prise d'un fou rire inopportun. Lautner, en véritable gentleman, remet mon sein dans mon haut.

Nous rions tous les deux, maintenant. Il secoue la tête et s'assied à côté de moi sur le canapé. Peut-être que Swarley a terminé ou qu'il abandonne faute d'intimité, mais il saute du canapé et monte à l'étage.

— Je devrais aller ramasser ses crottes et rentrer, dit Lautner en étouffant un bâillement avec son poing.

— Ne les ramasse pas. Il fait nuit et techniquement, tu as gagné, alors on dit que c'est un match nul. D'accord ?

Il se lève et me tend la main.

— D'accord.

Nous montons à la porte d'entrée.

— Merci pour la pizza et la bière.

— Quand tu veux.

Il s'approche de moi et dégage quelques mèches de cheveux éparses de mon visage. Il se penche et dépose un baiser léger sur mes lèvres. Je ferme les yeux pendant qu'il frotte son nez contre le mien.

— Je pars dans moins d'un mois.

J'expire en me rappelant au moins autant que lui que quoi qui se passe, c'est temporaire.

— Je te laisse partir dans moins d'un mois. Même quand tu me supplieras de ne rien en faire parce que tu es une vilaine petite tentatrice.

J'attrape son tee-shirt et le tire vers moi pour l'embrasser. Je n'ai jamais rien goûté d'aussi addictif. Haletante, je recule.

— Je crois que ce sera l'inverse, mon vieux. N'oublie pas, j'appartiens au monde de l'art. Je n'ai pas besoin de posséder quelque chose pour en jouir.

Il ouvre la porte.

— Très bien. Je te laisserai *jouir* de moi jusqu'à ce que *je* te laisse partir.

— Ma sœur arrive en ville vendredi prochain et reste une semaine. Donc, soit tu te fais discret pendant qu'elle est là, soit tu trouves un ami pour la distraire un peu.

Il fait la moue et plisse les yeux.

— À quoi ressemble ta sœur ?

— À moi en blonde.

— Considère ça comme réglé. On se voit demain matin.

Il s'avance pour m'embrasser à nouveau, mais je tourne la tête pour l'éviter.

— Hum... à propos de demain. J'ai en quelque sorte des projets, mais je

devrais être de retour à quatorze heures.

Lautner penche la tête sur le côté.

— Quelle sorte de projets ?

Je fronce le nez.

— Brunch avec le docteur Abbott.

— Le docteur Abbott ?

Je hoche la tête.

— Le vétérinaire de Swarley. Il m'a invitée.

— Et tu as accepté ?

Je hausse les épaules.

— Eh bien, il est gentil avec Swarley et il m'a déjà aidée une fois, alors...

— Alors quoi ? Il est vétérinaire, c'est son boulot. Je suis certain que ton oncle et ta tante paieront la facture. Tu n'as pas à te marchander.

Je recule d'un pas et plante mes poings sur mes hanches.

— C'est seulement un repas et il est très gentil. J'aime me faire des amis quand je voyage. J'ai moins l'impression d'être une vagabonde, comme ça.

Lautner prend mon visage entre ses mains et me fait un baiser sonore avant de passer le seuil de la porte.

— Docteur Abbott ?

— Oui, pourquoi ?

— Je le chercherai sur Google en rentrant.

— Pour... ?

— Évaluer la concurrence.

Je secoue la tête et le pousse vers les escaliers du porche.

— Sors d'ici, *nettoyeur de piscine*.

— Quatorze heures, me crie-t-il en retour tout en roulant des hanches vers son 4x4.

Je ferme la porte et m'y appuie.

— Mon Dieu.



Chapitre 4

6 juin 2010

Le docteur Abbott vient me chercher à onze heures précises. En tout cas, c'est à cette heure-ci qu'il frappe à la porte. Pourtant, j'ai aperçu son SUV Lexus argenté garé dehors à dix heures quarante-cinq en jetant un coup d'œil du haut de la fenêtre de l'étage, pendant que je me brossais les dents.

— Bonjour, Sydney.

— Docteur Abbott.

— S'il vous plaît, nous allons prendre un brunch. Appelez-moi Dane.

Il ouvre la voie sur les escaliers du porche. Dane est bel homme. Son jean délavé tombe bien sur sa longue silhouette sportive, pas comme d'autres qui n'ont pas de fesses du tout. Il porte sa chemise bleu marine à manches courtes par-dessus son pantalon, ce qui empêche de voir à quoi ressemble son torse, mais je sais qu'il est musclé parce que je l'ai vu en tenue de sport. Il m'ouvre la portière et me rappelle à quel point son sourire d'écolier est adorablement timide et ses dents blanches.

— Merci.

Je me glisse sur le confortable siège en cuir et attache ma ceinture pendant qu'il s'installe.

— C'est une nouvelle voiture ?

— Non, cela fait cinq ans que je l'ai.

Il allume le moteur.

Sa voiture sent le neuf et tout, des sièges en cuir au tableau de bord chromé en passant par les tapis de sol, semble immaculé. L'idée que j'ai peut-être affaire à docteur TOC me frappe soudainement. Ai-je vérifié les semelles de mes sandales avant d'entrer dans sa voiture ? Ma jupe à fleurs ne m'arrive pas aux genoux. Ma crème va-t-elle déteindre sur ses sièges ?

— J'espère que vous n'avez pas d'intolérance au gluten, m'annonce Dane sans plus d'explications.

Pas « Aimez-vous les galettes ? », « il y a des choses que vous ne mangez pas ? » ou « Es-tu allergique à quoi que ce soit ? », mais « *j'espère que vous n'avez pas d'intolérance au gluten ?* ». Dane est un drôle de numéro, mais je trouve sa bizarrerie amusante. Je préfère cela à la guinderie ou la prétention.

Je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Non, je n'ai pas d'intolérance au gluten. Pourquoi ? Allons-nous à IHOP ?
Il me jette un regard de côté et sourit.

— Non... mais, euh... nous pouvons. Je veux dire, si vous...

— Dane ? Peu importe où vous m'emmenez, ça ira très bien.

Sa posture parfaite se relâche très légèrement.

— Je vous emmène dans un café hors du campus. Leur cuisine est excellente.

Nous arrivons quinze minutes plus tard et le parking est plein, alors nous nous garons dans une rue quelques pâtés de maisons plus loin.

Dane se précipite pour m'ouvrir la portière.

— Merci.

Je jette mon sac sur mon épaule et tire sur ma chemise jaune pâle sans manches.

Dane joue avec ses clés alors que nous marchons vers le café. Il les laisse tomber dans sa poche puis se tord les mains. Il me surprend en me prenant la main sans me regarder. Sa nervosité est palpable. Je réprime un sourire parce qu'il me donne l'impression d'être revenue au collège, et c'est terriblement mignon. Ma conscience se pose des questions sur ce geste intime, mais il est trop innocent afin que je m'en soucie maintenant.

Une foule se presse à l'entrée du café. Certains attendent debout en petits groupes, alors que d'autres sont assis sur des bancs disséminés çà et là autour des parterres de fleurs qui courent le long de l'allée conduisant à l'entrée.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai réservé, m'assure Dane.

Nous nous frayons un chemin à travers la foule.

— Sydney ?

Je me dévisse le cou vers la droite puis vers la gauche. La prise de Dane sur ma main se resserre alors que la foule se fait plus dense près de la porte.

— Sydney ?

Dane entend aussi mon nom, parce qu'il s'arrête et regarde autour de lui. Je regarde encore derrière moi et repère Lautner debout à côté d'un couple d'un certain âge. Je recule de quelques pas, Dane dans mon sillage.

— Salut, euh... Que fais-tu là ? demandé-je avec un sourire nerveux.

Le regard de Lautner est rivé à ma main serrée dans celle de Dane.

— Lautner ?

Nos yeux se croisent.

— Je brunch avec mes parents.

Il montre le couple à côté de lui.

— Maman, papa, voilà Sydney Montgomery. Nous nous sommes rencontrés l'autre jour par hasard. Elle garde une maison à Palo Alto pendant le mois. Sydney, mes parents, James et Rebecca.

Un sourire chaleureux se dessine sur mon visage. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais je suis contente de rencontrer les parents de Lautner.

— Ravie de vous rencontrer. Voilà le docteur Abbott, mon... ami. C'est le vétérinaire de Swarley. Swarley est le chien que je garde avec la maison.

Pas gênant du tout !

Dane lâche ma main et serre la leur.

Lautner le salue d'un mot en lui serrant la main.

— Lautner.

Dane sourit, mais ses yeux trahissent sa tension. Il semble perdu.

James et Rebecca sourient et nous saluent tous les deux chaleureusement. Je suis fascinée par ses parents. Lautner a la carrure de son père, mais son père est presque chauve et le peu de cheveux qui lui reste est gris. Ses yeux sont bruns, alors il est possible que ses cheveux le soient aussi à l'origine. Rebecca est très menue. Ses cheveux blonds coupés à la garçonne sont de la même couleur que ceux de Lautner et elle a les yeux bleus, mais pas aussi brillants et captivants que ceux de son fils.

— Bon, nous devrions entrer avant qu'ils donnent notre table à quelqu'un d'autre.

Dane m'attrape par la main et tire gentiment dessus.

— Je suis heureuse de vous avoir rencontrés. Bon brunch.

Je lève la main en signe d'au revoir amical.

— Vous aussi, répondent en chœur James et Rebecca.

Je fais quelques pas vers la porte et jette un coup d'œil en arrière vers Lautner. Son visage est indéchiffrable. Je souris, mais sa bouche est figée en une ligne ferme.

Le café est bondé. Nous sommes assis à une petite table près de la fenêtre donnant sur la rue. La serveuse nous apporte le menu et nous demande si nous voulons quelque chose à boire avant. Dane commande un jus d'orange et un décaféiné. Je prends un thé glacé au citron sans sucre.

— Comment Lautner et vous vous êtes-vous rencontrés ? demande Dane d'un ton égal et décontracté tout en examinant le menu.

Je réfléchis un instant et décide d'opter pour la version *édulcorée*.

— Il a sonné chez Elizabeth et Trevor par erreur. Nous avons discuté un peu avant qu'il parte et une chose en entraînant une autre, nous sommes allés à la

plage faire du surf le lendemain.

Dane lève les yeux de son menu.

— Vraiment ? Vous savez qui c'est ?

— Euh... c'est-à-dire ? Je sais qu'il vient de terminer l'école de médecine et qu'il s'apprête à commencer son internat.

Dane hoche la tête en examinant le menu.

— Vous suivez le football ?

— Un peu à l'université, mais sans plus. Pourquoi ?

Il lève une nouvelle fois les yeux de son menu vers moi.

— Lautner Sullivan était le receveur de Stanford.

Je hausse les épaules.

— Hum, ça paraît sensé. Il ressemble à un receveur.

Ma réaction extérieure est contrôlée, mais intérieurement, je suis abasourdie. Pourquoi Lautner n'a-t-il rien dit ? Je lui ai parlé de toutes mes activités au lycée et à l'université.

Dane pose son menu et commence à tripoter sa serviette

— Intéressant.

— Quoi donc ?

Je fronce les sourcils. Dane agit bizarrement, même d'après ses propres critères.

— C'est simplement étrange que Lautner ne vous ait pas parlé de ses années de football américain à l'université.

— Peut-être. Ce n'est pas comme s'il jouait dans la NFL.

Dane écarquille les yeux.

— Il aurait pu. En première année, il était en lice pour le Trophée Heisman et pressenti pour jouer en première division.

Tiens, tiens !

— Quoi ? Sérieusement ?

Je commence à comprendre la surprise de Dane devant mon ignorance d'un type qui était ou est peut-être encore une célébrité dans les environs.

— Alors il n'a pas été sélectionné ?

— Il a renoncé. Il paraît qu'il a eu peur à cause d'une blessure au genou survenue en dernière année. Les médecins lui ont donné le feu vert pour reprendre après sa rééducation, mais quand on l'a interviewé, il a dit qu'il voulait faire médecine à la place. Cela a fait la une des journaux à l'époque. On ne décline pas une telle opportunité de jouer en première division de la NFL.

— Vous avez choisi ? nous interrompt la serveuse en posant nos boissons sur

la table.

— Oui.

Dane me fait signe de la tête de commencer.

— Je vais prendre l’omelette italienne végétarienne avec un toast au Nutella.

Dane pointe son menu du doigt.

— Et moi, le burrito à la saucisse avec des fruits et un scone à la myrtille.

— D’accord, je transmets tout de suite votre commande.

La serveuse sourit en reprenant nos menus.

Dane ajoute du lait et du sucre à son café.

— Si vous n’avez rien de prévu plus tard, Swarley et vous pouvez nous retrouver au parc à chiens.

— Nous ?

— Salt et Pepper, mes Jack Russell noir et blanc.

— Je suis certaine que Swarley adorerait, mais je suis prise.

Je presse le citron dans mon thé glacé.

Après la réaction prudente de Lautner face à Dane, je ne suis plus certaine d’avoir quelque chose de prévu cet après-midi.

— Pas de problème, une autre fois peut-être.

— Bien sûr, souris-je.

Le brunch est délicieux. Je comprends mieux pourquoi il y a foule. Notre conversation est agréable et facile. Dane est très attentif et je trouve sa compagnie relaxante. Les révélations sur Lautner ne m’aident pas à me concentrer sur Dane, mais je ne crois pas qu’il remarque quoi que ce soit.

Il règle l’addition et nous ne nous attardons pas, car beaucoup de gens attendent une table. Au moment où nous sortons, je vois Lautner et ses parents assis de l’autre côté du café. Lui et son père sont en train de discuter, mais sa mère nous voit partir. Elle nous sourit et nous fait un signe de la main. Je lui retourne son salut au moment où Lautner regarde dans notre direction. Ses lèvres esquissent un petit sourire forcé puis ses yeux tombent sur son assiette.

Le trajet du retour est calme, comme si nous avions épuisé tous nos sujets de conversation. J’espère en vain que Dane allumera la radio pour dissiper ce silence gênant, mais il ne le fait pas. Quand il s’arrête dans l’allée, je suis soulagée de constater qu’il reste assis.

— Merci pour le brunch. C’était vraiment délicieux.

— Je suis content que ça vous ait plu. Hum... Devrions-nous échanger nos numéros, au cas où vous décideriez de venir au parc à chiens un de ces jours ?

Je me mords le coin de la lèvre inférieure.

— D'accord. Cela ferait très plaisir à Swarley. Mais j'ai déjà votre numéro depuis ma visite à votre cabinet.

Il hoche la tête et je vois la déception se peindre sur son visage comme ses yeux tombent et son sourire s'efface. Je suis certaine qu'il aimerait que cela *me* fasse plaisir à moi aussi et si un certain nettoyeur de piscine ne s'était pas présenté à ma porte, j'aurais été beaucoup plus enthousiaste à l'idée de fréquenter Dane.

— Hé, ma sœur me rend visite le weekend prochain. Nous allons probablement organiser une soirée piscine. Vous pourriez passer.

Une fois encore, ma bouche va plus vite que mon cerveau. Pourquoi suis-je tellement désolée pour lui ? Et pourquoi est-ce que je craque toujours pour ses moues tristes ?

— Ça me semble super. Alors... j'attends votre appel ?

Je hoche la tête en ouvrant la portière.

— Au revoir, Sydney.

J'agite la main et ferme la porte.

Stupide, stupide, stu-pide Sydney !

J'ai perdu tout espoir de voir Lautner aujourd'hui. Mon plan B est tout vu : piscine. À quatorze heures, il fait vingt-six degrés sous un ciel ensoleillé, mais voilé par le smog. Swarley et moi avons pris place dans nos transats habituels au bord de la piscine. Flo Rida me fait la sérénade dans les haut-parleurs, et un verre de Margarita à la framboise dégoulinant de condensation est posé à côté de moi. La vie est belle !

Swarley me fait sursauter quand il bondit brusquement de son transat. Il se précipite sur la terrasse dont Lautner descend les marches. Ce dernier se penche et donne à Swarley quelques tapes fermes sur le flanc. Satisfait de la réception de Lautner, il retourne à son transat en trottant.

Je relève mes lunettes de soleil et me redresse sur ma chaise longue.

— Salut.

Ma voix est réservée. J'essaie de jauger son humeur.

— Salut.

Il enfourche la chaise en face de moi. Je ramène les genoux contre ma poitrine.

— Je ne savais pas si tu viendrais.

Je prends une gorgée de ma Margarita.

— Pourquoi est-ce que je ne serais pas venu ?

Il pose sa main sur la mienne et tire le verre à sa bouche.

— Mmm, pas mauvais.

Il se lèche les lèvres.

Je pose le verre sur le sol.

— Tu avais l'air réservé, peut-être même jaloux, ce matin.

— Pourquoi serais-je jaloux ?

Il fait descendre son doigt de mon genou à ma cheville, laissant sur ma peau une traînée de chair de poule.

— Tu ne m'appartiens pas.

Je ne peux pas retenir mon rire.

— Mon Dieu, Lautner, nous sommes en 2010. Je suis à peu près certaine que les femmes ne sont plus considérées comme des objets.

Ses lèvres pleines s'étirent en un sourire tandis que je me noie dans ses iris bleus. Pourquoi suis-je obsédée par ses yeux ?

— Tu as les yeux les plus extraordinaires que j'ai vus de toute ma vie.

Il les baisse, comme si je l'avais embarrassé. Je penche la tête pour suivre son regard. Il me laisse le croiser.

— C'est vrai. Je suis sérieuse, ils sont... magnifiques. Ça ne peut pas être la première fois qu'on te le dit.

Je me redresse, maintenant agenouillée sur la chaise longue, à hauteur de ses yeux. Il me laisse plonger dans son abîme océan. Je pose ma main sur sa joue et passe mon pouce sur la courbe de ses sourcils fournis. Il enroule ses doigts autour de mon avant-bras et presse ses lèvres à l'intérieur de mon poignet. Lautner est grand et fort ; pourtant, sa force est sublimée par la douceur de son regard et la retenue de ses caresses délicates.

— Pour tout te dire, je reçois plus de compliments de la part des femmes sur d'autres parties de mon anatomie.

Sa voix est remplie d'allusions sexuelles. Il est irrésistible.

C'est le moment de changer de sujet.

Je tire sur son bermuda.

— Tu n'as pas mis de quoi te baigner.

— Cela ne m'a pas arrêté auparavant.

Il remue les sourcils de haut en bas.

Je croise les bras sur la poitrine et plisse les yeux.

— Pas aujourd'hui, mon grand.

— Oh, alors tu sais ce sur quoi on me complimente le plus.

— Argh ! Tu es incorrigible, soufflé-je en poussant son torse solide.

Il rit et plonge la main dans sa poche avant. Il en sort son portefeuille, son portable et ses clés, qu'il pose sous la chaise longue. Cette scène m'est trop familière. Je comprends soudain ce qu'il s'apprête à faire.

— Non ! N'y pense même pas, l'avertis-je.

Son sourire s'agrandit tandis qu'il enlève son tee-shirt. Puis il se lève et défait le lacet de son bermuda.

Je me couvre précipitamment le visage des mains.

— Arrête de te déshabiller en face de moi !

— Encore une fois, jamais personne ne m'avait dit cela auparavant.

Je dois bien l'avouer. Deux de mes doigts sont juste assez espacés pour me permettre de le voir. Son bermuda tombe et il ne porte plus qu'un boxer noir. Il se penche, me prend par la taille et m'arrache à ma chaise.

— Arrête !

Nous sommes suspendus dans les airs. *Plouf !*

Je me précipite à la surface et me dirige vers la partie la moins profonde de la piscine. Je suis dans les bras de Lautner avant de pouvoir m'échapper.

— Lâche-moi ! le supplié-je, les yeux fermés.

— Sydney, ouvre les yeux.

Il rit... encore... de moi.

Je les ouvre, mais regarde tout sauf lui.

— Pourquoi ne me regardes-tu pas ? Je ne suis pas nu et de toute façon, tu as déjà v...

— Je n'ai pas regardé...

— Oh, tu as regardé...

— Non, je n'ai pas regardé et maintenant, tu ne portes qu'un boxer et je peux voir ton... ou en tout cas le contour de ton...

— Sexe ? Pénis ? Verge ? Membre ? Queue ? Chibre ? Poireau ? Manche ?

— Stop !

Je croise son regard.

Il adore cela. Ses yeux dansent et son sourire est confiant et, oui... *prétentieux*. Toute tentative d'échapper à son étreinte est futile. Je sais ce qu'il faut que je fasse. C'est un peu dangereux, mais je n'ai pas d'autre choix. Avec une détermination inébranlable et une prise ferme, j'attrape son paquet, il faut l'admettre, un *gros* paquet.

Il ouvre brusquement les yeux et prend une inspiration si soudaine qu'il en avale presque sa langue.

— D'accord, mon *grand*. J'ai compris. Maintenant, dis à ton *poireau* qu'il

nage en eaux réglementées.

L'étreinte de Lautner s'évanouit. Je sors de la piscine avant que son esprit ne réintègre son corps.

D'une démarche exagérément chaloupée et sans un regard en arrière, je rejoins mon transat. Tout mon corps tremble d'excitation parce que je n'ai jamais rien fait de pareil avant. Je me sens sûre de moi, forte, culottée, vertigineuse et étrangement... excitée.

Swarley est rentré et a laissé ma serviette couverte de poils. *Merci*. Je la secoue et renverse la tête en avant pour me sécher les cheveux.

— Oh mon Dieu !

Je me redresse subitement et me retourne. Pourquoi me suis-je retournée ? Je ne sais pas. La tête à l'envers, j'ai eu un aperçu de ce qui se trouvait derrière moi ; je n'avais pas besoin de me retourner. Mais me voilà, en train de fixer Lautner nu et son... machin... est... Oh. Mon. Dieu ! Je ne sais pas trop ce qui est le plus bizarre dans cette situation : Lautner qui est si décontracté et à l'aise à l'idée d'être nu devant moi, ou moi qui n'arrive pas à décoller mes yeux de... ça.

Il essore son boxer aussi nonchalamment que si c'était un chiffon avec lequel il vient d'essuyer son pare-brise.

— Qu... Qu...

J'ai la bouche sèche, complètement déshydratée.

— Oh, ça. Eh bien, Syd, tu ne peux pas porter ce bikini string à quelques centimètres de moi tout en attrapant mon entrejambe et ne pas t'attendre à ce que j'aie une érection.

Il étend son boxer sur le dos de sa chaise longue et enfile son bermuda. Mes yeux, qui ne seront plus jamais les mêmes, remontent de son corps à son visage.

— Alors, que faisons-nous ? demande-t-il en attachant son bermuda.

Les mots sont coincés dans la gorge. J'attrape ma Margarita et l'engloutis jusqu'à la dernière goutte.

— Merde !

Je grimace et me masse les tempes. *Cerveille givrée !*

Ses mains prennent mon visage dans leur creux et ses lèvres chaudes fondent sur les miennes. La chaleur de sa langue pénètre ma bouche et mon mal de tête disparaît. Il recule et frotte son nez contre le mien.

— Ça va mieux ?

Lautner est complètement fou et imprévisible. Il est impossible à gérer, mais je n'en ai jamais assez.

— C’était quoi, ça ? Une réanimation de cervelle givrée ?

— Ça a fonctionné, non ?

Il me fait un clin d’œil et remet son tee-shirt.

— Que penses-tu des avions télécommandés ?

J’enroule ma serviette autour de ma taille.

— Il va falloir développer.

Il remet ses clés, son portable et son portefeuille dans sa poche.

— Mon ami Caden emmène son petit frère piloter des avions télécommandés pas très loin d’ici. Il nous a invités à les rejoindre.

Cela recommence, il passe de prétentieux à adorable. À vrai dire, Lautner est trop mignon. Même son côté prétentieux est plus un jeu qu’autre chose.

— Dans ce cas, je pense que je devrais aller me changer. Veux-tu que je mette ça au sèche-linge ?

Je montre son boxer de la tête.

— Non, ça va.

Il fait un grand sourire.

— Bien sûr que ça va, maugrée-je en retournant à l’intérieur.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Rien.

J’enfile un corsaire noir et un débardeur lilas. Je suppose que les vitres seront baissées, alors je m’attache les cheveux en queue de cheval haute puis fouille dans mon sac à chaussures, que je n’ai toujours pas défait, et en tire mes sandales.

Lautner m’attend sur le porche, assis sur une chaise d’extérieur en bois. Je ferme à clé la porte d’entrée. Il se lève et m’examine attentivement, un sourire approbateur aux lèvres.

— Tellement sexy.

Il secoue la tête.

Je sens mes joues et mon cou chauffer et virer au rouge. Il me prend par la main et me conduit à son 4x4. En m’ouvrant la portière, il regarde le ciel.

— J’espère qu’il ne pleuvra pas. Ça se couvre.

Il entre à son tour et attache sa ceinture.

— Veux-tu que j’aie chercher mon parapluie ? demandé-je.

— J’en ai un, c’est bon.

Pendant le trajet jusqu’à l’aérodrome, Lautner met son bras derrière moi, cette fois-ci sur mon cou. Il me caresse du bout des doigts. Les vitres sont baissées et

Jeffrey Gaines chante ma chanson préférée de Peter Gabriel, *In Your Eyes*. Je ferme les yeux et me laisse emporter par les paroles qui me plongent dans des yeux bleus. *La lumière, la chaleur... Je suis complet.*

Une douzaine de voitures se trouve sur le parking lorsque nous nous y garons. Je ne vois que deux enfants sur l'aérodrome et l'un d'entre eux est une fille, donc je me dis que trouver Caden et son frère ne devrait pas être compliqué. Comme nous approchons, le garçon, à qui je donne dix ans, passe la manette à l'homme debout à côté de lui puis se précipite vers nous.

— Sully ! crie-t-il.

— Hé, Brayden.

Lautner ouvre les bras et Brayden l'embrasse.

Sully ?

Lautner ne l'a pas précisé, mais je remarque que Brayden est atteint de trisomie 21. Il en a le profil plat caractéristique, les yeux bridés montants et la langue en avant. Il a un léger défaut d'élocution, mais rien qui puisse causer des problèmes de communication.

L'homme qui tient la manette se dirige vers nous, l'avion à la main.

— Sully, mon vieux.

Lui et Lautner échangent une série de poignées de main inhabituelles.

— Et tu dois être Sexy Sydney.

Je hausse un sourcil et jette un regard en biais à Lautner, qui a la mâchoire serrée et adresse à son ami un sourire tout sauf approbateur.

— Je ne t'ai jamais appelée Sexy Sydney.

Lautner secoue la tête.

— C'est vrai. Mais il a dit que tu étais la chose la plus sexy sur laquelle il a posé les yeux de toute sa vie. J'ai forgé le terme *Sexy Sydney* et regarde-toi, à juste titre. Caden, au fait.

Il me tend sa main que je serre fermement.

La chose la plus sexy sur laquelle il a posé les yeux de toute sa vie ? Merde ! Je suis dans de beaux draps.

— Ravie de te rencontrer. Tu es le premier ami de *Sully* que je rencontre.

Je jette un nouveau coup d'œil à Lautner.

— C'est mon surnom.

Il hausse les épaules.

— Oui, parce que son film préféré, c'est *Monstres et Cie*, ajoute Brayden avec enthousiasme.

Je penche la tête sur le côté en écarquillant les yeux.

— Vraiment ?

Lautner ébouriffe gentiment les cheveux de Brayden.

— Si Brayden le dit, c'est que c'est vrai. Brayden, je te présente mon amie Sydney.

— Sexy Sydney, dit Brayden comme s'il s'agissait de mon nom complet.

Je lève les yeux au ciel et lance un regard oblique espiègle à Caden.

— Ravie de faire ta connaissance, Brayden.

— Bray, le ciel se couvre. Si tu veux montrer tes talents d'aviateur à Sully et Sydney, nous devrions y aller.

Brayden se débrouille assez bien aux manettes. Lautner et moi nous asseyons dans l'herbe tandis que Caden supervise le parcours de l'avion.

— Ses capacités motrices sont incroyables. Il est meilleur que certains des adultes ici, commenté-je.

— Leur mère est ergothérapeute, alors il est plus avancé que la plupart des enfants de son âge atteints de trisomie 21. Brayden est un bon gamin. Il est porteur d'eau pour l'équipe de football de son école et il rêve d'être receveur un jour.

— Ce n'est pas étonnant. Il paraît qu'un de ses amis est un receveur de légende.

Lautner arrache l'herbe entre nous.

— Quelqu'un a fait ses devoirs ou des *recherches*.

— Pas cette fois-ci. Mais le docteur Abbott connaît bien tes stats.

— Oui, eh bien, je suis certain qu'il t'a également expliqué la « déception » que j'ai été pour les fans de football en préférant l'école de médecine à la NFL.

— Pourquoi, d'ailleurs ?

— Je m'étais dit que j'arrêterais au sommet de ma forme, et en dernière année, je n'avais plus le cœur à ça. J'étais à la traîne au lycée...

Il se tourne vers moi.

— ... parce que la préparation à l'école de médecine nécessite de valider beaucoup de cours difficiles, pas parce que j'ai été recalé.

Il me donne un coup de coude.

Je lui en retourne un en me rappelant ce que j'ai dit à propos de son âge.

— L'argent et la célébrité ne valent pas le coup de risquer de l'arthrose précoce ou des lésions cérébrales. Ne te méprends pas, j'adore ce jeu, mais c'est tout ce que c'est pour moi... Un jeu.

J'examine minutieusement ses jambes nues et remarque une cicatrice estompée le long de son genou droit. Je tends le bras et en suis le contour du

doigt. Il se tend, ses yeux suivant ma main.

— Et ça ?

— Rupture du ligament croisé antérieur.

Il ne développe pas.

— C'est pour ça que tu as arrêté de jouer ?

Ses yeux ne quittent pas mon doigt, toujours en train de tracer sa cicatrice.

— C'est sur la liste.

Je me penche et y appuie mes lèvres. Il prend une inspiration rapide. En me redressant, je croise des yeux fermes et un front tendu. Je lui prends la main et fais courir son doigt le long de mon cuir chevelu, au-dessus de mon front. Je lâche sa main et il continue à tâter du bout du doigt le bout de peau boursoufflée.

— Blessure de football ? demande-t-il.

Je secoue la tête et souris largement.

— Baptême de surf.

Ses yeux retrouvent leur étincelle quand il sourit et il se penche pour me donner un baiser sur la tête.

— Brayden a fini, on s'en va, dit Caden tandis qu'ils s'approchent de nous. En plus, on dirait que les nuages vont éclater à tout moment.

Le ciel s'assombrit. Nous nous levons. Lautner fait un dernier câlin à Brayden.

— Tu as été super, mon pote. À plus, mec.

Il pose sa main sur l'épaule de Caden et la serre fortement.

— N'oublie pas, la semaine prochaine, soirée chez Sydney.

Je lance un regard appuyé à Lautner parce que nous n'avons pas parlé de *soirée*, même si j'ai effectivement invité Dane à cette prétendue soirée, la semaine prochaine, quand ma sœur sera là.

— J'ai hâte. Ravi d'avoir fait ta connaissance, *Sexy Sydney*.

Il sourit de toutes ses dents et s'en va avec son frère.

Je me retourne et croise les bras.

— Alors, Sully, pourquoi ai-je l'impression que toi et ton ami avez passé un certain temps à parler de moi de manière inappropriée ?

Lautner m'imites en croisant lui aussi les bras.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Le grondement du tonnerre nous interrompt en pleine confrontation et, presque instantanément, la pluie déferle sur nous.

— Oh, merde ! lâché-je.

Lautner m'attrape par la main et nous nous ruons vers la voiture. Il plonge ses

mains dans ses poches, mais n'en sort rien. Je suis trempée. Au point où nous en sommes, je ne vois pas où est l'urgence.

— Mes poches sont trop mouillées. Je n'arrive pas à aller au fond pour attraper les clés ! crie-t-il. Peut-être que tu devrais essayer. Tu as des mains plus petites.

— Quoi ?

Je lève les yeux vers lui et les plisse pour les protéger de la pluie. J'espère qu'il plaisante. C'est un bermuda, pour l'amour de Dieu. Il a au moins... vingt poches. Pourquoi n'a-t-il pas mis ses clés dans une des poches extérieures sur ses jambes plutôt que sur ses hanches ?

— Ugh ! C'est ridicule, réponds-je.

Il lève les mains en signe de défaite. Je secoue la tête et plonge la main dans une des poches.

Elle est vide.

Puis je la mets dans son autre poche, mais je n'y trouve pas de clés.

— Peut-être que tu devrais chercher encore un peu.

Quoi ?

J'entends le double bip des portes qui s'ouvrent. Levant les yeux, j'aperçois les clés qui se balancent au bout de son doigt et le plus grand sourire de menteur du monde plaqué sur son visage.

— Espèce de fils de...

Il pose son doigt sur mes lèvres.

— Allons, allons... Il s'agit de ma mère.

J'ouvre la portière et me glisse à l'intérieur de la voiture avant de la claquer. S'il n'avait pas les clés, je l'enfermerais dehors. Je suis trempée jusqu'aux os et l'eau coule partout sur ses sièges en cuir, formant des flaques.

Tant pis pour lui !

Il entre à son tour et secoue sa tête comme un chien. Je pense que seule une action divine pourrait effacer ce sourire de son visage.

— C'était sympa !

Je lui lance un regard noir et me détourne.

— Attache-toi, me dit-il.

Je ne bronche pas.

— Allez, Sydney. Nous ne partons pas tant que tu n'as pas mis ta ceinture.

Il est hors de question que je lui prête attention. Il se penche et essaie d'attraper ma ceinture de sécurité. Je lui rentre mon épaule dedans.

— Qu'est-ce que... ?

Je lui retourne un regard noir en guise de réponse. Nos visages se touchent presque et le soudain crépitement de la foudre libère des émotions jusque-là contenues et hors de contrôle. Mes yeux furieux tombent sur ses lèvres une fraction de seconde avant que je le saisisse par les cheveux et le tire vers moi. Je ne demande pas. Je prends. Ma langue exigeante cherche la sienne.

Cœur battant. Souffle court.

Mes doigts serrés fourmillent de désir et ma chair brûle de sentir sa peau. Ses mains attrapent ma taille et me tirent sur ses cuisses, mes genoux de chaque côté de lui. Ses lèvres avides continuent d'attaquer les miennes tandis que sa main gauche triture le côté gauche de son siège, qui s'abaisse à son maximum. Je glisse mes mains jusqu'à l'ourlet de son tee-shirt et l'agrippe. Je tire dessus jusqu'à ce qu'il se redresse pour me permettre de le débarrasser du coton détrempé. Nous brisons notre baiser assez longtemps pour passer son tee-shirt au-dessus de sa tête. Je le jette et il s'écrase contre le siège arrière. J'ai l'impression que mes lèvres sont contusionnées et engourdies, mais je ne veux pas qu'il s'arrête. Mon désir est insatiable.

Après quelques instants, je me rassieds et nous nous arrêtons, hors d'haleine. J'ai tellement envie de le toucher que mes mains me font mal, alors j'effleure les reliefs et les courbes de son torse et de ses abdominaux dessinés.

— Lautner... murmuré-je. Mon Dieu, tu es tellement...

Je ne suis pas certaine du mot.

Ses mains sont sur mes hanches et il les remonte juste assez pour que ses doigts frôlent mes abdominaux. Sa peau est brûlante. Je croise les bras et attrape l'ourlet de mon tee-shirt pour le faire passer par-dessus ma tête. Il bouge un peu les hanches et ce léger mouvement appuie son short et l'érection impressionnante qui s'y trouve entre mes jambes. Une sensation chaude envahit mon ventre.

Le regard de Lautner se fixe sur mes seins. Sa main remonte sur mes côtes et son pouce me caresse sous mon soutien-gorge. Ma poitrine monte et descend de plus en plus rapidement sous l'effet de l'anticipation. Sa lenteur est insoutenable. Je fixe ses yeux tout en dégrafant l'avant de mon soutien-gorge. Ils croisent les miens un court instant tandis que ses lèvres s'entrouvrent et qu'il y passe sa langue. Ses yeux reviennent sur ma poitrine lorsque j'enlève le satin et les lacets roses qui la recouvraient.

— Sydney... Ils sont... absolument parfaits.

Sa voix rauque fait durcir mes tétons et ma peau meurt d'envie de sentir la sienne.

J'attends, impatiente de le sentir bouger. Ses mains sont immobiles, planant sous mes seins. Je le sens tressaillir entre mes jambes. Enfin, ses deux mains s'emparent de mes seins.

— Ah... Oh, Lautner, gémis-je en fermant les yeux et en me cambrant.

Mes seins semblent pleins et lourds dans ses grandes mains tandis qu'il commence à les pétrir de sa poigne ferme et sensuelle. Un gémissement discret m'échappe quand son pouce effleure mes tétons. Je me redresse légèrement sur mes genoux et enfouis mes doigts dans ses cheveux pour l'attirer plus près encore. Il me lèche le téton et tout mon corps tressaute.

— Lautner ! Oh mon Dieu !

Il lèche mon autre téton puis le prend dans sa bouche et le suce. Mes poings serrés tirent encore plus fort sur ses cheveux. Il lâche un grognement guttural. Je m'assieds et lui dévore les lèvres. Ses mains continuent à torturer doucement mes seins comme j'en mourais d'envie. Mon intimité est gonflée et je suis au bord de l'orgasme. C'en est presque douloureux. Je commence à me frotter contre lui et il me saisit les hanches, enfonçant ses doigts dans ma chair.

— Nom de Dieu, Sydney, qu'est-ce que tu fais ? grogne-t-il dans ma bouche.

Son étreinte solide m'immobilise.

Je ne veux pas m'arrêter. Je ne peux pas. Mes doigts triturent la fermeture éclair de son pantalon. Il m'attrape les mains.

— Sydney, stop. Ça va trop loin.

J'effleure sa mâchoire de mes lèvres et descends ma langue le long de son cou. Sa peau a un goût exquis et ma soif de lui est vorace.

— S'il te plaît... N'arrête pas, le supplie-je.

Je n'arrive pas à croire que je supplie.

Il enlève mes mains et les pose sur ses épaules. Puis il déboutonne mon pantalon.

— Tu prends la pilule ? demande-t-il.

Sa langue titille à nouveau mon téton.

— Des fois, soufflé-je.

Il se fige et rejette la tête en arrière.

— *Des fois ?*

Mes ongles courent le long de ses épaules.

— La plupart du temps... sauf quand j'oublie. Tu n'as pas de préservatifs ?

Ma voix trahit mon agitation et mon désir.

— Bon Dieu, Sydney ! Non, je n'ai pas de préservatifs.

— Comment ça se fait ?

Je me redresse. Mon corps tremble, mon cœur bat la chamade et le souffle me manque.

Il lève les yeux au ciel et pousse un soupir d'exaspération.

— Parce que je n'ai pas l'habitude de coucher comme ça dans ma voiture.

Coucher comme ça ?

Mes seins nus sont contre lui, mais ce n'est plus sensuel et érotique. Maintenant, je suis nerveuse et consciente de ma poitrine exposée, et le soudain changement de sujet est embarrassant. Je remets mon soutien-gorge.

Étions-nous sur le point de coucher « comme ça » ? Si oui, cela me dérange-t-il ? Je connais ce type depuis quatre jours. Est-ce trop tôt ? À l'échelle d'une relation qui ne peut durer que trente jours, quatre jours équivalent à deux mois d'une relation d'un an. La plupart des gens couchent au bout de deux mois. Je veux dire, au bout de deux mois, le mec a déjà acheté des préservatifs, pas vrai ?

J'attrape mon tee-shirt et l'enfile. Il est mouillé et froid, mais c'est probablement ce dont ma libido a besoin à cet instant.

— Tu as raison. Nous devrions ralentir un peu.

Sans la moindre grâce, je retourne sur le siège passager.

Lautner se retourne pour attraper son tee-shirt. Tandis que j'attache ma ceinture, il pose sa main sur ma cuisse et la serre.

— Tout va bien ?

Non, tout ne va pas bien.

J'ai l'impression d'être une parfaite nymphomane de lui avoir sauté dessus. Il doit penser que je voyage un peu partout pour coucher avec des mecs *comme ça*. Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que je suis tombée si bas au point de le supplier de coucher avec moi. Je l'implorais. Est-ce que je peux être plus pathétique que cela ?

Après un rapide coup d'œil de côté, je souris et hoche la tête une seule fois. Le trajet du retour est pesant. Nous n'avons pas beaucoup parlé à l'aller, mais l'atmosphère n'était pas lourde d'incertitude et d'insécurité. La pluie a cessé quand nous nous arrêtons dans l'allée. Je bondis hors de la voiture avant qu'il n'ait fini de la garer.

— Sydney ? m'appelle-t-il en se lançant à ma poursuite.

Je frissonne dans mes vêtements trempés et froids, et mes doigts refusent de coopérer comme je bataille pour insérer la clé dans la serrure.

— Sydney ?

Lautner m'agrippe le bras et me fait me retourner.

— Il y a un problème ? Je croyais que tout allait bien entre nous.

Je me dégage.

— J'ai menti. Tout ne va *pas* bien ! J'ai l'impression d'être une parfaite idiote. Je suis embarrassée... et... en colère... et...

Je me retourne, ouvre la porte puis, je me glisse à l'intérieur et la claque derrière moi, avant de la fermer à clé rapidement.

Il tambourine à la porte.

— Allez, Sydney. Je suis désolé. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je vais acheter des préservatifs.

Quel culot !

Je me penche vers la gauche et lui lance mon regard le plus noir et le plus menaçant à travers la fenêtre.

— Dé-gage !

Je monte l'escalier sans un regard en arrière.



Chapitre 5

7 juin 2010

Salut à toi, mois amical. Je maintiens que j'avais tous les droits d'être en colère contre Lautner hier. Toutefois, j'admets que ma réaction a peut-être été un peu... extrême. La tache de sang que j'ai trouvée sur ma culotte ce matin constitue sans doute une explication plausible. Il est cinq heures et demi – trop tôt –, mais je n'arrive pas à dormir. La douleur sourde entre mes jambes m'en empêche, alors je ferais aussi bien d'aller promener Swarley avant de lui donner son petit-déjeuner. L'exercice me fait apparemment du bien. J'aimerais aussi éviter un certain vétérinaire qui court très à propos devant la maison entre six heures et demie et sept heures tous les matins. En fait, étant donné mon état actuel, auquel s'ajoute l'humiliation d'hier, je déclare les cinq prochains jours sans hommes.

Nous nous promenons. Nous mangeons. Nous retournons nous coucher. Le dimanche s'annonce déjà comme une meilleure journée. Je mets une note sur la porte pour éloigner le fichu vétérinaire et le strip-teaser.

Attention !

Chienne méchante

Éloignez-vous immédiatement !

Revenez vendredi.

Vers dix heures, on sonne à la porte. Je jette un coup d'œil dehors et aperçois Lautner qui s'en va. Je rampe vers la porte au moment où sa voiture sort de l'allée. En l'ouvrant, je découvre un bouquet de fleurs aux couleurs vives, un sac de pâtisserie, une boisson chaude et un tube d'Advil. J'emporte le tout à la cuisine et mets les fleurs dans l'eau, à côté du premier bouquet qui a commencé à faner. Une carte est scotchée sur le sac en papier.

PARDON.

J'hume la galette cerise-amande et m'assieds sur le porche en sirotant mon chai tea latte, un sourire malicieux aux lèvres et la tête pleine de pensées impures.

Je m'acquitte de mes tâches et ramasse les crottes, tonds la pelouse et sors les ordures et les bacs de recyclage avant d'aller m'allonger au bord de la piscine pour une sieste de fin d'après-midi avec Swarley.

8 juin 2010

La nuit a été meilleure. J'ai découvert que Swarley me laisse dormir plus longtemps si je l'autorise à monter dans le lit. Un marché équitable.

Il est sept heures et demie et je décide de d'abord nourrir Swarley et d'aller le promener dans une heure. Une fois encore, ma stratégie consiste à éviter Dane. En attendant que Swarley digère son petit-déjeuner, j'appelle Avery.

— Purée, Sam, as-tu une idée de l'heure qu'il est ?

Sa voix est endormie.

— Oui, il est huit heures et nous sommes lundi. Tu n'as pas un boulot ?

Elle rit.

— Tu peux parler. Mademoiselle je-suis-payée-pour-rester-au-bord-de-la-piscine. Bref, mon premier client n'arrive pas avant onze heures. Tu n'appelles pas pour me dire de ne pas venir, pas vrai ?

— Non, bien sûr que non. J'ai hâte de te voir. Il y a une surcharge de testostérone, par ici. Je vais avoir besoin de toi pour rétablir l'équilibre.

— Oh, vraiment ? Eh bien, c'est tout ce que j'aime, une bonne dose de testostérone. Tu n'as pas mis d'option sur le pseudo nettoyeur de piscine, si ? Je me sers de sa photo quand je me retrouve sous quelqu'un de... moins attirant.

— Classe, Avery. Déjà, pourquoi couches-tu avec des gens que tu ne trouves pas attirants ?

— L'ennui.

Elle glousse.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu dois te trouver un passe-temps.

— Peut-être que le sexe est mon passe-temps.

— Génial, écris ça sur la carte de Noël pour papa.

— Oh, Sam, ne sois pas si prude. Peut-être que si tu profitais de ce beau morceau sur la photo, tu ne serais pas aussi moralisatrice.

J'ai essayé !

— Oui, oui, peu importe. Quand arrives-tu, vendredi ?

— Je pars le matin, alors je devrais être là entre quatorze et quinze heures.

— D'accord, sois prudente sur la route. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, Sam. À plus.

J'emmène Swarley se promener puis jouer au frisbee. Je m'installe sur le canapé pour consulter mes mails, notamment les offres d'emploi. La sonnette retentit. Une fois encore, je vois Lautner s'en aller. Une fois parti pour de bon,

j'ouvre la porte : fleurs, sac de pâtisserie et boisson chaude.

Je m'assieds sur un tabouret de bar dans la cuisine et ouvre l'enveloppe scotchée au sac. À l'intérieur se trouvent deux tickets de musée, l'un pour le *De Young* et l'autre pour le *Legion of Honor*, tous deux à San Francisco. Il y a aussi une note.

S'IL TE PLAÎT

S'il te plaît quoi ? Cela n'a pas d'importance. À cet instant, je suis trop occupée à m'attaquer à une galette cerise-amande et à siroter un chai tea latte. Mince, c'est vraiment bon, tout comme les pensées impures que j'y ai associées.

— Désolée, Swarley, tu vas être seul un bon moment. Je vais à San Francisco, annoncé-je avec un grand sourire.

9 juin 2010

Les deux musées m'ont plu, hier. Le simple fait d'être entourée de ce que j'aime m'a rappelé mes objectifs et mon engagement sans faille envers eux. J'accepterais volontiers un poste de conservateur dans un de ces deux musées. Le revers d'un poste en Californie serait la proximité d'Avery. Une petite voix dans ma tête me souffle aussi le nom de Lautner, mais je ne suis pas prête à réfléchir à notre relation. Je n'abandonnerai pas mes rêves. Une partie de moi a l'impression que poursuivre ma carrière sans perdre le cap est un hommage à ma mère qui a laissé passer sa chance. J'ai besoin de croire qu'elle serait fière de moi maintenant, mais aussi déçue si je renonçais à mon avenir à cause d'un homme.

Swarley me bouscule, ce qui devrait être difficile dans un lit king size. Le réveil indique sept heures quarante-cinq. On s'améliore. À ce rythme, je pourrais encore être au lit à neuf heures la semaine prochaine. Il est possible qu'Elizabeth et Trevor n'apprécient pas les nouveaux horaires de Swarley, ou ses nouvelles habitudes de couchage, mais je verrai cela plus tard.

— Allons nous occuper de ton petit-déjeuner, le monstre.

Pendant que Swarley mange, je pose un pied sur l'immense terrasse. Aujourd'hui encore, le ciel est couvert. J'espère que nous serons rentrés de sa promenade avant qu'il pleuve, sinon je serai enfermée toute la journée avec un chien qui a plus d'énergie à revendre que je n'en ai à acheter.

Nous rentrons de la balade pile au moment où les premières gouttes tombent. Nous remontons l'allée et je vois quelque chose devant la porte d'entrée. Je n'arrive pas encore à voir ce que c'est, mais un large sourire enthousiaste se dessine sur mon visage parce que je le sais déjà. Un bouquet de fleurs, un sac de

pâtisserie et une boisson chaude.

Aujourd'hui, la note dit :

PARDONNE

Avec la note, il y a un morceau de papier titré *Se distraire un jour de pluie* avec une longue liste d'adresses Internet. Je descends mon ordinateur dans la cuisine et tape les adresses tout en mangeant ma galette cerise-amande et en buvant mon chai tea latte... et bien sûr, en ayant des pensées inappropriées.

— Je rêve ! dis-je à voix haute en secouant la tête.

Les liens renvoient à des tutoriels vidéo de surf sur YouTube. Il doit bien y en avoir cinquante. Lautner me fait sourire même quand il n'est pas là. Ce qui est aussi mignon que terrifiant.

À la fin de la journée, je les ai toutes vues. Il a effectivement plu presque sans interruption, mais demain est censé être une journée chaude et ensoleillée. Je vais aussi rencontrer le véritable nettoyeur de piscine. Il était supposé venir aujourd'hui, mais la pluie a chamboulé le programme. La description qu'en a fait Elizabeth me fait penser qu'il n'y aura ni bouche bée ni photos volées à envoyer à Avery. Ce qui n'est pas plus mal, je suis déjà bien assez occupée comme ça.

10 juin 2010

Huit heures sept.

— Oui, bon chien, Swarley.

Je lui gratte le ventre.

— Tu vois, c'est génial de faire la grasse matinée.

Je me sens pleine d'énergie, ce matin. Ma sœur arrive demain et les prévisions météo du jour sont excellentes.

Swarley mange, puis un peu après neuf heures, nous partons courir. Oui, courir. J'ai besoin d'évacuer ce regain d'énergie et Swarley en possède une réserve illimitée, alors nous rentabilisons la matinée. Comme prévu, ce qui n'enlève rien à cette attention incroyablement adorable, il y a des fleurs devant la porte, accompagnées d'un sac de pâtisserie, d'une boisson chaude et... oh... Mon... Dieu... Des préservatifs.

La note sur le sac dit :

MOI

PARDON, PARDONNE-MOI S'IL TE PLAÎT

Il y en a une autre scotchée à la boîte de préservatifs.

Pas pour être prétentieux ou insistant, juste préparé.

Les préservatifs posés sur le comptoir rendent extrêmement dur, sans jeu de

mots, de ne pas penser à des choses scandaleuses en buvant mon chai tea latte et en mordant dans ma galette cerise-amande. Je décide d'enlever l'avertissement *Chienne méchante* avant qu'Aaron, le nettoyeur de piscine, n'arrive. Après quatre jours de livraisons spéciales Lautner, la chienne est partie, la colère s'est dissipée et le seul rouge qui reste est celui qui envahit ma peau quand je bois mon chai tea latte en pensant à des fellations de remerciement.

Aaron est pile à l'heure. Il est aussi gros et présente un cas sévère de « raie des fesses visible » du plombier. Je me fais un sandwich dans la cuisine pendant qu'il va chercher ce dont il a besoin dans le cabanon.

Oh, non, pitié, non. Non, non, non ! Argh !

Aaron n'a pas reçu le mémo. Les résultats d'une chirurgie gastrique sont loin d'être immédiats. Je ne pense pas que cet été soit le bon pour se promener torse nu. Lui pense que si. Je regarde mon sandwich avec dégoût. J'ai perdu l'appétit, peut-être pour le reste de la journée.

— Swarley ! l'appelé-je en posant l'assiette au sol.

Une autre infraction dont Elizabeth et Trevor ne seraient pas contents. *Pas de nourriture de table*. Techniquement, ce sandwich n'a jamais atteint la table.

Vingt minutes plus tard, Aaron apparaît à la porte de derrière et la fait glisser.

— Sydney, je peux vous demander un verre d'eau froide ?

Je pose mon livre et vais chercher un verre.

— Pas de problème. Il commence à faire chaud, dehors ?

Je lui tends le verre.

Mon bikini est parfaitement visible sous ma robe de plage blanche et transparente. Il parcourt mon corps des yeux sans la moindre honte. Je me demande s'il remarque ma peau qui se hérissé. *Beurk !*

— Oui, il fait vraiment *chaud*, dit-il d'une voix effrayante tandis que son torse dégouline de sueur.

Son regard ne cesse de faire des allers-retours de l'îlot de la cuisine à moi, le tout avec un sourire suggestif. Je me retourne.

Oh, merde !

Il y a deux choses sur l'îlot. Mon ordinateur et la boîte de préservatifs.

Mes yeux font n'importe quoi tandis que j'inspire.

— D'accord, eh bien, j'ai une course à faire. Vous pouvez vous en aller après avoir terminé.

Il hoche la tête.

— Peut-être à plus tard.

Mon Dieu, pitié, faites que non !

J'esquisse un sourire forcé et il repart vers la piscine. Je m'empare précipitamment des préservatifs et monte les marches quatre à quatre pour enfiler un short et un tee-shirt. J'allais faire mon jogging au magasin plus tard, mais c'est définitivement le bon moment pour y aller.

Ma liste de courses mentale comprend tous les fondamentaux : snacks, boissons, alcool et un assortiment de viandes à griller. Je refais le tour du magasin pour m'assurer que je n'ai rien oublié... et pour laisser à Aaron tout le temps nécessaire d'en finir et de ficher le camp.



Chapitre 6

11 juin 2010

Enfin le weekend... Enfin, pour les gens qui ont un véritable travail. Je me réveille tôt, même avant Swarley. Appelez cela le karma, mais je sors ses fesses du lit, je le nourris, le promène et souris en le voyant encore une fois vautré sur le transat au bord de la piscine. Et il n'est que neuf heures. Je prends une douche et me rase les jambes et leurs environs. Pourquoi ? Mon subconscient se faufile derrière ma conscience et se prépare « au cas où ».

Je renonce à me sécher les cheveux puisque je piquerai une tête dans la piscine de toute façon. Quand la sonnette retentit, mon cœur martèle ma poitrine et mon estomac fait un saut périlleux avant avec demi-vrille. J'ouvre la porte avec un sourire trop large pour ne pas être embarrassant. À mes pieds, sur le porche, se trouvent un bouquet de fleurs, un sac de pâtisserie et une boisson chaude. Pas de voiture dans l'allée, pas de Lautner. Mon sourire disparaît et un pincement au cœur me prend. Je ramasse le tout et fais demi-tour pour rentrer.

— Bonjour, beauté.

Je me retourne. *Des iris bleus.*

— C'est un bon jour, maintenant.

Je retrouve mon enthousiasme en un clin d'œil. Les yeux plissés, je penche la tête.

— Tu te cachais ?

Il me fait un grand sourire et hoche la tête en montant les marches du porche, une à la fois, un grand café à la main.

— Pourquoi ?

Je fais la moue pour dissimuler mon excitation.

— Je voulais voir ton visage quand tu ouvrirais la porte, pour estimer les chances que j'avais d'être invité à entrer aujourd'hui.

Il s'avance vers le seuil.

J'approche les fleurs de mon nez et hume le parfum de la lavande fraîche.

— Et ?

Il tire une marguerite rose du bouquet et la glisse derrière mon oreille puis glisse son doigt le long de mon cou.

— Je pense que j'ai de bonnes chances.

— Où est ta voiture ?

— Garée dans la rue.

Je me retourne et vais vers la cuisine. Quand je jette un regard en arrière, Lautner attend toujours à la porte. Je montre la cuisine de la tête et souris. Il fait un premier pas exagérément prudent. Je secoue la tête sans cesser de marcher. Le comptoir de la cuisine près des fenêtres est encombré de verres et de vases contenant des fleurs.

— Quelqu'un doit penser que tu es très spéciale.

— Juste un type que j'ai rencontré la semaine dernière. Toutes ces fleurs sont vraiment trop.

Je mets le nouveau bouquet dans l'eau.

— Et puis il y a toutes les viennoiseries et le thé. Je pense que j'ai pris deux kilos.

Je me fige, sentant sa présence derrière moi. Il repousse mes cheveux sur mes épaules et effleure mon cou de ses lèvres.

— Sydney, murmure-t-il alors que je ferme les yeux. Je suis désolé pour l'autre jour. Tu es spéciale et être avec toi ne sera jamais quelque chose *comme ça*.

Je devrais entendre une alarme dans ma tête. *Danger ! Tentative d'entrave à avenir par mec canon !*

Je fais volte-face. Je ne pense pas aux vingt et un prochains jours ni à un avenir guidé par un passé volé. Lautner, qui est debout face de moi, occupe toutes mes pensées. Mes paumes sur son torse, doigts écartés, je respire son parfum unique. Il m'est devenu familier ; c'est juste lui, parfois mélangé à l'odeur du soleil, de l'océan et du sable, ou de l'herbe et de la pluie. Je referme mes doigts sur son tee-shirt et l'attire à moi. Nos yeux se croisent.

Laisser mon côté analytique voler ce moment serait comme aller à Paris sans passer par la Tour Eiffel. Je dois vivre ce moment, ce n'est pas un choix... c'est de l'instinct.

Sur la pointe des pieds, je tends le cou et effleure ses lèvres des miennes. Comme il sourit, je mords sa lèvre inférieure et joue avec.

— Ne me provoque pas, aujourd'hui.

Je tire plus fort sur son tee-shirt.

Des mains puissantes s'enroulent autour de ma taille et me soulèvent sur le comptoir. Il enlève son tee-shirt. Mes deux mains agrippent le bord du comptoir.

Des iris bleus.

Des doigts habiles défont les boutons de ma robe de plage jaune clair.

Des iris bleus... C'est tout ce que je vois.

Ma tension s'envole. Ma peur s'évanouit.

À ce moment-là, je ne voudrais être nulle part ailleurs ni avec personne d'autre.

Lorsque le dernier bouton est défait, Lautner écarte les pans de ma robe. Je porte un soutien-gorge tout simple en dentelle blanche et un string assorti. Il inspire lentement et profondément. Ma peau rougit sous son regard lascif. J'adore l'observer me regardant. Aucun homme ne m'a jamais regardée comme cela, et mon cœur se déchire à l'idée que nous ne nous sommes pas rencontrés au bon moment, parce que je sais qu'aucun autre homme ne me fera sentir comme je me sens maintenant... d'un seul regard.

— Sydney, tu es à couper le souffle.

Des mains patientes entourent tendrement mon visage. Il les glisse en arrière et entrelace ses doigts dans mes cheveux, puis m'attirant doucement, il réunit nos lèvres.

Je glisse les mains sur ses biceps. Ils se tendent sous mes doigts comme il me serre plus fort, approfondissant notre baiser. J'enroule mes jambes autour de sa taille et glisse mes mains autour de son cou. Ma peau picote d'excitation sous ses doigts. Ses bras puissants qui me soulèvent du comptoir m'arrachent un soupir voluptueux. Il libère mes lèvres, se retourne et me porte dans les escaliers.

Sans le moindre effort, il me porte jusque dans la chambre. Nos yeux sont aussi connectés que nos corps et nous nous regardons en silence. Il me pose au pied du lit. Je frissonne, haletante et impatiente. Ses mains effleurent mon cou et descendent jusqu'à mes épaules, puis font glisser ma robe déboutonnée jusqu'au sol. Tous ses mouvements sont lents et mesurés. Il est attirant et sensuel. Je suis une boisson fraîche au soleil, fondant sous son toucher, m'abandonnant. Je retrouve ce sentiment familier de satiété quand il dégrafe mon soutien-gorge et le laisse rejoindre ma robe de plage, à mes pieds. Mes tétons durcissent sous le voile de cheveux bruns qui couvrent mes seins.

Lautner s'agenouille devant moi et descend ses mains de chaque côté de mon buste. Il se penche, les lèvres contre mon ventre. Je retiens mon souffle en sentant sa langue sur mon nombril. Ses doigts se referment sous la taille de mon string. Je sens mes genoux faiblir tandis qu'il baisse la dentelle le long de mes jambes. Je prends une profonde inspiration quand ses yeux bleus se lèvent sur moi. Ils sont tendres et patients. Tout mon corps palpite. Je me demande s'il remarque les vagues d'excitation qui me parcourent en frissons nerveux. Il se lève. Je suis prisonnière de son étreinte invisible. Ses abdominaux disparaissent

à la taille basse de son short.

Un bouton défait. La lente descente d'une fermeture éclair.

Je retiens ma respiration quand son short et son boxer glissent le long de ses jambes musclées. Je l'ai déjà vu avant, mais l'idée de son corps nu contre le mien me fait l'effet de le voir pour la première fois.

Il est... renversant. Une peau ferme et bronzée recouvre chaque centimètre de sa musculature impressionnante. Des cuisses et des mollets ciselés. Un torse et des abdominaux dessinés. Des bras musculeux et de larges épaules. La ligne basse le long de sa taille, là où sa peau perd de son hâle, me tire de ma rêverie en me rappelant que ce que je vois maintenant de Lautner n'est pas destiné à tout le monde.

Il ne s'agit pas d'appartenir à quelqu'un. Je n'appartiens à personne. Il s'agit de s'abandonner à un besoin physique qui l'emporte sur la raison. Le déluge d'euphorie qui vient de la sensation d'être prise, contrôlée par quelqu'un d'autre pour le simple plaisir. Je veux que Lautner me prenne, me contrôle, noie mes sens dans un océan de frénésie physique.

Un long battement de paupière plus tard et la distance entre nous n'existe plus. Ses mains plongent dans mes cheveux. Nos langues se réclament. J'entoure son dos de mes bras puis glisse mes mains jusqu'à ses fesses, enfonçant mes doigts dans ses muscles fermes qui se tendent alors qu'il avance le bassin. Son érection se presse contre mon ventre et mes tétons sensibles frôlent les poils fins de sa poitrine. Je rejette la tête en arrière et ferme les yeux tandis que ses lèvres et sa langue caressent la peau fine de mon cou.

— Mon Dieu... gémis-je de plaisir, haletante, Lautner...

— Sydney... murmure-t-il près de mon oreille.

Il ôte la couette et nous couche sur les draps frais. Nos jambes s'entremêlent de chaque côté de notre corps. Le frottement torride de son corps musclé contre le mien est intensément érotique... irréel. Il descend de mon cou à ma poitrine et prend mon sein dans sa bouche.

— Aah... gémis-je tout en me cambrant et en ondulant mes hanches de telle sorte que mon intimité effleure sa jambe pliée entre les miennes.

Il nous fait rouler et je me retrouve sur le dos, lui, au-dessus de moi sur ses mains et ses genoux. Sa bouche est de retour sur mes seins et son assaut sensuel envoie un crescendo de feux d'artifice directement dans mon intimité. Je referme ma main sur ses cheveux et écrase sa bouche sur la mienne. Ma première main toujours dans ses cheveux, je glisse la deuxième sur son torse. Il gémit dans ma bouche lorsque j'enroule ma main autour de son sexe long et dur et que je le

serre de haut en bas.

— Syd...Sydney... Oh mon Dieu... Stop !

Il se redresse sur ses genoux, entre mes jambes. Les yeux rivés aux miens et les lèvres entrouvertes, son souffle est rapide et entrecoupé.

— Préservatif ?

Je souris en passant ma langue sur mes lèvres. Exciter son désir pour moi me procure une satisfaction sans bornes. Je regarde à ma droite et son regard se pose sur la table de chevet où j'ai posé la boîte. Il se penche et l'attrape. Fascinée, je le regarde dérouler le préservatif sur son énorme verge. Je me mords nerveusement le coin des lèvres. Je crois que c'est trop gros. Est-ce que c'est possible ? Certainement pas. Après tout, les femmes accouchent par la même ouverture. Je lève les yeux vers Lautner et son expression passionnée, maintenant agrémentée d'un sourire imperceptible. Je suis sûre qu'il remarque mes yeux écarquillés posés sur sa... *contribution de taille* à mon plaisir.

Posant ses mains sur mes genoux fléchis, il les remonte sur mes cuisses. Ses yeux rivés aux miens, il glisse son doigt entre mes petites lèvres mouillées et le remonte jusqu'à mon clitoris.

— Ung ! crié-je en arrachant brusquement mes hanches du lit.

C'est officiel, mon intimité palpite.

Lautner sourit en coin et glisse deux doigts en moi. Je tressaute dans sa main et gémis une nouvelle fois. Mes paupières sont en plomb et je lutte pour contenir mon orgasme, submergée par les plus enivrantes des sensations.

Il retire ses doigts et les paupières battantes, j'ouvre les yeux. Sa tête plonge vers mes hanches. Des baisers lents et humides enflamment ma peau tandis que sa bouche remonte. S'arrêtant à mes seins, il couvre mon téton de sa bouche et ses dents taquines tirent dessus. Il reprend jusqu'à mon cou puis se fige. Penché au-dessus de mes lèvres, je le sens amener son érection près de mon entrée. Je prends une rapide inspiration et retiens mon souffle, anticipant ce qui vient. Sa bouche dévore la mienne en même temps qu'il entre en moi. Je gémis dans sa bouche. Il m'étire plus que je ne l'ai jamais été. La sensation de plénitude est intense. Un équilibre délicat entre plaisir et douleur.

Lautner s'immobilise et me regarde. Ma poitrine se soulève rapidement, au rythme de mes halètements.

— Tu vas bien ? me demande-t-il.

Chaque muscle de son corps est tendu, comme s'il luttait contre un besoin animal pour se contenir avec moi.

Je hoche la tête.

Il se retire légèrement puis s'enfonce en moi.

— Aaaaah, crié-je. Plaisir, douleur...

C'est extraordinaire et je ne veux pas qu'il s'arrête. Il hésite une nouvelle fois en m'entendant hurler, mais je l'attire hâtivement à moi et attaque sa bouche tout en avançant mes hanches. C'est tout ce qu'il lui fallait. Son rythme est intense. J'enfonce mes ongles dans son dos.

— Sydney...

Mon nom s'échappe de sa bouche comme un filet de miel sucré et onctueux.

Le sexe avec Lautner est au-delà de tout ce que j'avais imaginé. Je ne peux plus penser. J'ai l'esprit confus. Je suis prise de vertige. Je suis ivre de lui. Il accélère le rythme et sa main glisse entre nous pour me caresser.

— Lautner ! crié-je sans me contrôler, les yeux révoltés derrière mes paupières, tandis que le plus incroyable des orgasmes balaie mon corps en vagues incessantes.

— Oh mon Dieu... Sydney !

Lautner se fige profondément en moi, puis ses hanches font un dernier cercle alors que ses lèvres trouvent les miennes. La chambre est emplie de doux gémissements de gratitude bourdonnant dans nos bouches. J'enroule mes jambes autour de lui, nos bouches toujours soudées. Le sexe était le plat principal, mais c'est l'heure du dessert. L'urgence s'est dissipée et nous nous perdons dans ce baiser langoureux, éternel, savourant ce moment. Chacun des désirs du reste de ma vie sera comparé à cet instant.

Il se retire et se laisse tomber sur le dos à côté de moi. Un rire voilé lui échappe.

— C'était...

J'entends un écho provenant d'en bas.

— Sam ?

— Merde, m'exclamé-je, le souffle coupé, tout en bondissant du lit.

J'attrape le short de Lautner et le lui jette.

— Habille-toi. Tu dois sortir d'ici.

— C'est qui, Sam ?

Il est toujours allongé sur le lit.

— Moi. Lève-toi, maintenant. Vite !

Mes mains, rapides et erratiques, bataillent avec mon soutien-gorge et mon string. Je n'arrive pas à boutonner ma robe parce qu'elles tremblent, alors je la laisse tomber et m'empare d'un short et d'un tee-shirt sur la pile de vêtements sales qui dépassent de ma valise ouverte posée par terre.

— Tu m’as bien dit que tu t’appelais Sydney ? m’interroge-t-il en se dirigeant vers la salle de bain attenante, certainement pour jeter le préservatif.

— C’est mon surnom, marmonné-je en remontant la fermeture éclair de mon short.

— Sam ? Tu es là ?

— C’est ta sœur ? demande-t-il en sortant de la salle de bain, heureusement vêtu de son short.

— Oui. Où est ton tee-shirt ?

— En bas, dans...

— Je le rapporte plus tard.

Je le pousse vers la fenêtre.

— Qu’est-ce que tu fais ?

La confusion transparait dans sa voix et ses sourcils sont froncés.

— Tu dois sortir par la fenêtre. Ne t’inquiète pas, il y a un treillis en métal auquel tu peux t’accrocher pour descendre.

J’ouvre la fenêtre.

— Tu ne veux pas que ta sœur sache pour nous ?

— Non. Elle a l’intention de coucher avec toi. Je tiens les rideaux.

— De quoi parles-tu ?

— Elle m’a demandé si j’en avais l’intention et je lui ai dit non, alors elle a demandé si elle pouvait.

— Bon Dieu, Sydney ! Tu essaies de me prostituer à ta sœur ?

— Non ! Enfin... Oui, mais ce n’est pas ce que tu penses. Je t’expliquerai plus tard, va-t’en maintenant.

Il secoue la tête en passant une jambe par-dessus la rambarde de la fenêtre.

— Et mes chaussures ?

— Tu pourras bientôt les récupérer. Descends, attends quinze minutes et viens sonner à la porte.

Il expire exagérément fort et commence à descendre.

— Oh, et... Lautner ?

Il s’arrête et lève les yeux.

— Meilleur coup de ma vie.

Je lui souris largement et ferme la fenêtre.

Il secoue toujours la tête, mais ce n’est pas assez pour empêcher un sourire d’envahir son visage.

— Avery, appelé-je en descendant l’escalier.

Elle est accroupie et laisse Swarley la lécher de partout comme une sucette. *Bactéries de fesses !* Sacré chien de garde. Néanmoins, je lui dois une promenade-bonus ou une friandise pour avoir joué les leurres et m'avoir fait gagner assez de temps pour permettre à Lautner de sortir de la maison.

— Sam !

Elle se relève et nous nous embrassons.

— Je suis partie plus tôt que prévu ce matin, et tu sais que je ne suis pas du matin, mais je voulais te faire une surprise.

Je la relâche et plaque un sourire exagéré sur mon visage tout en écarquillant les yeux.

— Mission accomplie.

Elle fait la moue et penche la tête.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Euh... Rien. Pourquoi ?

Elle met sa main dans mes cheveux, écartant quelques mèches rebelles de mon visage.

— Tu es décoiffée et toute rouge.

— J'ai passé la semaine au bord de la piscine. C'est juste du bronzage, et je ne me suis pas séché les cheveux après la douche, ce matin.

— Mmm, ce n'est pas du bronzage, mais peu importe. Si tu regardes du porno sur ton ordinateur, ce sont tes affaires, pas les miennes. Ton secret est à l'abri avec moi.

— Avery, je ne regarde pas de porno sur...

— Pas besoin de t'expliquer.

Elle balaie ma protestation de la main tout en entrant dans la cuisine en passant la tête par les portes du patio. Elle siffle.

— Ça, c'est un jardin ! Piscine, jacuzzi et cuisine d'extérieur de compétition. C'est officiellement le QG de soirée des prochains jours.

Je profite du fait qu'elle est occupée pour ramasser en vitesse le tee-shirt de Lautner et le fourrer dans le tiroir de la cuisine pile au moment où elle se retourne.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces fleurs ?

Je hausse les épaules en tripotant mes cheveux.

— J'aime les fleurs fraîches.

— Depuis quand ?

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— Depuis... que je garde des maisons. Ça... hum... me met de bonne humeur

quand je suis seule.

Je m'enfoncé tellement que je ne pourrai jamais me sortir de ce trou.

— Pourquoi deux gobelets ?

Elle fait un signe en direction de l'îlot.

— Je n'ai pas jeté celui d'hier.

Avery en prend un, celui de Lautner. Elle enlève le couvercle et renifle.

— Du café. Tu détestes le café.

— Je sais. Le stupide serveur m'a donné la mauvaise commande, mais je ne l'ai pas remarqué avant de rentrer.

Elle repose le gobelet et hausse un sourcil vers moi.

— Il est à moitié vide.

— Renversé. Oui, dans la voiture.

Je bégaie comme la pire des menteuses de tous les temps.

La sonnette de la porte se fait entendre. *Mon Dieu merci !*

— Avery, c'est certainement FedEx. Tu veux bien ramener Swarley derrière ?

— Bien sûr, je veux voir la piscine, de toute façon. Viens, Swarley, appelle-t-elle en ouvrant la porte de derrière.

Je sors le tee-shirt du tiroir et cours à la porte d'entrée, attrapant au passage les chaussures de Lautner avant d'ouvrir.

— Salut ! m'exclamé-je comme si je ne savais pas pertinemment qui était derrière la porte.

Je fais un pas dehors et lui tends ses affaires avant de refermer la porte derrière moi.

— Salut, me répond-il avec un léger hochement de tête tout en passant sa langue à l'intérieur de sa joue. Tu ne vas pas me présenter à ta sœur ?

Il enfle ses chaussures et son tee-shirt.

— Après tout, nous devrions faire connaissance avant de...

Il hausse et relâche les sourcils de manière suggestive.

Avant que je puisse répondre, la porte s'ouvre derrière moi.

— Eh bien... Qu'avons-nous là ? dit Avery de sa voix aiguë de blonde écervelée.

Elle est loin d'être écervelée. Avery est très intelligente, mais quelque part en chemin, elle a compris que c'est la demoiselle bête en détresse qui attire le plus l'attention du sexe opposé.

Je me retourne, sourire forcé et serré aux lèvres.

— Avery, je te présente Lautner. Lautner, ma sœur...

— Avery, et c'est un véritable *plaisir* de te rencontrer.

Elle me pousse sur le côté et lui tend sa main.

— Avery, le plaisir est pour moi. Sydney m'a dit que tu étais jolie, mais c'est un euphémisme. Tu es juste... Waouh !

Elle glousse.

— Oh, arrête.

C'est quoi ce bordel ?

— Sam, ne soyons pas impolis. Nous devrions inviter Lautner à boire quelque chose ou à faire un saut dans la piscine.

Elle se retourne, la main de Lautner toujours dans la sienne, et le tire à l'intérieur de la maison. Il me lance un sourire ça-promet-d'être-drôle et hausse les épaules. Je lui lance un regard noir.

— Sam, tu devrais faire des margaritas. Sam fait de super margaritas, déballe Avery tout en rapprochant son tabouret de celui de Lautner. Elle a été barmaid pendant ses deux dernières années à la fac.

— Avery, grogné-je entre mes dents serrées.

— Détends-toi, Sam. Je n'ai pas dit que tu te déchirais et que tu dansais sur les tables... Oups, je suppose que si.

Elle se tourne vers Lautner, posant sa main sur sa cuisse.

— Après s'être fait prendre sa virginité par son amour de lycée, qui s'est fait discret pendant ses premières semaines de fac, Sam a décidé d'endosser le rôle de la fille du pasteur, tu vois, sauvage et passionnée ? Elle était nulle ; c'est mon rôle.

Je remplis le mixeur de glaçons, mets le couvercle en place et appuie sur le bouton. N'importe quoi pour couvrir la voix de mon insupportable sœur. L'idée d'ajouter une dose supplémentaire de tequila à mon verre, pour me calmer, est tentante, mais je décide qu'il est préférable de rester fonctionnelle, étant donné que ma sœur est en train d'allumer Lautner sous mon nez.

— Merci, sœurette.

Avery prend une gorgée et se lèche les lèvres comme si elle passait l'audition d'un film porno.

— Mmm, nous devrions aller les boire au bord de la piscine. Je vais mettre mon maillot.

— Avery, Lautner n'a pas le sien, l'interromps-je.

— Pas besoin de maillot, intervient Lautner en me regardant avec un stupide sourire satisfait.

Ses iris bleus hypnotiques pétillent d'excitation. Le compte-rendu Wikipédia qu'Avery a fait de moi a l'air de lui plaire.

L'expression renfrognée que j'avais lorsqu'il est rentré n'a pas disparue. Je pense qu'il est parti pour rester les jours pénibles à venir.

— J'aime ta façon de penser, dit Avery depuis l'escalier.

Appuyée contre le comptoir, je sirote ma margarita et fusille Lautner du regard.

— Tu t'amuses bien ? le tancé-je.

Il se lève, s'approche de moi nonchalamment, me prend le verre des mains et le pose. Ses mains appuyées sur le comptoir de chaque côté de moi, il effleure mon cou de son nez et inspire.

— Mmm, tu sens la sueur, le sexe et... moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmuré-je en sentant mon pouls s'accélérer.

— Je tue le temps en attendant que ta sœur revienne en *bikini*, murmure-t-il en retour.

— Sois sympa, ne l'encourage pas.

— Sam ? Je peux t'emprunter un élastique ? demande Avery depuis l'étage.

Lautner recule rapidement d'un pas.

— Qui a dit que je l'encourageais ?

Je plisse les yeux et hausse les épaules lui passant devant.

— Peu importe !

Avery est la seule personne que je connaisse qui va à la piscine en bikini et talons aiguille.

Je lève les yeux au ciel lorsqu'elle sort.

— Mon Dieu, Avery, je crois que tu as oublié ton écharpe et ta couronne.

— Tu les aimes ? Elles sont nouvelles.

Elle pivote les pieds pour exhiber ses chaussures, ignorant complètement ma pique.

Lautner a retiré son tee-shirt – Dieu merci, uniquement son tee-shirt – et il se prélassait sur une chaise longue, allongé sur le ventre. Toujours dans mon tee-shirt et mon short sales et froissés, puant apparemment le sexe, je suis assise au bord de la piscine, les pieds dans l'eau. Il y a de la froideur dans l'air, mais je ne sais pas si je suis émettrice ou receveuse. Lautner et moi n'avons pas parlé depuis que nous sommes sortis, il y a quelques minutes.

Je pense être fâchée contre lui, mais je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'à la base, je l'ai offert à ma sœur avant même qu'elle arrive. Peut-être que lui aussi est énervé et qu'il joue à ce jeu pour me faire passer un message. Quel message ? Je ne suis pas sûre de cela non plus.

— Tu veux que je te mette de la crème sur le dos ? offre Avery à Lautner.

Il lève la tête et sourit.

— Bien sûr.

Elle se badigeonne les mains de crème et la fait pénétrer sur son dos.

— Sam t'a-t-elle dit que je suis massothérapeute ?

— Non. Mais je peux le deviner. C'est tellement agréable, gémit-il.

— Je vais mettre mon maillot, annoncé-je. Pas que ça intéresse qui que ce soit ! dis-je entre mes dents.

La couette est toujours sur le sol, alors je lisse les draps et refais le lit. Je ramasse la boîte de préservatifs et tourne la tête de tous les côtés en me demandant quoi en faire.

— Où puis-je cacher ces fichus préservatifs ?

J'ai commencé à me parler à moi-même un an auparavant, en me lançant dans la garde de maison. Ce n'est sans doute pas le plus sain des comportements mentaux, mais cela aide parfois à tromper la solitude. Je prends une voix de garce.

— Je ferais aussi bien de les mettre dans la chambre d'Avery pour quand Lautner la sautera ce soir.

— Je ne *sauterai* pas ta sœur ce soir.

Je sursaute et me tourne vers la porte. Lautner est appuyé dans son embrasure, les bras croisés sur son torse nu.

— Merde ! Tu m'as fait peur.

Je pose la main sur mon cœur.

— À qui parles-tu ? me demande-t-il en entrant et en fermant la porte derrière lui. Sam ? Ton alter ego ?

Je fourre la boîte de préservatifs sous l'oreiller.

— Où est Avery ?

— En train de bronzer. Je lui ai dit que j'allais aux toilettes. Je me suis dit que nous devions parler.

Je soupire en m'asseyant au bord du lit, les yeux fixés sur mes ongles. Ce n'est pas censé être si compliqué.

— Je ne sais pas comment gérer ça. Si je dis à Avery que nous avons couché ensemble, elle va tout me faire rationaliser. Je vais être obligée de mettre une étiquette sur *nous*. Ou bien nous nous amusons simplement ensemble, ce qui va faire de toi une cible légitime pour elle, ou bien nous sommes en couple, ce qui n'est pas envisageable pour moi à ce stade de ma vie.

Lautner s'assied à côté de moi et me prend la main, entrelaçant nos doigts.

— Vingt et un jours ?

Je hoche la tête et lève les yeux sur lui.

— Ça me va, peu importe ce qu'il en sort. Nous n'avons pas à y apposer un nom. C'est simplement... là. Alors, dis-le à ta sœur, ne lui dis pas... C'est à toi de voir. Je ne vais ni l'*encourager* ni la *sauter*. D'accord ?

Je souris et regarde dans sa direction en évitant son regard parce que je suis gênée d'avoir osé faire une telle supposition.

— D'accord.

Il se lève et m'attire à lui. J'aime la sensation d'être contre son torse nu. Peut-être trop. Je sens déjà mon pouls s'accélérer, alors je recule.

— Euh... Tu devrais redescendre. Je dois me changer et Avery se demandera où tu es passé.

Je passe devant lui et farfouille dans mes affaires pour trouver mon bikini.

— Donc, tu vas le lui dire ?

Je dois seulement savoir comment agir.

Je trouve mon bikini et me relève.

— Je m'en occuperai en redescendant.

Il s'avance vers la porte et s'arrête.

— Sydney, pour info, meilleur coup de ma vie aussi.

Il est parti et je flotte. C'est ridicule de se dire que je pourrais avoir été le meilleur coup de la vie de Lautner. J'avais les nerfs en pelote. Néanmoins, je suis envahie de vertiges à la simple idée qu'il ait pensé à le dire.

Avery est dans la cuisine occupée à remplir à nouveau leurs verres et Lautner est assis à côté de Swarley au bord de la piscine.

— Hé, Sam, joli bikini. On se sert le reste de margarita. Tu veux lancer le barbecue pour ce midi ?

Je joue avec mes cheveux et me mords l'intérieur de la joue. Je dois dire à Avery pour Lautner et moi. Elle va analyser la situation à fond, mais pas parce qu'elle se soucie de ma vie sexuelle. Elle veut me prouver que ma volonté de contrôler mon avenir est absurde.

Après la mort de notre mère, je me suis attachée à mon avenir et à mes objectifs avant que quelque chose d'imprévu ne se produise... Un cancer, par exemple. Avery s'est attachée à l'instant présent. C'est fou comme les gens sont affectés différemment par la même tragédie.

— Sam, ici la Terre ? Déjeuner ?

— Oui, ça me paraît être un bon programme.

— Génial. Tu veux bien me tenir la porte ? demande-t-elle, les verres de margarita à la main.

— Avery... euh... À propos de moi et Lautner...

Elle fronce les sourcils.

— Oui ?

Les mots s'embrouillent dans ma tête.

— Qu'est-ce qu'il y a, Sam ?

Je prends une inspiration de géant. Quand il faut y aller...

— J'ai connu le meilleur coup de ma vie ce matin ; c'est pour ça que mon visage était rouge et que mes cheveux étaient décoiffés et qu'il y avait deux gobelets sur le comptoir et qu'un des deux était du café, tu as raison, je n'en bois pas, et je ne l'ai pas renversé dans la voiture. C'était simplement une excuse, et je n'ai pas acheté les fleurs. On me les a déposées devant la porte tous les jours depuis cinq jours, pendant que j'avais mes règles et que je ne voulais pas voir d'hommes.

J'ai l'estomac noué, les poumons vides et je m'étouffe, mais au moins tout est sorti à un débit de commissaire-priseur.

Les yeux en soucoupe d'Avery sont adéquatement complétés par sa mâchoire décrochée.

— Waouh... Je veux dire... Waouh ! Je ne sais pas quoi dire, à part, qui est-ce ?

Tandis que l'oxygène se fraie enfin un chemin jusqu'à mon cerveau, il me vient à l'esprit que je n'ai pas prononcé une seule fois le nom de Lautner dans ma tartine empressée.

— Oh, c'est Lautner.

— *Lautner, Lautner* ? clarifie-t-elle.

— Bien sûr, Lautner, Lautner. Combien de Lautner crois-tu que je connaisse ? Je me tiens droite, les bras croisés.

— Sam, tu n'as pas besoin de faire ça. Ce n'est pas une compétition.

Elle roule des yeux tout en secouant la tête comme si c'était la chose la plus grotesque qu'elle ait jamais entendue.

— Faire quoi ? demandé-je.

— Tu es jalouse maintenant que je suis là et que j'attire toute l'attention. Alors, évidemment, tu veux m'écarter afin que Lautner t'accorde plus d'attention.

— Quoi ? Tu es dingue ? Je n'invente rien.

— Prouve-le, alors.

Elle me lance un regard noir.

— Très bien, allons lui demander si je mens.

Je fais un pas vers la porte, mais elle attrape la poignée pour m'arrêter.

— Pas question. Vous avez probablement conclu un accord ou passé un marché. Il est gentil. Je suis certaine qu'il ferait ça pour toi. Alors comment pourrais-je savoir s'il dit la vérité ?

C'est à mon tour de lever les yeux au ciel.

— Alors comment veux-tu que je te le prouve ?

Son visage se chiffonne, les yeux au plafond.

— J'ai trouvé ! Enlève ton haut, va dehors et donne-lui un long baiser sensuel, *avec la langue*.

Elle affiche un sourire malicieux.

— Pas question ! C'est ridicule et complètement stupide.

— Comme tu veux, mais ne fais pas tes yeux de chien battu jaloux quand il n'en aura qu'après moi.

Elle ouvre la porte et s'apprête à reprendre les verres.

— Pourquoi dois-je enlever mon haut ?

— Un baiser, ce n'est qu'un clin d'œil intime, mais des seins nus, ça dit « tu te souviens ? ».

— C'est la chose la plus débile que j'ai entendue de toute ma vie, mais très bien !

Je défais mon haut et le jette sur le comptoir.

Avery me fixe, inexpressive, comme si elle ne savait pas si je bluffais ou non.

Je ne bluffe pas.

Je franchis le pas de la porte et, lorsque j'atteins les marches, Lautner lève les yeux. Ils sont grand ouverts et expriment clairement son choc. Je m'approche et sa mâchoire bouge comme s'il essayait de parler, mais que rien ne venait. Il est allongé dans le transat et je me glisse entre ses jambes.

— Syd...

Ma bouche est sur la sienne et ma *langue* trace le contour de ses lèvres, sollicitant la permission d'entrer. Il me laisse faire après un instant d'hésitation. Je sais qu'Avery nous regarde. Il ne s'agit que de lui prouver quelque chose, mais j'en profite plus que je ne le devrais. Nous sommes au-delà des marques d'affection en public. La preuve en a déjà été donnée, mais il est tellement alléchant que je dois me forcer à m'arrêter. Je relâche ses lèvres et son regard les-extraterrestres-viennent-de-se-poser-sur-Terre n'a pas de prix, mais pas

autant que celui d'Avery quand je passe devant elle pour récupérer mon haut.

— Satisfaite ? dis-je en la fusillant du regard.

— Oh mon Dieu ! halète-t-elle, la bouche grande ouverte, en me suivant dans la cuisine. Tu as couché avec lui ?

Tout en renouant mon haut, je souris, satisfaite.

— Je te l'avais dit.

— Sam, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? demande-t-elle en chuchotant et en fermant la porte, ses yeux passant rapidement sur Lautner.

— Je savais que tu exagèreras tout ça.

— Et qu'est-ce que c'est que « tout ça » ?

Elle hausse les sourcils.

— Je m'immerge dans la culture locale. Tu sais... je profite du *paysage*, je fais quelques *excursions*.

Nous cédon's tous les deux à nos sourires imminents et explosons de rire.

— Tu veux dire que la *culture* s'immerge en *toi*.

Avery renifle.

Je m'apprête à lui répondre au moment où Lautner ouvre la porte.

Ses yeux passent de l'une à l'autre. Je me détourne et m'éclaircis la voix, puisant profondément en moi pour retrouver mon calme.

— Je... euh... vais y aller... bafouille Avery en pointant du doigt le jardin, un sourire toujours aux lèvres, mais évitant de croiser le regard de Lautner.

Il s'avance vers moi et je me retourne, reculant jusqu'à ce que le mur m'en empêche. Le regard prédateur, il se saisit de moi et je suis piégée. Je me mords les lèvres dans une vaine tentative de dissimuler mon sourire. Ma performance extérieure était destinée à Avery, mais je sens que Lautner est prêt à en faire la critique. Il est tout près. Je veux appuyer mes lèvres contre sa poitrine et dessiner chacun de ses muscles avec ma langue, mais je ne le fais pas. Au lieu de quoi, je bats des paupières et attends de voir ce qu'il va faire.

Son doigt effleure le renflement de mes seins et il me dévore des yeux, se délectant de moi, une caresse à la fois.

— Drôle de manière de le dire à ta sœur, mais j'aime la façon dont tu t'en es occupée.

— Oui, eh bien... Tu sais, une image vaut mieux qu'un long discours.

Il prend mon sein dans le creux de sa main par-dessus mon bikini et son pouce trace des cercles sur mon téton qui se durcissent immédiatement.

— Ça l'est, Sydney, ça l'est.

Les mots « vingt et un jours » me traversent l'esprit.

Ah, et merde !

Je pose les mains sur son torse et me penche vers lui, embrassant ses pectoraux et glissant le bout de mes doigts sur ses abdominaux, comme une voiture ralentissant sur des dos-d'âne. Ses doigts s'entremêlent dans mes cheveux et un grondement sourd fait vibrer sa poitrine.

— Sydney, mon Dieu, je veux arracher ces morceaux de tissu de ton corps et te prendre contre le mur, mais je pense que ta sœur en a assez vu pour aujourd'hui. Et j'ai reçu des messages contradictoires sur le code vestimentaire. Je n'ai pas mon maillot de bain, que je suppose nécessaire avec Avery dans les parages, mais ensuite tu sors sans...

Je ris et le pousse.

— Va chercher ton maillot. Je vais faire le déjeuner.

Après avoir terminé de fantasmer sur toi qui me plaques contre le mur !

Il m'attrape par les poignets et guide mes bras autour de son cou, puis je sens des paumes sur mes fesses qui me soulèvent sur la pointe des pieds. Gémissante, je fonds dans ses bras quand il m'embrasse. La caresse langoureuse de sa langue contre la mienne est sensuelle et dévorante. Je suis sur le point de perdre le contrôle, mais il fait montre d'une retenue exemplaire.

— À tout à l'heure.

Il serre mes fesses et frotte son nez contre le mien.

Dieu merci, il y a un mur derrière moi, sinon Avery aurait eu à me nettoyer à la serpillère.

Au moment où Lautner part, Avery me passe à la casserole sur tout, de la taille de son sexe à ce à quoi ressembleraient nos enfants. Elle essaie d'ébrécher ma détermination et de me convaincre que me consacrer tout entière à mon avenir n'amènera que des regrets. Je pense tout le contraire, mais nous avons déjà trop eu cette discussion, et je ne suis plus d'humeur à ravoir cette dispute.

Nous décidons d'organiser notre soirée piscine officielle demain. Après mon incroyable matinée avec Lautner, c'est à contrecœur que je passe quand même l'appel que j'ai promis. Dane est fou de joie à l'idée de venir le lendemain. Cela fait au moins un heureux... d'accord, deux, en comptant Swarley.

— Alors, laisse-moi récapituler. Tu as Lautner, un canon hors compétition et, selon tes termes, un « beau vétérinaire », tous les deux sur toi ?

Avery coupe les légumes pendant que je détaille et assaisonne le saumon pour les brochettes.

— Je ne sais si je dirais qu'ils sont *sur* moi.

Je ris.

— J'en jugerai demain. En parlant de ça... Nous n'attendons qu'eux ?

— Peut-être que non. Je crois que Caden, l'ami de Lautner, vient.

— Oh, il est sexy ?

Tout son corps se redresse.

— Plutôt. Cheveux foncés, courts, peut-être un mètre quatre-vingts, yeux marron et corps pas mal... Tu as fait pire.

Je n'arrive pas à cacher mon sourire.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demande-t-elle en ignorant royalement mon commentaire.

— Je ne sais pas. C'est important ?

Avery hausse les épaules.

— Pas vraiment. Seulement s'il est moche. Alors il doit être riche et avoir réussi, pour être plus séduisant.

— Mince, tu es incroyable. Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que tu n'es pas obligée de coucher avec lui. Tu pourrais peut-être venir ici juste pour me voir et te faire des amis... Des amis platoniques.

— D'accord, je pourrais essayer. Mais tu dois me promettre de ne rien faire avec Lautner pendant que je suis là.

— Quoi ? C'est complètement débile ! éclaté-je, me choquant moi-même.

Est-ce que l'idée de ne pas coucher avec Lautner pendant quelques jours est si inconcevable ? *Après ce matin, oui !*

— Tu vois, tu ne veux pas t'abstenir, alors pourquoi moi, je le voudrais.

Frustrée, j'enfonce le pic à brochette et manque de m'embrocher la paume de quelques millimètres.

— Il ne s'agit pas de s'abstenir, comme si j'étais accro. Il s'agit de moi et Lautner, alors que toi, il s'agit uniquement de toi et de coucher... avec n'importe qui.

— C'est bas, Sam, répond-elle alors que j'entends la porte s'ouvrir.

Je hausse les sourcils dans sa direction.

— Peut-être, mais c'est vrai. Je me trompe ? chuchoté-je tandis que Lautner s'approche de la cuisine.

Avery lève les yeux au ciel.

— Peu importe.

— Mesdemoiselles, lance Lautner en entrant dans la cuisine.

Sa simple présence fait augmenter la température de mon corps de quelques degrés.

— Hé, veux-tu lancer le barbecue ? Nous avons presque fini de faire les brochettes.

Je jette un coup d'œil en arrière et il porte son short de bain et un Tee-shirt gris qui, une fois encore, a l'air trop petit pour ses bras. Merde aux brochettes, je me reprendrai une part de Lautner pour être complètement repue.

Il me fait un clin d'œil.

— Ça marche.

Nous parlons de tout et de rien pendant le déjeuner, surtout d'Avery et de son amour pour L.A. Lautner nous pose des questions sur notre père et sur le cliché de la « fille du pasteur ». Nous passons le reste de l'après-midi au bord de la piscine. Lautner et moi avons du mal à garder nos mains dans nos poches, mais nous essayons d'être discrets pour ne pas embarrasser Avery. À ma grande surprise et déception, Lautner m'informe qu'il a quelque chose de prévu ce soir avec des amis de l'université. Il nous invite toutes les deux, mais lorsque j'apprends que nous serions les deux seules femmes, je décline... au grand dam d'Avery. Elle n'est pas contente, mais je lui promets qu'on se fera une soirée entre filles à la place et elle retrouve vite son enthousiasme.



Chapitre 7

12 juin 2010

Il est deux heures du matin et je me réveille en sursaut. Avery et moi avons fait la tournée des bars jusqu'à minuit passé. Elle s'est endormie dans le taxi au retour. Heureusement, le chauffeur de taxi m'a aidée à la porter jusqu'à la porte. Passé ce seuil, j'étais livrée à moi-même, elle est donc actuellement sur le canapé, parce qu'il était hors de question que je la porte jusqu'à sa chambre.

Je me frotte les yeux et tends l'oreille à la recherche du bruit qui m'a réveillée. Je me tourne sur ma droite. Il y a comme un tapotement. Je jette un coup d'œil derrière le rideau. Lautner est à ma fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmuré-je en ouvrant la fenêtre.

J'ai la tête lourde, les tempes encore battantes de ma soirée agitée.

Il se hisse à l'intérieur et ferme la fenêtre. Je m'assieds au bord du lit tandis qu'il enlève ses chaussures devant moi. Ses yeux avides lèchent mon corps. J'attrape le drap et en couvre ma poitrine, soudain consciente que mes seins sont visibles à travers mon haut blanc et fin.

— J'avais besoin de te voir.

Sa voix est rauque et enjôleuse.

Je le regarde, les yeux écarquillés, enlever son haut puis son short. *Mon Dieu !* Son boxer est une tente, pas une tente une personne, mais plutôt huit, le genre dans laquelle on peut se tenir debout au milieu. Et ses yeux... *Fichus yeux de Méduse...* me font des choses inappropriées. Je serre les jambes et me tortille d'anticipation, nerveuse.

Il se laisse tomber sur les genoux en face de moi et sourit en tirant sur le drap que je tiens serré contre ma poitrine, une poitrine qui se lève et qui retombe au rythme effréné de mon pouls.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu caches quelque chose ?

Je me mouille les lèvres tandis qu'il tire d'un coup sec sur le drap et le repousse. Son regard se pose sur mes jambes dénudées et mon haut transparent.

— Tu es horriblement sexy, Sydney.

Je pense détecter de l'alcool dans son haleine, mais cela pourrait être moi. Le mélange alcool et Lautner sont grisants, alors je n'ai pas toute ma tête en cet instant.

Ses mains glissent le long de mes jambes et ses doigts sous ma culotte, pour me l'enlever.

— Allonge-toi.

Je déglutis et me laisse tomber, les genoux toujours collés l'un à l'autre.

— Détends-toi, Syd, chuchote-t-il.

Il m'attrape les pieds et en masse fermement les plantes de ses pouces. C'est tellement agréable. Mes muscles se détendent sous ses mains. Il pose mes pieds sur ses épaules et j'inspire profondément. La lumière n'est pas allumée, mais celle de la lune passe à travers les volets fins. Je suis complètement exposée à son regard et c'est à la fois troublant et érotique. Son visage, désormais couvert d'une barbe de trois jours, remonte sur ma cuisse en la suçant et la léchant. Mon Dieu, j'adore et je hais la façon qu'il a de me rendre folle. Je ne veux pas qu'il s'arrête, mais je veux plus que cela. Je suis mouillée et glissante sous ses mains. Il est si proche de moi que je sens son souffle chaud. Je me tends quand il m'effleure de son nez et inspire. Je frissonne à chacun de ses souffles saccadés. Il met ses mains sous mes genoux et m'écarte les jambes. L'air frais sur mon intimité exposée est remplacé par sa langue.

— Aaah, gémis-je en m'agrippant aux draps.

Il recule et presse ses lèvres à l'intérieur de ma cuisse. Je le sens sourire contre ma peau. Il sait ce qu'il me fait, alors il recommence. Cette fois-ci, mes hanches tressautent sur le lit, pourchassant son toucher alors qu'il se retire.

— Lautner.

Un gémissement m'échappe tandis que mes mains se tendent vers sa tête. J'empoigne ses cheveux et le tire à moi. Cette fois-ci, il ne s'arrête pas et, noyée dans le chaos de l'extase physique, je sens une trace d'embarras d'avoir si vite joui.

Il gémit, remonte le long de mon corps et, au passage, mon débardeur. Je lève les bras et me noie dans son regard alors qu'il m'enlève mon haut. Sa grande main enserre mes fesses, soulevant et poussant mon corps plus avant sur le lit. Mes seins au creux de ses mains, il taquine mes tétons de sa langue. Mon pied se fraie un chemin jusqu'à sa taille, je coince mon orteil dans son boxer puis le pousse vers le bas. En équilibre sur ses genoux et un bras, il baisse l'autre côté.

— Embrasse-moi, murmuré-je.

Nos bouches s'emboîtent. Langues explorant. Mains caressantes. Je me sens toute petite sous son corps imposant et fort. Je suis excitée à cette pensée, mais je me sens aussi protégée, en sécurité, comme si le monde pouvait s'écrouler autour de nous et que je survivrais, à l'abri dans ses bras.

— Sydney...

Il murmure mon nom comme une prière tandis que sa bouche parcourt mon corps.

— Ne me fais pas attendre.

Désespérée, je tends les bras vers lui.

Avide, je ne me soucie pas de l'orgasme incroyable que sa langue experte vient de me donner et en veux plus.

Sa bouche se détache de ma peau et son menton tombe sur son torse tandis que je le caresse. L'unique son que j'entends est celui de son souffle lourd alors que ses hanches se meuvent délibérément lentement sous mon toucher.

Sans prévenir, il bascule en m'entraînant avec lui. Je m'assieds à califourchon sur son bassin. Il saisit mes hanches et me fait glisser d'avant en arrière sur son membre. Mes paupières lourdes se ferment de plaisir alors je suis de nouveau au bord de l'orgasme.

Lautner se mord la lèvre inférieure en me regardant.

— Mets-moi un préservatif, dit-il d'une voix rauque.

Je suis tentée de regarder autour de moi pour vérifier que c'est bien à moi qu'il s'adresse. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y a personne d'autre que nous dans la chambre. La mauvaise, c'est que c'est bien à moi qu'il parle. Je me mords les lèvres un long moment.

— Hum... D'accord.

Passant une jambe au-dessus de lui, je m'assieds au bord du lit. Je prends un préservatif dans la boîte et en déchire l'emballage. Il est mouillé, parce que lubrifié, je suppose. Mes mains tremblent.

Ce n'est qu'un fichu préservatif, Syd, tu n'as qu'à le dérouler sur lui !

Je le remets dans son emballage en aluminium et le pose sur la table de chevet. Lautner m'effleure le dos du bout des doigts.

— C'est bon ? demande-t-il.

— Euh... Oui, juste une seconde.

Je sors les instructions, mais la lumière de la lune ne me permet pas de les lire. Je tends le bras pour attraper mon portable et l'installe entre mes jambes pour éclairer les instructions.

— Est-ce que c'est ton portable ?

— Oui... Euh... Je crois que j'ai reçu un message. Une seconde.

1. Ouvrir délicatement l'emballage. Attention aux ciseaux, dents... Bla-bla-bla.

Bien.

2. *Vérifier le sens du déroulement et placer le préservatif au bout du pénis.*

D'accord.

3. *S'assurer de laisser assez d'espace pour le sperme.*

Bonne idée.

4. *Pincer l'extrémité du réservoir afin d'en chasser l'air.*

Ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air.

— Syd, qu'est-ce que tu...

Lautner roule vers moi et je me dépêche de remettre les instructions dans la boîte.

— Qu'est-ce que... es-tu en train de lire le mode d'emploi ? demande-t-il, incrédule.

— Oui... Je veux dire, non.

J'attrape le préservatif et remonte sur le lit. Il s'allonge, les bras derrière la tête. Je sais qu'il sourit, mais je ne veux pas casser l'ambiance alors je reste concentrée sur ce que je suis en train de faire. Après avoir réussi à le dérouler, je ne peux pas m'empêcher de sourire devant mon œuvre. C'est l'artiste qui est en moi.

— Pas mal.

Il rit et je suis tirée de ma rêverie.

— Est-ce que tu te moques encore de moi ?

Je fais mine de m'éloigner de lui et il m'attrape les bras et me serre contre lui, nos visages se touchant presque.

— Tu es adorable, murmure-t-il.

Je lève les yeux au ciel.

— Les chiots sont adorables. Je suis une catastrophe. Comment suis-je passée de « horriblement sexy » à « adorable » ?

Ses lèvres s'emparent des miennes tandis que ses mains glissent vers mon visage pour me retenir. Nous rebasculons. Je suis sur le dos et il m'embrasse avec une passion renouvelée. Il soulève tendrement ma jambe et s'enfonce, m'emplissant au rythme agonisant d'un lent centimètre à la fois. Le profond soupir de plaisir que je l'entends pousser se mêle à mes propres gémissements. Il bouge en moi et j'ai l'impression de passer dans une autre dimension. Je n'ai ressenti cela qu'avec Lautner, son corps qui lit le mien, qui me donne ce dont j'ai besoin sans avoir à demander. Je voudrais qu'il ne s'arrête jamais.

Lorsqu'il parvient à sa délivrance, je bouge désespérément pour atteindre la mienne, juste là, mais hors de portée. Sa tête tombe sur mon épaule et mes ongles s'enfoncent dans ses fesses alors que ses hanches ralentissent.

— Je m'en occupe, marmonne-t-il, sa bouche effleurant, mordillant et suçant ma peau.

Une petite pression en cercles de ses doigts et je suis ailleurs.

— Oui, oh, oui ! haleté-je.

La lumière m'aveugle dès que j'ouvre les yeux. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est et je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas été réveillée par Swarley. Tout ce que je sais, c'est que je suis au chaud et confortablement installée, un rythme apaisant au creux de l'oreille. Je suis étendue sur le torse de Lautner et je ne me suis jamais sentie aussi bien. Tout doucement, je lève la tête vers son visage. Je suis accueillie par des iris bleus.

Il sourit.

— Bonjour.

Je souris en retour.

— Bonjour. Tu es réveillé depuis longtemps ?

— Assez.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

— Parce que j'aime la sensation de ton petit corps nu et sexy sur le mien.

Il repousse mes cheveux de mes yeux.

— Et puis il y a tes longs cheveux bruns ébouriffés de partout. Tu ressembles à une véritable déesse.

— Eh bien, j'aime aussi cette sensation.

Le bout de ses doigts effleure mon dos.

— Alors ton surnom, c'est *Sam* ? Pourquoi ?

— Docteur Seuss, *Green Eggs and Ham*. C'est mon livre préféré... Et me voilà *Sam*.

Lautner me chatouille les flancs, ce qui me fait me tortiller.

— Menteuse !

Je glousse.

— D'accord, d'accord, ce sont mes initiales, Sydney Ann Montgomery. Avery a commencé à m'appeler *Sam* quand elle a été assez grande pour comprendre que c'étaient mes initiales. Mes amis l'ont entendue m'appeler comme ça, alors après un moment, ils se sont mis à m'appeler *Sam* aussi.

— Mais tu préfères Sydney ? demande-t-il.

J'effleure les poils fins de son torse.

— Oui, c'était le deuxième prénom de ma mère.

— *Sam* et *Sully*, dit-il en riant.

— Qui t’a appelé Sully en premier ?

— Mon coach de football à l’université. Un autre joueur portait le même nom de famille que moi, Sullivan, alors le coach et tous les autres se sont mis à m’appeler Sully. Même les journalistes utilisaient mon surnom en interview.

— Je ne t’appellerai pas Sully. J’aime Lautner.

Il me serre contre lui.

— J’aime Sydney aussi, soupire-t-il. Alors une fille de pasteur, barmaid rebelle qui s’est fait avoir par son amour de lycée, hein ?

— Oui, j’étais stupide. Il était plus âgé et je le prenais pour Jésus.

— Pardon ?

— Il marchait sur l’eau.

Lautner rit.

— Aah...

— Bref, comme tu le sais grâce à la pipelette, je lui ai tout donné et il m’a larguée. J’en ai tiré une leçon.

— Qui était ?

— Ne pas tomber amoureuse.

— Aïe, extrême, non ?

— Peut-être qu’un jour, ça le sera, mais pas pour l’instant. Le sexe, c’est le sexe, et l’amour, c’est l’amour. Pas besoin de l’un pour avoir l’autre.

— Alors je suis le sexe ?

J’embrasse son torse.

— Non, tu es l’extase, ce qui est une catégorie à part. Mais je ne peux quand même pas t’aimer.

— Ça me va. Sexe-moi jusqu’à la dernière goutte et pars vers le soleil couchant à la fin du mois.

— Oh, c’est ce que j’ai l’intention de faire.

Je ris.

— Mais il me semble que nous avons un problème à régler.

Je me tourne à nouveau vers lui.

— Lequel ?

— Tes lacunes *préservatives*.

— Oh mon Dieu ! Je n’arrive pas à croire que tu parles de ça.

Je roule loin de lui et lui assène un coup d’oreiller avant de m’enrouler dans le drap.

Il rit tellement fort que je crois l’avoir entendu grogner. Son sourire perplexe est diabolique. Je m’attends à voir des cornes lui pousser sur la tête.

— Ça suffit, espèce d'idiot ! Ce n'est pas parce que tu es trop fainéant pour te mettre ton propre fichu préservatif que tu peux te moquer de moi ! On ne parle pas de te mettre ton tee-shirt à l'envers. Une application incorrecte pourrait se transformer en un cadeau long de dix-huit ans dont je n'ai aucune envie.

Il serre mon oreiller contre sa poitrine avec ce même sourire stupide.

— D'ailleurs, c'est bien un truc de mec de négliger l'importance des instructions. J'aimerais bien te voir m'insérer un tampon ou un diaphragme.

— Bon Dieu, Sydney, je suis médecin. Je pourrais probablement insérer ton tampon ou ton diaphragme mieux que toi.

Je ris et secoue la tête.

— Purée, j'ai trouvé mon égal. N'importe quel autre homme aurait déclaré forfait au tampon ou au diaphragme, mais pas toi.

Il jette l'oreiller sur le côté et m'attrape, me clouant sous son impressionnante stature.

— M'incliner face à un défi ? Hors de question. Je n'ai jamais rencontré personne d'aussi têtu...

Baiser sur mon nez.

— ... fougueux...

Baiser sur ma joue.

— ... compétitif...

Baiser sur mon autre joue.

— ... et d'aussi incroyablement excitant que toi.

Baiser sur ma bouche qui s'approfondit.

Tout en roulant sur le côté, sa bouche toujours soudée à la mienne, je jette un œil au réveil. Il est neuf heures et demie.

— Merde !

Je le repousse.

— Swarley doit mourir de faim. Je n'arrive pas à croire qu'il ne soit pas en train de pleurer devant la porte.

Apparemment, j'ai bu plus que je le pensais hier soir. D'habitude, je ne ferme pas la porte à clé. Après avoir déposé Avery sur le canapé, je me suis mis en mode pilote automatique pour aller me coucher.

Bondissant hors du lit, j'enfile les premiers vêtements que je trouve. Lautner profite du spectacle, arborant la pose les-mains-derrière-la-tête-je-suis-trop-sexy. Le drap tombe bas sur sa taille, mais ne recouvre pas totalement son érection impressionnante. Soit il est excité par notre baiser soit il prend son pied quand je suis embarrassante. J'espère que c'est la première proposition.

— Je vais nourrir la bête. On se retrouve dans la cuisine.

J'ouvre la porte.

— Je peux prendre l'escalier, cette fois-ci ? râle-t-il.

Je lève les yeux au ciel sans lui répondre.

Avery est sur le sol, sur le ventre, en face du canapé en train de ronfler. Incroyable. Est-ce qu'il est même physiquement possible de ronfler sur le ventre ? Swarley est sur le canapé, lui aussi ronflant. Note à moi-même : Avery plus Swarley égale grasse matinée.

— Debout ! crié-je en tirant sur les cordes des stores.

Swarley est un braque de Weimar en plein exercice incendie et saute du canapé. Yeux grand ouverts. Oreilles dressées. Queue frétilante.

— Qu'est-ce... que... ? geint Avery en roulant sur le dos et en se couvrant les yeux avec le bras.

— Je vais donner à manger à Swarley et tu vas te lever et aller prendre une douche. Ensuite, tu vas aller promener Swarley.

— Moi ? C'est ton boulot, pleurniche Avery.

— Oui, eh bien, j'ai payé la nourriture et la bière que *tu* vas consommer ce weekend, alors tu m'es redevable.

Elle titube sur ses pieds, les yeux toujours plissés.

— Et *toi*, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Lautner m'emmène prendre le petit-déjeuner.

— Ah oui ? fait une voix rauque et interrogative derrière moi.

Je me retourne et tombe nez à nez avec mon sportif sexy qui est habillé et semble terriblement alléchant avec ses cheveux en désordre et ses lèvres savoureuses et expertes qui ont goûté à chaque millimètre de mon corps. Je me hausse sur la pointe des pieds et le tire à moi. Je me mets à lui dévorer la bouche et il accepte de bonne grâce ce que je lui offre.

— Hum, allô ? Je suis là, interrompt Avery.

À contrecœur, je sépare nos lèvres.

— Oui, tu m'emmènes prendre le petit-déjeuner. Je pense qu'il est temps que tu me montres ta petite boulangerie secrète.

— Alors ce ne sera plus un secret.

Il repousse mes cheveux derrière mon oreille d'un geste affectueux.

— Devine quand nous referons l'amour ? lui chuchoté-je à l'oreille.

— Quand ?

Ses yeux s'animent.

- C'est un secret, lui dis-je en souriant.
- Je vais me doucher, j'en ai pour trente secondes.

— Grosses fesses et bras flasques, bonjour.

Cet endroit est grotesque. Je fixe les quatre grandes vitrines remplies de toutes les sucreries imaginables : tartes, gâteaux, cookies, chausson aux pommes, brioches royales, scones, muffins, Dutch letters, beignets, galettes, et la liste est encore longue.

— Qu'est-ce que tu prends ? demande Lautner alors que la femme derrière le comptoir nous sourit.

— Une galette cerise-amande et un chai tea latte en taille moyenne.

— La même chose, ajoute Lautner.

Je nous trouve une table pendant qu'il paie.

— Il y a quoi, plus d'une centaine de pâtisseries ? Et tu choisis la même chose que je t'amène depuis une semaine.

Il pose nos boissons sur la table et la femme le suit avec les pâtisseries.

— Merci.

Je souris à la vendeuse.

Je prends mon gobelet à deux mains et, soufflant sur la vapeur qui monte, je hausse les épaules.

— Pourquoi changer une équipe qui gagne ? Pourquoi as-tu pris un thé, aujourd'hui ?

Il en prend une gorgée.

— Je voulais savoir pourquoi on en fait tout un plat. Chaque fois que tu en bois, tu as cet air satisfait et tellement séduisant.

J'écarquille les yeux.

— Je fais ça ?

— Oui, c'est un peu comme du porno de café. Tu ronrones, même.

— Je ne te crois pas ! Ce n'est pas vrai.

Je crois que si... sauf que ce n'est pas ce que j'ai dans la bouche qui me fait cet effet, mais ce que j'ai devant les yeux.

Il rit.

— Si. C'est adorable et sexy en même temps.

Je ne perds pas de temps et mords dans ma galette divine.

— Parle-moi de Caden.

Il s'essuie la bouche.

— Nous jouions ensemble et c'était mon camarade de chambre à la fac. Il est

ingénieur informatique.

— Pas de copine ? demandé-je, sachant qu'Avery sera à l'affût cet après-midi.

— En fait, il a été fiancé pendant six mois, mais sa fiancée a rompu il y a deux mois. Elle voulait retourner vivre en Oklahoma, sa région d'origine, mais Caden ne voulait pas laisser Brayden.

— Hmm, ça craint. Il a tourné la page ?

— Je suppose que oui. Nous sommes des mecs, nous ne décortiquons pas nos sentiments au-dessus d'un verre de vin et d'une boîte de mouchoirs.

— Oui, d'accord, gros dur. Tu couvres simplement les femmes de cadeaux pendant leurs règles.

— Les femmes ? Non.

Il tape son pied contre le mien.

— Toi ? Oui.

— Quel gâchis. Tu pourrais être en train de faire la cour à ta future femme, mais au lieu de ça, tu t'investis à grands coups de gestes romantiques dans une relation qui a une date d'expiration.

Il hausse les épaules et prend une gorgée de son thé.

— Peut-être que c'est pour ça que je le fais. Tu dois être mon rat de laboratoire. Tu sais, pour voir ce qui marche et ce qui ne marche pas. Comme ça, après, quand la bonne fille arrivera, j'aurais perfectionné ma « cour » et je serai naturellement irrésistible, tout ça grâce à toi.

Mon Dieu ! Regarde-toi dans le miroir, fichus yeux de Méduse. Tu es déjà naturellement irrésistible.

Mon regard fléchit et mon sourire forcé tremble. Je quitte Palo Alto dans vingt jours. Alors pourquoi est-ce que je sens un pincement de jalousie en entendant Lautner parler de « la bonne fille » ?

— Je vois, bon, peu importe, si je demandais pour Caden, c'est parce qu'Avery va se jeter sur ses fesses cet après-midi. Elle est... Comment dire ? Séductrice. Et elle aime s'amuser, mais elle ne veut pas de relation sérieuse pour le moment, donc...

— Donc... Tu veux que je prévienne Caden qu'elle n'est pas bonne à marier ?

— Mon Dieu, non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire, enfin, pas exactement. Je suis certaine qu'elle aura l'étoffe d'une épouse un jour. Elle n'a juste pas encore épuisé son stock de quatre cents coups.

Lautner rit.

— Merci pour l'avertissement, mais au cas où tu l'aurais oublié, j'ai eu une

expérience de première main avec ta sœur. En plus, Caden ne cherche pas une fiancée de remplacement. Je pense qu'il va plutôt éviter les engagements pour le moment.

Je hoche la tête.

— Est-ce la seule raison de ce petit-déjeuner ?

— Pas vraiment.

Je me mords nerveusement la lèvre, appréhendant.

— Et je dois aussi te dire que j'ai... euh... invité Dane.

Tout mon visage se tend dans l'attente de sa réponse.

Il se frotte le menton et avance les lèvres.

— Le véto, c'est ça ? Je ne suis pas vraiment fan de ce genre de plan à trois, je préfère deux filles et un...

— Tais-toi !

Je lui donne un coup de pied dans le tibia.

— Aïe ! Quoi ?

Il rit.

— Si je me souviens bien, vous vous teniez la main et sembliez assez intimes au brunch.

Je termine mon thé.

— Je savais que tu étais jaloux, ce matin-là.

Il rejette la tête en arrière.

— Jaloux ? Tu plaisantes ? Je ne suis pas jaloux.

Je me lève et époussette quelques miettes de mon haut.

— Alors quand je vous ai présentés, c'est mon imagination fertile qui a inventé tes épaules en arrière et ton torse gonflé comme un coq avant de lui serrer la main ?

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parl...

— Oui, oui... Allons-y. J'ai une soirée piscine à préparer.

Il fait presque vingt-sept degrés et le ciel est dégagé. Lautner et Caden s'occupent du barbecue et Avery prépare des sauces et nettoie des légumes pendant que je fais des margaritas mélangées et avec des glaçons. Et puis, il y a Claire. C'est une « amie » d'école de médecine de Lautner, qui a décidé de l'inviter pour gonfler les rangs. Il lui a aussi précisé qu'il y aurait un célibataire, Dane, qu'elle aimerait sans doute rencontrer. Mon séducteur et maladroit de vétérinaire préféré n'est pas encore arrivé, mais je n'ai pas grand espoir pour le leurre de Lautner.

Claire, blonde menue aux cheveux ondulés, n'a pas proposé son aide et est assise au bord de la piscine, à l'ombre, parée d'un chapeau aux bords tellement larges que quiconque dans un rayon de deux mètres serait protégé du soleil. Mon nettoyeur de piscine sexy n'a pas encore remarqué son aversion pour Swarley. Je ne pense pas que ce soit *Swarley* en particulier, mais les chiens en général. À ma grande surprise, il a eu un comportement exemplaire aujourd'hui. Mais lorsque Claire est arrivée, il lui a reniflé la main et j'ai supposé que sa truffe l'avait touchée parce qu'elle s'est immédiatement ruée sur le lavabo et a passé trois bonnes minutes à se faire un lavage chirurgical des mains. Et puis il y a eu les « ouste » et les « dégage ». « *Va-t'en le chien... Ouste, espèce de sale clébard !* » Bon, je dois bien reconnaître que je n'étais pas une grande fan de Swarley au début, mais ma réaction a été provoquée, tandis que la sienne est instinctive.

— Sam, la porte ! crie Avery par-dessus le bruit strident du mixeur.

Je l'éteins et vais ouvrir la porte.

— Salut, Dane, je suis contente que tu aies pu venir.

Il est l'incarnation du cool et du décontracté avec son tee-shirt, son short de surf, ses lunettes de soleil et son pack de bière dans chaque main.

— Je me suis dit que je participerais.

Il montre la bière.

— Génial, je vais les mettre au réfrigérateur. Entre.

Tandis qu'il me suit dans la cuisine, je suis impatiente de voir comment tout cela va tourner. Quand Caden est arrivé il y a une heure, Avery s'est jetée sur lui comme Swarley sur l'entrejambe de Dane. Caden est apparu aussi intéressé par Avery qu'elle par lui. Toutefois, l'arrivée de Dane pourrait altérer la chimie de l'après-midi. Avery est tout sauf prévisible. Elle pourrait voir Dane et décider de se laisser le choix. La devise de ma sœur en rencard est « égalité des chances ».

Tout le monde est derrière, dans le patio, tandis que je guide Dane à travers la cuisine après avoir déposé sa contribution sur le chemin.

— Salut, tout le monde, voici Dane Abbott. Dane, ma sœur, Avery.

Elle lui tend la main, debout près de Caden.

— Salut, Dane, ravie de te rencontrer.

Avery est amicale, mais ne joue pas l'écervelée et ne glousse pas. *Hmm, intéressant.*

— Voici Caden, lui présente Avery comme s'ils étaient déjà en couple.

Il doit avoir quelques secondes de décalage, parce que ce n'est que maintenant que Swarley lui fonce dessus. Je souris en coin et roule intérieurement des yeux. *Entrejambe, tu te souviens de truffe. Truffe, tu te souviens sans aucun doute*

d'entrejambe. Dane doit acheter ses produits de toilette dans un de ces magasins spécialisés qui vendent du savon au parfum bacon.

— Et tu as déjà rencontré Lautner, continué-je.

Lautner hoche la tête, mais ne semble ni froid ni jaloux. Impossible, parce que *lui* n'est pas du genre jaloux !

— Oui, il me semblait t'avoir reconnu la semaine dernière, au café. Je suis un grand fan de Stanford et j'adorais te voir jouer.

L'aveu de Dane a pour effet de détendre légèrement Lautner.

— Merci. C'est fou que certaines personnes me reconnaissent encore.

— Ne sois pas si modeste, Sully. Tu pourrais jouer chez les 49ers... Tu aurais été titulaire en première division, mec !

Caden n'a aucun scrupule à chanter les louanges de Lautner.

— Oui, peu importe.

Lautner prend une gorgée de bière.

La belle allergique au soleil monte les marches. Si elle tourne la tête trop vite, les anneaux de Saturne de son chapeau pourraient décapiter Dane. Ce qui est intéressant, et ce depuis son arrivée, c'est qu'elle semble n'avoir d'yeux que pour Lautner.

— Hum...

Je me racle la gorge.

Claire se retourne et épargne Dane à quelques centimètres près.

— Dane, voici Claire. Une camarade d'université de Lautner.

Dane est toujours en train de gratouiller la tête de Swarley d'une main, mais il lui tend l'autre.

— Ravi de te rencontrer.

Claire la lui serre mollement et du bout des doigts. Comme la main de Dane a touché le chien infesté de bactéries, je suis certaine que Claire se sentira obligée de retourner à l'intérieur pour s'enlever trois autres couches de peau.

— Bonjour, je suis le docteur Lebrun, répond Claire.

Ce n'est sans doute que moi, mais je lutte contre l'envie d'exploser de rire. Docteur *Lebrun* ? Je n'ai pas demandé quelle était sa spécialité, mais si c'est la gastroentérologie, je risque de mouiller mon pantalon.

Dane sourit.

— Eh bien, dans ce cas, je suis le docteur Abbott.

Aïe ! Bien envoyé !

Je vois Dane sous un autre jour et il n'est pas juste bizarre. Il a vraiment beaucoup d'humour.

— Vous voulez quelque chose à boire ?

Avery s'en mêle pour éviter la catastrophe qui se profile.

Je vais dans la cuisine pour aller chercher à boire à tout le monde et Lautner me suit. M'attrapant par la taille, il m'attire à lui. Je glisse les mains dans son dos pour dessiner les muscles ciselés que j'ai appris à connaître intimement.

— T'ai-je dit que tu étais incroyablement sexy, aujourd'hui ? dit-il de sa voix basse et rauque.

Je porte le tristement célèbre bikini noir de notre sortie à la plage et une jupe portefeuille rose et transparente. Je secoue la tête tout en souriant. Il ne perd pas de temps à me le montrer. Je laisse échapper un soupir satisfait tandis que ses lèvres dévorent les miennes et que nos langues s'emboîtent doucement. Mon pouls s'accélère. Ses mains plongent dans mon bas de bikini et se referment sur mes fesses.

— Les boissons, lui rappelé-je, haletante.

Il se mord la lèvre et regarde par la fenêtre tout en se rhabillant discrètement.

— Mince ! Je suis déjà dur à cause de toi.

Je me concentre sur le remplissage des verres de margarita et secoue la tête.

— Tu t'es fait ça tout seul, mon vieux. Ne me le mets pas sur le dos.

Il attrape quelques bouteilles de bière dans le réfrigérateur.

— Dane a été plutôt odieux avec Claire.

— Quoi ?

Je me retourne en coup de vent pour lui faire face.

— Est-ce que tu viens de débarquer d'un univers alternatif ? Parce que si tu avais été là il y a environ cinq minutes, tu aurais vu la même chose que tout le monde. Le *docteur Brown*, coincée et prétentieuse au possible avec un homme vraiment sympa.

— Oh, alors maintenant Dane est un « homme vraiment sympa » ? Qu'est-ce que ça fait de moi ? Un goujat ?

— Ça suffit, Monsieur Je-ne-suis-pas-jaloux, tu n'as rien compris.

— Et que dois-je comprendre ?

Je lève les mains en l'air et grogne de frustration.

— Tu as invité une fille qui est clairement là pour toi, pas pour Dane. Selon tes propres mots, elle te « fait l'amour avec les yeux » depuis une heure. *Et* elle n'est manifestement pas une amoureuse des chiens. Coucou ? Pourquoi essayer de caser ton amie qui déteste les chiens avec un vétérinaire ?

— Ce n'est pas juste. Swarley peut être un peu lourd...

— Ce sont des conneries ! Swarley a eu un comportement exemplaire

aujourd'hui et tu le sais.

Je grince des dents en lui enfonçant le doigt dans la poitrine.

— Est-ce que... tout va bien, ici ? demande Avery en ouvrant la porte. Je croyais que vous nous rameniez à boire.

— C'est ce que nous faisons, aboyé-je avec un reste de rage qui n'est pas destiné à Avery.

Je dispose les boissons sur un plateau et passe à côté de Lautner sans croiser son regard.

Avery distribue les verres pendant que Dane et Caden enlèvent la viande du barbecue. Lautner nous suit avec les bouteilles de bière, mais je l'ignore. Tout le monde s'assied autour de la table. Je suis confortablement installée entre Lautner et Dane, mais Claire préfère prendre l'autre siège à côté de Lautner plutôt que de s'asseoir à côté de Dane. Conformément à la disposition fille-garçon, Caden s'installe entre Claire et Avery, qui est à côté de Dane.

Avery et Caden parviennent à entamer la conversation avec le docteur Lebrun ; conversation à propos d'elle, évidemment. Il s'avère que sa spécialité est l'anesthésiologie. Je suppose que le docteur *Lebrun* ne s'en prendra pas plein le *derrière*. Lautner se joint à la discussion et parle de son programme d'internat, qui commence dans deux jours. Dane décide d'entamer une conversation avec moi. Nous parlons de Swarley, de ses chiens et même de son nouveau parcours de jogging.

Lautner parvient à m'ignorer pendant tout le repas, non pas que je recherche son attention. Dane s'assied en arrière dans sa chaise et sirote sa bière d'une main tandis que l'autre repose tranquillement sur le dos de ma chaise.

— J'ai des billets pour la saison des Giants. Tu aimes le baseball ? demande Dane.

Nous avons désormais officiellement l'attention de Lautner. Il se retourne et fixe la main de Dane sur le dos de ma chaise.

— Oui, Syd, tu aimes le baseball ?

Lautner pose sa main sur le haut de ma cuisse et la serre doucement. Ses yeux s'élargissent et un sourire de défi se dessine sur ses lèvres.

Le regard de Dane tombe sur la main possessive de Lautner et il enlève son bras du dos de mon siège.

— Bien sûr. J'aime beaucoup.

Je jette un regard noir à Lautner et me retourne vers Dane.

— Mais Avery aussi. Elle serait très jalouse si tu m'emmenais à un match.

— Et comment ! intervient Avery qui écoute tout.

— Oh... Eh bien, vous pourriez prendre mes billets et aller voir un match toutes les deux cette semaine.

— Génial ! Merci, Dane.

Avery danse sur sa chaise en battant des mains.

Je secoue la tête.

— Oui, merci. C'est vraiment gentil de ta part.

Dane prend une autre gorgée de bière et hoche la tête. Je suis certaine qu'il n'avait pas prévu que son invitation à un rendez-vous se transformerait en don de billets pour une sortie entre filles.

— Oui, c'est vraiment sympa, docteur Dane, ajoute Lautner avec un sourire satisfait.

Je repousse sa main et le fusille du regard. Je me lève, prends les assiettes vides et les ramène à la cuisine. Stupéfaite, je m'aperçois que le docteur Lebrun m'a suivie avec le reste de la vaisselle.

— Merci.

Je lui souris et la débarrasse.

— Alors... Lautner m'a dit que tu n'es en ville que jusqu'à la fin du mois.

— Exact.

Je mets les assiettes dans le lave-vaisselle.

— Alors, je peux supposer que quoi qu'il y ait entre vous, c'est... temporaire ?

De toute évidence, elle ne s'est essayée au travail domestique que pour me parler seule à seule.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

Elle jette un coup d'œil dehors puis se rapproche de moi.

— Lautner est mon *ami* et nous avons tous les deux travaillé très dur pour arriver là où nous en sommes. Trois années très difficiles l'attendent et je ne supporterais pas de le voir se laisser *distraindre*.

Je ferme le lave-vaisselle, m'appuie contre le comptoir et croise les bras.

— Distraindre ou prendre.

— Pardon ?

Sa voix monte dans les aigus alors qu'elle se raidit.

Quelqu'un frappe à la porte-fenêtre. Avery montre son verre vide. Je hoche la tête et attrape le pichet de margarita.

— Ne t'en fais pas, *docteur*. Je serai hors de ton chemin dans deux semaines.

Je la laisse dans la cuisine et retourne dans le patio.

— Qu'est-ce qui se passe avec Claire ? demande Avery pendant que je remplis

son verre.

— Elle a peur que j’envahisse son territoire.

— Oh, crêpage de chignon ?

— Même pas, Avery, elle n’en vaut pas la peine.

Je prends mon verre et fais valoir mes droits sur le transat à côté de Swarley.

Les garçons sont dans la piscine. Ils ont installé le filet par-dessus et jouent au volley dans l’eau. Bien sûr, le docteur tombeur joue seul. Il faudra sans doute au moins Caden et Dane pour le battre.

— Allez, les filles. Ramenez vos fesses ici, crie Caden.

Avery est légèrement soûle alors elle saute sans hésitation.

— Allez, Sam, me hurle-t-elle.

— Ça ira. En plus, si Claire ne joue pas, ce sera déséquilibré.

— Je joue, entends-je Claire dire tandis qu’elle marche vers sa chaise longue de l’autre côté de la piscine. Je dois juste me mettre de la crème solaire sur le dos. Lautner, tu veux bien ?

Il me lance un coup d’œil, mais je fuis son regard. Je refuse de lui donner satisfaction en montrant que j’ai entendu ce qu’elle vient de lui demander. Au lieu de quoi, j’attrape la bière posée à côté de ma chaise et la bois cul sec. Je ne sais pas trop à qui elle est, peut-être à Dane, mais je m’en fiche.

— Sydney Ann Montgomery, ramène tes fesses dans la piscine, répète Avery.

J’enlève ma jupe et tire sur mon haut. Je commence aussi à sentir les effets des margaritas et de la bière qui me montent à la tête. Je m’attache les cheveux en queue de cheval et fais une bombe dans la piscine. Lorsque je refais surface, Dane affiche un grand sourire et Caden et Avery rient en chœur.

— Sam est une véritable sirène.

Avery secoue la tête.

— Garçons contre filles ? demande Caden.

— Ce ne serait pas juste, intervient Lautner.

Il est en train d’appliquer de la crème solaire sur le dos de Claire. Je me souviens qu’il l’a fait pour moi à la plage, mais cela ne fait que m’énervé, maintenant. Je suis énervée qu’il le fasse, et je suis énervée d’être énervée.

— Lautner a raison. La dernière chose dont nous avons besoin, c’est trois ego masculins meurtris. Exactement, ce que nous obtiendrons après que nous, les filles, aurons botté vos fesses arrogantes de mâles.

Dans « nous, les filles », je n’inclus que moi et Avery, parce que je ne pense même pas que Madame indice 100 supporte l’eau.

— Ça marche ! dit Caden en nageant de l’autre côté du filet.

Dane hausse les épaules et suit Caden.

— Allez, les pétasses ! hurlé-je, un peu plus que pompette.

— Ah, j'adore la Sam bourrée. Elle est tellement plus drôle quand elle se met à parler comme un charretier, couine Avery, soûle.

Je ne suis pas bourrée – pas encore –, mais si Lautner ne retire pas ses mains de l'albinos, je vais m'enfiler de la tequila pure.

D'accord, je suis peut-être un peu soûle.

Ce match se termine en une humiliation cuisante, douloureuse et impitoyable. Comme prévu, Claire n'a été d'aucune aide. Elle applaudit même Lautner chaque fois qu'il marque contre nous. Dane, mon seul véritable allié, doit partir parce qu'il a reçu un appel à propos d'un caniche qui a mangé du chocolat. Claire est restée une heure de plus puisque Lautner lui a si gentiment appliqué une nouvelle couche de crème solaire après que nous sommes sortis de la piscine. Elle m'a fait savoir qu'elle louait l'appartement au-dessus de celui de Lautner. Alors tandis qu'il la raccompagne à la porte, je l'imagine lui rappeler le couvre-feu et d'éviter toute distraction qui pourrait l'empêcher de passer une bonne nuit de sommeil.

— Où est Lautner ? demande Avery, apparemment très confortablement installée sur les genoux de Caden.

Je prends une grande gorgée de bière.

— Il dit au r... evoir au doc... teur Labêtasse... Je veux dire, Lebrun.

Je glousse. Le trop-plein d'alcool réchauffe tout mon corps et j'ai du mal à penser avant de parler.

— Claire n'est qu'une amie, dit Caden, sans aucun doute pour défendre Lautner.

— Amie.

Je désarticule le mot comme si je le testais. Mes yeux sont fermés et je profite du soleil déclinant de l'après-midi.

— Oui, ils avaient l'air très *amis*, tous les deux.

— Qui semblait très amis ? dit la voix étouffée de Lautner à travers la brume qui entoure ma tête.

— Personne, répond rapidement Caden.

— Sydney est soûle. Elle ne sait pas de quoi elle parle.

— Je... ne suis *pas* soûle. T...Tu... uu est soûle, Avery.

— Je n'ai pas bu une goutte d'alcool depuis deux heures, grande sœur... C'est tout toi. Malheureusement, je te laisse. Caden m'a invitée à sortir ce soir.

Elle approche sa bouche de mon oreille.

— Ne m'attends pas, murmure-t-elle.

Merde, je n'arrive pas à garder les yeux ouverts, maintenant. Je pense qu'elle n'a pas à s'inquiéter que je l'attende.



Chapitre 8

13 juin 2010

— Aïe !

J'ai horriblement mal à la tête et la stupide lumière qui passe à travers ces fichus rideaux inutiles n'y est pas pour rien. Je suis vautrée de tout mon long sur le ventre. Je repousse les cheveux de mon visage et lève mes yeux plissés vers le réveil. Six heures cinq. J'essaie de bouger, mais mes jambes sont aussi lourdes que du plomb.

— Swarley.

La bouche pâteuse, je tousse et me rends compte qu'il est affalé sur mes jambes. Il saute du lit et fait son yoga matinal. Bien que je n'en aie aucune envie, je dois me lever. Je me sens étrangement déshydratée alors que ma vessie est sur le point d'exploser. Je grimace en m'asseyant et en balançant les jambes au bord du lit. *Qu'est-ce que...* Je suis nue. Malgré les protestations de ma nuque raide, je tourne brusquement la tête. Lautner est sur le dos et dort, mains sur son torse nu et une jambe hors des couvertures.

Nous avons certainement couché ensemble hier soir, mais je ne m'en rappelle plus. Mon Dieu, cela n'a pas pu être agréable. Ou alors cela l'a été. Il est possible que je sois coquine quand je suis soûle. Il a une expression apaisée, peut-être même... satisfaite. Je souris jusqu'à ce que je me lève, réprimant un gémissement. Je me masse fermement les tempes pour atténuer la douleur lancinante de ma tête et pour l'empêcher d'exploser.

Après m'être soulagée et lavée les mains, je penche la tête et je bois bruyamment au robinet. Le soulagement que me procurent les grandes gorgées d'eau froide est divin, tout comme les deux Advil qui suivront dans peu de temps, je l'espère. J'ai toujours un goût atroce dans la bouche. *Beurk !* J'attrape ma brosse à dents, fais gicler une noix de dentifrice sur ses poils usés et me brosse frénétiquement les dents.

Swarley a pris ma place dans le lit.

— Va-t'en, chuchoté-je.

Il glisse sa truffe sous mon oreiller et soupire.

— Tout de suite, Swarley, dégage !

Je le pousse et il me répond par un grondement sourd sans me regarder.

— Stupide clébard !

La maison compte trois autres lits et deux canapés, mais je veux être à côté de Lautner quand il se réveillera. Après ce qui a certainement été une nuit agitée et aventureuse, je n'ai aucun doute qu'il voudra se réveiller à côté de sa *sexy Sydney*. C'est un lit king size et, tandis que ma montagne de muscles en occupe la moitié, Swarley est roulé en boule au bord, ce qui me laisse un interstice confortable pour me glisser entre eux. Je me trémousse, nue, sous les couvertures, résistant à l'envie de botter les fesses de chien éduqué de Swarley. Je me mords la lèvre inférieure et soulève furtivement la couette pour jeter un coup d'œil à Lautner, Lautner tout entier. À ma grande surprise, il porte un short, bien qu'agréablement levé.

Tout à coup, je me sens un peu exposée. Je m'appuie sur un coude pour émerger, mais je suis devancée par les longs cils de Lautner qui papillotent, ses paupières s'ouvrant et révélant ses iris bleus qui me paralysent et m'assèchent le cerveau à tous les coups. Me glissant de nouveau sous la couette pour cacher ma poitrine, j'abandonne mon sourire timide.

— Bonjour, dit-il de sa voix rauque.

Je roule pour lui faire face, pliant le coude et appuyant la tête sur ma main tout en tenant le drap serré contre ma poitrine.

— Bonjour.

Serrant les poings, il s'étire les bras au-dessus de la tête et bâille. Mes lèvres s'entrouvrent et je passe ma langue sur l'inférieure en regardant ses muscles se bander et ondoyer à chaque mouvement.

— C'était une sacrée nuit, n'est-ce pas ?

Il affiche un grand sourire.

Je le savais ! Je serre les jambes en essayant de me rappeler ce qu'il s'est passé la nuit dernière. Son sourire est parlant. J'étais une déesse du sexe désinhibée. Maintenant, le seul inconvénient, c'est que je dois me montrer à la hauteur de quelque chose d'assez spectaculaire sans m'en souvenir. Je dessine ses abdominaux du bout des doigts.

— Ça, oui, ronronné-je d'une voix séduisante.

Il hausse un sourcil et se met sur le côté, dans la même position que moi.

— Disons simplement que j'espère, dans notre intérêt à tous les deux, que ça ne se reproduira pas avant longtemps.

Quoi ?

Je retire brusquement ma main de lui, comme s'il m'avait brûlée.

— Qu'est-ce que tu n'as pas aimé ?

Ses yeux expriment sa surprise.

— Euh... à peu près tout.

Je suis choquée, sans voix.

Il sourit légèrement.

— Enfin, sauf le strip-tease. C'était *divertissant*.

Je veux disparaître sous les couvertures et me désintégrer dans les affres de mon humiliation.

— J'étais si nulle ?

Ma voix est faible et je parle lentement, incrédule.

— Nulle est un euphémisme. J'étais soulagé quand tu t'es enfin endormie. Honnêtement, j'étais vraiment désolé pour toi. Si tu avais été dans ton état normal, tu aurais eu honte.

Il tend le bras et écarte quelques mèches rebelles de mon visage.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Après le strip-tease, les choses se sont un peu emballées, mais après tu t'es endormie, je t'ai déshabillée et j'ai fait ce que j'avais à faire.

Je n'arrive pas à croire qu'il dise cela. Certes, j'ai déjà connu des épisodes de sexe calamiteux, mais je ne reprocherais jamais ce genre de choses de manière aussi humiliante. Et quel genre de malade profite de quelqu'un d'inconscient ?

— Je crois que tu devrais y aller, dis-je d'un ton monocorde et contrôlé.

— Quoi ? Pourquoi ?

Lautner rejette la tête en arrière.

— Pourquoi ? Tu as vraiment besoin de me le demander ?

Je m'assieds sans lâcher le drap. Swarley doit sentir la tension parce qu'il saute du lit et sort de la chambre.

— Peut-être que tu as trop l'habitude de traîner autour de cadavres ou de trucs bizarres dans le genre, mais là d'où je viens, coucher avec quelqu'un d'inconscient, c'est du viol.

Mon cœur fait le marathon de New York dans ma poitrine et mon sang ne fait qu'un tour, mais le malade allongé à côté de moi a l'audace de rire.

— Oh mon Dieu, Sydney.

Il rit en me prenant par la taille comme il l'a fait quand nous étions à la plage.

Je rampe vers la place que Swarley a laissée chaude en tirant plus de couverture, augmentant la distance qui nous sépare. Je suis consternée de voir qu'il trouve cela si drôle.

— Oh, mon Dieu, Syd, nous n'avons rien fait. Après ta petite tentative de strip-tease, tu t'es vomie dessus puis tu t'es endormie. J'ai dû t'enlever le reste

de tes vêtements et te laver. Ensuite, après que je t'ai mise au lit, j'ai dû nettoyer le reste de tes bêtises et me doucher.

Dieu merci, je me sens complètement idiot. Je connais Lautner depuis onze jours maintenant et il m'a vu sous mon plus mauvais jour plus d'une fois.

Je secoue la tête.

— Pourquoi ferais-tu ça ? Je veux dire, sérieusement, que fais-tu encore ici ? La plupart des hommes prendraient leurs jambes à leur cou. Tu me connais depuis deux secondes et tu nettoies mon vomi et me bordes ?

Je remue les draps tout en me désignant.

— Quoique nue.

Je hausse un sourcil dans sa direction et il me lance un sourire narquois.

D'un mouvement vif et inattendu, il m'attrape par la taille et me fait tomber sur le dos, perdant le drap en chemin. Il plane au-dessus de moi, ses avant-bras de chaque côté de mes épaules.

— Je ne suis pas *la plupart des hommes*, Sydney, et toi...

Il soupire en secouant la tête, mais ne termine pas sa phrase.

— Je suis désolée, chuchoté-je.

Il frotte son nez contre le mien.

— Pour quoi ?

— Tout... Pour avoir trop bu, vomi partout, t'avoir laissé tout ça à nettoyer, et puis t'accuser de...

Il sourit largement et laisse une traînée de baiser le long de mon cou.

— Te violer inconsciente ? murmure-t-il contre ma peau.

J'entrelace mes doigts dans ses cheveux et ferme les yeux alors que ses mains enflamment ma peau.

— Oui, ça.

Sa bouche trouve la mienne. Nos langues glissent paresseusement l'une contre l'autre, s'entrechoquant doucement. Son torse est assez proche pour que mes tétons durcissent sous la caresse de sa peau. Je gémiss et effleure ses épaules de mes mains, qui descendent ensuite dans son dos, mes doigts s'enfonçant dans sa peau ferme. Il se décale, maintenant niché entre mes jambes. Je plie les genoux et détends les muscles de mes jambes pour son confort. Notre baiser s'approfondit. Il plonge sa langue profondément dans ma bouche tout en roulant des hanches, permettant ainsi à son érection dure comme la roche de se presser pile là où j'en ai besoin. Je gémiss et rejette mes hanches en avant, jurant en silence contre son fichu short.

— Enlève ton short, dis-je en interrompant notre baiser.

Ses mains effleurent mes hanches, passent le long de mes côtes et sur mes seins. Elles caressent mes tétons tandis que sa langue dessine le contour de ma mâchoire jusqu'à mon oreille où ses dents frôlent mon lobe.

— Pas le temps pour ça. Je dois y aller, me murmure-t-il à l'oreille.

— Quoi ?

Ma voix est un gémissement pathétique et désespéré. J'enfonce mes ongles dans son dos presque jusqu'au sang.

Je sens son corps s'agiter quand il rit. Il m'attrape les bras, détachant ainsi mes ongles de son dos, et les immobilise au-dessus de ma tête. Je tortille des hanches dans une tentative de le faire rester, mais il plaque fermement son bassin contre le mien, mettant fin à mes trémoussements. Ses iris bleus scintillent et il affiche un sourire railleur.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de dévorer chaque centimètre de ton petit corps sexy jusqu'à ce que tu demandes grâce... Mais je dois y aller.

Merde ! Demander grâce ?

Je suis complètement épuisée et ma poitrine tourne à plein régime pour me fournir l'oxygène dont j'ai tant besoin. Mon intimité fond sous la chaleur de son membre d'acier enfoncé entre mes cuisses, à l'aine.

— Où vas-tu ?

Il me maintient clouée au lit, nue, sous son corps merveilleusement ferme. Il a attaqué ma bouche avec sa langue experte, forcé ses hanches dans mon intimité brûlante, mouillée et fait s'ériger mes tétons... mais il doit partir ? Merde !

Sa bouche s'écrase contre la mienne et il me mord la lèvre inférieure, la tirant lentement entre ses dents.

— Pas de moue. Je me rattraperai plus tard.

J'ai à peine le temps de cligner des yeux qu'il est hors du lit, en train d'enfiler son tee-shirt. Je baisse les yeux sur mon corps nu et attrape les couvertures pour m'en recouvrir, mais il les fait voler et secoue la tête en guise de mise en garde.

— J'ai dix-neuf jours pour contempler ton corps extraordinairement sexy. Tu pourras le couvrir en juillet.

Il sourit et va dans la salle de bain.

— Hum !

Je rampe hors du lit et le suis.

Il se regarde dans le miroir tout en s'ébouriffant les cheveux, ce qui est ridicule parce qu'il rend les cheveux ébouriffés sexy. Je presse ma poitrine nue contre son dos et enroule mes bras autour de lui, les glissant sous son tee-shirt.

— Je ne peux pas te faire changer d'avis ?

Il rit et se retourne, ses yeux caressant mon corps nu comme un pinceau délicat glissant sur une toile. Je suis bien dans ma peau, mais généralement pas au point de laisser quelqu'un me regarder fixement nue. Mais Lautner me fait me sentir magnifique. Ce n'est pas du désir, c'est plus que cela. Et je sais ce que c'est. C'est la manière dont je regarde une œuvre d'art et y vois quelque chose que personne d'autre ne voit.

Il m'attire à lui et glisse ses grandes mains dans le bas de mon dos et sur la courbe délicate de mes fesses.

— Sans aucun doute, tu pourrais. C'est exactement pour ça que je dois m'en aller.

Il dégage mes cheveux de mes seins et les repousse derrière mes épaules.

— Mmm, mmm, mmm, dit-il en secouant la tête. Toi et ta longue chevelure noire de déesse sexy qui cascade sur ta peau parfaite. Mon Dieu, je dois sortir d'ici.

Il se penche et effleure mes lèvres des siennes.

— Je te vois plus tard, ma belle déesse.

Il sort, me laissant les bras ballants et prise de vertige.

Je me secoue pour dissiper son sort, attrape mon peignoir et lui cours après. Il est devant la porte d'entrée, en train de mettre ses chaussures et de parler à Swarley quand j'arrive en haut de l'escalier.

— Tu n'as jamais dit où tu allais... et comment je te contacterai ?

Il lève les yeux et me lance un sourire charmant.

— J'ai golf avec mon père dans trente minutes. C'est son anniversaire.

Il me fait un clin d'œil en ouvrant la porte.

— Regarde ton portable, beauté. À plus.

Promener Swarley et écouter Avery raconter *chaque* détail de sa nuit avec Caden m'a empêché de penser à docteur Sexy et à sa présence source de distraction dans ma vie. Je suis à côté de la plaque. Aussi fou et dérangé que cela puisse paraître, j'avais besoin que Lautner soit le type tordu qui profite de moi sans scrupule, dans l'état où j'étais hier soir. J'ai vingt-trois ans et je travaille pour mon avenir – mes rêves. Je veux me marier et avoir des enfants, mais pas avant au moins dix ans. La pire chose qui pourrait m'arriver serait de trouver la bonne personne au mauvais moment. J'aime Lautner... beaucoup, peut-être trop. C'est inquiétant.

— Qu'est-ce que tu as, Sam ? demande Avery en repoussant ses lunettes sur son nez pour me regarder par-dessus.

Je me mets sur le ventre et défais mon haut pour ne pas avoir de marques de bronzage.

— Je ne t'ai pas suivie.

— Je viens de passer l'heure qui précède à tout te raconter sur Caden, la boîte et le restaurant horriblement cher dans lesquels il m'a emmenée, et le sexe dément qui a suivi, et tu ne m'as pas encore servi le discours de grande sœur. Qu'est-ce qui se passe ?

Je hausse les épaules en la regardant du coin de l'œil.

— Peut-être que j'ai laissé tomber. Mince, tu as couché avec la moitié de L.A., ce n'était qu'une question de temps avant que tu n'explores de nouveaux territoires.

Je ris parce que je sais ce qui va suivre.

— Garce !

Elle essaie d'avoir l'air outrée, mais elle sait que c'est inutile avec moi.

— Tu pars dans quelques jours et Caden le sait. Alors si vous êtes tous les deux d'accord avec... le *sexé récréatif*, qui suis-je pour juger ?

Elle rit.

— Oui, surtout avec le petit spectacle d'hier soir.

Je me redresse sur les coudes.

— À quoi fais-tu référence, exactement ? Tu n'étais pas là, hier soir.

— Lautner a appelé Caden pour me demander ce qu'il devait donner à manger à Swarley. Je lui ai demandé comment tu allais et il m'a dit que tu t'étais endormie, mais pas avant de l'avoir engueulé parce qu'il a mis ses mains partout sur le docteur *Poufiasse*.

— Quoi ?

Je me redresse pour de bon et m'assieds en relaçant mon haut.

— Je n'ai pas fait ça !

— Eh bien, je n'étais pas là pour en témoigner, mais je le crois parce que tu étais en pleine poussée alcoolique de jalousie avant que nous partions. Pourquoi crois-tu que tu étais tellement soûle ?

— Oh mon Dieu !

Je laisse tomber ma tête dans mes mains.

— Tu l'as dans la peau, sœurette. Lautner pourrait tout remettre en question.

Je relève brusquement la tête et la secoue.

— Certainement pas. Il est sympa et bon au lit.

C'est un génie du sexe !

— Mais il ne pourrait pas tout remettre en question. Une catastrophe naturelle

ou un accident de voiture qui me transformerait en légume remettrait tout en question. Aucun *homme* ne remettra jamais rien en question.

— Hum, répond-elle.

Je plisse les yeux et soupire avant de rentrer, le pas lourd.

Il est dix-huit heures et Avery est encore sortie avec Caden. Je suis surprise de ne pas avoir encore eu de nouvelles de Lautner, et je me gronde intérieurement de m'en préoccuper. Après avoir traîné sur l'ordinateur et zappé sur toutes les chaînes, j'attrape mon portable et vérifie s'il est vraiment dans mes contacts. Oui, il y est. *Lautner Sullivan*. J'ai son numéro, son adresse et son e-mail. Il s'est visiblement amusé avec mon portable après m'avoir baignée et couchée nue. Je me demande ce que ce fouineur a fait d'autre.

Je pose mon portable sur le comptoir et le fixe.

— Contente-toi de l'appeler, ce n'est rien. Non, attends qu'il t'appelle, si ce n'est rien. Ou fais-toi interner dans l'hôpital psychiatrique le plus proche parce que tu te parles beaucoup trop à toi-même. Argh !

Je hurle et passe mes mains dans mes cheveux. C'est de la folie. Même quand mon connard de copain m'a dépucelée et s'est enfui, je ne me tracassais pas autant que maintenant à propos de ce stupide coup de fil.

— Et merde !

Je l'appelle et me sens horriblement nerveuse en entendant sonner. Sa bouche a exploré chaque centimètre de mon corps nu. Alors pourquoi est-ce que je tremble littéralement avec le portable à l'oreille ?

— Allô ?

Il a la voix vaseuse.

— Euh, je t'ai réveillé ?

J'enroule nerveusement mes cheveux autour de mon index.

— Oui, mais je devais me lever.

Il se racle la gorge pour s'éclaircir la voix.

— Mince, désolée. Dure journée ?

Il rit.

— Longue nuit avec une fille bourrée et partie de golf matinale avec mon père, suivie par un déjeuner au club.

— Oui, à propos d'hier soir... On m'a rapporté que j'ai peut-être dépassé les bornes et *fait et dit* des cho...

— Vraiment ? Comme...

Je n'arrive pas à croire qu'il va me le faire dire. Il est tellement déconcertant.

Il nettoie le vomi de la fille bourrée, dévoilant sa gentillesse, et l'instant d'après, il tente de m'humilier. Bon, c'est vrai, je me débrouille très bien pour me ridiculiser toute seule.

— *Comme* trop boire, pour commencer, et peut-être ensuite avoir donné l'impression que j'étais... jalouse de Claire, ou docteur Brown.

— Tu veux dire docteur Poufiasse ?

Merde !

— Ou... je veux dire... non, pas docteur Poufiasse. Je ne me souviens pas l'avoir appelée comme ça, mais si je l'ai fait, j'en suis désolée. Je ne le pensais pas.

Je le pensais certainement.

— Ne t'en fais pas, Syd. Je te trouve adorable quand tu es toute jalouse.

— Je n'étais pas jalouse ! m'exclamé-je d'une voix aiguë.

— Euh... ton strip-tease s'appelait « Là où les mains de Lautner n'auront plus jamais le droit de se poser s'il ne les garde pas loin du docteur Poufiasse ».

Tuez-moi maintenant et ne laissez plus une seule goutte d'alcool passer le seuil de mes lèvres.

— Alors, comment s'est passé le golf ?

Lautner rit.

— Je suppose que nous avons fini de parler d'hier soir ?

— Ça ne sert à rien puisque c'est ta parole contre la mienne, à moins que Swarley se mette à me vanter les avantages du Crédit mutuel.

— Mon Dieu, tu es un sacré numéro. Alors, pourquoi m'appelles-tu ?

— Oh... Juste pour...

— Je plaisante. Je sais pourquoi tu appelles.

Ah oui ? *Moi-même*, je ne sais pas réellement pourquoi je l'ai appelé, alors comment pourrait-il savoir ?

— Ah oui ?

— Je t'ai laissée tout excitée ce matin et tu as besoin de moi.

Sa voix dégouline d'assurance, ou probablement d'arrogance.

— Quoi ? Non, ce n'est pas... hum...

— Pardon, chérie. Je ne me suis pas rendu compte à quel point tu serais tendue maintenant. Mince, tu n'arrives même pas à formuler une pensée cohérente. Déshabille-toi, je suis là dans dix minutes.

— Lau...

Il m'a raccroché au nez !

— Salut.

J'ouvre la porte avec un sourire niais.

Les yeux bleus de Lautner m'inspectent.

— Je dois être en avance.

Il croise les bras.

Je me retourne et me dirige vers la cuisine, entendant la porte se fermer derrière moi.

— Que veux-tu di...

Mes pieds quittent le sol et je pousse un cri perçant quand l'air de mes poumons est expulsé et que Lautner monte les marches deux à deux.

— Lautner ! crié-je.

Il me laisse tomber sur le lit et retire son tee-shirt.

— « Déshabille-toi »... Est-ce que ça a coupé ?

Je secoue la tête en me délectant des muscles impressionnants de son torse et de ses abdominaux dessinés.

— Tu es venu jusqu'ici pour du sexe ? chuchoté-je.

Il laisse tomber son short et son érection jaillit. J'écarquille les yeux et halète. *Mon Dieu !* Il ne portait rien en dessous. Je suis paralysée, mais pas pour longtemps. Il m'attrape les chevilles et me tire au pied du lit tout en me redressant et en m'enlevant mon haut.

— Je suis venu jusqu'ici pour toi. Mais soyons honnêtes, tu y as pensé toute la journée.

Il me déshabille et ses gestes frénétiques s'arrêtent. Des iris bleus courent sur mon corps. Il se tient devant moi, chacun de ses muscles parfaitement ciselés, chaque centimètre de son corps dur comme de la pierre, à l'exception de son visage. Il est doux, lèvres entrouvertes et yeux cernés comme s'il était ivre de moi. J'inspire profondément et brise le silence.

— Alors comment ça marche pour toi, le corps à 0 % de matière grasse ?

Mon commentaire lui tire un sourire au coin des lèvres et ses yeux dansent de malice. Il s'agenouille et m'attrape le pied, puis en caresse la plante fermement et délicieusement avec son pouce.

— Comment ça marche pour toi, le truc de déesse-sexy-que-toutes-les-filles-de-ton-école-devaient-détester ?

Je m'allonge et gémiss de plaisir tandis que ses mains magiques travaillent tous les muscles de mes pieds en remontant lentement sur mes jambes.

— Je te l'ai dit, j'étais un garçon manqué à l'école. Je n'avais rien de sexy, à moins que les genoux éraflés, les coudes couverts de croûtes et les cheveux

chlorés t'excitent.

Ses lèvres effleurent mes genoux.

— *Tout est sexy chez toi.*

Ma poitrine se serre et s'enflamme. Je me sens rougir.

— Embrasse-moi.

J'adore sentir son sourire contre ma peau avant même de le voir.

— Patience, Sydney.

Il me retourne et ma peau picote sous les douces caresses de ses lèvres et de ses mains.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmuré-je.

— Je te mémorise.

Je sens son souffle sur mon dos tandis qu'il écarte mes cheveux de mes épaules.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas m'abandonner et que j'aurai l'impression d'avoir rêvé tout ça. Je veux...

Il embrasse mon cou.

— ... me souvenir...

Il embrasse mon sein.

— ... de chaque...

Il embrasse la courbe délicate de ma hanche.

—... détail.

— Lautner ? soufflé-je, la voix tremblante.

— Hmm ?

Sa bouche vibre dans le creux de mon dos tandis que ses doigts dansent le long de mes bras.

— Ne fais pas ça.

Ma voix se brise.

Il s'immobilise et je roule sur le dos, attire son visage contre le mien et passe mes mains sur son visage mal rasé. Clignant des yeux, je réprime des émotions indésirables et secoue la tête.

— S'il te plaît, ne fais pas ça.

Son regard parcourt mes lèvres, mes cheveux, mes joues et croise finalement le mien. Il hoche la tête et me fait un sourire rassurant qui n'atteint pas ses yeux. Sans un mot, il prend un préservatif et le déroule sur lui. Le silence qui nous entoure est assourdissant, mais la boule dans ma gorge m'empêche de parler. Ses lèvres attaquent les miennes avec une urgence renouvelée. Le désespoir

m'envahit tandis que sa langue plonge profondément dans ma bouche et se presse fermement contre la mienne, ses mains réclament mes seins et font se dresser mes tétons.

Il est passé de l'animalité maîtrisée, traquant sa proie, au prédateur s'emparant de ce qu'il veut avec un désir insatiable. Nous envahissons le lit, roulant dans les draps défaits. Mon corps s'efforce de suivre chacun de ses élans d'intensité croissante. Il gronde comme je l'attrape par les cheveux et le son guttural qu'il lâche me fait tirer plus fort encore.

— Lautner...

Je soupire quand il met mes bras au-dessus de ma tête et passe lentement sa langue sur mon téton.

— Aah ! dis-je lorsqu'il le prend dans sa bouche, effleurant ma chair sensible de ses dents.

Ses mains descendent sur mon ventre et mes jambes s'écartent, invitation à son toucher. Mais ses mains s'accrochent fermement à mes abdominaux, ses doigts écartés sur ma peau frémissante. Mes bras sont toujours prisonniers de la poigne puissante de son autre main et je dépéris sous lui. Il me dévore à son rythme, atrocement lent, sans jamais perdre son contrôle total sur moi.

Les tiraillements et taquineries que subissent mes tétons sont trop pour moi. Mes nerfs s'embrasent sous ses doigts et toute cette intensité s'accumule en un seul endroit... qui n'est qu'à quelques centimètres de sa main.

— Lautner ! le supplié-je.

Mes bras se débattent sous sa prise tandis que son bassin s'agite sur le lit à la recherche de toucher, n'importe lequel.

— Sydney, tu me rends fou, souffle-t-il dans mon cou.

Je le rends fou ? Même... pas...

Il libère mes bras et je ne perds pas de temps à agripper son dos pour rapprocher son corps du mien. En vain. Je ne suis pas de taille face à sa force.

Ce sera sous ses conditions. Avant j'espère que je perde toute dignité et commence à le supplier et l'implorer.

Il lève ma jambe et la met sur son épaule alors que ma respiration s'arrête en même temps que mes muscles s'étirent. Je ne suis pas contorsionniste et son postulat audacieux, selon lequel il peut me tordre dans tous les sens et dans des positions les plus folles, me prend par surprise. Je n'ai pas le temps de me concentrer sur ma souplesse parce que ma tête explose lorsqu'il glisse deux doigts dans mon intimité ruisselante.

— Oh mon Dieu.

Je rejette la tête en arrière et gémis.

Je veux voir ses yeux envahis par la luxure, mais je peine à ouvrir les miens alors que ses doigts se fraient un chemin en moi. Il les retire, s'immobilise et je force mes yeux à s'ouvrir. Je le sens à mon orée et l'anticipation m'hypnotise ; la façon dont il me regarde et exige silencieusement toute mon attention tandis qu'il s'enfonce en moi. Je me mords la lèvre inférieure à en avoir mal tout en essayant de me détendre pour le recevoir entièrement.

— Mon Dieu, c'est la perfection, Syd.

Il gémit en se figeant, enfoui en moi.

Passant la langue sur les marques de dents de mes lèvres, je hoche rapidement la tête plusieurs fois. C'est la perfection.

Je retrouve mon souffle et le tire à moi. Nos langues imitent nos hanches comme nous aspirons et gémissons dans la bouche de l'autre. Il se retire puis entre à nouveau en expirant. Je laisse le moment me consumer et ne pas se précipiter, bien que chacune des autres parties de mon corps le désire frénétiquement. Il relâche ma jambe et mes muscles soupirent de soulagement. La bascule puissante de ses hanches est un flux et reflux érotique et, malgré mes efforts pour me retenir, mes jambes emprisonnent sa taille et mes doigts tourmentent ses cheveux. Je sens ses muscles se tendre contre mon corps et son membre gonfler en moi. Il perd lentement le contrôle et chaque poussée menace de me faire basculer.

— Laisse-toi aller, Sydney, grogne-t-il en luttant pour garder le contrôle, mais il le perd et se fige profondément en moi, lâchant un filet de jurons comme pour se punir de ne pas s'être retenu un peu plus longtemps.

Ses hanches décrivent des cercles en moi et c'est tout ce qu'il me faut... Je jouis aussi.

— Oh mon Dieu, Lautner ! m'écrié-je, en enfouissant mon visage dans son cou, suçant et mordant sa peau tendue tandis que des vagues d'euphorie indescriptible se propagent dans tout mon corps.

Il s'écroule sur moi, ce qui ne m'aide pas à réalimenter mes poumons en oxygène, mais je suis trop comblée pour m'inquiéter de quelque chose d'aussi trivial que l'air.

Je ne sais pas combien de calories brûlées cela fait, mais certainement beaucoup. Nous sommes tous les deux en sueur et je suis affamée.

— C'était...

Le monceau de quatre-vingt-dix kilos de poids mort sur moi respire au creux de mon cou.

— Sextaculaire.

Je glousse.

Son corps est secoué par son rire et je le sens hocher la tête. Un courant d'air passe entre nos deux poitrines quand il se redresse. Je peux à peine bouger les jambes. Je pense qu'elles ont définitivement pris la forme de son bassin. Les muscles contractés de ses fesses au vent, il va dans la salle de bain et en revient sans le préservatif.

— Je meurs de faim, mais je ne pense pas avoir l'énergie de descendre les escaliers pour aller me chercher à manger, dis-je, allongée, nue, sans force et sans complexe, sur le chaos de draps qu'est le lit.

— Hmm, eh bien, ça pourrait être un problème.

Il s'assied au bord du lit, le dos tourné vers moi.

Je ne résiste pas à l'envie de passer ma main sur ses muscles ciselés.

— Un problème ?

Il se retourne avec un sourire diabolique et un emballage de préservatif à la main, qu'il jette sur l'oreiller.

— Oui... Un problème. Je n'en ai pas encore fini avec toi.

Des bras puissants me posent sur ses genoux.

Nous sommes face à face et mes yeux s'écarquillent d'excitation.

— Ah non ?

— Loin de là.

La faim s'est évaporée. Je me suis délectée de Lautner pendant presque deux heures. Maintenant, je me tiens devant la porte d'entrée, un long tee-shirt sur le dos et les cheveux en désordre typiques de l'après-sexe. Les au revoir craignent ! Mais je dois m'y faire.

— Ta blouse est-elle repassée pour ton premier jour, docteur Sullivan ?

Il caresse mes lèvres de son pouce et sourit.

— Quelque chose comme ça.

— Alors... je te verrai avant de partir, pas vrai ?

J'essaie de ne pas avoir l'air nerveux ou désespéré, mais je n'arrive pas à être naturelle.

— J'aurai quelques heures libres à un moment ou un autre. Où vas-tu, après ?

— Paris.

Je ne suis pas aussi enjouée que je devrais l'être. Je rêve d'aller en France et de visiter le Louvre depuis mon premier cours d'arts au lycée. Je maudis Lautner de ternir mon enthousiasme.

Il me relève le menton.

— Je suis heureux pour toi. Tu vas en voir plus sur le monde en un an que la plupart des gens dans leur vie entière. Je suis certain que ta mère serait fière de toi.

Je mords mes lèvres tremblantes et hoche la tête.

— Je t'appellerai.

Il presse ses lèvres contre les miennes.

— Au revoir.

J'inspire profondément et expire, luttant pour garder mon calme.

Je n'arrive pas à me détacher de la porte. Même après que ses phares ont disparu dans la nuit, je continue à fixer l'obscurité.



Chapitre 9

14 juin 2010

Si je n'ai jamais passé une nuit douce-amère, ce fut la nuit dernière. J'ai pris un milliard de photos de Lautner et quelques-unes de nous deux. Il y a nous deux au lit, nus, mais les photos sont magnifiques et d'un érotisme de bon goût. La moitié d'entre elles sont des gros plans de son visage. Je crois que j'ai réussi à capturer presque tous les muscles de son corps. Elles se vendraient très bien dans des banques d'images, ce que j'ai déjà fait auparavant, mais je ne vendrai pas celles-là. Elles ne sont que pour le plaisir de mes yeux.

Je suis au paradis des yeux bleus en les parcourant sur mon ordinateur tandis que Swarley, exténué, est échoué à côté de la fenêtre, où il prend un bain de soleil. Notre jogging de cinq kilomètres était exactement ce qu'il nous fallait, à tous les deux. Mes muscles me font un peu mal ce matin et mes parties intimes sont glorieusement irritées. Elles seront au repos forcé, et nécessaire, que je le veuille ou non. L'internat de Lautner est astreignant et le temps... n'est pas en notre faveur.

— Hé, Sam ! appelle Avery depuis la porte d'entrée.

— Ici, Avery, crié-je de la table de la cuisine.

Elle entre en ondulant comme un cygne gracieux, les yeux rêveurs et le sourire radieux.

— Sydney...

Je hausse un sourcil méfiant. Avery ne m'appelle pas Sydney. Quelque chose ne va pas.

— Je suis amoureuse.

Quoi ?

— J'espère que tu parles d'un sac à main ou d'une paire de chaussures et pas de...

— Caden.

Elle soupire et ferme les yeux.

— Nous sommes lundi, Avery. Tu le connais depuis moins de quarante-huit heures. Tu déliras.

Je balaie son caprice de la main et reprends ce que je faisais.

Elle ouvre brusquement les yeux et les plisse dans une grimace mécontente.

— Je ne délire pas.
Elle passe derrière moi, regardant par-dessus mon épaule.
— Putain de merde ! Est-ce que c'est...
— Rien.
Je ferme mon ordinateur d'un coup sec.
— Oh... Mon... Dieu. Ce sont des photos de Lautner.
Elle grogne.
— C'est toi qui délires, Sam.
Je vais chercher du raisin dans le réfrigérateur et en gobe un.
— Je ne suis pas amoureuse, marmonné-je.
— C'est pour ça que tu délires. Tu as trouvé *le bon* et tu es trop aveugle et têtue pour le voir.
— Tais-toi, Avery. Il commence son internat aujourd'hui et je pars dans deux semaines. Je ne sais même pas si je le reverrai un jour.
— Mince, Sam. Oui, il commence son internat, il ne s'engage pas dans l'armée. Tu le reverras. En plus, tu n'as rien compris à ce que je veux dire.
— C'est-à-dire... ? répliqué-je, exaspérée.
— Tu es amoureuse de Lautner.
Je m'apprête à l'interrompre, mais elle secoue la tête et lève son index.
— Tut, tut... Laisse-moi terminer. Sam, tu ne peux pas blâmer le destin ni le contrôler. Tu aurais pu trouver un travail à L.A. plus près de moi, mais ensuite tatie Elizabeth t'a appelée et ce travail est tombé du ciel. Destin. Puis Lautner arrive ici par *erreur*. Destin. Et il est parfait pour toi. Il est cultivé, sportif, drôle et canon... et il t'adore. C'est le destin, Sam. Tu ne peux pas planifier toute ta fichue vie. On ne peut pas avoir ce genre de contrôle sur l'univers.
Je compte mentalement les heures restantes avant qu'Avery ne reprenne sa voiture pour L.A.
— Tu t'attends vraiment à ce que j'écoute quelqu'un qui n'a jamais eu de relation de plus d'une semaine et qui vient de rentrer il y a dix minutes pour m'annoncer son amour pour un type rencontré il y a deux jours ? Franchement, Avery. Sérieusement ? Je vais prendre une douche en haut.
— Tu vas quitter la Californie dans deux semaines le cœur brisé et tu le sais !

15 juin 2010

Lautner m'a écrit la nuit dernière. Il dit que son premier jour s'est bien passé, mais que ce fut long. Je ne lui ai pas parlé de la déclaration d'amour complètement folle de ma sœur à destination de son meilleur ami, à cause de

laquelle nous sommes restées au bord de la piscine en silence presque tout l'après-midi, jusqu'à ce qu'elle parte rejoindre Caden pour le dîner. Je ne lui ai pas non plus dit que Swarley et moi avions rendez-vous au parc à chiens avec Dane et ses Jack Russell, Salt et Pepper, pour jouer. Il m'a donné les billets de baseball pour le match de demain.

Pour Avery et moi, ce sera notre dernier tour de piste avant qu'elle rentre à L.A. Malgré son insistance récente à propos de mes sentiments pour Lautner, au fond de moi, je sais qu'elle me manquera. Caden a pris un jour de congé pour le passer avec Avery. Je suppose que cela doit vouloir dire quelque chose, mais d'après ce que m'a dit Lautner à propos du passé de Caden, je n'accorderais pas trop d'importance à ce geste.

Le dîner se compose de pâtes et de salade pour une personne et d'une bonne bouteille de Pinot Grigio local, sur la terrasse éclairée par les torches tiki, John Legend résonnant dans les haut-parleurs. Peu importe à quel point j'ai pu être seule au cours de la dernière année, je ne me suis jamais sentie seule... jusqu'à Lautner. Et je déteste cela. Le temps que je vide la moitié de la bouteille, je me déteste parce qu'il me manque. Une fois la dernière goutte bue, mon corps baigne dans un chaud bourdonnement et je déteste qu'Avery ait raison. Je vais quitter Palo Alto, le cœur brisé. Je hais le mauvais timing. Je hais l'idée du destin. Je hais me sentir si perdue. Mais surtout, je hais mon cœur qui a trahi ma raison.

16 juin 2010

Indice numéro un que je perds la boule... Je me réveille étreignant Swarley. Elizabeth et Trevor ne seront pas contents de constater que j'ai fait de leur chien un véritable petit garçon.

— Allez, Swarley. Jogging et puis le petit-déjeuner.

Lorsque j'ouvre la porte d'entrée, je suis d'abord folle de joie puis une pointe de déception me frappe tout aussi vite. Un superbe bouquet de fleurs, un gobelet de boisson chaude et un sac de pâtisserie... mais pas de Lautner. Il y a une note avec les fleurs.

Il est tôt, tu devras sans doute réchauffer le thé. Je ne voulais pas te réveiller... oublie ça... je VOULAIS te réveiller, mais je ne serais jamais arrivé à l'hôpital à l'heure. Et si je disais que tu me manques plus que tu ne le devrais ?
~Lautner

— Aïe, Swarley, dis-je, une main protectrice sur le cœur. Qu'est-ce que je peux y faire ?

Nous courons encore plus dur que d'habitude, puis je cède à ma galette et mon chai tea latte tiède qui est toujours aussi bon. J'envoie un message à mon nettoyeur de piscine préféré.

C'était délicieux, merci ! Et si je disais que j'aurais aimé que tu me donnes l'occasion de te mettre en retard au travail ? ~Sydney

Je suis surprise par la rapidité de sa réponse. Mais elle me fait sourire.

Mmm... Et si ?

Avery et moi passons la journée à San Francisco : shopping, déjeuner et un très bon match des Giants. La tension entre nous s'est atténuée. Je ne reconnais toujours pas ouvertement mes possibles sentiments ambigus envers Lautner, ni devant Avery et certainement pas devant lui.

— Alors, tu vois Caden ce soir ? demandé-je sur le chemin du retour.

— Oui. Je passe la nuit chez lui et puis je reviens demain matin pour te dire au revoir avant de rentrer à L.A.

— J'hésite à remettre ça sur la table, mais t'a-t-il dit qu'il t'aime ?

Elle hausse les épaules tout en slalomant entre les voitures comme une pilote de course.

— En quelque sorte.

— En quelque sorte ? Comment peux-tu dire à quelqu'un que tu l'aimes en quelque sorte ?

Son petit sourire est assombri par le froncement tendu de son nez.

— Eh bien, il l'a dit une fois pendant...

Je lève les yeux au ciel.

— Au lit ? Pas vrai ?

Elle hoche la tête.

— Oui, mais il ne l'aurait pas dit s'il ne le pensait pas, pas vrai ?

Je ne peux pas contenir mon rire.

— Oh, Avery... Si c'était dans le feu de l'action, ça n'a probablement aucune valeur. Est-ce qu'il l'a dit un peu avant ou crié pendant qu'il jouissait ?

— Ne te moque pas de moi !

Elle essaie d'être sérieuse, mais je vois ses lèvres frémir comme elle essaie de réprimer un sourire.

— Pendant qu'il jouissait. Il a dit : « Putain, je t'aime, Avery ».

— Avery, je t'ai vue au bord de l'orgasme en mangeant une truffe au chocolat, et si je me souviens bien, tu lui as aussi déclaré ton amour.

— Pourquoi est-ce que tu gâches tout ?

Elle fait la moue.

— Je n’essaie pas de gâcher quoi que ce soit. S’il le redit, entièrement habillé, avant que tu partes demain, alors je pense que tu auras de quoi espérer. Mais sinon...

— Alors tu penses que je devrais attendre avant de démissionner et de déménager à San Francisco ?

Nous rions en chœur et je suis heureuse qu’elle se rende compte du ridicule de la situation.

— D’accord, à ton tour. Où en êtes-vous, toi et Lautner ?

— Avery...

— Ne me « Avery » pas. Sam, je ne suis pas idiote. C’est plus que du sexe.

Je regarde à travers la vitre le paysage gagner en familiarité. Nous sommes presque arrivées.

— Je l’aime... beaucoup. C’est simplement le mauvais timing pour nous deux. Ce sera difficile de quitter Palo Alto dans deux semaines, mais... c’est la vie, c’est tout.

17 juin 2010

Fort à propos, Dane nous croise, moi et Swarley, pendant notre jogging. Je savais que c’était possible étant donné notre réveil matinal, mais je ne cherche plus à l’éviter. En fait, je suis contente de le voir.

— Hé, Dane. Merci encore pour les billets. Nous nous sommes bien amusées.

— Et ils ont gagné, ajoute-t-il en s’essuyant le front avec le bras et en ralentissant pour rester à mon niveau.

Je souris.

— Oui, ils ont gagné.

— J’ai regardé le match à la télévision, mais toi et Avery n’êtes pas passées sur l’écran géant.

— Ce qui est surprenant, car Avery portait sa tenue sexy des Giants et faisait de la concurrence à leur mascotte.

— Je suis certain que c’était le cas, rit-il.

Nous courons un moment en silence jusqu’à la maison de Dane.

— Tu as le temps d’entrer prendre quelque chose à boire ? demande-t-il.

Je tortille ma queue de cheval et me tords les lèvres. Je pars bientôt et rien ne changera cela, alors je décide de juste en profiter et de ne pas analyser chaque stupide petite décision.

— Bien sûr, mais je ne peux pas rester. Swarley va bientôt réclamer son petit-

déjeuner.

— Ça me va. Je dois sauter dans la douche et aller au boulot dans une heure, alors je te mettrai dehors dans un quart d'heure de toute façon.

Il me fait un clin d'œil.

— Quelle hospitalité !

Nous laissons Swarley refaire connaissance avec Salt et Pepper dans le jardin.

— Ta maison est magnifique. Elle semble assez ancienne de l'extérieur, mais manifestement, tu l'as beaucoup rénovée à l'intérieur.

— Elle a été construite dans les années soixante. Je l'ai achetée aux premiers propriétaires quand ils sont partis en maison de retraite. Eau, eau de coco, jus d'orange...

— De l'eau, merci.

Il me tend une bouteille d'eau et me conduit sur la terrasse avec les chiens.

— Bref, en gros, j'ai refait tout l'intérieur pièce par pièce. Les derniers propriétaires ne la rénovaient que quand il le fallait.

— Quand tu dis « je », tu veux dire que tu l'as fait toi-même ou que tu as engagé quelqu'un pour le faire ?

Dane avale d'un trait le reste de son jus d'orange.

— J'ai tout fait sauf l'électricité et la plomberie.

J'écarquille les yeux.

— Tu as de sacrées compétences.

— Internet.

Il sourit.

— Tu peux y trouver des tutoriels vidéo pour tout ce que tu veux. Mon père m'a aussi beaucoup appris quand j'étais plus jeune.

Swarley se précipite sur moi et s'assied sur mon pied.

— Hmm, quelqu'un a faim.

Je parle à Swarley comme s'il était un enfant.

— Où vas-tu après Palo Alto ? demande Dane.

— À Paris. J'ai toujours voulu aller là-bas plus que tout autre endroit dans le monde et j'y vais enfin.

— Et Lautner ? demande-t-il d'une voix prudente.

Je revisse le bouchon sur ma bouteille vide et regarde les chiens se poursuivre.

— Lautner a commencé son internat lundi. Trois années difficiles l'attendent.

— Et toi ?

Je croise son regard et souris avec un haussement d'épaules résigné.

— Je vais garder des maisons encore un an et puis reprendre l'université pour

terminer ce que j'ai entrepris et atteindre mes objectifs.

— Pas de distractions ?

— Pas de distractions.

Je lui tends ma bouteille vide et remets sa laisse à Swarley.

— Merci pour l'eau et merci encore pour les billets. Je sais que tu voulais vraiment m'emmener à ce match.

Il hoche la tête.

— C'est vrai, mais c'était pour le mieux.

— Au revoir, Dane.

— À bientôt, Sydney.

Swarley est en train d'engloutir son petit-déjeuner quand Avery arrive.

— Bonjour.

Je la prends dans mes bras.

— C'en est bien un.

Elle se contient. Je le sais rien qu'à son expression.

— Crache le morceau.

Je secoue la tête et me sers un bol de céréales.

— Il veut me revoir.

Elle sourit et bat des cils.

— Pas d'autre déclaration d'amour ? grommelé-je la bouche pleine.

— Non... mais il va venir me voir à L.A. samedi et passer le weekend avec moi.

— Eh bien, tant mieux. Tu sais qu'il était...

— Oui, je sais qu'il était fiancé. Je ne lui demande pas le mariage. C'est seulement le premier type qui me fait passer l'envie d'être avec d'autres.

Je halète et me frappe la poitrine.

— Avery est dans une relation monogame. Vite, passe-moi ma veste, il va neiger.

— Oh, arrête !

Elle me donne un coup de poing à l'épaule.

— Je l'aime vraiment bien.

Nous nous renfrognons toutes les deux et le silence plane quelques minutes. J'aime ma sœur et je ne veux rien d'autre que son bonheur. Mais je suis aussi protectrice et, dernièrement, son pire ennemi n'est autre qu'elle-même. Caden change tout. Pour la première fois depuis des années, Avery est dans une situation de vulnérabilité. J'essaie d'être heureuse pour elle, mais la mère en

moi, celle qui a pris le pas depuis la mort de Maman, a peur pour elle.

Nous nous levons et nous embrassons.

— Bon voyage, Avery. Je t'aime.

— Je t'aime aussi. Si je ne reviens pas ici avant la fin du mois, tu as intérêt à m'appeler avant de quitter le pays.

— Je le ferai.

Elle balance ses sacs sur son épaule.

— Dis au revoir à Lautner de ma part.

Je hoche la tête et souris.

Quand elle ferme la porte, je laisse couler quelques larmes sur mes joues. Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, mais je me sens plus seule chaque jour qui passe.

Moi et mon nouveau meilleur ami, Swarley, passons le reste de l'après-midi au bord de la piscine. Je n'ai plus de nouvelles de Lautner depuis plus de vingt-quatre heures. Je n'ai aucune idée de ce qu'il fait ou de son emploi du temps, alors je me retiens de l'appeler ou de lui envoyer un message. Au lieu de quoi, je passe des heures à fixer mon portable, attendant qu'il m'appelle, comme une moule sur son rocher. J'ai écouté toutes les versions existantes de *In Your Eyes* et lui ai attribué cette chanson comme sonnerie. Je suis en plein sevrage de ses yeux bleus. Je refuse d'imaginer ce que ce sera quand un véritable océan nous séparera. Je dois me persuader que me plonger dans toutes les splendeurs de Paris atténuera l'inévitable chagrin que j'emmènerai en partant.

Il est vingt-deux heures quand je me décide à traîner mes fesses jusqu'en haut et me laisse tomber dans les flots de couvertures qui sentent comme Lautner. Il faut vraiment que je lave les draps. Nous étions tous les deux en sueur, mais je ne me résigne pas à me débarrasser de l'odeur musquée de savon que j'associe à l'homme le plus sexy que j'ai jamais connu.

J'entends *In Your Eyes* et je crache mon dentifrice avant de sprinter vers le lit. Mon cœur bondit dans ma poitrine et je prends une profonde inspiration avant de décrocher.

— Hé !

Je n'entends rien.

— Allô ? répété-je plus lentement.

— Mon Dieu, ta voix est comme le soleil levant après des jours d'obscurité. Tu me manques tellement.

Le chagrin vient officiellement de commencer.

— Mmm.

Je déglutis et c'est mon cœur coincé dans ma gorge, m'empêchant de respirer, que j'avale.

— Syd ?

— Hmm ?

— Est-ce que tout va bien ?

Je hoche la tête et cligne des yeux pour chasser mes larmes, comme s'il pouvait me voir. C'en est trop. Je ne peux pas parler et retenir mes larmes, alors je les laisse aller et retrouve ma voix.

— Oui, tout va bien, réponds-je en riant nerveusement et en m'essuyant les yeux.

C'est ridicule. Quel est mon problème ?

— Alors, comment est la vie d'interne ?

Il soupire.

— Folle. Je n'arrête pas de me dire que mon emploi du temps chargé me fera oublier la déesse sexy qui hante mes pensées.

— Eh bien, heureusement que je pars bientôt. Tu pourras m'oublier et t'occuper d'être le brillant docteur que je sais que tu es.

— Sydney... murmure-t-il comme une prière.

S'il te plaît, non ! hurlé-je silencieusement tandis qu'un silence étrange pèse lourdement entre nous.

Je m'éclaircis la gorge.

— Alors, tu penses pouvoir me caser pour un café ou quelque chose comme ça dans les deux prochaines semaines ?

— Je ne travaille pas dimanche. J'ai des recherches à faire, mais je ne manquerais pour rien au monde de te voir.

— D'accord.

Je renifle et rentre ma lèvre supérieure, goûtant au sel de mes larmes.

— Sydney, tu es certaine que ça va ?

— Oui. Pourquoi n'arrêtes-tu pas de me le demander ?

Je me retourne pour attraper un mouchoir sur la table de chevet et le voilà... ses iris bleus et son sourire éclatant, derrière la fenêtre. Je secoue la tête et m'essuie les yeux.

— Je te déteste, murmuré-je au téléphone avant de raccrocher et d'ouvrir la fenêtre.

J'arrache son portable de son oreille et le jette.

— Espèce de saleté !

Je souris.

Il entre et ferme la fenêtre derrière lui. Son sourire je-t'ai-eu a intérêt à disparaître.

— Tu ne me détestes pas.

— Si... Vraiment.

Je lance mes bras autour de son cou et nos lèvres se rencontrent. Il m'embrasse et me soulève du sol. Le vieux tee-shirt que je porte remonte sur mon dos tandis que mes pieds ne touchent plus terre. Sa main s'empare de mes fesses nues vêtues uniquement d'un string. Je gémiss dans sa bouche. Il est divinement délicieux et ma langue est incapable de s'arrêter d'explorer chaque centimètre de lui. Je suis vaguement consciente qu'il m'a reposée sur le sol, mais Lautner me fait planer tellement haut que je suis certaine de ne jamais retoucher terre.

Il recule et retire son tee-shirt. Mes paumes se posent automatiquement sur son torse ferme. Je sens ses doigts relever mon menton et croise son regard hypnotique. Ses pouces me caressent les joues.

— Ces larmes n'étaient pas pour moi, si ?

Je pose mes mains sur les siennes qui encadrent mon visage.

— Jamais.

Je veux détourner le regard, mais n'y arrive pas.

Sans un mot, il me transporte là où je n'ai jamais été. J'attrape l'ourlet de mon tee-shirt et le fais passer par-dessus ma tête, maintenant nue en face de lui en simple string de dentelle. Il me regarde toujours dans les yeux et j'attends. Je sais qu'il me regardera... Tout entière. Il le fait et je sens la chaleur monter sous son regard. J'adore la façon dont il me regarde. C'est un aphrodisiaque. Je prie afin que le temps efface son image de mon esprit, mais je ne veux jamais oublier comment ce regard bleu me fait sentir, comme si j'étais faite pour ses yeux seuls.

Lentement, je déboutonne son pantalon et ses yeux descendent sur mes mains. Les lèvres entrouvertes et la poitrine agitée comme il inspire profondément, il attend avec une patience infinie. Je m'accroupis en emportant avec moi son pantalon et son caleçon. Il en sort et je pose les mains sur ses cuisses musclées. J'embrasse ses tibias et ses genoux, m'attardant sur sa cicatrice et sentant ses muscles se tendre sous mes lèvres. Mes mains glissent jusqu'à ses hanches tandis que mes lèvres les suivent en une traînée de baisers tendres. Je lève la tête vers ses yeux bleus tout en dessinant ses tablettes de chocolat du bout des doigts. Mes lèvres effleurent tout doucement son érection sur toute sa douce longueur. Les bras pendant de chaque côté, il serre les poings et les muscles de son ventre se transforment en acier sous mes doigts tandis que ses paupières tombent

lourdement sur ses iris clairs. Je passe le bout de ma langue au bout de son membre. Il siffle et ouvre brusquement les yeux. J'esquisse un sourire satisfait alors qu'il secoue la tête. De grandes mains puissantes parcourent mes longs cheveux bruns. Je poursuis mon chemin, mes mains guidant et ma bouche suivant sur ses abdominaux, son torse, ses bras et son cou. Et enfin... sa bouche... parfaite... et sexy. Le sourire toujours aux lèvres, je passe ma langue le long de sa lèvre inférieure.

— Je ne te laisserai pas partir, murmure-t-il.

Je sens la joie désertier mon visage et baisse la tête. J'appuie ma bouche au milieu de son torse, ferme les yeux et me noie dans le rythme de son pouls contre mes lèvres. Mes larmes saignent le long de mes joues et je suis impuissante face à leur besoin de s'échapper.

— Regarde-moi, Sydney.

Je suis déchirée par une vulnérabilité qui me laisse en lambeaux, et je suis faible. À cet instant, il m'arrive la seule chose que je me suis juré qu'aucun homme ne me ferait jamais... Je lui appartiens.

Iris bleus...

— Je t'aime, murmure-t-il.

Brisée.

Mes yeux inondés et mon nez qui coule n'ont aucune importance. Je ne me suis jamais sentie aussi belle et... aimée.

— Alors, tu me laisseras partir, hoqueté-je dans un sanglot étouffé.

Je sens, physiquement, la douleur sur son visage, mais il me sauve d'un seul hochement de tête.

Des lèvres assoiffées s'écrasent sur les miennes comme si elles n'avaient pas bu depuis une éternité. J'ai le sentiment que chaque seconde de ma vie m'a inexplicablement menée à cet unique instant et que je donne tout ce que je n'ai jamais eu à donner dans cet unique baiser. Je partirai certainement le cœur brisé dans deux semaines, mais cela en vaut la peine... Il en vaut la peine.

Nos corps entremêlés tombent sur le lit et le temps se fige. Que nous ne nous connaissions que depuis deux semaines n'a aucune importance... Je connais depuis toujours son toucher, dans la chaleur du soleil, son souffle, dans le vent, ses yeux, dans la mer.

— Sydney...

J'aime mon nom enrobé dans sa voix. C'est comme s'il marquait au fer rouge le lien qui nous unit dans les profondeurs de l'éternité.

Il caresse mon cou de ses lèvres tendres et mes seins de ses mains patientes.

Le profond désir de ne faire qu'un avec lui me submerge, mais je refuse de précipiter quoi que ce soit. Lautner me fait l'amour et *personne* ne m'a jamais fait l'amour. À cet instant, je suis certaine que personne ne me fera plus jamais l'amour.

— Magnifique... chuchotent des lèvres troublantes près de mon nombril.

Je suis subjuguée ; tout, chez lui, est à couper le souffle. Tandis que mes doigts se fraient un chemin dans ses épais cheveux blonds, je suis récompensée par ses iris bleus.

— Si je devais perdre la vue demain, la dernière chose que je voudrais voir sont tes yeux, murmuré-je d'une voix faible et rauque.

Il pose son menton sur mon ventre et sourit.

— Tu veux savoir ce que tu vois de si extraordinaire dans mes yeux ?

— Quoi ? murmuré-je en passant mon pouce sur ses sourcils épais.

— Toi.

Il n'y a pas de mots. Je le pousse du genou et il roule docilement sur le dos. Je l'enfourche et il m'attrape par les hanches. Exposant mes seins, je repousse mes cheveux derrière mes épaules. Il passe sa langue sur ses lèvres et sourit, admiratif.

— J'ai pris la pilule.

Je le caresse depuis la base de son membre d'une poigne ferme.

— Je veux te sentir en moi... seulement toi.

Je m'attends à ce que son esprit analytique de médecin hésite, mais si c'est le cas, son corps n'a pas reçu le signal. Il me soulève par les hanches et je m'accroche à ses bras musclés pour garder mon équilibre tandis qu'il m'abaisse sur lui, glissant en moi un centimètre haletant à la fois. Mes paupières lourdes se ferment alors que je rejette la tête en arrière, un doux gémissement remontant dans ma gorge. Il m'emplit entièrement et la sensation de sa peau fiévreuse frottant contre la mienne est absolument exquise. C'est tellement plus intime.

— Sydney... tu es tellement excitante.

— Mmm, gémis-je, me délectant encore de le sentir m'emplissant.

Je déglutis difficilement et ouvre les yeux pour découvrir les siens, brûlants, posés sur moi... puis nous commençons à bouger ensemble. Le rythme est lent, patient, langoureux. Je ne pense pas à l'orgasme. Je suis emportée par le moment présent et voudrais qu'il ne s'arrête jamais. Je me penche en avant.

— Embrasse-moi.

Ses mains courent sur mon dos, emportant avec eux mes cheveux, puis il attire mon visage au sien. Nous sommes complètement connectés, nos langues se

coordonnent à nos hanches et nos cœurs suivent le rythme de la magnifique symphonie d'amour que nous jouons.

Le temps se remet en marche comme nos mouvements se font plus urgents et erratiques. La plénitude de mes seins et de mon bas-ventre reflète l'engorgement entre mes cuisses. Je sens Lautner gonfler en moi et son souffle se précipiter. Malgré mon désir de le contrôler... de le faire durer, je ne peux pas. Ses mains quittent mes seins pour descendre sur mon clitoris. Il fait aller et venir son majeur sur ma boule de nerfs enflée et s'enfonce en moi en plusieurs mouvements rapides et fermes. Un fluide chaud m'envahit et il halète mon nom au moment où je prononce le sien et tombe sur lui. Bougeant les hanches, je prends tout ce qu'il a et donne tout ce qu'il me reste.

Épuisée et en sueur, je m'allonge sur son torse, vidée de mes forces, le visage au creux de son cou. Le contact apaisant de ses doigts caressant doucement mon dos me berce et m'endort.



Chapitre 10

Quatre heures du matin

Lovée sur la poitrine de Lautner, je ne pense pas avoir bougé de toute la nuit. Sa confession me hante toujours. L'homme le plus extraordinaire que j'ai rencontré m'aime, *moi*. Cela fait horriblement mal. Je ne veux que l'aimer en retour. Merde à l'université. Mes stupides rêves peuvent aller se faire voir. Tout cela n'est rien à côté de ce que je ressens en ce moment. Je suis aveuglée par l'amour. Si je ne reprends pas mes esprits, je vais finir par m'écraser en plein vol quand cette illusion disparaîtra.

Je me lève et attrape mon ordinateur. Avec la ferme intention de prendre de la distance vis-à-vis de Lautner, je clique sur mon dossier images pour effacer les photos que j'ai prises de lui. Des iris bleus me fixent alors que mon index est au-dessus de *la touche effacer*. Détournant la tête, je regarde Lautner. De longs cils reposant sur ses joues. Des lèvres pleines légèrement entrouvertes. Une main sur sa poitrine montant et descendant au rythme de sa respiration lente et égale. Je ne peux pas. Cela ressemble trop à des adieux. Et je ne suis pas prête à lui faire mes adieux. Je ne le serai jamais. Je le ferai quand même, mais pas maintenant.

Je clique sur un autre album sur lequel je travaille depuis un mois.

— Qu'est-ce que c'est ?

La voix endormie de Lautner me fait sursauter. Il se redresse et s'appuie contre la tête de lit, près de moi.

— Bonjour, je ne voulais pas te réveiller.

Se penchant vers moi, il enfouit son visage dans mon cou.

— Tu ne m'as pas réveillé. Je dois bientôt y aller. Je dois me doucher et me changer avant de retourner à l'hôpital.

J'incline la tête et la repose sur la sienne.

— Où as-tu trouvé ces photos ?

— C'est moi qui les ai prises.

— Tu es sérieuse ?

Je ris.

— Oui, je suis sérieuse. Pourquoi ?

Il hausse les épaules.

— C'est juste que... elles sont incroyables. Pourquoi les as-tu prises ?

— La petite-fille d'un couple dont j'ai gardé la maison a la leucémie. Ils ont fait des calendriers pour les offrir aux donateurs. En fait, chaque calendrier vendu bénéficie à douze enfants leucémiques, un pour chaque mois. Tous les donateurs reçoivent un calendrier. Un imprimeur local a offert l'impression et moi, la photographie.

Lautner ne dit rien. Il se contente de fixer l'écran. Les photos représentent des enfants atteints de leucémie. Elles sont en noir et blanc, mais les accessoires – jouets, chapeaux, vêtements – sont tous en couleurs. La plupart des enfants n'ont plus de cheveux à cause de la chimiothérapie et paraissent plus fragiles et maigres que les autres. Mais leurs sourires et l'étincelle qui brille dans leurs yeux sont pure joie. Je me souviens de chacun d'entre eux. Leurs noms, leurs histoires et leur courage sont gravés dans mon esprit et à jamais dans mon cœur. Pendant la séance photo, ils se sentaient comme des stars, bien habillés et prenant la pose. Ils se sentaient alors spéciaux. Et, pour la première fois, ils se sentaient normaux.

— Sydney, tu as tellement de talent. Je veux dire... elles sont vraiment bonnes.

Je lui donne un petit coup joueur.

— Dixit le bientôt-pédiatre qui a visiblement un faible pour les enfants.

— Oui, j'adore les enfants, mais je parle de tes photos. La lumière, les angles, les couleurs ajoutées, la franchise de chacune d'entre elles est tellement... *brute* et capture leur essence. Ton travail est... Waouh !

— Oui, oui, je suis la prochaine Annie Leibowitz. Bref. C'est seulement un passe-temps.

Je me tourne vers lui et le vois secouer la tête et plisser les lèvres d'agacement.

— D'accord, désolée. Merci. J'apprécie vraiment le compliment. Cela compte beaucoup de la part de quelqu'un qui a lui-même autant de talents.

Il esquisse un sourire penaud.

— Je veux un calendrier. Je l'accrocherai dans la salle du personnel, pour nous rappeler pourquoi nous sommes là.

Je hoche la tête et souris.

— D'accord.

Je ferme mon ordinateur avant de le poser sur la table de chevet. Je me glisse sur ses genoux et l'enfourche, les bras autour de son cou.

— Ne t'en va pas, dis-je en faisant la moue.

Il se penche et me mord la lèvre inférieure en la tirant lentement entre ses

dents.

— Je reste si tu restes.

Je tortille des hanches de façon suggestive.

— Mmm, d'accord. Je n'ai rien de prévu.

Ses doigts se resserrent sur mes hanches pour m'empêcher de bouger. Son visage prend soudain une expression sérieuse.

— Non, je veux dire, je reste si tu restes.

Je hoche la tête une fois pour lui montrer que je comprends et détourne le regard.

— Alors tu ferais mieux d'y aller.

Je descends de ses genoux et m'allonge rapidement en lui tournant le dos et en tirant les couvertures. Je sens le matelas bouger quand il se lève.

— Je veux que tu restes.

Sa voix est douce alors qu'il s'habille derrière moi.

— Je sais, chuchoté-je.

Il fait le tour du lit et s'accroupit de façon à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres du mien.

— Je t'aime.

— Je sais.

Je ferme les yeux, inspire lentement et expire dans un soupir.

— Je n'attends pas de toi que tu me le dises en retour. Je veux seulement que tu le saches afin que je ne passe pas le reste de ma vie à me demander *et si*.

Je hoche à nouveau la tête.

— Je sais.

Je refuse d'ouvrir les yeux. Il m'aura. Un regard et je serai à lui. Mince, je suis déjà à lui. Je ne le lui ai simplement pas encore dit et je ne le ferai pas... Je ne peux pas.

Des lèvres chaudes effleurent mon front.

— Tu sais, n'est-ce pas ?

Sa voix est faible et abattue.

— Alors d'accord, je t'appelle plus tard.

Je ne lui accorde qu'un dernier hochement. Mon cœur bondit dans ma poitrine comme un signal d'alarme, mais ce n'est pas mon cerveau, alors je dois l'ignorer. Les émotions ne sont pas fiables, elles sont dangereuses et trompeuses. Le destin est pour les idiots qui croient aux contes de fées. Petite fille, je n'ai jamais adhéré à tout ce rêve de princesse, et il est hors de question que je saute dans le carrosse magique maintenant pour me retrouver ensuite assise sur une

citrouille entourée de souris, une fois le bal terminé.

19 juin 2010

— Bonjour, Avery. Ça va ?

Je réponds à mon portable tout en promenant Swarley.

— Je fais le petit-déjeuner pour Caden. Il est toujours au lit. Nous avons passé un weekend génial.

Elle parle tout doucement, à la limite du chuchotement.

— Waouh ! As-tu déjà préparé le petit-déjeuner à un homme, auparavant ?

— Tu as vraiment besoin de demander ?

Je ris.

— Je suppose que non. Alors, ça devient sérieux ?

— Je crois que oui. Il est tellement différent de tous les autres hommes que j'ai connus. Il est intelligent, gentil et tellement *attentif* au lit. Si tu vois ce que je veux dire.

Elle glousse.

— Oui, je vois, mais je ne veux pas vraiment, lui réponds-je, le nez plissé.

— Je l'aime, Sam.

Le ton sérieux de sa voix fait ressortir la sœur protectrice en moi.

— Je suis heureuse pour toi, mais... sois prudente. Il a été blessé et ça pourrait le renfermer émotionnellement pour un moment. Tu dois envisager la possibilité que ce soit un type sympa et bon au lit, mais que ce n'est pas forcément plus que ça. D'accord ?

— J'en ai pris bonne note, Sam. Je dois y aller. Je t'appelle plus tard.

— Salut, Avery.

Je soupire et regarde mon compagnon de promenade.

— Oh, Swarley. Avery s'emballe. Je crois que moi aussi. Un conseil ?

Swarley s'arrête et dépose une crotte sur l'herbe.

— Sympa. C'est ta réponse ? Qu'essaies-tu de me dire ? Va chier ou lâche-moi ? Ou simplement que je ne raconte que des conneries ?

Je nourris Swarley, me douche et attends sur le porche avec mon sac de plage. C'est notre dernière véritable journée ensemble. Je suis impatiente qu'elle commence, mais une fois entamée, je voudrais qu'elle ne s'arrête jamais. Lautner m'a appelée vendredi après être rentré. Nous avons parlé de tout et de rien. Il avait l'air fatigué et je ne savais pas vraiment quoi dire, alors nous

n'avons pas parlé longtemps. Hier, il m'a envoyé un message pendant sa pause déjeuner pour me dire à quelle heure il passerait me prendre aujourd'hui. J'aimerais pouvoir dire que je ne suis pas restée debout hier soir en attendant qu'il m'appelle... mais je ne peux pas. Quoi qu'il en soit, il n'a pas appelé.

Ce matin, je me suis réveillée le cœur lourd, alors j'ai juste décidé de me dire « et puis merde ». Ce serait de la folie de ne pas profiter de chaque jour de vacances simplement parce qu'elles vont inévitablement se terminer. Ce qu'il se passe entre Lautner et moi va se terminer. Le timing n'est pas le bon et je ne me laisserai pas piéger par l'illusion de destin. Mais je vais profiter de chaque seconde qu'il me reste à passer avec lui. J'ai dépassé le stade du tu-pourrais-être-blessée d'aussi loin que la distance qui nous séparera. Je m'occuperai des conséquences plus tard.

Quand le 4x4 noir familial s'arrête dans l'allée, je saute sur mes pieds et attrape mon sac. Je n'ai pas le temps de paraître cool et décontractée. Je dévale les escaliers et me précipite vers lui au moment où il sort de la voiture. Je vole dans ses bras puissants et l'enserme de mes jambes et de mes bras.

— Waouh ! Quelqu'un semble heureux de me voir.

Il rit et me serre fort contre lui.

Je recule pour trouver *mes* iris bleus. J'ai mal au visage à force de sourire aussi largement.

— Tais-toi et embrasse-moi.

Lautner n'hésite pas. Tout chez lui sature mes sens : sa bouche au goût de menthe, son odeur musquée, enivrante, son corps puissant qui enveloppe chaque centimètre du mien, son grondement sexy et ses fichus yeux de Méduse.

Mes jambes le serrent de toutes leurs forces tandis que mes mains, déployées sur ses joues, se délectent de la douceur de son visage fraîchement rasé. Notre baiser prend fin dans un souffle.

— J'adore quand tu es autoritaire.

Il frotte son nez contre le mien.

— Ah oui ? Dans ce cas, emmène-moi à la plage... une plage très *privée*.

Je hausse des sourcils suggestifs.

Il me repose et me tape les fesses.

— Grimpe, nous avons un arrêt rapide à faire avant que tu puisses courir toute nue sur la plage.

Je fais le tour de la voiture et lui tire la langue.

— Pas marrant.

Nous nous arrêtons à une salle commune où un grand bus rouge et blanc avec un cœur peint sur le côté affiche les mots *Donner son sang, sauver une vie*.

— As-tu pris ton petit-déjeuner ? demande-t-il.

— Oui.

— Tu es bien hydratée ? reprend-il.

— Euh... oui. J'ai bu une bouteille d'eau pendant ma promenade avec Swarley et une canette d'eau de coco en rentrant. Pourquoi ? Qu'allons-nous faire ?

J'essaie de contrôler ma voix pour qu'elle reste solide et maîtrisée malgré l'appréhension qui m'envahit.

— Donner notre sang. Ma mère et quelques-uns de ses amis ont organisé une collecte de sang en l'honneur d'une amie qui a récemment été hospitalisée après un grave accident de voiture.

— Oh... d'accord.

— Tu as déjà donné ton sang auparavant ? me demande Lautner en détachant sa ceinture de sécurité.

— Une fois, en terminale, quand mon lycée avait accueilli une collecte de sang communautaire.

— Super, alors tu sais à quoi t'attendre.

Il sort et fait le tour de la voiture.

Oui, je sais à quoi m'attendre : trouble de la vision, ouïe étouffée, vertiges et l'odeur âcre de l'ammoniaque qui me ramène à moi.

Il ouvre ma portière et mes genoux tremblent déjà.

— Viens, nous allons voir ma mère.

Nous marchons vers un groupe de femmes debout autour de tables chargées de bouteilles d'eau, de jus de fruits et de cookies.

— Voilà mon garçon, s'exclame Rebecca en ouvrant les bras.

Lautner embrasse affectueusement sa mère.

— Coucou, maman.

Il la relâche et me prend la main, entrelaçant ses doigts aux miens.

— Tu te souviens de Sydney ?

— Bien sûr. Je suis ravie de te revoir. Merci beaucoup de venir donner ton sang aujourd'hui, c'est vraiment gentil de ta part.

— C'est pour la bonne cause. En revanche, je suis désolée pour votre amie.

— Merci, ma chérie. Elle est dans le coma depuis deux semaines, maintenant, mais nous avons très bon espoir qu'elle en sorte bientôt.

Je hoche la tête et souris poliment.

— Allez, chérie, allons nous occuper de la paperasse.

Lautner me tire vers une autre table où sont posés des porte-blocs et des formulaires à remplir. Je guette une réaction de sa mère après qu'il m'a appelé « chérie », mais elle ne semble pas choquée du tout. J'aime Rebecca. Elle paraît sincère et gentille. Cela ne devrait pas avoir d'importance puisque je n'ai pas l'intention de revenir à Palo Alto, mais je veux qu'elle m'apprécie. Je ne veux pas qu'elle se souvienne de moi comme la fille qui a brisé le cœur de son fils. Est-ce que je peux vraiment briser le cœur de Lautner ?

Nous remplissons les formulaires et Lautner passe en premier.

— Sydney Montgomery.

Une jeune femme brune aux cheveux courts m'appelle.

J'ai la bouche sèche et je serre les dents, dents qui commencent à claquer.

— C'est moi.

J'affiche un sourire forcé en me dirigeant vers le bus.

J'aperçois le sourire éclatant de Lautner au moment où j'entre dans le camion.

— Juste ici.

Il tapote le siège à côté de lui de sa main libre.

J'essaie de ne pas regarder l'aiguille plantée dans son bras ou son sang s'écoulant dans le tube. Habituellement, je ne ressens ni nausées ni vertiges à la vue du sang de quelqu'un d'autre, mais l'anxiété qui me prend à l'idée de ce qui m'attend inexorablement provoque toutes sortes de sensations indésirables.

— Alors, d'après le formulaire, je vois que vous avez déjà donné votre sang auparavant, mais que vous vous êtes évanouie après ?

Je regarde Lautner tandis qu'il me pose le garrot. Il fronce légèrement les sourcils.

— Hypoglycémie ? demande-t-il.

Je hausse les épaules, un sourire penaud aux lèvres.

— Peut-être.

Cela n'a rien à voir avec de l'hypoglycémie, mais je décide de m'en tenir à cette explication quoi qu'il en soit.

— Bon, tu as pris un bon petit-déjeuner et nous irons te chercher du jus de fruits juste après, alors ça ira.

— Oui... Ça ira, répété-je avec un sourire crispé en hochant la tête plusieurs fois.

Un nettoyage rapide au coton imbibé d'alcool, une petite piqûre, on enlève le garrot et c'est parti, le tube transparent vire au rouge. C'était la partie facile. J'ai de bonnes veines et l'aiguille ne me dérange pas. Apparemment, le problème

survient quand c'est terminé et que je dois me lever. Je n'ai donné mon sang qu'une seule fois, mais je m'évanouis chaque fois qu'on m'en prend. Trente centilitres ou un demi-litre, cela n'a pas d'importance... Je tombe.

— Nous ne surferons pas, aujourd'hui. Pas d'exercice physique après avoir donné son sang.

Je le regarde.

— C'est de l'exercice physique, le surf ?

Il me sert un sourire retors.

— Eh bien, pour l'un d'entre nous, oui.

— Encore une fois, pas drôle.

Je lève les yeux au ciel.

Lautner attend avec moi à l'intérieur le temps que je termine. Il me tend un verre de jus de fruit avant même que j'essaie de me lever.

— Bois ça et attends un moment avant de te lever. D'accord ?

Je hoche la tête et fais ce qu'on me dit.

— Tu savais qu'une personne a besoin d'une transfusion sanguine toutes les deux secondes ? Et que chaque don permet de sauver jusqu'à trois vies ?

Lautner s'accroupit entre mes jambes, ses mains sur mes hanches.

J'adore la passion qu'il a d'aider les gens. Son diplôme de médecin est plus qu'une évidence. Cela ne fait aucun doute pour moi que s'il avait poursuivi sa carrière dans le football, il aurait été l'un de ces joueurs qui utilisent leur argent et leur célébrité pour faire de grandes choses hors du terrain aussi. Le premier jour où il m'a emmenée à la plage, je l'ai vu ramasser des déchets le long de la côte pendant que je me ridiculisais dans l'eau. Il a un désir inné de faire le bien.

— Tu es quelqu'un de bien, Lautner. Tu as un deuxième prénom ?

— Asher.

Il se penche et embrasse mon pansement.

— Ça veut dire heureux et béni.

— Eh bien, tu es quelqu'un de bien, Lautner Asher Sullivan.

— Ça compte beaucoup, venant de toi.

Il me fait un clin d'œil.

— Pff... Je suis peut-être une fille de pasteur, mais je ne suis pas exactement le genre à sauver le monde.

— Non, tu as seulement abandonné ton enfance pour aider à élever ta sœur. Là, tu travailles pour financer tes études et tu mets tes talents de photographe au service des familles des enfants atteints de leucémie. *Et* tu viens de donner ton sang.

— Merci, Saint Lautner.

Je prends son visage entre mes mains et l’embrasse profondément sur les lèvres.

— Maintenant, finissons-en.

Il se lève et me tend la main.

— Tu vas bien.

D’accord...

Je me lève et Lautner me gratifie d’un regard tu-vois-je-te-l’avais-dit. Puis, sans prévenir, je n’entends plus rien, des vertiges me prennent et les lumières s’estompent. Je tombe.

— Maintenant, je me sens vraiment mal, dit Lautner en installant notre déjeuner sur la couverture, posée sur ce que j’appelle officiellement « notre plage ». Je n’en reviens toujours pas que tu te sois évanouie. Tu es certaine que tu as mangé ce matin ?

Je m’allonge sur le dos et fais glisser mes lunettes sur mes yeux.

— Ce n’est rien. Eh oui, j’ai mangé ce matin. Je n’arrive pas à croire que tu sois encore là. Sérieusement, je suis une catastrophe. Je refuse de m’engager. Je m’évanouis. J’ai l’alcool mauvais. Et j’ai fait de la pub pour mes règles alors que je te connaissais depuis seulement cinq jours. *Cinq jours !* Tu aurais dû hurler « pauvre folle » et t’enfuir le plus loin possible.

Il me tend mon sandwich et secoue la tête.

— Je n’échangerais pas une seule seconde de la « folle » que tu es contre une vie de bon sens.

Je mords dans mon sandwich et regarde les vagues s’écraser sur le sable. Lautner dit les choses les plus incroyables avec la même décontraction que s’il commandait un café.

— Et si tu ne retrouves plus jamais de folle ?

Je lui jette un coup d’œil.

— Et si un parfait inconnu ne saute plus jamais nu dans ta piscine ?

Il prend une bouchée de son sandwich.

Je ris.

— Et si tu n’as plus jamais de strip-tease bourré ?

Maintenant, c’est lui qui rit.

— Et si tu ne manges plus jamais de galette cerise-amande ?

Je ne peux pas m’empêcher de sourire face à l’infinité de l’océan.

Et si je ne revois plus jamais le monde dans des iris bleus ?

— Oui... Et si... murmuré-je.

Nous terminons notre déjeuner au son apaisant des vagues qui se brisent sur la plage. Il y a tellement de non-dits entre nous. Les briser ne changera rien, si ce n'est nous faire encore plus de mal. Je pense que les sentiments que nous ressentons sont exacerbés parce que nouveaux. Le temps effacera les vieux souvenirs et les remplacera par d'autres, récents. Je n'aurais jamais imaginé ne plus avoir le cœur lourd de la douleur de la mort de ma mère, mais il ne l'est plus. Il y a et il y aura toujours un vide en moi qui ne sera jamais comblé, mais cela ne fait pas mal. Une strate de tissu cicatriciel a atténué la douleur. Lautner laisse sa propre marque dans mon cœur. Elle aussi deviendra une cicatrice indolore, souvenir d'une personne spéciale qui a traversé ma vie.

Il me tire entre ses jambes et j'appuie mon dos contre son torse.

— Tu jouerais encore, aujourd'hui, si tu ne t'étais pas blessé ? demandé-je, concentrée sur sa cicatrice.

— Je ne sais pas... Peut-être.

— Tu ne regrettes jamais de ne plus jouer ? Je veux dire, beaucoup de joueurs se blessent, mais continuent à jouer.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse au sommet du crâne.

— Parfois, quand je vais voir des matchs ou que je les regarde à la télé, ça me manque, mais je ne peux pas dire que je regrette. Beaucoup de gens pensaient que j'avais peur de jouer même après la guérison de ma blessure, mais la vérité, c'est que j'avais bien plus peur de ne pas jouer. C'était la seule chose pour laquelle j'étais vraiment bon et j'adorais jouer. C'était tout ce que je savais faire.

— Comment pouvais-tu savoir que c'était la bonne décision ?

— Je ne le savais pas... je ne le sais toujours pas. C'est difficile d'abandonner ce qu'on aime et plus encore de tourner la page. Mais le plus difficile, c'est de ne pas regarder derrière soi.

Il m'embrasse à nouveau la tête. Les bras les plus puissants que j'ai connus de toute ma vie m'enlacent tout entière. Il me parle avec sa peau et m'enlace dans l'espace entre les mots.

Si ce n'est pas de l'amour, alors l'amour n'existe pas.

Nous marchons le long de la plage en nous tenant par la main et en nous racontant nos souvenirs d'enfance les plus heureux. Sans surprise, une grande partie de l'enfance de Lautner a tourné autour du sport. Il a presque tout fait, mais a aussi appris seul à jouer de la guitare. Alors que je pensais que Lautner ne pouvait pas être plus sexy, il devait sortir la carte de la guitare et l'ajouter à l'image déjà torride que j'ai de lui.

— J’attends un concert privé avant de partir.

Il glisse son bras autour de mes épaules et m’attire à lui.

— Il faudra que je consulte mon planning de concerts.

Je pince ses fesses musclées.

— D’accord, dis-m’en plus. Tu étais le parfait petit scout : poli, charmant, gentil ?

Il ne dit rien, alors je ne suis pas certaine qu’il m’ait entendue. Je lui jette un coup d’œil furtif et remarque qu’il serre les dents, les lèvres tendues.

Il s’éclaircit la gorge.

— Pas toujours. En y repensant, je dois dire que j’ai fait ou participé à des choses qui ne feraient pas bon effet sur un C.V.

Mes yeux préférés m’évitent, le désignant coupable.

— Comme ?

— En quatrième, j’ai créé un club avec des amis.

Il fait une pause.

— Quel genre de club ?

Le petit rire qui lui échappe me laisse penser que ce n’était pas un club d’échecs.

— Un club de sport. La cabane dans les arbres de mon jardin était notre QG. Même si, à notre âge, nous étions trop grand pour y entrer. C’est un miracle qu’elle ne se soit pas effondrée sous notre poids. Bref, nous abordions d’importantes questions de *sport*.

— Oh, j’ai compris. C’était l’âge, toi et tes amis vous êtes dit qu’il était temps de porter des équipements de protection, des coques. Mais vous n’aviez pas le courage de demander à vos parents de les acheter, alors vous vous réunissiez tous les jours après l’école, vous tailliez des petites coques à pénis dans du bois et cousiez des slips de sport dans les chutes de tissu que vous voliez dans les ateliers de couture de vos mères...

Je pousse un cri perçant quand il m’attrape et me balance sur son épaule comme un sac de pommes de terre.

— *Petites coques à pénis ?* gronde-t-il en me donnant une claque sur les fesses à peine couvertes.

— Arrête ! Repose-moi !

Centimètre par centimètre, il laisse glisser mon corps contre le sien, m’arrêtant quand nos regards se croisent. Je m’attends à ce que ses lèvres tourmentent les miennes ou à un commentaire narquois en retour, mais il se contente de secouer la tête avec un sourire tendu.

Je retombe sur mes pieds.

— Comme je disais...

Il entrelace nos doigts et me tire en direction de nos affaires.

— ... notre Club de Sport s'occupait de filles. Particulièrement de celles qui avaient l'intention d'entrer dans le club des pom-pom girls au lycée. Nous sélectionnions nos candidates préférées sur leur physique, leur popularité et leur rebond.

— Rebond ? Comme, à quel point elles sautaient haut ?

Il affiche un grand sourire, mais je n'arrive pas à le qualifier.

— Comme leur taille de poitrine.

C'est bon. Je viens de trouver. C'est un sourire j'étais-un-ado-pervers-et-obsédé-et-j'en-suis-toujours-un-peu-fier.

— Nous avons intitulé notre système de notation Le Facteur Rebond. *Cinq* étant égal à une mauvaise réputation et *un* même pas besoin d'une brassière de sport.

Tant pis pour Saint Lautner.

Je ne veux pas rire – rabaisser les femmes, faire complexer des jeunes filles, tout cela –, mais je n'arrive pas à me retenir. C'est trop drôle.

— Ça te fait rire ? dit-il lentement, sa voix trahissant son incrédulité.

— Je sais... je sais, je devrais être scandalisée.

Je secoue la tête et reprends mon souffle.

— Peut-être que si je n'avais pas été un garçon manqué à cet âge, je le serais. Si le contraire d'une pom-pom existe, alors c'était moi.

Lautner tire ma queue de cheval.

— Raconte, à mon tour de connaître tes saletés.

— *Saletés*, c'est le mot. Pendant ma période garçon manqué et cheveux courts, j'étais obsédée par l'idée de fouiller la terre derrière chez moi. Je suis presque certaine que *Fear Factor* m'a volé mon idée un an après. Avec quelques enfants du voisinage, surtout des garçons, nous avons fait notre propre version. J'ai goûté à chaque espèce d'insecte qui existe en Illinois, avec quelques crottes de lapin et un œil de grenouille.

Son visage plissé est hilarant.

Je hoche la tête en pointant du doigt ma bouche.

— Eh oui, mon pote. C'est vrai. Tu as embrassé cette bouche... crottes, yeux de grenouille et insectes.

— Dégoûtant... Il n'y a pas un autre mot.

Il ferme les yeux et fait mine d'être parcouru d'un court frisson de dégoût.

Nous sommes revenus sur notre partie de la plage.

— Nous devrions rentrer. J'ai des recherches à faire et ton chien préféré va réclamer son dîner.

Lautner m'attire contre lui. L'écume lèche nos pieds.

— Un petit plongeon, d'abord ?

Je rentre ma lèvre supérieure et me lance dans une tentative pathétique d'yeux de chat Potté.

— Il fait plus frais aujourd'hui. Tu auras froid en sortant.

Je hausse les épaules et le tire vers l'eau.

— Hii !

Je couine lorsque les vagues froides atteignent mes épaules.

Lautner m'attire contre lui et m'embrasse profondément.

— Crottes, yeux de grenouille et insectes, dis-je contre ses lèvres.

— Tais-toi.

Il m'attrape par les fesses et j'enroule mes jambes autour de lui. Je sens son érection sous son maillot et j'en veux plus. Ses pouces experts délivrent mes seins de mon maillot, ses paumes caressant mes tétons. C'est, de loin, la chose la plus sexy que j'aie faite de toute ma vie. Je n'ai qu'une peur, c'est que le côté analytique de Lautner fasse irruption et ruine le moment. Je le serre fort contre moi en me frottant contre son membre dans l'espoir d'empêcher toute pensée rationnelle d'émerger, de son côté ou du mien. Il nous ramène vers la plage et je sens une pointe de déception quand il me repose dans l'eau, à hauteur de mes genoux. Je commence à remettre mon maillot.

— Tut, tut, tut...

Il secoue la tête et j'ai envie de crier de joie en le voyant baisser son maillot jusque sous ses hanches. Tombant à genoux dans l'eau peu profonde, il s'assied et me tire vers lui. Il n'y a personne aux alentours, mais le fait que quelqu'un puisse apparaître en haut de la colline me met d'humeur coquine. Le moment est sexy et grisant.

Sa bouche s'occupe d'un sein et sa main malaxe l'autre. M'agrippant à ses cheveux, je l'attire plus près et descends une main vers son érection que je caresse jusqu'à ce qu'il gémissse contre ma poitrine. Je retiens ma respiration quand il me mord le téton. Il tend le bras et attrape le bas de mon maillot avant de le mettre de côté. J'enfonce mes pieds dans le sable et m'appuie juste assez pour diriger son sexe dur entre mes jambes et m'y empaler.

— Oh mon Dieu.

Tandis qu'il s'enfonce en moi, j'atteins un tout autre niveau de paradis.

Ses mains ensèrent mes hanches et sa bouche s'empare de la mienne tandis que je commence à bouger de bas en haut sur lui. Un court instant, je divague et pense aux requins probablement en train de s'approcher de la côte avec le crépuscule naissant.

— Aah ! crié-je alors que Lautner s'enfonce en moi.

Mes visions de requins s'évanouissent en un instant comme je sens mon orgasme monter. Nous nous laissons aller à un rythme de plus en plus rapide tandis que l'eau éclabousse mon dos.

— Plus fort ! hurlé-je en rejetant la tête en arrière, à deux doigts de jouir.

— Mon Dieu, Sydney ! grogne-t-il en lâchant une salve finale en moi tandis que nous jouissons en même temps.

Nos hanches décrivent quelques derniers cercles pour en retirer chaque sensation restante. Je sens l'océan en moi et tout autour de moi. Sa tête tombe contre ma poitrine et je pose ma joue sur sa tête.

— C'était...

J'expire, épuisée et le souffle laborieux.

— Incroyable, termine Lautner.

— Tant pis pour ce qui est d'éviter l'effort physique.

Nous rions ensemble.

Je m'endors sur le trajet du retour sous les caresses apaisantes de Lautner qui fait courir le bout de ses doigts le long de mon avant-bras.

— J'arrive tout de suite, chérie, murmure-t-il.

J'entends la porte se fermer et lutte pour ouvrir les yeux. Je ne reconnais pas l'endroit où nous sommes, mais cela a tout l'air du parking d'un immeuble d'habitation. Lautner s'y engouffre par la porte du fond et je le perds de vue à partir de là. Il en revient avec un sac en toile dans une main et un sac en bandoulière sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je quand il ouvre la portière du côté conducteur.

— Je reste avec toi jusqu'à ce que tu partes. J'ai assez d'affaires pour quelques jours, en tout cas.

Il attache sa ceinture et enclenche la marche arrière.

— Je ne te verrai pas beaucoup avec mon planning chargé, mais simplement me glisser dans le lit contre ton corps endormi sera mieux que ce que nous avons eu cette semaine.

Je suis aux anges, folle de joie.

— À moins que tu ne veuilles pas ? demande-t-il tandis que nous quittons le parking.

Je hausse les épaules.

— Je m'en fiche. Tu n'es pas la pire chose avec laquelle se réveiller. Je suppose que tu peux venir... si tu veux.

— Tu es une très mauvaise actrice, chérie. Mais ça me va. Je ferai ça à ta façon. Oh, s'il te plaît, Sydney. Laisse-moi rester avec toi et mettre ma bouche là où tu la préfères jusqu'à ce que tu cries mon nom, que tu fasses hurler Swarley et que les voisins appellent la police.

Je lui frappe le bras.

— Purée, je n'arrive pas à croire que je suis tombée dans le panneau du donneur-de-sang-qui-aime-les-enfants-protecteur-de-la-vie-marine-envoyeur de fleurs. Je croyais que tu étais un type bien. Mais maintenant, je pense que tu es comme n'importe quel autre mec arrogant.

Je croise les bras.

— Je suis un type bien... avec un côté mauvais garçon aussi. Tu sais que tu aimes ça.

J'aime vraiment, mais je ne l'admettrai jamais. Il n'y a rien de plus sexy qu'un homme qui pense qu'il a quelque chose à prouver.



Chapitre 11

25 juin 2010

Pur bonheur. Je ne peux pas décrire autrement la semaine passée. Lautner a travaillé de longues heures, mais je le retrouve toujours à côté de moi au lit. Je sais qu'il compte silencieusement les jours, tout comme moi. Nous ne parlons plus de *la fin*, mais l'atmosphère entre nous ne cesse de s'alourdir si bien qu'il devient plus difficile de respirer chaque jour. Peu importe l'heure de dingue à laquelle Lautner arrive. Nous sommes emportés par une passion effrénée. Nul besoin de mots. L'inévitable se ressent dans nos baisers douloureux, nos mains désespérées, notre endurance à toute épreuve, nos gémissements implorants et la façon dont nos corps restent entremêlés pendant des heures.

Sept jours. J'ai pensé à rester – beaucoup. C'est tout ce à quoi j'ai pensé. Mais à vingt-trois ans, je n'arrive toujours pas à choisir un sac à main sans faire une douzaine de voyages au centre commercial. Cela n'aurait aucun sens que je pense avoir trouvé l'amour de ma vie en moins d'un mois.

C'est facile. Il m'aspire, détraque ma santé mentale, arrête mon cœur et met à nu mon âme. Juste avec ses yeux. *Fichus yeux de Méduse.*

On frappe à la porte et Swarley devient fou. Il s'ennuie visiblement avec moi et ne peut pas réprimer son exubérance à l'idée que quelqu'un – n'importe qui – de plus intéressant que moi franchisse le seuil de la maison. Lautner n'a pas cessé de lui offrir des gâteries de la boulangerie pour chien. Je ne peux pas me plaindre. Quand Swarley est occupé à se délecter d'une friandise, il nous laisse plus d'intimité. Cela ne dérange pas du tout Lautner, mais Swarley s'assied au pied du lit et pousse des cris quand nous faisons l'amour. Il m'a gâché deux orgasmes imminents la semaine dernière, que Lautner a héroïquement poursuivis et rattrapés après avoir chassé Swarley hors de la chambre. Je veux croire qu'il doit sa capacité à me faire jouir en moins de dix secondes à ses études approfondies sur l'anatomie humaine et non à des années d'expérience sexuelle.

Rêve toujours, Syd ! Il aurait pu avoir le putain de trophée Heisman.

— Oh mon Dieu ! Que fais-tu ici ? m'exclamé-je d'une voix stridente en embrassant Avery, choquée.

Elle essaie de m'embrasser en retour malgré un énorme sac qui pend à l'une de ses épaules et un fourre-tout avec des affaires pour une nuit sur l'autre.

— Surprise !

— Pourquoi n’as-tu pas appelé ? demandé-je en reculant pour la laisser entrer.

— Cela aurait en quelque sorte gâché la surprise. Tu ne penses pas ? Oui, oui, je te vois, Swarley.

Elle laisse tomber son sac et se penche pour caresser ce harceleur de clébard.

— C’est vraiment gentil d’être passée me dire au revoir avant que je parte, la semaine prochaine.

Ma voix est mielleuse à en être nauséuse et je bats des paupières à les faire s’envoler.

Avery plisse les yeux vers moi et les lève au ciel.

— Oui, ça aussi.

— Tu es vraiment mordue ?

Elle sourit en coin.

— Au figuré et au sens propre.

— Trop d’informations... Merci pour l’image.

Je grogne et vais dans la cuisine.

— Il sait que tu es ici ou tu vas juste te pointer à *sa* porte, à lui aussi ?

— Bingo. J’ai trouvé un travail à San Francisco, Sam. Je ne l’ai pas encore accepté, mais je pense qu’après ce weekend, je le ferai.

— Qu’est-il arrivé à « Je mourrai à L.A. » ?

— Que veux-tu que je te dise ? J’ai mûri.

Elle met les épaules en arrière comme si une meilleure posture lui donnait raison.

— Tu as vingt et un ans. Il y a six mois, tu te baladais avec une fausse carte d’identité, mais maintenant tu as *mûri* ?

— Alors, comment va le docteur Sexy ?

— Belle tentative de diversion, Avery. Le docteur Sullivan va bien.

Je lui tends un verre de thé glacé.

— Bien ou *bien* ?

Le sourire d’escroc que j’essaie de dissimuler l’emporte.

— *Bien*... Très, très B-I-E-N.

— Je parie que c’est une putain de machine au lit. Je me trompe ?

— Avery ! Fais attention à ton langage. Je croyais que tu étais ici pour voir Caden ?

Elle rit.

— C’est le cas. Mais mince, Sam. Lautner est un dieu vivant et ces yeux...

— Fichus yeux de Méduse, terminé-je en jetant un regard vide sur mon verre.

Avery glousse.

— Belle description.

— Mmm... Alors, quand vas-tu faire la surprise à Caden ?

— Bientôt. Il travaille jusqu'à midi le vendredi. Mais je voulais te voir d'abord.

— Oh, vraiment ? demandé-je, incrédule.

— *Vraiment.*

Elle se lève et se dirige d'un pas nonchalant vers l'entrée, attrape son sac et monte les escaliers.

— Et j'ai besoin de me rafraîchir et d'enfiler quelque chose de plus sexy après cette longue route.

Bien sûr.

C'est un vendredi pittoresque, alors j'empaquète mon nouvel ami à quatre pattes pour aller prendre quelques photos. Des séquoias de tous les angles possibles. Je m'en tiens à la flore parce que Swarley n'est pas le meilleur atout d'un photographe cherchant à immortaliser la vie sauvage. J'adore jouer avec la lumière et les différents filtres. Il est facile de me perdre dans l'objectif quand je suis entourée de telles merveilles de la nature.

Je me prends en photo avec mon portable en train d'enlacer un arbre et l'envoie à la Lautner. Il est un peu écolo, alors je pense qu'il comprendra.

Je pense à toi !

Après avoir chargé Swarley et le sac de mon appareil photo, *In Your Eyes* retentit.

— Salut, tu n'étais pas obligé de m'appeler.

— Je mange rapidement. J'aime la photo et le sous-entendu coquin.

Sa voix est basse et sexy.

— Sous-entendu coquin ? De quoi parles-tu ? C'était une photo écolo.

Il glousse.

— Oui, je suppose que cela pouvait aussi être ça, mais je préfère mon interprétation.

— Qui est ?

J'attache ma ceinture et démarre le moteur.

— Ma *grosse branche* te manque.

— Oh mon Dieu ! Et on te laisse travailler avec des enfants ? Tu es un véritable pervers.

— Alors ma grosse branche ne te manque pas ?

— Qu... Où es-tu ? Peut-on t'entendre ? Je suis gênée pour toi ! soupiré-je.

— Relax, je suis tout seul dans un coin de la cafétéria. J'ai à peu près cinq minutes, alors reprenons. Que portes-tu ?

— Que veux-tu dire par ce que je... Merde, je ne ferai pas de sexe au téléphone avec toi alors que tu es au travail et que je suis dans la voiture avec Swarley.

— Comme tu veux, mais souviens-toi, Syd, c'est toi qui as commencé.

— Ugh ! Je raccroche, maintenant, salut.

— Sydney ?

— Oui ?

Un moment de silence suit.

— Tu vas me manquer.

Tuez-moi maintenant.

— On se voit plus tard, murmuré-je avant de raccrocher.

L'après-midi touche à sa fin, j'ai eu ma dose de photos pour la journée et Swarley est prêt à faire la sieste. Je m'engouffre dans l'allée et suis surprise d'y voir la Honda Pilot d'Avery. J'entre dans la maison avec prudence en espérant ne pas tomber sur un film porno au bord de la piscine avec Avery et Caden dans les rôles principaux. Je suis soulagée de la voir dans un transat près de la piscine, habillée. Quelque chose cloche. Elle n'est pas en maillot de bain et boit de la bière, ce qu'elle ne fait que lorsqu'elle est énervée parce que cela ne la fait pas vomir trop vite.

— Coucou, Avery, la salué-je en descendant les marches de la terrasse.

Ses grandes lunettes de soleil noires cachent en grande partie son visage, mais pas les larmes qui coulent sur ses joues et son nez qui coule et renifle de temps en temps.

— Je suis tellement stupide, sanglote-t-elle.

Je m'assieds au pied de sa chaise et lui serre la main.

— Que s'est-il s'est passé ?

— Putain de Caden, voilà ce qui s'est passé, ou plutôt Caden avec une pute.

Elle essuie les larmes sur ses joues et renifle encore.

— Je ne comprends pas.

— Je... Je suis arrivée et... il... il était en train de baiser une au... autre fille !

Elle tremble à chaque mot et j'ai horriblement mal pour elle.

La mère de substitution en moi a toute son attention et je suis prête à partir en guerre pour ma petite sœur. D'abord, botter des fesses, après prendre les noms.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu’il pensait que nous ne faisons que nous amuser. Merde ! Je n’arrive pas à croire que je suis tombée dans le panneau du mec gentil. Au moins, avec la plupart des hommes, je sais que c’est juste un coup d’un soir. Ils ne m’appellent pas, ne m’envoient pas de messages et ne passent pas tout le weekend chez moi ! Ils ne me parlent pas de leur famille et ne me présentent pas leur petit frère trisomique. Ils ne me disent pas que je leur manque et qu’ils aimeraient que j’habite plus près.

Je ne sais pas quoi dire. Je suis livide et prête à débarquer chez Caden pour lui arracher les couilles et les pulvériser avec une paire de talons aiguille de dix centimètres.

— Je vais m’occuper de ça.

Ma peau s’embrase sous une colère brûlante.

— Non, Sam. Il n’en vaut pas la peine, de toute évidence.

Avery enlève ses lunettes et mon cœur se serre à la vue de ses yeux rouges et gonflés.

Je n’ai jamais vu Avery aussi effondrée à cause d’un garçon, jamais. Elle a tenté sa chance et on lui a brisé le cœur. Je sais qu’en cet instant, maman lui manque. Papa ne saurait pas quoi dire et lui infligerait probablement un sermon condescendant qui ne la ferait que se sentir plus mal. Pas maman. Peu importe ce qu’elle penserait du style de vie désinvolte d’Avery, elle réconforterait son bébé. Maman aimait toujours inconditionnellement.

— Que puis-je faire pour toi, Avery ?

Je me rapproche et la prends dans mes bras.

— Contente-toi de me rappeler que les mecs ne sont bons qu’au sexe. Je ne ferai plus jamais cette erreur. En fait...

Elle me relâche et se rassied en s’essuyant les yeux et en prenant une grande inspiration.

— J’ai rayé les gentils garçons de ma liste. Je m’en tiendrai aux mauvais garçons. Avec eux, tu sais à quoi t’attendre.

— Avery, tous les hommes ne sont pas comme Caden. Tu dois simplement ne pas te précipiter à l’avenir. Ne te laisse pas emporter dans le tourbillon des romances et des contes de fées qui n’existent pas.

— Sauf pour toi. Lautner ne te ferait jamais ça.

Au fond de moi, je sais qu’elle a raison, mais cela n’a aucune importance. Je ne me prépare pas à changer ma vie pour lui. Je me prépare à faire mes adieux.

— Peut-être... mais on s’en fiche. Dans une semaine, je pars à Paris, la ville de mes rêves, et tu seras de retour à L.A., Caden et toute cette merde derrière

toi.

— Les sœurs Montgomery seront à nouveau culottées, sexy et célibataires, déclare-t-elle en hochant la tête, résolue et confiante.

Je ris malgré ma douleur que je ne montrerai pas à Avery.

— Attention, tout le monde, on arrive !

J'invite Avery à dîner et la laisse noyer le reste de sa tristesse dans son Riesling préféré. Entre le vin et sa longue journée qui l'a émotionnellement épuisée, elle s'effondre dans la chambre d'invités aussitôt que nous rentrons. Swarley me tient compagnie sur le lit pendant que je trie toutes les photos que j'ai prises aujourd'hui. Il saute du lit, me faisant sursauter, et je lève les yeux pour tomber sur mon docteur sexy, en tee-shirt bleu ciel et jean délavé, debout sur le seuil de la porte. Lautner gratifie Swarley de sa gâterie quotidienne, qu'il emmène immédiatement en bas au trot.

— Hé, le salué-je avec un sourire ténu.

Mes émotions ont été refroidies par les événements d'aujourd'hui.

Il s'assied à côté de moi sur le lit et presse ses lèvres contre les miennes. Je veux lui parler de Caden et d'Avery, mais j'ai d'abord besoin de cela. Sa langue se glisse entre mes lèvres et la mienne l'accueille avec ardeur. Je prends son visage entre mes mains et laisse échapper un gémissement de plaisir. Les lèvres entrouvertes, il couvre ma mâchoire et mon cou de baisers, ferme mon ordinateur et le retire de mes genoux.

— Lautner, attends... Il faut que nous parlions.

Ses mains remontent le long de mes jambes nues. Mes muscles se tendent sous les caresses circulaires de ses pouces non loin de mon aine.

— C'est ce que je fais. Tu ne comprends pas ce que j'essaie de te dire ? marmonne-t-il contre mon cou.

J'appartiens à Lautner... En tout cas, mon corps. Mes pensées se désagrègent. Je m'abandonne aux sensations. Le reste du monde cesse d'exister.

— Si... et mon Dieu, j'adore ta façon de le dire, mais...

Il s'interrompt, ses pouces à deux doigts du bouton de fusion de mon cerveau.

Ses iris bleus brillent et il me faut un moment avant de reprendre mon souffle.

— Tu as parlé à Caden aujourd'hui ?

Lautner se redresse et ses mains quittant ma peau sont ma réponse.

— Il se sent très mal.

J'enfonce mes mains dans le matelas pour me redresser puis croise les bras. Ses yeux tombent sur eux tandis qu'il se mord le coin de la lèvre.

— Eh bien, pauvre Caden. Peut-être que je devrais lui envoyer des fleurs demain pour le réconforter. Rappelle-le-moi avant que je renvoie ma sœur et son cœur brisé à L.A. demain matin.

Je ne veux pas passer ma colère sur Lautner, mais je ne peux pas empêcher le sarcasme de dégouliner de mes paroles.

— Syd, il ne savait absolument pas qu'elle viendrait ce weekend.

— Ce n'est pas le putain de problème ! hurlé-je sans retenue.

— Bon Dieu, Sydney !

Il lève les paumes en signe de reddition.

J'expire longuement.

— Je suis désolée. Je suis seulement tellement énervée, là. C'est la première fois qu'Avery semble aussi effondrée depuis la mort de maman.

Il grimace.

— Je ne veux pas paraître insensible, mais c'est d'Avery que nous parlons, là.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Je dis juste qu'elle est un peu...

Il s'interrompt et me regarde.

Je sais qu'il essaie de me jauger, comme un animal piégé.

— Elle est un peu quoi ?

Je hausse un sourcil.

Il fait courir ses mains dans ses cheveux et soupire en secouant légèrement la tête.

— Rien. Écoute, je suis dés...

— Non ! Dis-le !

— Merde, Syd ! gronde-t-il d'exaspération. Ta sœur m'a sauté dessus deux secondes après m'avoir rencontré. Et puis, tu as insisté pour que je t'emmène petit-déjeuner pour pouvoir m'avertir qu'elle allait « se jeter sur les fesses » de Caden. Tu as dit qu'elle était « séductrice » et qu'elle aimait « s'amuser ». Alors maintenant, c'est Caden qui se retrouve dans le rôle du sale type parce qu'il ne lui a pas passé la bague au doigt ni promis son amour éternel ?

— Elle est humaine, Lautner ! Personne ne mérite de surprendre l'être aimé au lit avec quelqu'un d'autre !

— *L'être aimé* ? Tu es sérieuse ? Lui a-t-elle dit qu'elle l'aimait ? Lui a-t-elle confessé son amour ? Ont-ils tous les deux convenus d'être en couple ?

— Ce n'est pas le problème.

Je détourne le regard. Il se lève et met les mains sur ses hanches.

— Alors, s'il te plaît, éclaire-moi. *Quel* est le problème ?

— Il est allé jusqu'à L.A. pour y passer le weekend avec elle. Il a partagé des informations personnelles avec elle. Il lui a présenté Brayden. Il jouait le rôle du « mec sympa ».

— Caden est un mec sympa ! Ce n'est pas de la comédie. Le pauvre a été largué par sa fiancée et peut-être qu'il s'amuse un peu avant de risquer de se briser le cœur à nouveau. Il n'essayait pas de la tromper. Elle aurait dû appeler.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine en guise de bouclier supplémentaire. Nous sommes à moins d'un mètre, mais il me surplombe comme une tour et sa posture est aussi défensive que la mienne. La voix de la raison me chuchote quelque chose dans un coin de ma tête, mais je n'arrive pas à l'entendre par-dessus les cris de mon ego abîmé.

— On lui a proposé un poste à San Francisco. Un poste qu'elle allait accepter pour se rapprocher de Caden. Avery ne l'espionnait pas et n'essayait pas de le prendre sur le fait. Elle voulait lui faire une surprise. Genre « Surprise ! Tu te souviens ? La fille que tu baises depuis deux semaines. La fille prête à abandonner son rêve de vivre à L.A. pour se rapprocher de toi ».

Lautner hausse les épaules et secoue la tête.

— Je suis désolé, Syd. Je sais que tu veux que je sois en colère contre lui. Mais je ne peux pas. Avery est ta sœur, mais Caden est comme un frère pour moi. En plus, il ne s'agit pas de *nous*.

— Tu as raison. Il ne s'agit pas de nous. Il n'y a pas de *nous* parce que je pars la semaine prochaine. Peut-être que tu devrais aller te taper une fille au hasard ce soir et plaider l'innocence parce que tu ne m'as pas passé la bague au doigt, à *moi*, et que tu n'as pas promis ton amour éternel.

— Tu es ridicule, marmonne-t-il en se frottant le visage.

— Tu es condescendant, rétorqué-je.

— Sérieusement ! Je ne suis pas condescendant. Sais-tu ce que ça veut dire, au moins ?

— Oui ! Je sais que cela veut dire et tu es encore condescendant ! hurlé-je.

Je me lève et lui passe devant pour aller ouvrir la porte de la chambre. Je prends sur moi pour ne pas vomir mon dîner. Le nœud dans mon estomac, la boule dans ma gorge, le barbelé qui me déchire le cœur... C'est trop. Il ne bouge pas et moi non plus.

— Pars.

Je soupire d'épuisement.

— Je ne pars pas et je ne vais pas me taper une fille au hasard.

Il passe son tee-shirt par-dessus ses épaules puis enlève son jean avant de se

glisser au lit.

Il est tellement têtue et frustrant. Je piétine vers le lit et attrape mon ordinateur. Avant que je puisse m'échapper, il saisit mes bras et me tire à quelques centimètres de son visage. Je déglutis et détourne le regard.

— Regarde-moi, Sydney.

Je secoue la tête.

— Je t'aime.

— ARRÊTE ! crié-je.

Il me lâche, le regard abattu. Je vais dans la chambre d'Avery et ferme la porte derrière moi avant de la verrouiller.

26 juin 2010

Merci, Swarley. Le matin précis où j'aurais besoin que tu dormes et que tu ne chouines pas derrière la porte, tu décides de m'interpréter le plus long fichu solo de « nourris-moi » de tous les temps.

Avery est à plat ventre, mais respire toujours. Elle avait assez d'alcool dans le sang pour ne pas être réveillée par notre dispute *et* mes sanglots qui ont finalement eu raison de moi et m'ont entraînée dans le sommeil le moins reposant que j'ai jamais connu. Je suis émotionnellement vidée et physiquement épuisée. La journée ne sera pas bonne.

Je sors sur le palier sur la pointe des pieds et jette un coup d'œil dans ma chambre. Lautner est parti. Je me demande s'il est resté ou parti hier soir. Swarley est collé à moi, la queue sémillante et souriant. Oui, souriant, vraiment. Il y en aura au moins un qui passera une bonne journée.

En entrant dans la cuisine, je suis accueillie par un énorme bouquet de fleurs, deux gobelets et mon sac de pâtisserie préféré. Je prépare son petit-déjeuner à ce pathétique de cabot et lis la carte qui accompagne les fleurs.

Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime... Seulement toi... Toujours toi... Toi pour toujours.

Je le hais un peu plus chaque jour qui passe. Il n'a rien à perdre et tout à gagner avec ces trois mots. Moi, en revanche, je n'ai rien à gagner et tout à perdre.

Lorsque mon père m'avait réveillée pour me dire que l'hôpital avait appelé et que maman était morte, je ne voulais pas le croire. Et je n'y ai pas cru, pas avant de voir son corps dans le cercueil ouvert. Parfois, je me dis que si je ne l'avais pas vue, là, une part de moi n'aurait jamais cru à sa mort.

Peu importe à quel point je ne veux pas vivre ma vie avec une telle mentalité

infantile, je ne peux pas m'en empêcher. Je crois toujours au pouvoir de création des mots. Donc si je ne prononce pas les trois mots que je veux désespérément dire à Lautner, alors peut-être qu'ils ne seront pas une réalité. Pour une raison ou une autre, j'ai l'impression que les retenir revient à protéger juste assez de moi-même pour qu'il ne me consume pas entièrement, me brise et détruise mes rêves. Cependant, je pense qu'il sait qu'il le peut. Chaque jour, il fissure un peu plus ma détermination.

— Mon Dieu. Encore des fleurs ?

La voix rauque d'Avery me surprend.

Elle a une sale mine et ce n'est pas chose facile pour elle.

— Café ? demandé-je en retirant les couvercles des gobelets et en prenant mon thé d'abord.

— Oui, définitivement café, répond-elle en se saisissant du gobelet et en s'asseyant sur le tabouret de bar. Mmm, bon, mais plus très chaud.

Je prends une gorgée de mon latte tiède.

— Je pense qu'il était déjà devant la boulangerie à l'ouverture. Je sais qu'il doit être à l'hôpital très tôt.

— Pourquoi es-tu venue dans ma chambre ? demande-t-elle.

Je fronce les sourcils, confuse.

— Comment sais-tu que je t'ai rejointe cette nuit ? Tu t'es réveillée au milieu de la nuit ?

— Nan. Ton ordinateur est sur la table de chevet. Alors, accouche. Que s'est-il passé ?

J'attrape une galette dans le sac et en casse quelques morceaux pour nourrir ma frustration.

— Je lui ai parlé de Caden.

Avery repose son café et appuie ses bras croisés sur le comptoir.

— Et ?

— *Et* il s'est comporté comme si ce n'était pas la faute de Caden. Je lui ai tenu tête, lui aussi et nous nous sommes disputés jusqu'à ce qu'il essaie de changer de sujet et de passer à nous, alors j'ai commencé à lui dire qu'il n'y avait pas de *nous*.

Elle me lance un sourire tendu et peiné.

— Merci de me défendre, Sam. Mais maintenant, j'ai l'impression que vous avez rompu à cause de moi.

— C'est ridicule, marmonné-je, la moitié de la galette fourrée dans la bouche. Je termine de mastiquer et prends une gorgée.

— Je m'en vais dans moins d'une semaine. Nous savions tous les deux que notre...

Je mime des guillemets.

— ... *relation* n'allait nulle part. Elle était terminée avant de commencer. Et je ne t'ai pas défendue juste parce que tu es ma sœur. Je l'ai fait parce que Caden s'est comporté comme un vrai connard. Il a profité de ton manque de communication. Il l'a utilisé comme une excuse pour coucher à droite à gauche. Parfois, les sentiments sont sous-entendus, tacites...

Je viens de me clouer le bec avec mes propres fichues paroles.

— Tu m'impressionnes, Sam. Peu importe à quel point je m'enfonce, combien de coups d'un soir je me fais, tu vois toujours le côté positif en moi et tu ne me reproches jamais mes écarts.

Je hausse les épaules.

— Personne n'est condamné à l'échec. Même pas mon infâme petite sœur de L.A.

— La revoilà. Contente de te revoir.

Avery rit en s'emparant de la carte de Lautner sur la table. Je vois son regard ahuri quand elle la lit.

— Ne me demande pas, dis-je, pince-sans-rire.

— Oh flûte !

Elle lève les yeux après avoir terminé sa lecture.

J'explose de rire.

— *Oh flûte ?*

Je regarde autour de moi.

— Est-ce que papa vient d'entrer ou quoi ?

Avery rit.

— Tu as raison. Putain, j'hallucine. Tu es dans une belle merde !

Je lève les yeux au ciel.

— Tu aurais bien besoin d'un bon sermon, toi.

— Sydney...

Elle prononce mon nom et fronce les sourcils. Des larmes me piquent les yeux et toute la bonne humeur déserte la pièce. « Sydney », venant d'Avery, signifie qu'il est temps d'être sérieuse, mais je ne veux pas être sérieuse.

J'attrape la carte toujours dans sa main.

— Ce n'est rien. C'est simplement qu'il se sent mal à cause de la dispute d'hier soir, alors il exagère. Je suis certaine qu'il était fatigué et qu'il ne réfléchissait même pas à ce qu'il écrivait.

— *Je t'aime... Seulement toi... Toujours toi... Toi pour toujours.* Une fois encore, tu m'impressionnes. Je trouve l'homme de mes rêves au lit avec une autre et toi, tu reçois ça ?

Elle fait un geste vers les fleurs, les gobelets, le sac de pâtisserie et la note.

— Tu as gagné à la foutue loterie des beaux partis et tu déchires le ticket gagnant ! Ça n'a aucun sens.

J'ai la mâchoire serrée. Je sais très bien que Lautner n'est pas *un* beau parti, il est *le* beau parti. Mais cela ne change rien à la situation. C'est comme trouver ses chaussures préférées à cinq cents dollars en soldes sans avoir dix dollars sur soi. C'est l'occasion parfaite au mauvais moment. C'est tout.

— Maman...

— Arrête ! m'interrompt-elle. Ne me sors pas ton baratin à propos de rendre maman fière ou de vivre la vie qu'elle n'a jamais eue. Je déteste quand, à t'écouter, sa vie a été une déception. Ça me donne l'impression qu'elle a regretté de nous avoir. C'est ce que tu penses que nous étions pour elle ? Des erreurs ?

— Non ! Ce n'est pas ce que je veux dire !

Mes muscles se tendent en défense.

— Je déteste quand tu me fais me sentir coupable parce que j'ai de l'ambition.

— Très bien ! Sois ambitieuse. Passe le reste de ta vie à faire des études et à essayer de trouver le métier de tes rêves. Attends d'avoir quarante ans avant de te marier et de fonder une famille, mais fais-le pour toi. Pas pour Maman. Ne le fais pas parce que tu penses que c'est ce qu'elle aurait voulu que tu fasses. Ne le fais pas parce que tu penses qu'elle est passée à côté de ses propres rêves.

Je pose mes mains à plat sur le comptoir et inspire lentement.

— Je vais à Paris la semaine prochaine, pour moi. Je vais à l'université pour moi. Ces rêves sont les miens. Maman est morte. C'est trop tard pour la rendre fière.

Ces mots ont un goût acide dans ma bouche.

— J'espère bien. Parce que tu es officiellement en train de tout risquer.

— Ça passe ou ça casse, réponds-je, un soupçon de sarcasme dans la voix.

— Oui, eh bien, hier ça passait et aujourd'hui ça casse, je rentre chez moi en plus mauvais état que je suis arrivée. Ça en valait le coup ? Putain, non !

Avery jette ses bras en l'air.

Je ris parce que cette conversation s'engage dans des profondeurs philosophiques auxquelles aucune de nous deux ne peut faire face.

— Alors... c'est à propos de Lautner ou de mon avenir ? Dans les deux cas,

c'est un risque. Mais je ne pense pas que le métier de mes rêves me décevra. Je crois que ce que tu me montres, c'est que les *mecs* sont imprévisibles et n'en valent pas la peine.

Avery se lève et s'étire en bâillant bruyamment.

— Les mecs n'en valent pas la peine, mais l'amour, si.

Elle se dirige vers l'escalier.

— Je n'ai jamais dit que j'aimais Lautner.

— Tu n'as jamais dit que tu ne l'aimais pas.

Avery fait une promenade avec moi et Swarley puis s'en va après le déjeuner. Nous nous excusons toutes les deux pour nos bouffées émotives et les mettons sur le compte des hommes qui nous retournent le cerveau. Lautner m'a mis les nerfs à vif. Je suis sur le fil du rasoir et prête à attaquer à la moindre brise sur ma peau. Je suis certaine que surprendre Caden avec une autre femme a été terrible, mais prendre la décision de le quitter a été facile. Tourner le dos à Lautner, peu importe à quel point je m'efforce de le faire passer pour le méchant, ne sera pas facile.

Je rejoins la piscine et mon portable sonne au moment où je m'assieds.

— Hé, Elizabeth, réponds-je.

— Bonjour, Sydney. Comment ça se passe ?

— Bien.

Je prends bien soin de ne pas mentionner le changement de régime alimentaire et les horaires décalés de Swarley. Pas plus que je ne dis qu'il dort dans le lit, lit dans lequel j'ai profité de sexe torride ces trois dernières semaines et dont les draps sentent comme Lautner, moi et le sexe.

— Oh, c'est parfait. Je dois te dire... Nous allons rentrer plus tôt.

— Vraiment ? Quand ?

— Demain. Trevor a fait une intoxication alimentaire et a passé les trois derniers jours dans un état lamentable. Il se sent mieux maintenant, mais il est épuisé et veut rentrer à la maison.

— Oh mince, ça craint. Il n'y a rien de pire que d'être malade à des milliers de kilomètres de chez soi. Je sais de quoi je parle.

— Oui, il a un peu la phobie des microbes, alors rester le nez dans la cuvette des toilettes de l'hôtel et se retrouver allongé sur le sol de la salle de bain l'a presque achevé.

Je ris en pensant aux troubles obsessionnels compulsifs de Trevor. C'est marqué sur son front, avec son crâne rasé pour une propreté optimale et ses

vêtements parfaitement repassés, serrés, rentrés dans son pantalon et boutonnés jusqu'en haut. Elizabeth peut bien le minimiser et dire qu'il a peur des microbes, je sais ce qu'il est. La pensée me paralyse d'angoisse. J'ai moins de vingt-quatre heures pour récurer la maison en vue de leur retour. *Pas bon !*

— Alors à quelle heure arrivez-vous ? Voulez-vous que je vienne vous chercher à l'aéroport ?

— Pas avant vingt et une heure quinze, et non, nous avons prévu de quoi rentrer à la maison.

— D'accord, dans ce cas, à demain soir.

— Au revoir, Sydney.

— Au revoir.

L'adrénaline fait effet et ma journée au soleil est officiellement annulée.

— Je te laisse, Swarley. De gros travaux de nettoyage m'attendent.

Mon stylo mental commence à dresser la liste des choses à faire : lessive, salles de bain, poussière, balayer, tondre la pelouse, nettoyer les poils du chien à l'arrière de la voiture de Trevor et racheter la nourriture et l'alcool que j'ai consommés. Au moment où j'entre dans la buanderie avec les draps imprégnés de sexe, je reçois un message.

De rien pour le petit-déjeuner. Je suis certain que je n'ai pas reçu ton message de remerciement :) Parce que c'est impossible que tu puisses encore être en colère à propos d'hier soir. Pas vrai ?

Est-ce que je suis encore en colère à propos d'hier soir ? Je ne sais pas. Je ne peux pas y penser maintenant. Il y a trop à faire. Je m'occuperai de Lautner plus tard.

Merci.

Je fixe le message et envisage de le développer, mais je ne sais pas quoi dire alors j'envoie juste ce mot.



Chapitre 12

27 juin 2010

Douze heures... Tic toc. Je suis debout et Swarley a eu droit à sa promenade et à son petit-déjeuner. Mon uniforme du jour se compose d'un vieux short en jean, d'un débardeur noir et de gants jaunes en caoutchouc. La lessive est faite ; leur linge et mes vêtements. Elizabeth et Trevor ont une femme de ménage qui passe toutes les deux semaines, mais je leur ai dit que je m'occuperais du ménage en leur absence. À cet instant, je regrette de leur avoir proposé.

C'est une maison immense, ou en tout cas elle le semble quand vient le moment de tout nettoyer. J'ai mis deux heures à faire la poussière hier. Laissez-moi reformuler. J'ai mis deux heures à faire la poussière selon les critères perfectionnistes de Trevor. Les larges moulures en bois sont magnifiques, mais un cauchemar à dépoussiérer. J'aurais peut-être à sauter le déjeuner et les pauses pipi, mais je pense pouvoir tout remettre en ordre avant leur retour ce soir.

La sonnette retentit alors que je suis sur les genoux, en train de récurer les toilettes de la salle de bain du palier d'en haut. Je lâche un soupir exaspéré, me lève et descends l'escalier. La dernière personne que j'ai besoin de voir se tient en face de la porte-fenêtre et fait fondre ma culotte avec son immense sourire. J'enlève le gant de ma main droite et lui ouvre la porte.

— Hé, beauté.

Je lève les yeux au ciel.

— Là, tu es juste idiot. Regarde-moi.

Je tends les bras pour qu'il puisse pleinement apprécier mes vieux vêtements, mon visage dénué de maquillage et mes cheveux attachés très hauts en queue de cheval désordonnée.

— Je suis sorti major de promo de l'école de médecine. Je t'assure que je ne suis pas idiot.

Sa langue effleure paresseusement sa lèvre inférieure tandis que ses fichus yeux de Méduse parcourent tout mon corps. Il avance d'un pas et je recule d'un.

— Tu ne devrais pas être à l'hôpital, aujourd'hui ?

Il secoue une fois la tête. Ses yeux brillent d'un désir prédateur.

— Eh bien, je suis occupée, alors je t'appelle plus tard.

Je recule d'un autre pas.

— Sydney...

Il attrape ma main gantée et en enlève le gant avant de le laisser tomber.

— Je n'ai pas le temps...

Je suis dans ses bras, la bouche envahie par un goût mentholé, le nez par son après-rasage, sentant de larges paumes me soulever par les fesses.

Je me détourne de son baiser. Ses lèvres attaquent mon cou.

— Ils... Ils rentrent... ce soir. Je dois tout nettoyer.

Les mots, peu convaincants, m'échappent entre chaque respiration difficile.

Bam.

Mon dos heurte le mur tandis que mes jambes s'enroulent autour de son corps musclé. Ses mains se glissent sous mon tee-shirt et trouvent mes seins.

— Mon Dieu, Sydney. Tu n'as pas de soutien-gorge ? gémit-il dans mon cou, contre la peau sensible derrière mon oreille.

Ses hanches font un mouvement brusque en avant et je retiens mon souffle quand son érection frotte contre le haut de mes cuisses, sous son short.

— Ils sont tous propres... je... ne voulais pas... les salir.

Je lui attrape les cheveux et les tire jusqu'à ce que son visage soit à nouveau en face du mien.

À un souffle l'un de l'autre, les yeux dans les yeux. Mes seins sont dans ses mains, ses pouces me caressant les tétons. Je me force à déglutir et passe ma langue sur mes lèvres. Mes paupières sont lourdes sous son toucher.

Il effleure mes lèvres des siennes avec une retenue calculée.

— Je suis désolé pour hier soir, chérie.

Un baiser.

— Je ne voulais pas être insensible.

Un autre baiser au coin de ma bouche.

— Mon Dieu, je t'aime tellement.

Sa langue glisse doucement le long de ma lèvre supérieure, ma mâchoire se détend assez pour lui donner accès à ma bouche et il n'hésite pas.

Nos corps ondulent en rythme : son bassin s'avancant encore et encore ; le mien suivant le sien, quémendant un peu plus chaque fois. Il suce et lèche ma langue, réclamant toute ma bouche. Je ne suis que trop consciente de chaque couche de tissu qui sépare nos corps nus. Sa main droite abandonne mon sein pour se saisir de ma cuisse. Il caresse l'intérieur de ma cuisse de son pouce, qu'il glisse sous mon short et plonge dans ma culotte très, très mouillée.

— Mon Dieu, Sydney... Tu es trempée, gémit-il dans ma bouche.

Tout ce que je réussis à sortir est :

— Hum...

Son pouce va et vient en moi puis trace des cercles sur mon clitoris.

— Aah...

Ma tête tombe en arrière, contre le mur, avec un bruit sourd.

Un coup à la porte nous interrompt. Nous nous figeons, nos souffles désespérés sont le seul son brisant le silence. Nous sommes dissimulés à quelques centimètres à peine du chemin de lumière de la porte-fenêtre.

— Tu attends quelqu'un ? murmure Lautner, une main toujours sur mon sein et l'autre fermement agrippée à ma jambe, le pouce sur mon intimité.

Mes yeux abandonnent alors que je secoue la tête. Puis je me souviens de l'appel que j'ai passé hier et je soupire de frustration.

— Merde ! chuchoté-je.

Lautner hausse un sourcil curieux.

— C'est Dane.

Je suis rapidement reposée sur le sol. Je réajuste mon haut et mon short tandis que Lautner prend une inspiration contrôlée.

— Dane ?

Je me dirige vers la porte.

— Oui, Dane.

En l'ouvrant, je prie afin que mon visage ne soit pas aussi rouge d'embarras que j'ai l'impression qu'il l'est.

— Hé, Dane !

Je souris.

— Merci de faire ça pour moi.

Swarley se précipite pour avoir sa dose de Dane. Ce dernier s'accroupit pour l'accueillir, acceptant ses coups de langue enthousiastes.

— Bonjour, Dane.

Les bras de Lautner s'enroulent autour de moi comme il me tire contre lui.

— Lautner.

Dane lève les yeux et sourit.

Leurs salutations ne sont pas exactement amicales.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demande Lautner.

Dane se lève, mais avant qu'il puisse répondre, je prends la parole.

— J'ai appelé Dane hier soir pour lui demander s'il voulait bien s'occuper de Swarley pendant quelques heures, le temps que je passe l'aspirateur et la serpillère.

J'attrape la laisse de Swarley près de la porte et la tends à Dane.

— Eh bien, c'est très gentil à toi.

Lautner affiche un sourire crispé.

— Oui, *c'est très gentil*.

Je me tortille hors de son étreinte, m'assurant de me retourner et de lui lancer un regard d'avertissement.

— Tu dois faire partie de l'escouade de nettoyage ? dit Dane à Lautner.

— Oui, réponds-je avec un grand sourire. Lautner est passé pour tondre la pelouse et nettoyer le 4x4. Ensuite, il va s'occuper de la piscine et vérifier les niveaux de chlore.

Lautner fait la moue et plisse les yeux vers moi en hochant lentement la tête.

— Oui... confirme-t-il en faisant traîner le mot. C'est exactement pour cette raison que je suis là.

Il croise un bras sur sa poitrine et pose le coude de son autre bras dessus. Il serre le poing et passe le pouce – *ce pouce* – sur ses lèvres, laissant le bout de sa langue l'effleurer.

MAINTENANT, je suis rouge... rouge vif.

— Bon, je devrais avoir terminé dans deux heures.

J'offre un sourire nerveux à Dane et tapote Swarley sur le flanc à quelques reprises.

— Parfait ! Ne te surmène pas.

Il se retourne et fait descendre les marches à Swarley.

Je ferme la porte et Lautner est sur moi en un clin d'œil, me plaquant fermement contre la porte de tout son corps. Ses mains sont appuyées contre la porte de chaque côté de ma tête.

— Alors... où en étions-nous ? souffle-t-il dans mon cou.

Je pousse son torse et passe sous son bras.

— Pas question ! Je... oublie ça... *Nous* devons nettoyer. Elizabeth et Trevor rentrent à vingt-deux heures.

Je ramasse mes gants par terre.

— La tondeuse est dans le garage. Il faut que je te montre comment faire le plein et la démarrer ? Oh, et n'oublie pas de ramasser les crottes de chien d'abord.

Il me claque les fesses, déclenchant un glapisement de ma part, puis enlève son tee-shirt. Je dévore des yeux le relief puissant et ciselé de son torse alléchant. Son tee-shirt qui percute mon visage me sort de ma transe.

— Si tu as besoin de moi ou de ça...

Il montre son corps à moitié nu et me lance un sourire suffisant.

— ... nous sommes dehors.

Insolent !

Serpillère et aspirateur. Salle de bain récurée. Cuisine réapprovisionnée et nettoyée. Et puis il y a mon mâle incroyablement beau qui reprend son rôle de nettoyeur de piscine. *Je meurs !* Le jardin est parfaitement tondu ; Lautner est peut-être un peu maniaque, lui aussi. Le 4x4 brille de mille feux et est débarrassé du moindre poil de Swarley.

— On remue l'eau, *nettoyeur de piscine* ?

Je baisse la voix, adoptant un ton charmeur.

Lautner sourit largement et me fait un clin d'œil.

— Reculez, M'dame. Je ne voudrais pas que vous tombiez. Il n'y a pas de maître-nageur de garde, ce qui veut dire que je vais devoir vous secourir... nu, bien sûr.

Je m'approche de lui et glisse les mains autour de sa poitrine, dans son dos.

— Mmm... Je n'ai jamais autant voulu être une demoiselle en détresse de toute ma vie.

J'embrasse son dos tout en griffant ses abdominaux rigides.

— Ne commence pas quelque chose que tu ne peux pas terminer, me prévient-il tout en passant l'écumoire à la surface de l'eau.

— Qui a dit que je ne pouvais pas terminer ?

Ma main droite commence à glisser sous l'élastique de son short.

Il l'attrape et la repousse.

— Un « presque » suffit pour aujourd'hui. Il est presque dix-sept heures et je suis certain que ton vétérinaire préféré va arriver avec ton cabot préféré d'une minute à l'autre. Si tu insistes pour commencer quelque chose maintenant, je ne m'arrêterai pas... Je répète, *je ne m'arrêterai pas*, peu importe qui nous regarde.

Il relâche ma main et je glisse les deux dans les poches avant de son short.

— Eh bien, docteur Sullivan, quelle effronterie.

— Dernier avertissement, Syd.

Je sors mes mains et le tape sur les fesses comme il me l'a fait un peu plus tôt.

— Tu n'es pas amusant.

Je retourne dans la maison d'un pas nonchalant.

— Oh, je suis très amusant... Attends un peu, crie-t-il vers la maison.

Fort à propos, la porte d'entrée s'ouvre et Swarley se précipite sur moi.

— Hé, Swarley. Tu t'es bien amusé avec Salt et Pepper ?

Je lui enlève sa laisse et il court vers la chatière pour aller voir Lautner.

— Merci, Dane. J’apprécie vraiment ton aide. Nous avons bien avancé. Avec un peu de chance, Swarley ne salira pas trop le sol dans les deux prochaines heures.

Dane rit.

— Je ne m’inquiérais pas pour ça. Swarley est leur chien, après tout. À moins de l’enfermer dehors ou dans un chenil, tu ne pourras pas tout garder impeccable.

— C’est vrai, concédé-je.

— Eh bien...

Dane se balance sur ses pieds.

— Oui, bien... dans ce cas, si je n’ai pas l’occasion de te voir avant de partir, c’était sympa.

Je m’avance vers lui et le serre dans mes bras.

— Et si tu repasses un jour par ici, appelle-moi et nous pourrons déjeuner ou autre chose.

Je hoche la tête tandis qu’il ouvre la porte.

— Profite bien de Paris.

— C’est ce que je compte faire, merci !

La porte se referme et je me retourne. Lautner est appuyé contre le mur de la cuisine, les mains dans les poches avant de son short.

— Reste avec moi.

Je n’arrive pas à déchiffrer son expression ou le ton de sa voix. « Reste » est un peu vague et je ne sais pas jusqu’où je dois pousser l’interprétation.

— Reste ?

— Jusqu’à ce que tu partes.

Il baisse les yeux sur le sol. Il est si grand et fort et pourtant, à cet instant, je vois chez lui une vulnérabilité empreinte de tristesse qui fait vaciller mes émotions, mon cœur, ma détermination.

— Il ne reste que cinq jours.

Il hoche la tête.

— Je prendrai tout ce que je peux prendre.

— Je suis certaine qu’Elizabeth et Trevor s’attendent à ce que je reste ici jusqu’à mon départ. Que suis-je censée leur dire ? « Hé, j’ai rencontré ce type qui m’a séduite avec des fleurs, des pâtisseries et du thé sucré. Nous avons fait l’amour comme des bêtes dans votre lit et oh, au fait, je vais rester avec lui plutôt qu’avec vous jusqu’à mon départ à Paris ».

Il affiche un petit sourire satisfait.

— Oui, c'est plutôt ça. Sauf pour la partie sur les pâtisseries et le thé sucré... C'est assez personnel. Tu ne penses pas ?

Je lutte pour conserver une expression neutre. Elizabeth et Trevor m'ont prise de court avec leur retour anticipé, et maintenant c'est au tour de Lautner.

— Si je ne reste pas avec eux, alors je devrais essayer de changer mes billets et de rentrer chez moi pour passer du temps avec mon père.

Il se décolle du mur et réduit la distance entre nous. Mes paupières lourdes se ferment alors que sa main caresse ma joue. Son pouce effleure ma lèvre inférieure.

— Tu ne veux pas rester avec moi ? Ou tu penses que tu ne devrais pas ?

Il n'a toujours pas remis son tee-shirt et je jurerais sentir la chaleur irradiant de sa peau m'attirer à lui comme la chaleur du soleil. Je me penche et enroule mes bras autour de lui. Le temps passe trop vite. Je devrais lui dire que cinq jours ne changeront rien. Je devrais rentrer chez moi et passer du temps avec mon père. Je devrais me laisser briser le cœur pour commencer la cicatrisation. Je devrais... Je devrais... Je devrais. L'histoire se répète. Le premier jour, quand Lautner m'a proposé d'aller à la plage avec lui, mon esprit a passé en revue toutes les raisons pour lesquelles je n'aurais jamais dû y aller, et pourtant je les ai toutes ignorées.

— Je vais chercher mes affaires.

Je fais ma valise pendant que Lautner donne à manger à Swarley. La note que je laisse à Elizabeth et Trevor est courte, mais au moins ils ne s'inquiéteront pas pour moi. Cependant, ma chère tante Elizabeth ne laissera pas courir cela. Je m'attends à un appel de sa part dès demain matin pour exiger des explications complètes.

Bienvenue chez vous. J'espère que Trevor se sent mieux. Je vais chez un ami jusqu'à mon départ à Paris. Envoyez-moi un message quand vous aurez lu ce mot, que je sache que vous êtes rentrés sains et saufs et que Swarley sera nourri demain matin. Gros bisous, Sydney.

— C'est tout ce que tu as ?

Lautner pointe du doigt mes deux grandes valises, mon petit bagage à main et mon sac à main empilés dans l'entrée.

— Oui.

— Je vais les mettre dans le coffre pendant que tu t'assures que les portes sont bien fermées et que tout est éteint.

Je hoche la tête et me tourne vers la cuisine pour trouver Swarley.

— Hé, mon vieux.

Je m'accroupis et il tombe sur le flanc comme un arbre, ses pattes s'agitant en l'air. Swarley ne montre aucune honte quand il pense pouvoir se faire gratter le ventre.

— Je m'en vais, mais je reviens te dire au revoir dans quelques jours. Souviens-toi, tu n'as jamais dormi sur le lit alors, ne me cause pas d'ennuis en posant ne serait-ce qu'une patte sur la couette. Compris ? Et tu retournes aux croquettes. Je sais que ça craint, mais c'est le prix à payer pour quelques semaines de paradis.

Je lâche un soupir lourd d'émotion.

— Moi aussi, j'abandonne quelque chose de génial, alors tu n'es pas le seul.

— Prête ?

Je sursaute au son de la voix profonde de Lautner. Il attend sur le seuil de la cuisine. Je m'éclaircis la gorge en me relevant.

— Oui, je suis prête.

Je prends une profonde inspiration et fais intérieurement mes adieux à une autre aventure de garde de maison, encore.

Une fois la voiture sortie de l'allée, Lautner brise le silence qui s'est installé entre nous depuis que nous avons quitté la maison.

— Tu as faim ?

Je ris et me demande s'il a entendu mon estomac en colère gronder.

— Je meurs de faim. Mais je me sens et je sais que j'ai l'air sale après tout ce ménage. Hors de question que je mange dehors ainsi.

Il me tend son portable, un numéro déjà affiché sur l'écran.

— Chinois à emporter ?

Je prends son portable et souris.

— Ça me semble parfait.

Nous arrivons chez Lautner trente secondes avant le livreur, au mieux. C'est la première fois que j'entre dans son appartement.

— Dîner et ensuite douche ?

Il sort les boîtes en plastique du sac.

— Carrément.

Je tourne lentement sur moi-même.

— Ton appartement est... surprenant.

J'examine le grand espace ouvert meublé d'un canapé gris anthracite agrémenté de coussins rouge ambré, noir et blanc. Une table basse rectangulaire au plateau blanc et aux pieds en acier noir repose sur un grand tapis persan noir

et blanc. Le sol est recouvert d'un parquet en bois foncé. Quant aux murs, ils sont gris clair et décorés de peintures abstraites.

— Surprenant ? Comment ça ? demande-t-il en me tendant une bière.

Je hoche la tête et nous nous asseyons sur le canapé pour manger.

— Ça fait très Ikea.

— Tu n'aimes pas Ikea ?

Il prend une grande gorgée de bière.

— J'adore. Je suppose que j'imaginai plus un appartement de célibataire. Tu sais, un vieux canapé en cuir, des poufs aux couleurs d'une équipe de foot, un banc de musculation dans un coin, une télévision dix fois plus grosse que celle qui est sur ton mur, des maillots de foot encadrés, des pinups...

Lautner éclate de rire.

— C'est ma chambre de première année que tu décris. J'ai un peu mûri depuis.

Je m'essuie la bouche avec une serviette en papier tout en avalant mon riz frit aux légumes.

— C'est propre, aussi. Tu es un maniaque du ménage ?

Il secoue la tête.

— Non. Je n'ai simplement pas été suffisamment là pour déranger quoi que ce soit. Je mange deux, parfois même trois, repas à l'hôpital. Je ne me souviens pas quand je me suis assis sur ce canapé pour la dernière fois. Lorsque je rentre chez moi, soit je vais directement au lit, soit je travaille sur mon ordinateur au comptoir. Tu verras que mon lit n'est pas fait et qu'il y a peut-être même des chaussettes par terre, dans mon placard.

— Pas de colocataire ?

— Avant, je louais une maison avec Caden, mais sa fiancée a décidé d'emménager avec nous et c'est là que j'ai commencé à me chercher un appartement.

— Trois, ça commence à faire beaucoup de monde ?

— Quelque chose comme ça.

Il hausse les épaules.

— Pas de petite amie venue habiter ici ?

J'aborde un sujet dont je ne suis pas vraiment certaine de vouloir parler, mais je ne peux pas m'empêcher d'être curieuse.

— Habiter ? Non. Quelques-unes ont essayé de s'installer.

— Essayé ?

Je penche la tête sur le côté, un sourire curieux aux lèvres.

— Un vêtement par ci, une brosse à dents par-là, et puis une trousse de maquillage et une paire de chaussures... Tout ça en douce.

— De combien de filles parlons-nous, là ?

Merde ! Les mots sont sortis et je ne peux pas les ravalier.

— Syd, tu me laisses dans cinq jours. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Il baisse les yeux sur son assiette.

L'ambiance décontractée de la conversation a disparu. Mon départ imminent et permanent pèse lourdement entre nous. Le « tu me laisses » pique un peu aussi.

Je pose ma boîte en carton à moitié vide sur la table basse et bois une gorgée de bière.

— Rien du tout. Je... je suis désolée. Je ne sais pas pourquoi j'ai demandé ça.

Je me lève et fais le tour de la pièce des yeux.

— Où est la salle de bain ? Je pense que je vais prendre une petite douche, si ça ne te dérange pas ?

— Syd...

Je lève la main tout en secouant la tête.

— Non, s'il te plaît. C'est bon. Vraiment. Je vais juste prendre une douche.

Ses sourcils froncés et sa posture avachie me mettent en colère contre moi-même. Je l'ai mis dans une position gênante pour rien. Moi et mes stupides questions. J'attrape la plus petite de mes valises posées près de la porte et l'emporte avec moi.

— Première porte sur la droite. Il y a des serviettes propres sur les étagères sous le lavabo, me signale-t-il.

— Merci.

Je ferme la porte et m'y appuie.

— Qu'est-ce que tu fous, Sydney ? *Merde*, cinq fichus jours avant que tu sois dans l'avion et c'est *maintenant* que tu décides de lui poser des questions sur ses anciennes relations.

Je lève les yeux et aperçois la folle dans le miroir en train de se parler toute seule – cheveux en bataille, pas maquillée, complètement perdue. Examinant la salle de bain, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Tout est propre et, pourtant, il ne pouvait pas savoir que je viendrais ici ce soir.

— Pas maniaque, mes fesses.

Je fais couler l'eau et me déshabille. On frappe à la porte. J'attrape une serviette et l'enroule précipitamment autour de moi.

— Euh... oui ?

La porte s'ouvre.

— Tout va bien entre nous ?

Sa voix est prudente. Je m'attends à ce qu'il agite un drapeau blanc.

Je hoche la tête, me sentant bête d'être partie.

Lautner sourit et entre en fermant la porte derrière lui.

— L'eau est une ressource rare, il faut l'économiser.

Il tire sur ma serviette, me l'enlevant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu es timide, ce soir ?

Je lève les yeux au ciel.

— Tout le monde n'a pas autant d'assurance que le chef du *Club de Sport*.

— Président, pas chef, corrige-t-il avec un sourire moqueur tout en faisant passer son tee-shirt par-dessus sa tête.

— Comment m'aurait mis ton club ?

Il retire son short et son caleçon. Puis, en repoussant mes cheveux de mes épaules, il fait la moue et croise les bras.

— Eh bien, je dirais...

— Attends ! Tu dois m'imaginer sans ça.

Je pointe du doigt mes seins.

— Je n'en avais pas à l'époque. Je n'avais pas non plus les cheveux longs *et* souviens-toi que je mangeais des puces et des conneries comme ça.

Il met les mains sur ses hanches tout en secouant la tête.

— Pas de seins, des cheveux à la Peter Pan et des pattes de grillon coincées entre les dents ? Tu n'aurais pas été sélectionnée.

Je suis bouche bée.

— Espèce de porc ! dis-je en lui lançant un regard noir avant d'entrer dans la douche.

Son corps nu se colle contre le mien avant que les premières gouttes d'eau atteignent mes pieds.

— Porc ? Tu penses que je suis un porc ?

J'essaie de me dégager de son étreinte de fer, mais une crise de fou rire m'ôte toute force.

— Tu ne veux que mon corps. C'est vraiment blessant.

Un gros rire lui échappe et emplît la salle de bain. Il me retourne vers lui. M'attrapant les poignets, il les pose sur son torse.

— Pour quoi est-ce que tu me veux ?

Un sourcil haussé me dit *l'hôpital se moque de la charité*.

Sa seule vue est jouissive, il est un chef-d'œuvre érotique. Je veux le prendre

en photo, le peindre et le sculpter. Il est ma muse.

— Si je pouvais prendre une partie de toi avec moi, ce serait ces fichus yeux de Méduse.

— *Fichus yeux de Méduse ?*

Il rit.

— Ce sont seulement des yeux.

— Pas pour moi.

Je glisse mes mains vers le haut, autour de son cou, et le tire vers moi. L'eau tombe en cascade sur nous, enveloppant nos corps d'intimité et de sensualité.

Ses mains tracent le contour de mes courbes – seins, hanches, fesses. Je serre le poing sur son érection et vais d'avant en arrière. J'adore le gémissement qu'il lâche dans ma bouche tandis que nos langues dansent. J'adore lui faire cela. J'adore la façon dont il vénère mon corps, avec tendresse et reconnaissance. J'adore tout chez cet homme.

— Sydney...

Il rejette sa tête en arrière comme je glisse le long de son corps sur les genoux et le prends dans ma bouche.

— Mon Dieu...

Il retient son souffle et ses abdominaux se contractent. Je ne peux pas le prendre entièrement dans ma bouche, mais cela n'a vraisemblablement pas d'importance. Sa mâchoire se relâche et ses mains sont appuyées contre le mur de la douche. Je fixe son visage. Quand ses paupières lourdes s'ouvrent, je souris et passe plusieurs fois ma langue en cercles sur son gland.

— Stop... Sydney...

Je le prends aussi profondément que je peux puis recule et le reprends rapidement, passant ma langue sur chaque centimètre de sa verge. Je le relâche et me lèche les lèvres.

— Tu es certain que tu veux que je m'arrête ?

Je sais qu'il est en train de craquer avant moi et je ne me suis jamais sentie aussi sexy. Ses yeux tombants me brûlent de l'intérieur. Il saisit mes cheveux et je pense qu'il va ramener ma bouche à son érection palpitante, mais il me relève doucement.

Le contrôle de Lautner a atteint son point de rupture. Il me soulève contre son corps et j'ai à peine le temps d'enrouler mes jambes autour de sa taille avant qu'il ne plonge en moi. Je hurle son nom alors que l'intrusion m'emplit complètement et m'étire. Il me faut une minute pour m'ajuster, mais il n'est pas d'humeur patiente en cet instant. Mon dos est contre le mur et il s'enfonce en

moi. Mes bras entourent son cou auquel je me tiens. Il accélère le rythme, les épaules tendues, et je sens une douce chaleur m'envahir tandis qu'il s'immobilise profondément en moi.

— Sydney !

Son front tombe sur mon épaule et je bouge mes hanches contre lui.

— Je t'en prie... Ne t'arrête pas ! Je suis si proche, mais pas tout à fait.

Il reprend en lents mouvements de hanches, mon téton dans sa bouche.

— Ne t'arrête pas, juste l-là.

Je m'accroche désespérément à lui tandis qu'il me pousse à bout.

— Aah... Oh mon Dieu ! crié-je en enfonçant mes ongles dans son dos.

Je vois des étoiles et le flot de sensations est vertigineux.

— C'était...

— Incroyable...

Il soupire, esquissant doucement une traînée de baisers de mon oreille à mes lèvres.

Je suis à bout de force. J'ai mal aux jambes à force de m'agripper à sa taille et je ne suis pas certaine de pouvoir tenir debout. Il me dépose sur mes pieds. Je ne détache pas mes bras de son cou pour me tenir.

— Ça va ? me demande-t-il avec un sourire qui se propage à ses iris azur d'infinité.

Je hoche la tête en relâchant son cou, mais mon corps s'effondre contre le sien de toute façon.

Il rit, mais ne dit rien. Des mains tendres me savonnent et me lavent les cheveux. De temps à autre, nos yeux se croisent et nous échangeons un sourire d'admiration pure. C'est magnifique et douloureux, paradis et enfer, amour et tristesse.



Chapitre 13

28 juin 2010

— Debout, beauté.

J'ouvre un œil juste assez pour constater qu'il fait encore nuit. Je dois être en train de rêver. Je n'ai aucune raison de me lever avant le soleil.

— Tes cheveux de déesse sexy...

J'entends à nouveau le murmure de sa voix.

— Ta peau parfaite...

Des lèvres effleurent le bas de mon dos.

— Quelle heure est-il ?

Ma voix endormie est teintée d'une touche de plainte matinale.

— Cinq heures et demie, murmure-t-il contre ma chair de poule. C'est l'heure du petit-déjeuner.

— Je n'ai pas faim, marmonné-je, en enfouissant mon visage dans mon oreiller.

— Viens prendre le petit-déjeuner avec moi. Tu peux dormir toute la journée pendant que je ne suis pas là.

Il glisse ses mains sous moi et me prend tendrement dans ses bras.

— Je suis d'humeur vorace. Je veux profiter de chaque minute. Tu as de la chance que je te laisse dormir.

Il me pose assise au pied du lit, allume la lumière la plus proche et farfouille dans ma valise.

— D'après mes souvenirs, tu ne m'as pas laissée dormir. Je crois que j'ai fini par m'évanouir. Tu es sous Viagra ou quelque chose comme ça ?

Lautner s'agenouille en face de moi et m'enfile une culotte et un short. Puis il me tire sur mes pieds et termine de les remonter. Je boutonne mon short de mauvaise grâce.

— Tu es mon Viagra, me chuchote-t-il à l'oreille en me mordillant le lobe de l'oreille.

Je lève les bras et il me met un tee-shirt.

— Je n'ai pas besoin de soutien-gorge ?

Je lève les yeux, interrogative.

Il fait un pas en arrière et examine ma poitrine. Ses mains soulèvent mes seins

et mes tétons se dressent sous les caresses de ses pouces.

— Voilà. Parfait.

Il sourit, trop content de lui.

Je lève les yeux au ciel.

— Pervers.

Je lui passe devant et attrape un élastique pour attacher mes cheveux en bataille en queue de cheval. Il me met une tape sur les fesses et sort de la chambre.

— Je ne l'étais pas avant de te rencontrer.

Je le suis dans l'entrée.

— Moi ?

Il prend son sac et ses clés. En m'ouvrant la porte, il mord sa lèvre inférieure et hoche la tête.

— Hum, les choses que tu me donnes envie de te faire.

Je dévale l'escalier jusqu'à la sortie parce qu'entre le marathon d'hier soir, sa remarque et ce regard de prédateur, j'ai l'impression qu'il est en pleine traque et que je suis la proie. Ces dernières vingt-quatre heures, l'intensité physique entre nous a été au-delà de tout et extraordinaire. Nous ne sommes jamais assez proches. La nuit dernière, j'avais l'impression qu'il essayait de se fondre physiquement en moi, de tout son corps.

Lautner, toujours en gentleman, se hâte de me dépasser pour m'ouvrir la portière de la voiture.

— Chevaleresque... Tellement chevaleresque.

Je lui fais un clin d'œil et saute dans la voiture.

Il se penche et m'embrasse. C'est doux, patient et rempli de quelque chose que je refuse de reconnaître.

Libérant mes lèvres, il me regarde, c'est-à-dire, il me regarde *vraiment*. De fichus iris bleus me déshabillent jusqu'à l'âme.

— Je t'aime.

Aïe !

Pourquoi ces trois mots font-ils si mal ?

Je ravale la boule d'émotion dans ma gorge. Peu importe à quel point ces mots retentissent dans ma tête... et dans mon cœur, je ne peux pas les prononcer. Clignant des yeux pour retenir mes larmes, je ne peux que hocher la tête.

Le sourire triste qui apparaît sur son visage décuple ma douleur. Son regard vacille tandis que son sourire s'évanouit. Il ferme ma portière et nous nous rendons au café en silence. Nous commandons nos habituelles galettes cerise-

amande – encore tièdes –, un café pour lui, un thé pour moi. Le lever de soleil magnifique nous honore de sa présence, alors nous nous asseyons à la fenêtre.

Je brise le silence inconfortable.

— Toujours content de ton choix de partir en pédiatrie ?

Il prend une gorgée de son café.

— Absolument. Les médecins traitants avec qui je travaille sont géniaux. On entend parler du cauchemar de la première année d'internat, mais jusqu'ici, j'ai le sentiment de faire partie de l'équipe. C'est beaucoup de travail, mais j'aime ça. Il n'y a pas d'enfants qui pleurent toute la journée ou autre chose dans le genre. Je peux avoir dix patients difficiles, mais un seul avec qui ça fonctionne, un seul dont je gagne la confiance, et tout le reste disparaît.

Bien sûr que j'aime Lautner. S'il n'avait pas déjà volé, verrouillé et jeté la clé de mon cœur, alors ces mots seuls auraient suffi. Je suis ou démesurément ambitieuse ou monstrueusement stupide de m'éloigner de lui.

Je souris.

— Je pourrais t'écouter parler toute la journée.

Il regarde sa montre.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de passer la journée avec toi, mais...

Je termine le dernier morceau de ma galette et attrape mon sac et mon thé.

— Mais tu dois aller t'occuper d'enfants qui ont besoin de toi.

Il se lève et me tire à ses côtés, puis nous rejoignons son 4x4.

J'appelle Elizabeth. Après avoir reçu un message de sa part hier soir, je sais qu'ils sont bien rentrés et qu'elle meurt d'envie de me parler. Peu après treize heures, elle passe me chercher chez Lautner et m'emmène déjeuner. Elle a dix ans de plus que mon père, mais est très à la mode et ouverte d'esprit. Sur le chemin du restaurant, je lui fais un bref récapitulatif du déroulement des dernières semaines concernant la maison et Swarley. Mais au moment où nous nous asseyons et où nous avons les menus en main, Elizabeth ne veut plus parler que d'une chose.

— Dis-moi tout, jeune fille.

Je souris et hausse nonchalamment les épaules tout en faisant semblant de lire le menu.

— Dire quoi ?

Elle attrape mon menu et le baisse.

— Cet « ami » chez qui tu séjournes. *Il*, je suppose ?

— Oui, l'agent d'entretien de la piscine.

Elle penche la tête sur le côté et plisse les yeux. Je ne peux pas garder cela pour moi plus longtemps. Cette histoire est vraiment une belle histoire, sauf la fin qu'il reste encore à écrire, mais je sais où tout cela va. Je lui dis tout, presque. Le temps que je finisse, elle a l'air choqué.

— Sydney Ann Montgomery, s'il te plaît, dis-moi que tu vas épouser cet homme.

J'échoue à maintenir le contact visuel. Mes doigts jouent nerveusement avec mes cheveux.

— Je pars à Paris dans quelques jours.

— Et donc ? Ce n'est pas comme si tu allais y vivre.

— C'est vrai. Mais je vais continuer à garder des maisons l'année prochaine, ce qui va m'obliger à voyager tous les mois ou presque, et puis je reprends l'université à l'automne suivant. Lautner est juste...

Elizabeth pousse son assiette sur le côté et pose ses bras sur la table tout en se penchant en avant.

— Juste quoi ?

Je secoue la tête, trace les motifs de la nappe de mon ongle.

— L'homme parfait au mauvais moment.

— Alors tu vas simplement partir. T'en aller parce que le timing n'est pas parfait ?

Je braque mes yeux sur elle.

— *Parfait* ? Ça n'est même pas sur le même plan que la perfection. J'ai vingt-trois ans et je ne terminerai probablement pas mes études ni n'aurai mon premier vrai travail avant d'avoir presque trente ans. Lautner en aura terminé avec son internat dans trois ans et sera prêt à se marier, à avoir des enfants... Une vraie vie. Pas une relation à distance avec une étudiante. Il ouvrira certainement son propre cabinet et une fois que je serai diplômée, qu'est-ce que je ferai ? Je chercherai un boulot dans les environs ? Sais-tu à quel point ce sera difficile de trouver le métier de mes rêves, même si je suis prête à aller partout, alors en me restreignant à un rayon de quatre-vingts kilomètres ? Ça ne marchera jamais. En fin de compte, l'un d'entre nous en voudra à l'autre. Simplement, ça ne... ça ne marchera pas.

— Ce métier pour lequel tu retournes à l'université est-il vraiment celui de *tes* rêves ?

La voix d'Elizabeth est douce, hésitante, compatissante même.

— J'adore l'art, et être conservateur dans un grand musée ou une galerie serait une occasion fabuleuse... Le métier de mes rêves.

— Le métier de *tes* rêves ?

— Bien sûr, le métier de *mes* rêves. Pourquoi travaillerais-je ainsi afin d'économiser de l'argent pour mes études et ensuite m'infliger la fatigue et les longues heures de l'université ?

Elle se tapote le menton de l'index.

— Je ne suis pas certaine. Mais tu es ma nièce et je t'aime comme ma fille, alors je veux que tu sois heureuse. Parfois, c'est là où on s'y attend le moins qu'on trouve le bonheur. Je ne veux pas que tu passes à côté. Un métier paie les factures et nous donne un sentiment d'accomplissement dans la vie. Mais il ne t'aime pas et ne te reconforte pas. Il ne t'emmène pas à la plage et ne t'offre pas des fleurs et des pâtisseries. Il ne te prend pas dans les bras le soir et ne te fait pas te sentir belle.

Je ne sais pas quoi répondre. Ses paroles ne sont pas sans mérite, mais à cet instant, elles ne sont pas reconfortantes.

Elle laisse de l'argent sur la table et se lève.

— Mais tu as raison, Sydney. Tu es jeune et prendre une décision susceptible de changer ta vie alors que tu ne connais ce garçon que depuis un mois est probablement fou.

Je me lève et souris. Je comprends ce qu'elle veut dire, mais elle m'offre une sortie de secours. Une excuse pour partir et ne pas me sentir aussi stupide.

Elle me ramène chez Lautner et me serre fort contre elle.

— Je t'aime, ma chérie. Quoi que tu décides de faire, ce sera la bonne décision. Pas de regrets, d'accord ?

En sécurité dans ses bras, je laisse couler quelques larmes. Toutes les autres attendent aussi de sortir, mais elles sont réservées au long vol direction Paris, dans quatre jours.

Je passe le reste de l'après-midi à parcourir des photos sur mon ordinateur. Puis je répons à un mail d'un ami de l'université me demandant d'être sa photographe pour son mariage, en automne. Il se trouve que c'est un weekend où je serai chez moi, entre mes gardes de maison, alors j'accepte. C'est de l'argent facile et j'ai besoin d'économiser autant que possible.

À dix-neuf heures, j'ai de nouveau faim, mais j'hésite à manger ou à attendre Lautner. J'ai un avant-goût de ce qu'est la vie avec un médecin et cela craint plutôt. D'un autre côté, c'est un interne occupé et je ne travaille pas pour l'instant. Après avoir farfouillé dans les placards de sa cuisine, je trouve des barres de céréales et j'en mange une pour me caler.

Mon ennui se transforme en curiosité et je me retrouve fouinant dans sa chambre. J'ouvre le tiroir de sa table de chevet et y trouve quelques livres, des romans à suspense, de la monnaie et une boîte de préservatifs. Ouverte. Je sais qu'aucun d'entre eux n'a été utilisé avec moi alors maintenant je me demande depuis combien de temps il les a et avec qui il les a utilisés. Avant que mon cerveau ait le temps de formuler une pensée rationnelle, je suis déjà en train de les compter. Il en reste quatre et c'était un paquet de dix. La date d'expiration n'est pas avant longtemps, alors ils ne peuvent pas être si vieux que cela.

— On fouine ?

Une voix familière me fait sursauter.

— Claire.

Elle est dans l'embrasure de la porte, le regard fixé sur mes genoux. Je baisse les yeux et remets précipitamment les préservatifs dans leur boîte.

— Comment es-tu entrée ?

Je range les préservatifs dans le tiroir, les mains tremblantes.

Elle montre un porte-clés auquel sont accrochées beaucoup de clés. Mais pourquoi est-ce que le docteur Lebrun a une clé ?

— Lautner sait-il que tu fouines chez lui ?

Ses lèvres sont une ligne droite et pincée, la suffisance mêlée à une touche d'avertissement dans sa voix me fait me sentir comme une enfant prise sur le fait.

Je me lève et me dirige vers elle. Elle recule à chaque pas que je fais jusqu'à ce que nous soyons dans le salon.

— Qu'est-ce que tu veux ?

J'attrape mon portable et le tripote pour avoir l'air distraite et indifférente à son intrusion.

— Lautner m'a dit que je pouvais emprunter quelques livres pour mes recherches.

— Eh bien, je ne sais pas où ils sont, peut-être...

Elle se dandine de nouveau vers la chambre.

— Ils sont sur cette étagère, là. Je suis certaine que je connais mieux sa chambre à coucher que toi.

Je ne suis absolument pas préparée à cette conversation. Elle a une clé et entre sans frapper. Et maintenant, elle sous-entend subtilement qu'il y a plus entre eux que ce que j'en sais.

Le docteur Lebrun revient en se pavanant avec plusieurs livres dans les mains.

— Exactement là où je me souvenais qu'ils étaient.

Je secoue la tête et plisse le nez.

— Est-ce que je rate quelque chose, là ?

Claire rit.

— Je suis certaine que tu rates beaucoup de choses, alors tu devras être plus précise.

— Arrête tes conneries. Tu meurs d'envie de dire ce qui t'énerve. Est-ce parce que Lautner est avec moi et pas avec toi ?

Elle me fusille du regard et je sais que j'ai touché un point sensible, mais elle se reprend rapidement et un sourire suffisant s'esquisse sur son visage.

— Ne te lance pas de fleurs. Tu n'as rien de plus que ce que j'ai eu. La différence, c'est que toi, tu t'en vas et que moi, je reste.

De quoi parle-t-elle ? Mon estomac fait des bonds et la douleur de la boule dans ma gorge est aggravée par un sentiment lourd dans ma poitrine. Je ne sais pas quoi répondre. Suis-je en colère contre elle à cause de ce qu'elle a dit ou à parce que Lautner n'a pas partagé cette information avec moi ? Et même, est-ce que je sais de quoi elle parle ou bien est-ce que j'en tire la mauvaise conclusion ?

Mon Dieu, j'ai la tête qui tourne.

— De quoi parles-tu ?

Je serre les lèvres, évitant son regard.

— Oh la la. Il ne t'a pas dit, c'est ça ? Eh bien, honte à moi d'avoir vendu la mèche.

Je risque un coup d'œil. Elle agite dédaigneusement la main dans l'air.

— J'aimerais beaucoup rester et partager tous les détails, mais j'ai des choses plus importantes à faire.

Elle tourne la tête en tendant la main vers la poignée de la porte et me lance un dernier sourire condescendant.

— Ravie de t'avoir revue.

Je fixe mon portable, l'envie d'appeler Avery me submergeant. Pourquoi ai-je l'impression d'avoir surpris Lautner au lit avec une autre ? Imaginer Lautner et Claire ensemble me donne la nausée. Il ne m'a pas trompée. C'est arrivé avant qu'il ne me connaisse, mais cela fait quand même mal. Pourquoi me suis-je senti l'intruse alors que c'est elle qui est entrée sans frapper ? À quatre jours de mon départ, pourquoi est-ce que j'y accorde de l'importance ?

Je n'appelle pas Avery. Je peux gérer cela toute seule. Techniquement, il ne m'a jamais menti. Il n'y a pas besoin de parler de la visite du docteur Lebrun. Lautner a vingt-sept ans, évidemment qu'il a du vécu. Moi aussi. Tout ira bien. Il n'y a aucune raison que je ne puisse pas passer les quatre prochains jours sans

lui mentionner l'incident d'aujourd'hui.

Me souvenant des préservatifs dans sa chambre, je les remets dans le tiroir. Six préservatifs, et alors ? Peut-être que ce n'était pas avec la même personne. *Oh mon Dieu !* Non, je n'aime pas penser à Lautner comme le type qui couche à droite à gauche. Je préfère me dire qu'il les a utilisés avec la même fille. *Merde !* Non, cela ne va pas non plus. Cela ressemblerait à une relation, dans ce cas. Est-ce qu'il l'aimait aussi ? Peut-être qu'il l'aimait plus que moi.

— Sydney ! Laisse tomber ! Oui, c'est mieux. Encore en train de me parler à moi-même comme une folle.

Être coincée toute seule dans l'appartement de Lautner ne me réussit pas. Je remarque une boîte de rangement en plastique posée par terre, dans un coin de son placard, alors je la sors et l'ouvre. Elle est remplie de photos, de trophées et de maillots de football pliés datant du lycée et de l'université. Je nage dans son maillot de Stanford que j'enfile. Je respire dans le tissu que j'amène à mon nez.

— Sueur, sang et poussière.

Je sursaute et mon cœur manque de s'arrêter. Lautner se tient dans l'embrasement de la porte. J'ai vraiment l'impression d'être une fouine. Il m'a surpris en train de regarder dans ses affaires personnelles, outrepassant de loin toutes les limites de la bienséance.

— Merde, tu m'as fait peur. Je suis... juste... Mon Dieu, je suis désolée. Je m'ennuyais et j'étais de curieuse de...

Il secoue la tête et s'avance vers moi. Je bataille avec le maillot pour l'enlever. Il me le prend d'une main et m'offre l'autre. Je la regarde une seconde puis l'accepte. Il me relève.

— Déshabille-toi, m'ordonne-t-il.

Je fronce les sourcils.

— Pardon ?

— Tu m'as entendu.

Sa voix est grave, mais exempte de colère.

L'enchevêtrement d'émotions qui tourbillonne dans ma tête a annihilé ma capacité de raisonnement.

J'enlève mes vêtements à l'exception de ma culotte. Il secoue la tête.

— Continue.

Je soupire et lève les yeux au ciel, mais fais glisser ma culotte. Il me remet le maillot qui m'arrive presque aux genoux.

Son short tendu ne passe pas inaperçu auprès de moi.

— Oui, je suis content de te voir.

Il affiche un grand sourire et se penche pour emprisonner ma bouche. Je gémiss de satisfaction alors que sa langue explore un territoire connu. Il tient mon visage au creux de ses mains et recule, me laissant hébétée et à bout de souffle.

— Ce maillot a marqué beaucoup de points, mais ce soir il va me voir battre quelques nouveaux records. Nous allons manger.

Une autre tape sur les fesses avant de se rendre dans la cuisine. Je suis abasourdie sous le coup de la confusion, du désir, de l'excitation et des restes d'embarras d'avoir été prise sur le fait. La jalousie, toutefois, semble l'emporter. J'imagine Claire dans ce maillot, étendue sur le lit, en train de lui faire réviser un examen, pendant que ses mains et sa bouche la touchent comme il m'a touchée.

Fermant les yeux, j'essaie de chasser ces images de ma tête. L'odeur de pizza parvient à mon nez pendant que je me dirige vers la cuisine. Lautner prend deux bières dans le réfrigérateur tandis que j'ouvre la boîte de la pizza.

— Oh mon Dieu. Tu. Es. Le. Meilleur ! J'adore la pizza taco.

Il pose les bières sur le comptoir et m'attire contre sa poitrine.

— Et je t'adore dans mon maillot... uniquement mon maillot.

Ses mains froides après avoir touché les bières glissent sous son maillot et attrapent fermement mes fesses nues.

Bien sûr, mon vieux, c'était aussi ton mode opératoire avec Claire ?

— Docteur Sullivan, tu es un pervers.

Ses mains glissent de mes fesses à mes jambes et, sans effort, je suis soulevée. Mon intimité découverte frotte contre le renflement de son short.

— Tu me rends fou. Je plaide la folie près de toi.

Il me mord la lèvre inférieure et la tire entre ses dents avec un grondement sourd. Il me repose et baisse les yeux, ses lèvres se retroussant en son sourire sexy signature, ô-combien-insolent.

Tout mon corps rougit d'embarras quand je vois ce qu'il regarde. La tâche humide sur son short, qui vient de *moi*.

— Je ne laverai plus jamais mon short.

Je braque mes yeux sur les siens, les jambes croisées et jouant avec mes cheveux.

— Tu sais vraiment comment m'embarrasser.

Il me tend les bières et attrape la boîte de pizza, les assiettes et les fourchettes.

— Tu ne devrais pas être embarrassée. Tu es incroyablement sexy, Syd et...

On frappe à la porte. Lautner pose tout sur la table basse, à côté du canapé. Je m'assieds rapidement, espérant que le dos du canapé me dissimulera depuis la porte d'entrée. Le maillot couvre tout, mais il est évident que je suis nue en

dessous.

— Hé, Sully. Claire a été appelée à l'hôpital. Je viens d'ouvrir cette bouteille de Zinfandel, veux-tu que nous passions un petit moment ensemble ?

— En fait...

— Mmm... Est-ce que c'est de la pizza que je sens ?

Je me retourne vers la voix derrière moi. La blonde à la chevelure ondulée, gros seins, short court et haut moulant découvrant son nombril tatoué d'une rose, s'arrête derrière le canapé. Je me lève et fais face à ses grands yeux marron qui inspectent chaque centimètre de mon corps.

— Oh... Je n'avais pas vu que tu avais de la compagnie.

Lautner est toujours près de la porte, la tenant ouverte.

— Oui, j'ai de la compagnie.

Il semble irrité, mais son sourire poli n'en montre rien.

Elle croise les bras sur sa poitrine, la remontant plus près de son menton.

— Eh bien, tu ne nous présentes pas ?

Je cloue Lautner à la porte d'un regard perçant. Il lève les yeux et laisse échapper un soupir exaspéré qui fait trembler ses lèvres.

— Rose, Sydney, Sydney, Rose.

— Oh, alors c'est *toi*, Sydney ?

Elle me fixe ouvertement.

— Intéressant.

Sa bouche se tord sur le côté.

Je comprends qu'elle et le *docteur Lebrun* sont amies. A-t-elle également couché avec Lautner ?

— Alors c'est toi, Rose ? J'ai tellement entendu parler de toi, dis-je en affichant un sourire factice et en battant exagérément des paupières.

— Ah oui ? demande-t-elle d'une voix aiguë d'enthousiasme – menton levé, épaules en arrière, poitrine en avant.

— Oui, Lautner vient de me dire qu'il espérait que Claire et Rose lui ficheraient la paix ce soir pendant qu'il me prendrait sur le canapé, le comptoir de la cuisine, dans l'entrée et, bien sûr, attachée au lit.

Rose pousse un cri de surprise audible, les mains sur la bouche et ses yeux écarquillés passant de moi à Lautner. Les muscles de sa mâchoire tressautent, ses lèvres tressaillant pour réprimer un sourire. Elle se retourne et fait claquer ses talons en passant la porte.

— Rose, attends... appelle Lautner, mais elle tend sa main derrière elle et se précipite vers l'escalier.

Lautner ferme la porte et s'y appuie, les bras croisés. Je bois une gorgée de bière et lui présente mon dos.

— Tu te rends compte qu'après ton départ, je vais devoir gérer deux voisines très en colère ?

Je hausse les épaules.

— Je suis certaine que tu trouveras un moyen d'*arranger* les choses avec elles.

Il s'assied à côté de moi et passe ses doigts le long de mes jambes nues.

— Tu ferais aussi bien de te rendre compte que je suis un homme d'honneur. Alors si tu dis que je vais te « prendre sur le canapé, le comptoir de la cuisine, dans l'entrée » et, mon préféré, « attachée au lit »...

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— ... alors je ferais mieux de m'y mettre.

La patience et le contrôle pour lesquels j'ai lutté après le départ de Claire vacillaient déjà quand Lautner est rentré. Maintenant, ils sont tombés aux oubliettes. Le double coup droit Claire-Rose m'a mise K.O., mais je suis de nouveau sur mes pieds et plus remontée que jamais.

— Ça n'arrivera pas. Je vais courir.

Je me lève et vais dans la chambre.

— Attends...

Il est juste derrière moi.

— Tu es fâchée ?

Je lance des vêtements un peu partout et trouve un short et une brassière de sport.

— Je vais simplement courir.

Jetant son maillot sur le côté, j'enfile mes vêtements sans un regard dans sa direction.

— Maintenant ? Tu vas courir... Maintenant ?

Trouvant des chaussettes assorties, j'enfile mes chaussures et fais mes lacets.

— Non, j'y vais demain matin. Je me suis simplement dit que je dormirais là-dedans. Oui ! Je vais courir MAINTENANT ! Bon Dieu, docteur Sullivan, je te croyais plus malin que ça.

Il bloque la porte, mais j'essaie de passer malgré tout. Avant que je puisse passer, il me plaque contre le mur, me tenant fermement les bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu m'attaques par surprise et je n'ai pas la moindre idée de ce que j'ai fait !

Je pousse contre son torse, mais il ne bouge pas d'un millimètre.

— Attaquer par surprise ? Waouh, c'est gonflé !

Je me débats encore pour échapper à sa prise, mais mes tentatives sont futiles.

— De quoi parles-tu ?

Les rides de son front se creusent.

J'ouvre grand les yeux et avance la tête.

— Le docteur Poufiasse et maintenant Rose la coloc garce ?

Il secoue la tête et me lâche.

— Mon Dieu, Syd, je suis trop fatigué pour jouer à ce stupide jeu de charades avec toi, dis-moi simplement ce qui t'énerve comme ça.

Il passe ses mains dans ses cheveux en soupirant profondément et s'appuie contre le mur en face de moi.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que toi et Claire avez été ensemble ?

Il se mord la lèvre supérieure et lève les yeux vers le plafond.

— Nous n'étions pas *ensemble*, c'était une seule foutue nuit il y a un an, après une soirée avec des amis. Nous avons tous les deux beaucoup bu et... C'était juste une erreur stupide. C'est tout.

Il me regarde.

— Comment sais-tu ça ?

Je penche la tête sur le côté et souris en coin.

— Claire me l'a dit quand elle est venue ici aujourd'hui. Avec. Sa. Clé !

Lautner laisse tomber sa tête contre le mur, les yeux fermés et les mains entrelacées dans son cou.

— C'est juste... stupide. Pourquoi est-ce que nous...

Je me dirige d'un pas lourd vers la porte.

— Tu as raison. C'est stupide. Ma présence ici est stupide.

— Syd, attends !

Claquant la porte, je sprinte hors de l'immeuble. Sans aucune idée d'où je vais, je cours. Pas un jogging, je cours vite et dur, nourrie par des émotions toxiques. Si je continue, peut-être que je pourrai tout laisser derrière moi – la douleur, la colère, la jalousie. Je n'en veux aucune. Mes poumons me brûlent et mes jambes sont harassées quand je tombe sur un parc abandonné sur ma droite. Ralentissant le pas, je me prends la tête entre les mains en luttant pour retrouver mon souffle. Le goût salé de mes lèvres est un mélange de sueur et de larmes.

Un banc fait face à un petit étang sur lequel nagent des canards, des oies et quelques autres oiseaux migrants. M'écroulant sur le banc, je pose mes coudes sur mes cuisses et laisse tomber ma tête. Le barrage s'effondre. Des sanglots

secouent mon corps en vagues incontrôlables. Je suis complètement perdue. Ma sœur est à cinq heures de route, mon père encore plus loin et ma mère n'est plus là. Mes sentiments sont si irrationnels et bruts. Plus je tente de les ignorer, plus fort ils hurlent en moi. L'agonie me paralyse. Comment puis-je vouloir partir et rester en même temps ?

— Hé... me dit la voix douce de Lautner.

Relevant la tête, je suis accueillie par des iris bleus. Des iris bleus tristes.

Il est accroupi en face de moi et je jette mes bras et mes jambes autour de lui. Tombant sur les fesses, il me serre contre lui de ses bras puissants. J'enfouis mon visage au creux de son cou et pleure. Il pose sa joue sur ma tête et me berce tendrement. La dernière fois que je me suis sentie autant en sécurité, réconfortée et aimée, c'était dans les bras de ma mère.

— Je suis désolé, chérie. Je préférerais mourir que de te faire du mal.

Je secoue la tête en reniflant.

— Non, je suis juste... juste t-t...tellement perdue. Ce n'est pas t-toi.

Je prends une profonde inspiration, retiens mon souffle puis expire lentement.

— Ta vie personnelle ne me concerne pas et...

— Stop !

Il recule et prend mon visage au creux de ses mains, essuyant mes joues trempées de larmes de ses pouces.

— De quoi parles-tu ? Ça. Nous. Rien ne m'a autant paru plus *personnel*. Je t'ouvrirais mon âme si tu me laissais le faire. Tu comprends ça ? As-tu la moindre idée de ce que je ressens vraiment pour toi ?

Son visage est tendu, marqué par la douleur.

Je hoche la tête en me mordant les lèvres, chassant de nouvelles larmes imminentes en clignant rapidement des yeux.

Il presse ses lèvres contre les miennes, les yeux fermés.

La vie est si cruelle.

Me relâchant, il passe ses doigts le long de ma mâchoire, les yeux brillants et pleins d'adoration.

— Je te dirai tout ce que tu veux savoir. Même si ce n'est pas ce que tu veux entendre. D'accord ?

— D'accord, chuchoté-je avec un sourire faible.

— Tu me tues, Sydney Ann Montgomery.

Il secoue la tête.

— Je ne suis pas quelqu'un d'avidé, alors ce... *sentiment* est difficile à gérer.

— Sentiment ?

Il hoche la tête.

— Vouloir quelque chose plus que tout au monde, mais savoir que c'est impossible... Savoir que je ne peux pas t'avoir, *toi*.

Je suis ivre de Lautner. Il est ma drogue préférée. Quand je suis sous son influence, le reste du monde disparaît. Nue, rassasiée et dans ses bras, je suis en paix.

— As-tu mal aux bras ?

Sa voix retentit dans l'obscurité silencieuse de sa chambre.

Dessinait le contour des muscles de ses bras qui entourent ma taille, je souris.

— Hum, la seule chose que je ressens en ce moment, c'est du bonheur.

Ce sourire, celui qui fait frissonner tout mon corps, est pressé contre mon épaule. Je me demande s'il sait que le sourire que je *sens* contre ma peau est mon préféré de tous les temps. Mes yeux voient ce qu'ils veulent voir, mes oreilles entendent ce qu'elles veulent entendre, mais ce toucher, cette émotion tactile est réelle et indéniable.

— Claire a une clé parce que Rose aime *s'amuser*, alors je la laisse utiliser mon appartement pour étudier ou faire des recherches quand je ne suis pas là.

Mon corps se raidit à la seule mention de son nom et il me serre plus fort.

— Et Rose... Est-ce que vous avez...

— Non.

Il rit.

— Mon Dieu, je ne suis pas ce genre d'hommes.

— Ce genre d'hommes ?

— Le genre qui tient un carnet de compte.

Six préservatifs. Pourquoi cela me travaille-t-il ? Je devrais lui demander, mais je détesterais d'être *ce genre de fille*.

— Je sais.

Je prononce ces mots plus pour me rassurer, moi, que lui.

29 juin 2010

La sonnerie répétée de mon portable me tire du sommeil. Il fait jour et je suis seule au lit. Je n'essaie même pas d'aller décrocher, puisqu'il est dans le salon, sur la table basse. Je ne suis pas si vive le matin. J'enlève le drap du lit et l'enroule autour de moi avant d'aller chercher mon portable. Je ne me souviens pas l'avoir entendu sonner plus d'une fois, mais j'ai deux appels manqués, un

d'Avery et l'autre d'Elizabeth.

Quelque chose attire mon attention comme je bâille. Je marque un temps d'arrêt et remarque un grand – non, un gigantesque – bouquet de fleurs posé sur le comptoir de la cuisine. Ses couleurs vibrantes évoquent l'arc-en-ciel et il a certainement coûté une fortune. Lautner doit connaître un fleuriste parce qu'il n'existe tout simplement aucune boutique de fleurs ouverte à l'heure à laquelle il part, à l'aube. Les deux bandes élastiques attachées aux barreaux du lit font naître un immense sourire sur mon visage. Les mêmes bandes que le docteur Pervers a utilisées pour attacher mes bras à son lit la nuit dernière. Et bon sang... je ne pourrai jamais parler des choses qu'il m'a faites, même pas à ma sœur souvent crue. Comment il peut mettre sa blouse et s'occuper d'enfants malades, comme une version masculine de Mère Teresa, après la nuit dernière, cela m'échappe.

J'appelle Avery, mais tombe sur sa messagerie, alors je lui laisse un message. J'essaie ensuite Elizabeth.

— Sydney, Avery a essayé de t'appeler, mais tu ne répondais pas... commence la voix précipitée d'Elizabeth.

— Je sais. Je viens d'essayer de l'appeler, mais je suis tombée directement sur sa messagerie.

— Elle est probablement déjà dans l'avion.

— Quoi ? Où va-t-elle ?

— Sydney, ton père est entré à l'hôpital tôt ce matin. Ils pensent que c'est son cœur.

Le sol vient de s'écrouler sous mes pieds et je tombe en chute libre dans mon enfer personnel.

— Qu... Quoi ? Est-ce qu'il...

— Il va bien, maintenant. Ils vont lui faire passer quelques examens, mais nous n'en saurons pas plus avant un moment. Je nous ai réservé un vol pour midi. C'était le plus tôt que nous pouvions avoir.

J'entends ce qu'elle dit, mais je ne comprends pas. Mon père est en forme et en bonne santé. C'est impossible.

— Euh... d'accord, oui, je serai prête.

Les mots tremblants sortent de ma bouche en un bredouillement.

— Je viens te chercher dans deux heures.

— D'accord... hum, à tout à l'heure.

Les larmes coulent plus vite que je ne les essuie. Je ne peux pas perdre mon père aussi. Mes yeux se posent à nouveau sur les fleurs et je pense à Lautner. Je

pars dans deux heures. Puis l'énormité de la situation me frappe de plein fouet. Mon père est à l'hôpital et je ne peux pas le rejoindre assez vite. Je suis supposée partir pour Paris dans trois jours, et je ne verrai plus Lautner... Plus jamais.

Il a le droit de savoir, alors je lui envoie un rapide message avant de rassembler mes affaires.

Mon père est à l'hôpital. J'ai un vol à midi. Pardon de partir comme ça. Je t'appelle ce soir de l'Illinois.

Syd

Je me dirige vers la chambre, lance mon portable sur le lit et commence à jeter des choses dans ma valise. *In Your Eyes* retentit.

— Ne t'en va pas... Attends ! fait la voix paniquée de Lautner dans mon oreille.

— Je suis désolée. Je dois partir. Je ne voulais pas que cela finisse de cette façon, mais...

— ATTENDS ! crie-t-il avant de raccrocher.

Mon cœur est déchiré en deux. Je dois être avec mon père. Ce n'est pas comme cela que je voulais dire au revoir à Lautner, mais je n'ai plus le choix. Après avoir terminé et posé mes valises à côté de la porte, je fais un dernier tour dans la cuisine et la salle de bain pour vérifier que je n'ai rien oublié. Elizabeth ne sera pas là avant une demi-heure, alors j'envoie un message à Avery pour lui dire que je suis au courant et que j'arrive.

Mon cœur s'arrête quand la porte d'entrée s'ouvre avec fracas et sort presque de ses gonds. Lautner se tient en face de moi vêtu de sa blouse verte, sa poitrine se soulevant. En un instant, je suis dans ses bras et toute une vie d'émotions se déverse sur lui – inquiétude, chagrin, peur et... amour.

— Chut... Je suis là, me calme-t-il de sa voix.

Je sens et entends son cœur battre dans sa poitrine comme si, en cet instant, il ne battait que pour moi.

— Qu'est-il arrivé à ton père ?

Je recule assez pour le voir, trouvant du réconfort dans ses iris bleus. Il prend mon visage au creux de ses mains et essuie mes larmes.

— Son cœur... qu... quelque chose avec son... cœur, reniflé-je entre deux sanglots.

— Est-ce qu'il est au bloc ?

Je secoue la tête.

— Je ne pens... pense pas. Ils font des examens.

J'inspire profondément et retiens mon souffle un moment avant d'expirer

lentement pour me calmer.

Sa grande main se pose derrière ma tête que j'appuie contre son torse. Il pose ses lèvres sur le haut de ma tête et les laisse là. Nous sommes dans les bras l'un de l'autre en silence. Je ne sais pas comment il a réussi à partir de l'hôpital, mais cela n'a pas l'importance. Il est là et j'ai besoin de lui. J'ai besoin de cet au revoir pour tourner la page. J'ai besoin de clore ce chapitre de ma vie.

— Tout ira bien pour ton père. Je suis certain qu'il est entre de bonnes mains. Ils feront des examens, trouveront ce qui ne va pas et le soigneront. D'accord ?

Je recule.

— Mon Dieu, j'espère.

Il se penche et m'embrasse. Puis s'arrête. Je la sens. L'émotion montante, la réalité du moment.

— Reviens.

Il effleure mes lèvres des siennes.

Je fais un pas en arrière et secoue la tête.

— Je ne peux pas. Tu le sais.

— Pourquoi pas ? demande-t-il d'une voix tremblante.

— Parce que je dois travailler puis retourner à l'université. J'ai vingt-trois ans. Je ne peux pas foutre en l'air mon avenir, mes rêves à cause d'un mec.

Sa tête a un mouvement de recul.

— *Un mec ? C'est ce que je suis pour toi ? Juste un mec ?*

— Non !

Je me retourne et passe mes mains dans mes cheveux, reculant pour accroître plus encore la distance entre nous.

— Mon Dieu ! Tu n'es pas juste un mec pour moi, Lautner. Tu es probablement *le bon*, mais ça ne change rien.

— Putain, mais ça change tout !

Il entre et claque la porte si fortement qu'un cadre tombe du mur, projetant du verre partout.

Le rugissement de sa voix et le verre s'écrasant sur le carrelage font courir des frissons glacés dans tout mon corps. Je n'ai jamais vu ce côté-là de lui.

Je me retourne et le regarde, puis baisse les yeux sur le sol, sur les dégâts auxquels il ne prête aucune attention. Ses yeux me transpercent.

— Merde, Lautner ! Nous savions que ce jour allait arriver. Je ne t'ai jamais promis quoi que ce soit d'autre, pas une seule fois. Tu vis ton rêve. Abandonnerais-tu tout pour moi ?

Je hurle littéralement et je lui en veux de me faire perdre le contrôle.

— Oui.

Juste un mot, mais il le prononce avec une certitude absolue et sans la moindre hésitation.

C'est un coup de poing qui me coupe le souffle. Comment peut-il dire cela ? Plus encore, comment peut-il le penser ?

— C'est des conneries, dis-je, une teinte de défi dans la voix. Tu abandonnerais tes rêves pour moi ?

— Oui.

Ses yeux sont emplis de larmes qui ne coulent pas, mais les miennes inondent mon visage.

J'ai perdu le contrôle de mes émotions. J'ai perdu le contrôle sur ma vie.

Je les sèche du dos de la main.

— Eh bien, c'est là qu'est la différence. Je ne te le demanderais jamais.

Je ne parviens pas à dissimuler la défaite dans ma voix.

— Tu me mépriserais.

— Non.

Il secoue la tête.

— Je ne te mépriserais jamais.

— Ça suffit. Encore une fois, ça n'a pas d'importance. Je me mépriserais pour tout ce que tu abandonnerais pour moi. Je te mépriserais de me faire me sentir aussi mal.

Je secoue la tête et me mords la lèvre supérieure pour lutter contre mes émotions.

— Cela finirait par nous déchirer.

— Je t'aime, murmure-t-il.

— Arrête, réponds-je avec colère.

— Je t'aimerai toujours.

Il avance d'un pas vers moi.

— Tais-toi.

Je serre les dents et regarde tout et n'importe quoi sauf lui.

— Merde ! Regarde-moi !

Il prend mon visage dans le creux de ses mains et finit de m'achever avec ces fichus yeux bleus.

— Je. T'aime. Point. D'un amour bouleversant et à jamais inégalable. Je ne m'excuserai pas de t'aimer et je t'aimerai toujours.

Quelqu'un frappe à la porte, mais Lautner l'ignore. Je sais que c'est Elizabeth.

— Je dois partir, chuchoté-je tout en allant vers la porte.

— MERDE ! tonne-t-il.

Je me retourne pour le voir lancer une bouteille de bière vide contre le mur, puis une autre. Je pleure pour lui. Je pleure pour moi. Il est comme une bombe à la mèche allumée – mâchoire serrée, sourcils froncés, yeux perçants, poings serrés, poitrine agitée.

La porte s'ouvre.

— Sydney ? m'appelle la voix gênée d'Elizabeth.

Je suis certaine qu'elle a entendu le bruit et s'inquiète pour moi. Je me retourne et pose les yeux sur elle.

— J'arrive.

Je me force à esquisser un sourire triste, mais il est vain d'essayer de dissimuler le désastre émotionnel au-devant duquel elle s'est avancée.

— Euh... d'accord, je vais descendre une de tes valises.

Je hoche la tête. Toutes mes émotions s'effondrent et me déchirent de l'intérieur. Je ne veux pas l'aimer... Je ne veux pas le haïr. Mais la vérité, c'est que je le hais parce qu'il m'a fait l'aimer. Il m'a fait marquer une pause assez longtemps pour me faire douter. Il a forcé la porte de mon cœur et y a murmuré *et si*.

Lautner se tient debout dans la cuisine, me tournant le dos, les mains au bord du comptoir et la tête baissée.

Les mots sont plus forts que le contrôle que j'ai sur eux. Je les regrette avant même qu'ils aient passé le seuil de ma bouche.

— Il reste quatre préservatifs dans la boîte. Je suis certaine que tu survivras sans *moi*.

La jalousie me fait dire des horreurs. Les mots sont crachés comme du venin. M'aimerait-il moins si je le blessais ? L'aimerais-je moins s'il me blessait ?

Je balance mes sacs sur mon épaule et me penche pour attraper mon bagage à main et mon autre valise.

Je me retourne et les tire jusqu'à l'entrée.

La douleur aiguë dans mon bras me fait grimacer tandis que je suis secouée de tous les côtés.

— Les putains de préservatifs ! C'est à ça que tu pensais depuis hier ?

La tension autour de ses yeux froids, les mots cinglants et son étreinte douloureuse m'effraient. Je ne connais pas cet aspect de sa personnalité. Mon sac tombe de mon épaule comme il me ramène dans son appartement, directement dans sa chambre. Arrachant le tiroir à sa table de chevet, il en sort la boîte de préservatifs.

— Combien de préservatifs ?

Il tient la boîte en face de moi.

Je déglutis, mais ne peux pas parler.

— COMBIEN ?

Je tremble de tout mon corps et les larmes coulent, incontrôlables, le long de mon visage.

— Dix, sangloté-je.

Il laisse tomber les préservatifs restants sur le lit.

— Compte-les !

Je ne reconnais pas sa voix tant il est en colère.

— Quatre, murmuré-je.

Il sort son portefeuille et en jette deux autres sur le lit.

— Combien, maintenant ?

Je lâche un sanglot.

— Six.

Il me tire par le bras vers son armoire. Il sort de son panier à linge sale un short, celui qu'il portait la première nuit où nous avons fait l'amour sans préservatif, et y trouve deux autres emballages en aluminium qu'il jette sur le lit.

— Combien ? demande-t-il entre ses dents serrées.

Je m'étrangle avec mes sanglots.

— Arrête... S'il te plaît, le supplié-je.

— Compte les putains de préservatifs, Sydney !

— Huit... Huit... dis-je en pleurant.

Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal, mon bras ou mon cœur. Si, je sais... Mon cœur. Il est en train de le briser.

Il me traîne hors de son appartement devant Elizabeth, choquée, qui venait chercher le reste de mes affaires. Lautner ne lui prête aucune attention alors qu'il me tire derrière lui dans les escaliers.

— Tu me fais mal... Arrête ! le supplié-je.

— Sydney ! m'appelle Elizabeth derrière nous.

Lautner ouvre la portière côté passager de son 4x4, puis la boîte à gants et en sort... deux autres préservatifs.

— Dis-le, exige-t-il d'une voix menaçante.

Je secoue la tête, le nez qui coule, les yeux gonflés et mes larmes coulant en rivière sur mon visage.

— Putain, DIS-LE !

Le fracas de ses mots brise quelque chose profondément en moi.

La voix inquiète d'Elizabeth n'est qu'un écho à des kilomètres de moi, bien qu'elle soit à peine à quelques mètres de nous. Tout est au ralenti, comme si je revoyais le mois passé avec Lautner au ralenti – des visions que les gens ne sont pas supposés avoir avant de mourir. Est-ce que c'est ce qu'il m'arrive ? Est-ce que je suis en train de mourir ?

— Dix.

Le mot écorche douloureusement ma gorge sèche.

Il les jette sur le siège et me fixe. Mâchoire serrée et.... *Oh mon Dieu...* Des larmes. Ses yeux sont emplis de larmes.

— Le jour...

Il déglutit.

— ... le jour où il pleuvait. Je me sentais tellement mal. Tu avais l'air de te sentir si rejetée et... Mon Dieu, moi aussi, je le voulais.

Il ferme les yeux une seconde.

Des larmes coulent de ses iris bleus. Rien n'a *jamais* été aussi déchirant.

— Tu...

Il se mord la lèvre supérieure si fortement que je pense qu'elle s'ouvre. Il prend une inspiration tremblante et secoue la tête.

— ... Ils n'étaient que pour toi, que toi... Toujours toi.

Je tends la main vers son visage, mais il tressaille et recule d'un pas en fermant la portière.

Le rejet et la douleur que je ressens maintenant sont indescriptibles.

Il fait le tour jusqu'au côté conducteur.

— Lautner...

Son nom me déchire la gorge.

Les larmes m'emplissent de nouveau les yeux.

Il s'immobilise, tenant la portière côté conducteur entrouverte et me tournant le dos.

Mes bras sont autour de mon estomac nauséux, les ongles plantés dans ma peau.

À travers mes yeux embués de larmes, je ne le vois pas approcher. Ses lèvres entrent violemment en collision avec les miennes. La douleur physique aveugle un instant la souffrance émotionnelle. C'est donc cela, un dernier baiser.

Une émotion infinie. Une douleur magnifique. Dévorants. Absolument déchirants.

— J'espère que tu réaliseras tes rêves, Sydney... Ma magnifique Sydney, me murmure-t-il à l'oreille d'une voix accablée, brisée.

Un dernier regard. Un dernier instant. Une dernière chance.

Des iris bleus implorants me transpercent, me suppliant de prononcer trois mots. Les trois mots qu'il mérite d'entendre. Les trois mots qui lui feront savoir que je lui appartiens. Les trois mots qui ruinaient mon avenir.

Je ne dis rien.

Les yeux fermés, je hoche une dernière fois la tête.

La portière claque. Le moteur rugit. Les pneus crissent.

J'ouvre les yeux pour voir mon *et si* disparaître derrière moi.

— Je t'aime.

Je laisse sortir les mots ; les retenir me tuerait.



Chapitre 14

Elizabeth sait ce dont j'ai besoin. Je n'ai rien à demander. Les mots sont trop douloureux. Quand nous arrivons à l'aéroport, elle sort mes lunettes de soleil de mon sac et me met un paquet de mouchoirs dans la main. Tandis que nous faisons la queue, elle me frotte gentiment le dos. C'est sa façon d'être là pour moi et c'est pour cela que je l'aime. Pas de « je te l'avais dit », juste un amour inconditionnel, comme un amour de mère.

Le voyage jusqu'en Illinois est horriblement long. Là encore, chaque souffle semble durer une éternité. Le temps... Ce qui est drôle avec le temps, c'est qu'il passe à toute vitesse quand je tombe amoureuse, mais qu'il se traîne une lente seconde à la fois lorsqu'il s'agit de guérir mon cœur brisé. Je dois voir mon père et savoir qu'il va bien. Une part de moi est morte aujourd'hui et je ne peux pas le perdre lui aussi.

Le temps que nous arrivions à l'hôpital, je suis une véritable épave. Nous trouvons la chambre de mon père, où il se tient assis dans son lit, Avery à ses côtés. Je sais qu'il remarque mes yeux gonflés malgré la bouteille d'eau froide qu'Elizabeth leur a appliquée dans le taxi.

— Papa !

Je le prends dans mes bras et les larmes montent à nouveau. Je me sens comme une petite fille dans ses bras, sa petite fille qui a eu le cœur brisé aujourd'hui.

— Oh, ma puce. Que se passe-t-il ? Tout va bien. Vous n'aviez pas besoin de rentrer à la maison aussi vite.

Je le relâche et m'assieds au bord du lit.

Avery lève les yeux au ciel.

— Franchement, papa. Tu as une artère bloquée à quatre-vingts pour cent et le médecin a dit que tu avais besoin d'une endoprothèse. Ne fais pas comme si ce n'était pas grave.

— Alors, tu vas te faire opérer ? demandé-je en reniflant.

— Une opération *bénigne*. Je sortirai probablement de l'hôpital en vingt-quatre heures.

— Quand aura-t-elle lieu ?

— Demain, dit Avery.

— Je vais annuler mon voyage à...

— Hors de question, me coupe mon père. Tu vas à Paris. Tu veux y aller depuis que tu es petite. Si je meurs, tu peux rester, mais sinon tu prends cet avion. Compris ?

— Ne dis pas ça, papa.

Je plisse le nez parce que le simple fait qu'il prononce le mot « mort » me donne la nausée.

— Tout va bien se passer, dit Elizabeth. De toute façon, mon petit frère a le Grand Homme de son côté.

Papa rit.

— Je n'ai pas peur de mourir. Dieu peut me reprendre quand il le veut. En plus, l'amour de ma vie m'attend.

Argh ! Est-ce que je pourrais me prendre plus de coups aujourd'hui ?

— Maman a l'éternité devant elle, maintenant. Elle peut t'attendre.

Avery se penche et l'embrasse sur la joue.

L'infirmière entre dans la chambre et nous dit qu'elle a des choses à faire avant l'opération de demain. Elizabeth reste avec lui tandis qu'Avery et moi descendons manger quelque chose à la cafétéria.

— Tu n'as pas faim ? demande Avery en regardant ma bouteille de jus de raisin solitaire.

— Pas vraiment.

Je lutte pour afficher un sourire.

— Tout va bien se passer, me dit-elle en posant sa main sur la mienne et en la serrant doucement.

— Je sais. C'est une opération assez commune.

— Je ne parle pas de papa.

Sa voix est douce et compatissante.

Mes stupides larmes me remontent aux yeux, mais je refuse de les fermer et de laisser les premières prendre le dessus. J'inspire profondément et hoche la tête en me concentrant sur le logo de la bouteille en verre du jus de fruits.

— Je déménage, annonce-t-elle.

Mon Dieu, elle sait quand changer de sujet et je l'aime pour cela.

— Chez papa ?

Avery renifle.

— Mon Dieu, non ! Juste plus près de la plage. Une des massothérapeutes avec qui je travaille cherche un nouveau colocataire. Quelqu'un qui ne joue pas de cornemuse.

Nous rions toutes les deux.

— Eh bien, elle t'aimera beaucoup alors. Tu n'es jamais chez toi de toute façon.

Avery mange son sandwich au poulet et j'arrive à terminer mon jus de fruits avant que nous remontions voir papa. Il commence à se faire tard et son opération est prévue demain tôt le matin, alors nous décidons de rentrer chez nous et de le laisser se reposer.

30 juin 2010

Nous arrivons à l'hôpital vers sept heures pour voir papa une dernière fois avant son opération. Avery et Elizabeth vont se chercher un café pendant que je patiente dans la salle d'attente. Je n'ai pas dormi une seule seconde la nuit dernière. Mes tempes palpitent et l'Advil n'a rien fait pour arranger les choses, probablement parce que je n'ai pas réussi à m'arrêter de pleurer. Avery s'est glissée dans mon lit un peu après minuit et s'est serrée contre moi le reste de la nuit. Je sais que c'est pour cela qu'elle a désespérément besoin de café. L'opération Sydney Cœur Brisé est épuisante. Rien ne m'a paru plus tentant que de noyer mon chagrin dans un pack de six ou une bouteille de Jack Daniel's, mais je ne pouvais pas alors que papa se faisait opérer ce matin.

Je ne me souviens pas m'être endormie. Mais quand Avery me donne un petit coup de coude pour me dire que papa est sorti du bloc, je dois essuyer un filet de morve sur ma joue.

— Classe, Sam. Très séduisant.

Avery rit tandis qu'Elizabeth me prend le bras et m'amène à la chambre de papa.

L'opération s'est bien passée et ils prévoient de le laisser sortir demain matin si tous les examens sont bons. Nous restons dans sa chambre presque toute la journée, à parler du déménagement d'Avery, du voyage d'Elizabeth et Trevor et de ma liste de choses à faire à Paris. Papa alterne entre somnolence et réveil jusqu'à ce qu'il nous mette finalement dehors, après s'être délecté de son dîner d'hôpital.

— Allez, les trois hyènes, rentrez glousser à la maison, dit-il en plaisantant.

Mais nous savons qu'il est plutôt sérieux.

— Nous revenons te chercher demain matin, dit Avery en l'embrassant.

— Si nous ne nous couchons pas trop tard pour *glousser*, dit Elizabeth en le prenant longuement dans ses bras.

— Je suis juste là, dis-je alors qu'elles quittent la chambre.

Je m'apprête à m'asseoir sur la chaise à côté du lit, mais il tapote le matelas près de lui. Je m'assieds à côté de lui et lui prends la main.

— Je pars à six heures, alors je ne te verrai pas avant de partir pour Paris.

Il sourit.

— Profite, ma chérie. Ne fais pas de bêtises... mais profite. Je suis tellement fier de toi. Ta mère le serait aussi. Tu as travaillé si dur à l'école et tu continues à travailler dur pour t'en sortir. Je suis impatient de te voir conservatrice de musée un jour, ma puce. Probablement au Louvre. Il me fait un clin d'œil.

Je ris.

— Sans aucun doute. Je suis certaine qu'ils me proposeront un poste une fois là-bas. Une sorte de stage.

— Tout est possible. Malgré tout cela, Dieu nous a vraiment bénis.

J'essuie une larme égarée et le prends dans mes bras.

— Oui, c'est vrai. Je t'aime, papa. Je t'appellerai quand je serai à Paris.

— Je t'aime aussi, ma chérie. Fais attention à toi.

— Promis.

En rentrant à la maison, nous nous arrêtons à l'imprimerie. Je leur ai envoyé quelques photos hier pour les faire imprimer. Je dis à Avery et Elizabeth que ce sont des photos que j'ai prises pour une amie et elles ne me posent pas de questions. Lorsque nous arrivons à la maison, je vais au sous-sol et en ressorts des cadres que j'avais achetés des années auparavant en soldes. J'encadre les photos et y inscris quelque chose derrière. Après les avoir emballées dans du papier brun, je les laisse à Avery et Elizabeth avec de l'argent et une adresse pour qu'elles les postent demain.

— Paolo Alto ? demande Avery.

— Fais-le pour moi, s'il te plaît.

Elle hoche la tête sans plus de questions et me serre dans ses bras.

— Alors, quelle *hyène* se lève tôt demain matin aux dépens de son teint pour m'emmener à l'aéroport ?

Avery lève la main.

— J'ai tiré à la courte paille et perdu.

Elizabeth sourit largement.

— Je suis trop vieille pour me lever si tôt.

— N'importe quoi, j'ai dormi dans ton lit. Tu as déjà entendu parler de volets ?

Elle brasse l'air d'une main.

— Ah, le soleil ne me réveille pas.

— Eh bien, si ce n'est pas le soleil, ton chien s'en charge.

— Tu veux dire le chien de Trevor. Je ne me réveille pas en même temps que Swarley à moins que Trevor ne soit en ville. Une femme a besoin de sommeil pour rester belle, tu le sais bien.

Je glousse.

— Je savais que c'était Trevor et ses troubles obsessionnels compulsifs.

Avery est occupée à tripoter son portable, mais elle aussi rit en entendant cette vérité.

— Il n'a pas de troubles obsessionnels compulsifs.

Je penche la tête sur le côté.

— Vraiment ? Tu maintiens ?

— Il est simplement... propre et organisé.

— Vos épices sont rangées par ordre alphabétique.

— Beaucoup de gens font ça.

— Vos condiments au réfrigérateur aussi. Sauce barbecue, ketchup, mayonnaise, moutarde, pickles de cornichons, sauce ranch, sauce steak, sauce Thousand Island et sauce Worcestershire. Dans. Cet. Ordre.

— Oui, ce n'est simplement pas normal.

Avery rit.

— Il est un peu bizarre quand il met les pickles après la sauce ranch.

— Mmm hmm.

Avery et moi hochons la tête avec des sourires serrés.

— Ce n'est pas un sujet à débat. Je vais au lit, les jeunettes. Embrassez-moi.

Je la serre fort dans mes bras.

— Bon voyage, Sydney. Je t'aime.

— Toi aussi, Elizabeth.

Avery me fait un clin d'œil.

— Bonne nuit, répondons-nous en chœur tandis qu'Elizabeth monte les escaliers.

Nous nous laissons tomber sur le canapé et fixons les cadres emballés posés contre le fauteuil. Lautner me hante. J'ai déjà passé plus de vingt-quatre heures sans le voir ou avoir de ses nouvelles, mais c'était différent. Je savais que je le reverrais. Ce n'est plus le cas, maintenant.

Avery sait à quoi je pense.

— S'il te plaît, dis-moi que tu vas te soûler dans l'avion demain et oublier le docteur Dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom.

Je souris, les yeux toujours posés sur les cadres emballés.

— Je ne peux pas. Je vole seule. Je vais attendre que la famille dont je garde la maison s'en aille et, *ensuite*, je vais me soûler et oublier le docteur Vous-savez-qui.

— Tu as aussi intérêt à te taper quelques Français canons pour faire bonne mesure.

Je passe mes doigts dans mes cheveux.

— Bien sûr. Quel intérêt de se soûler si on ne se réveille pas dans le lit d'un inconnu ?

— Ça, c'est ma sœur.

Avery s'appuie sur moi et pose sa tête sur mon épaule.

— Je suis épuisée. Un bébé chouineur m'a empêchée de dormir hier soir.

Je pose ma tête sur la sienne.

— Il a vraiment l'air pathétique.

— Complètement.



Chapitre 15

22 juin 2013

LE MARIAGE

— Prête, ma puce ?

La voix profonde qui retentit de l'autre côté de la porte me calme.

— Oui. Entre, papa.

J'agrippe à deux mains mon jupon blanc en tulle qui m'arrive aux chevilles et me retourne.

Papa a bien vieilli. Ses cheveux noirs et épais sont rehaussés de touches de gris, mais sa forme physique lui enlève au moins dix ans. Je sais qu'il n'aurait jamais imaginé les circonstances qui m'ont menée à ce jour ni que cela ne m'arriverait si vite. Lorsque je lui ai appris la nouvelle, il n'a pas pu cacher la déception dans ses yeux, malgré tout l'amour qu'il m'a donné.

Nous voilà et le temps l'a changé, lui aussi. Il est sur le point de me conduire à l'autel *et* de présider la cérémonie. Mon père, le pasteur, a accepté l'idée que la « main de Dieu » soit intervenue dans les événements de ces dernières années. Et maintenant, lui aussi est reconnaissant des cadeaux qui nous ont été accordés de manière aussi inattendue.

— Magnifique.

Il secoue la tête et je lutte pour retenir mes larmes.

J'esquisse un sourire serré tout en ravalant une vague d'émotions qui remonte à la petite fille de dix ans qui a perdu sa mère trop tôt.

— Merci, papa.

— Ton promis est un peu nerveux.

Je penche la tête sur le côté.

— Vraiment ?

— Il n'aurait jamais pensé voir ce jour arriver. Vous avez traversé tellement de choses. Il m'a dit qu'il avait toujours l'impression d'être dans un rêve.

Je hausse les épaules.

— Le destin.

Il rit.

— Venant de ma fille qui ne croit pas au destin.

— Oui, eh bien, parfois c'est la seule explication.

— Tiens.

Il plonge sa main dans la poche de sa veste et en sort un écrin.

Je l'ouvre.

— Oh, papa...

Je ne trouve pas les mots.

— Elles étaient à ta mère...

— Je sais, murmuré-je, les yeux fixés sur les boucles d'oreille en or et en topaze bleu en forme de larme. Ma pierre porte-bonheur. Maman m'a dit que tu les lui avais offertes le jour où je suis née.

Il hoche la tête. Je sens l'émotion coincée dans sa gorge.

— Quelque chose d'emprunté et quelque chose de bleu.

Je souris en les sortant de la boîte.

— Juste quelque chose de bleu, ma puce. Elles sont à toi, maintenant.

Je sens les larmes me piquer le coin des yeux en les mettant.

— Je suis dehors, juste là. Prends ton temps.

Je pense que mon père a besoin d'un moment seul pour reprendre son calme. Attrapant mon sac, je fouille dedans jusqu'à retrouver la feuille de papier presque désintégrée à force d'avoir été manipulée, pliée et dépliée tant de fois. Avec une profonde inspiration, je lis les mots gravés dans ma tête depuis des années... pour la dernière fois.

Sydney,

J'ai repoussé l'écriture de cette lettre aussi longtemps que possible. Aujourd'hui, mes mains tremblent et je suis faible. Toi et Avery venez de rentrer à la maison pour la nuit avec votre père. Depuis la semaine dernière que je suis à l'hôpital, chaque étreinte est comme la dernière. Chaque baiser est comme le dernier. Chaque au revoir est comme le dernier.

Je sais ce que ma foi me dit sur qui se passe après la mort et j'espère que tout est vrai. Je veux que tu m'imagines toujours dans un endroit merveilleux, en bonne santé, heureuse et en train de te regarder grandir et devenir la femme magnifique que je sais que tu deviendras. C'est injuste de te demander cela, mais je veux que tu prennes soin d'Avery. Elle va avoir besoin de toi, comme tu as eu besoin de moi. Aime-la inconditionnellement et montre-lui l'exemple.

Tu es trop jeune pour comprendre tout cela maintenant, mais un jour tu reliras cette lettre et tu verras exactement ce que je veux dire. N'aie pas peur de tomber. Parfois, c'est d'en bas qu'on a le plus besoin de voir les choses. N'aie pas peur de réussir. Parfois, on ne vise pas les étoiles parce qu'on ne regarde pas assez haut. D'où l'intérêt de voir les choses d'en bas. Poursuis tes rêves avec une détermination sans faille. Ne t'arrête jamais. Ouvre ton cœur à d'infinies

possibilités et risque tout pour un instant, quand le moment sera le bon.

La vie ne te semblera pas toujours juste, mais c'est ainsi que tu sauras que tu vis. Je veillerai toujours sur toi et je veux que tu me portes en toi aussi longtemps que tu auras besoin de moi. Et puis un jour... Peut-être dans cinq ans, peut-être dans vingt ans, tu seras prête à me laisser partir. Quand ce jour viendra... Fais-le ! Laisse-moi partir et tu sentiras le poids de ton passé s'évanouir. Déploie tes ailes et envole-toi, ma petite chérie. Fais la différence dans ce monde, laisses-y ton empreinte.

Sydney Ann Montgomery, je t'aimerai TOUJOURS.

Je te verrai depuis les étoiles. ~Maman

Je plie la fragile lettre pour la dernière fois et la mets dans la corbeille.

— J'ai trouvé mes ailes, maman. J'ai même déjà laissé mon empreinte dans ce monde.

Je ris.

— J'ai lu ta lettre des centaines de fois et cela a été à la fois une bénédiction et une malédiction. Je voulais que tu sois fière de moi. Je voulais vivre la vie qui t'a été volée. Je voulais la rédemption... Pour nous deux. Mais j'ai tout risqué au bon moment. J'ai ouvert mon cœur à d'infinies possibilités et j'ai trouvé l'inattendu... Je me suis trouvée, moi.

Je me tamponne le coin des yeux du bout des doigts pour en chasser l'humidité.

On frappe à la porte. Je regarde haut dans le ciel par la fenêtre.

— Au revoir, maman.

— Hé, tu te parles encore à toi-même ? demande Avery en jetant un coup d'œil dans la pièce.

— Juste une conversation entre moi et mes deux meilleures amies.

Avery hausse un sourcil, confuse.

Je souris.

— Moi, moi-même et moi seule.

Elle secoue la tête.

— Allez, princesse. Tout le monde t'attend.

— Comment va mon futur époux ?

— Il est nerveux, beau et il a la bougeotte, mais il est incroyablement sexy et il meurt d'envie de voir sa magnifique future femme.

— Eh bien alors, ne faisons pas plus attendre le bon docteur.

— Où est ma demoiselle d'honneur ? demandé-je à mon père alors qu'il me conduit du hall aux portes de l'église.

— Ta sœur l’a emmenée aux toilettes une dernière fois. Elle sautillait partout.
— Maman !

J’entends ma voix préférée au monde m’appeler, et me retourne pour voir des boucles brunes s’agiter au-dessus d’une robe en tulle blanc brodé de marguerites et foncer sur moi.

Je me penche et ouvre les bras pour l’attraper.

— Hé, ma puce.

Son sourire est contagieux et ses joues sont roses d’avoir couru toute la matinée. Je l’embrasse sur le front pour vérifier sa fièvre. Elle est brûlante par intermittence depuis vingt-quatre heures. J’ai envisagé de reporter le mariage, mais le docteur Je-Sais-Tout a insisté sur le fait qu’il ne s’agissait que d’une infection virale et qu’elle irait bien. Elle est toujours chaude, mais je l’attribue à son agitation de ce matin. Je soupire et plonge dans ses iris bleus extraordinaires qui illuminent ma vie, derrière ses longs cils.

Les yeux de papa.

— Où est ton porteur de bague ? demandé-je.

— Avy... toutou.

— Le voilà.

La voix d’Avery retentit depuis la porte sur le côté.

Swarley, alias le porteur de bague, trotte vers nous. Il porte un smoking pour chien et un collier spécial auquel est attachée une boîte, contenant *a priori* la bague.

— Petite Demoiselle Océane Ann, prends la laisse de ton chien et suis ta tante Avery dans l’allée juste comme nous l’avons répété la nuit dernière.

— Maman.

Elle sourit, m’embrasse sur la joue et je fonds.

— Prêt ?

Mon père acquiesce et nous attendons encore quelques secondes, avant que le piano ne joue – *She* d’Elvis Costello.

Je hoche la tête et inspire profondément en tournant à l’angle et en voyant tout le monde se lever et se retourner pour me regarder. Un rapide coup d’œil à Avery et Océane, puis mes yeux se posent immédiatement sur mon futur époux qui m’attend. Il est l’incarnation même de la beauté. Je ne le quitte pas des yeux jusqu’à ce que mon père me laisse aller et prenne place sur l’autel.

Je suis un peu nerveuse, mais ses grandes mains tiennent les miennes et me calment. Je suis dépassée. J’essaie de me concentrer sur les mots que mon père prononce. Il a travaillé dur sur son sermon pour choisir les bons passages des

Saintes Écritures, mais sa voix n'est que du bruit pour moi. Ce jour est si important. L'enchaînement d'événements qui m'a menée à cet instant est irréal.

Concentre-toi, Sydney !

— Dane, consentez-vous à prendre pour épouse Sydney, à...



Chapitre 16

17 juillet 2010

Paris n'est pas comme je l'imaginai. C'est bien plus. Une pléthore de monuments célèbres, la mode et un mélange parfait entre la vieille culture européenne et la culture contemporaine. Et puis il y a l'art. Je n'ai pas les mots. Les livres, les photos et même les vidéos YouTube ne lui rendent pas justice. Bien sûr, le Louvre a occupé ma première semaine ici. Les jardins des Tuileries qui se trouvent derrière le Louvre sont des jardins français traditionnels décorés de sculptures contemporaines. J'ai pris mon déjeuner trois jours de suite dans un café là-bas. Dans quelques semaines, la Fête des Tuileries, qui est la deuxième plus grande de Paris, commence. On m'a dit qu'il y aurait des toboggans, des auto-tamponneuses et une grande roue. Apparemment, cela ressemble aux foires dans les vieux films.

Ma tentative de noyer mon chagrin dans une grande bouteille de vin s'est retournée contre moi, une fois encore. Je ne sais pas vraiment si j'ai attrapé quelque chose dans l'avion ou si c'est autre chose, mais j'ai mal au ventre depuis. J'ai passé presque autant de temps écroulée sur le canapé qu'à user ma liste de choses à faire à Paris. Aujourd'hui ne me paraît pas être un jour à s'aventurer dehors. Le bon point, c'est qu'il n'y a pas d'animal réclamant mon attention. Néanmoins, je mentirais si je disais que Swarley ne me manquait pas un peu. J'ai commencé à aimer ce fou de chien ou il m'a peut-être fait me sentir un peu moins dingue. Quand il était dans les parages, je n'avais pas l'impression de me parler à moi-même tout le temps.

— Oh, mon Dieu...

Je cours dans la salle de bain et vomis le reste du contenu de mon estomac, ce qui n'est pas grand-chose.

Je m'agenouille, lève les yeux et inspire profondément un air dont j'ai grand besoin. Quelque chose attire mon attention.

— Pas. Possible.

La boîte de tampons posée sur les toilettes clignote comme un néon. Je n'ai pas besoin d'y réfléchir à deux fois ; je sais exactement de quand datent mes dernières règles. Après tout, j'ai accroché un panneau sur la porte.

— Oh mon Dieu. Je suis en retard... Vraiment en retard.

Une rapide excursion à la pharmacie du coin surmontée de l'habituelle croix verte et je suis de retour avec six tests de grossesse.

Pipi. + — Non !

Pipi. + — Merde !

Pipi. + — Merde merde merde !

Un grand verre d'eau et quinze minutes plus tard.

Pipi. + — Merde !

Pipi. + — Putain... Non !

Pipi. + *Des larmes...*

Apathique. Nauséuse, mais apathique. Je me souviens de ce sentiment, ou plutôt cette absence de sentiment. Nos parents nous ont fait nous asseoir, Avery et moi, dans le salon et nous ont expliqué que « maman est malade ». C'est à ce moment que je me suis rendu compte que tout ce que je pensais savoir ne tenait plus. Le voyage à Disney reporté... puis annulé. Tous les parents regardant leurs enfants nager au championnat académique depuis les gradins, sauf les miens. Les gâteaux d'anniversaire en boîte qui venaient du supermarché – plus de fouets couverts de glaçage pour lesquels se battre ni de cuillères à lécher.

À cet instant, tout ce que je pensais savoir était un mensonge. Je ne vais pas à l'université. Mon père ne sera plus fier de moi. Racheter l'avenir perdu de ma mère n'est plus qu'un souvenir. Je suis un échec et mon cœur est à l'autre bout du monde à Palo Alto, là où je l'ai laissé.

— Mon Dieu, Lautner.

Les larmes coulent sur mon visage tandis que je m'assieds, les genoux ramenés contre ma poitrine.

Il me poursuit jusque dans mes rêves. Trois années exigeantes d'internat en pédiatrie. Je suis certaine qu'il sera fou de joie en me voyant sur le seuil de sa porte, jusqu'à ce que je lui dise que je n'ai pas de travail, que je suis enceinte et que je suis sa nouvelle responsabilité. C'est trop. Tout ce que je veux, c'est me réveiller de ce cauchemar, mais je ne peux pas. Les larmes ne sont pas si humides dans les rêves et, quand la douleur est si intense, le rêve s'arrête.

Je dois appeler Avery. C'en est trop pour moi. Nous avons toujours été là l'une pour l'autre pour partager le poids des difficultés de la vie. Mais là... Elle va avoir un choc.

— Tu sais qu'il est encore tôt, ici, pas vrai ?

Elle décroche le téléphone avec son habituel commentaire stupide.

— Avery...

Je laisse échapper un sanglot.

— Sydney, ça va ?

Elle change de ton.

J'entends son inquiétude, je vois son visage se marquer, sens ses bras autour de moi.

— Je suis... je suis... enceinte.

Ma voix se brise.

Les mots restent lourdement suspendus en l'air. Le silence de l'autre côté du fil est parlant. Elle aussi est choquée et n'a pas les mots pour me réconforter. Avery me connaît trop bien. Elle comprend que c'est la pire des choses qui puisse m'arriver, et pas uniquement parce que j'ai vingt-trois ans, que je ne suis pas mariée et que je n'ai pas fini mes études. C'est notre mère. Peu importe combien de fois j'ai refusé de l'admettre devant elle, Elizabeth, mon père, moi. Je voulais réussir ce que notre mère n'avait pas pu faire.

— Sydney... Tu es certaine ?

— Oui, merde, oui. J'ai pissé sur six putains de tests. Ils sont tous positifs.

Je m'essuie le nez du dos de la main et renifle.

— Que vas-tu faire ? Je veux dire, vas-tu le g...

— Mon Dieu, bien sûr que je vais le garder ! Papa vient de se faire opérer du cœur, ça va le décevoir plus que tout, mais... ça le tuerait que j'avorte.

— Il n'est pas obligé de le savoir, dit Avery avec prudence.

— Maman le saurait... Et moi aussi.

— Tu vas le dire à Lautner ?

Je m'arrête comme pour réfléchir à ma réponse, mais il n'y a rien à réfléchir.

— Oui.

— Quand ?

— Quand je reviendrai à la maison. Je vais échanger mes billets et revenir à Palo Alto au lieu de rentrer en Illinois. Lautner doit le savoir avant papa. Mais je ne veux pas le lui dire au téléphone. C'est en face que je dois lui annoncer.

— Sydney... Ça va...

Avery ne termine pas sa phrase.

C'est notre règle tacite qui interdit les conneries. Elle ne peut pas me dire que tout va bien se passer et je ne peux pas lui dire que je vais m'en sortir. Alors nous ne disons que ce que nous savons réellement.

— Je suis là pour toi, Sydney, et... Je t'aime.

— Je t'aime aussi, Avery.

25 juillet 2010

Ma liste de choses à faire à Paris est une blague. En trois semaines, je ne me souviens plus de ce que j'ai ressenti en naviguant sur la Seine au coucher du soleil et en regardant les monuments s'éveiller en s'éclairant doucement. Le carrelage froid sous mes genoux, l'écho de mon estomac se soulevant, le reflet fantomatique que me renvoie le miroir et tous les autres signes occupent continuellement mes pensées. Certes, j'ai des cartes mémoire pleines de photos, mais elles auraient tout aussi bien pu être prises par quelqu'un d'autre parce que je ne me rappelle pas être allée dans ces endroits.

Le voyage retour vers la côte Ouest est épuisant, surtout dans un avion bondé, un sac en papier sur les genoux au cas où les toilettes seraient occupées. Si l'on oublie que mes instincts claustrophobes m'ordonnent de sortir de là, je suis pressée d'arriver... *nulle part*. D'aussi longtemps que je me souviens, c'est la première fois que je n'ai aucun but. Où vivrai-je dans une semaine... un mois... un an ? Quel métier trouverai-je avec une licence en histoire de l'art et un enfant ? Comment réagira mon père ? Comment réagira Lautner ?

Lautner. Il me manque tellement que je sens un vide en moi. Le temps n'a pas apaisé la douleur, il l'a décuplée. Un diaporama de ses photos sur mon ordinateur et la voix de Peter Gabriel me rappellent à quel point je me sens complète dans ses yeux. Je l'ai écoutée au moins une centaine de fois. Ma tête me dit d'oublier, mais mon cœur le refuse. Presque un mois a passé depuis que j'ai vu son visage, entendu sa voix, senti son toucher pour la dernière fois. Pas d'appel ni de message à propos de papa, de Paris ou de *moi*. Le jour où je suis partie, j'ai senti à un moment que quelque chose en moi s'est brisé, que quelque chose en moi est mort. C'était mon cœur. Pas le fracas que j'ai ressenti lorsqu'il m'a crié dessus, pas la honte pesante de ne pas lui avoir fait confiance, mais que Lautner lâche prise sur moi. Le lien entre nous s'est déchiré... brisé.

Les battements violents de mon cœur ne font qu'aggraver ma nausée. Je sors du taxi et repère un 4x4 noir. Il est là. Il est un peu plus de vingt et une heures et l'air est lourd et moite. Je traîne mes valises dans l'entrée et les y laisse avant de monter les escaliers qui mènent à l'appartement de Lautner un pas tremblant après l'autre. La basse de mon pouls résonne dans mes oreilles. Je refoule l'agitation gênante de mon estomac en inspirant calmement.

— C'est parti.

Je frappe à la porte.

Pas de réponse.

Je frappe à nouveau, plus fort. Je me mords l'intérieur de la joue en me tordant les mains. Comme je m'apprête à tourner les talons, la porte s'ouvre.

Lautner me fait l'amour pour la première fois, les après-midis paresseux au bord de la piscine et à la plage. Les fleurs, le thé et les sacs de pâtisserie devant la porte. Iris bleus. Lèvres pressées contre ma peau. Préservatifs. Larmes. Feux arrière au loin.

— Claire.

Mes poumons lâchent son nom comme si c'était mon dernier souffle.

Ses yeux froids et durs me transpercent de leur sourire, mais ce sont ses cheveux mouillés et son corps nu enveloppé dans une serviette de bain qui aspirent jusqu'au dernier souffle de vie en moi.

— Tu es en retard... Samantha ? C'est ça ? Elle remonte sa serviette et la resserre au-dessus de ses seins.

Si je pouvais bouger, j'enlèverais physiquement ce sourire suffisant de son visage. Cette garce sournoise connaît mon nom, mais je ne peux pas lui dire cela. Je ne peux pas parler du tout. Les crackers que j'ai mangés à l'aéroport font demi-tour. Je me retourne, dévale les escaliers, sors en courant et vomis dans les buissons.

— Oh mon Dieu !

Je pleure tandis que mon estomac continue à se contracter jusqu'à ce que je n'aie plus rien à rejeter.

L'implacable béton s'enfonce dans mes genoux comme je tombe sur le trottoir – haletante, sanglotant, brisée.

— Pourquoi... Pourquoi... Pourquoi ? sangloté-je, pliée en deux et me tenant l'estomac.

Je n'arrive pas à respirer ; j'ai l'impression que les spasmes de mes poumons sont incontrôlables.

Je tousse. Je m'étouffe. Je vomis.

— Tout va bien, Mademoiselle ?

Je lève la tête vers le regard lourd de sympathie qui me fixe. Une jeune femme, qui a peut-être mon âge, pose sa main sur mon épaule.

— Oui, croassé-je d'une voix à peine audible en titubant sur mes pieds. Je suis juste... malade.

— Vous êtes certaine ?

Je ravale mon acide gastrique brûlant.

— Oui.

Je hoche la tête.

— D'accord...

Elle hésite, mais je lui adresse un sourire faible et elle se dirige vers l'immeuble en jetant un dernier coup d'œil avant que la porte se ferme.

Je fouille dans mon sac à main pour trouver mon portable et appelle Elizabeth.

— Bonjour !

Elle répond d'une voix perchée pleine d'enthousiasme.

— Elizabeth...

Ma voix est rauque.

— Sydney ? Que se passe-t-il ? Où es-tu ?

— Peux-tu venir me chercher ?

Les mots me râpent la gorge comme du papier de verre.

— Quoi ? Je veux dire, oui... Ma chérie, où es-tu ?

— Chez Lautner.

Je ferme les yeux et lâche un sanglot étouffé.

— J'arrive tout de suite.

Après avoir tiré mes valises au coin de la rue, je m'assieds et attends. Il doit faire 27 °C, mais des frissons glacés me parcourent.

— Sydney.

La voix douce d'Elizabeth m'appelle.

Elle est debout devant moi, mais je ne l'ai pas entendue se garer. Tous mes sens sont émoussés, le choc est passé et je claque des dents, hébétée, paralysée.

Elle m'enveloppe de ses bras pour m'aider à me relever et me fait monter dans sa voiture. Je suis vaguement consciente qu'elle met mes valises dans son coffre et qu'elle s'installe à côté de moi. La tête appuyée contre la vitre, je regarde la route défiler comme ma vie – des courbes rapides et sinueuses et des bosses inattendues.

À la minute où nous passons le pas de la porte, je me précipite dans la salle de bain. Mes abdominaux me font mal, mes genoux sont couverts de bleus, mes cheveux collés par la sueur.

— Où en es-tu ? demande Elizabeth en enlevant mes cheveux de mon visage d'une main et en me frottant le dos de l'autre.

Je suppose qu'Avery lui a dit.

— Avery ?

Je m'assieds sur les fesses et m'appuie contre le mur face aux toilettes.

Elizabeth met ses cheveux mi – longs derrière ses oreilles, s'appuie contre le meuble du lavabo et sourit.

— Non, juste une intuition.

J'étends les jambes de chaque côté des toilettes et soupire.

— Je ne sais pas encore. Peut-être un mois.

— Et Lautner ? Es-tu prête à parler de...

Je retiens mon souffle et me mords les lèvres en secouant la tête et en ravalant mes larmes.

— D'accord, quand tu seras prête, je serai là.

— Merci, murmuré-je.



Chapitre 17

1^{er} août 2010

De l'espoir. Mon Dieu, j'ai besoin de quelque chose... Juste une lueur tremblotante pour me sortir de l'obscurité.

Elizabeth et Trevor m'ont fait à manger, forcée à sortir pour prendre l'air et le soleil et insisté afin que je me douche et me brosse les dents tous les jours. Ce qu'ils n'ont pas fait, c'est me poser plus de questions. J'ai appelé mon père et lui ai dit que je passais quelque temps avec Avery avant de rentrer à la maison. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'Avery est sur le chemin, en passe de me rejoindre. Le fait qu'il me manque, parce que je ne l'ai pas vu depuis son opération, est la partie facile. Lui dire que je suis enceinte sera difficile au-delà de l'imaginable.

Avery n'en sait pas plus qu'Elizabeth pour le moment. Je m'en tiens à ma mentalité d'enfant de dix ans qui me fait penser que si je ne prononce pas les mots, si je ne leur dis pas ce sur quoi je suis tombée chez Lautner, alors peut-être que ce ne sera pas vrai. Nier que l'homme que j'aime, le père de mon enfant à naître, a emménagé avec une femme que je méprise ne durera pas pour toujours.

— Avery a appelé hier soir et dit qu'elle essaierait de nous rejoindre là-bas à moins qu'elle soit coincée dans des bouchons ou bloquée par des travaux.

Elizabeth me jette un rapide coup d'œil.

Concentrée sur ce qu'il se passe derrière ma vitre, je lui réponds d'un hochement de tête pensif. Nous allons à mon rendez-vous chez le gynécologue qu'Elizabeth m'a pris le lendemain de mon retour de Paris. Ce n'est pas comme cela que j'imaginai ma première consultation prénatale. Ce n'est pas pour avoir l'air vieux jeu, mais je m'imaginai la trentaine, mariée, tenant la main de mon mari et... heureuse.

Nous arrivons quinze minutes en avance et je remplis mes papiers. Je suis toujours sous la mutuelle de mon père et je n'ai pas la moindre idée de si elle couvre la grossesse. Au moment où ils enregistrent cette demande, le compte à rebours commence. Ce ne sera qu'une question de semaines avant que mon père reçoive un mail concernant cette demande. Je pense que ce serait mieux qu'il l'apprenne de moi. Une fois encore, même par Skype, depuis l'autre bout du pays, serait une meilleure façon de faire, en tout cas pour moi.

— Sydney Montgomery, appelle l'infirmière.

Elizabeth me suit. Nous nous arrêtons dans l'entrée et l'infirmière me mesure, me pèse, prend ma tension et ma température. Avery n'est pas encore arrivée, mais j'espère qu'elle sera bientôt là. J'ai l'impression qu'on me prépare à mon exécution et pas à l'examen de la vie qui grandit en moi. L'infirmière nous escorte jusqu'à la pièce d'examen et me pose quelques autres questions qui ne figuraient pas sur le formulaire que j'ai rempli. Puis elle me demande de me déshabiller jusqu'à la taille, de m'asseoir sur la table d'examen et de me couvrir avec la couverture jetable en papier bleu. Au moment où elle s'en va, Avery entre.

— Sydney.

Elle m'étreint fermement.

Ayant joué le rôle de sa mère et de sa protectrice pendant des années, voir les rôles s'inverser est une leçon d'humilité.

— Je suis tellement heureuse que tu aies pu venir, murmuré-je malgré la boule dans ma gorge.

Elle s'assied à côté d'Elizabeth tandis que je me déshabille et m'installe sur la table.

— Alors, tu es nerveuse ? demande Avery.

— À propos de ?

Je penche la tête sur le côté, les yeux grands ouverts.

— L'échographie.

Elle lève les yeux au ciel.

— Je suis nerveuse à l'idée de parler à papa, de me trouver un travail, de supporter les nausées matinales et d'accoucher. L'échographie, ce n'est rien.

— Lautner ?

Avery me regarde avec un sourire serré et douloureux.

Elizabeth lui donne un coup de coude et secoue imperceptiblement la tête.

On frappe deux coups rapides à la porte.

— Bonjour, je suis le docteur Wiggins.

La petite femme aux cheveux bruns tirés en un chignon serré me tend sa main.

— Sydney.

Je fais un geste de la main.

— Ma tante, Elizabeth, et ma sœur, Avery.

Le docteur Wiggins nous adresse un sourire aimable et hoche la tête en s'asseyant sur le tabouret à roulettes. Elle me pose les mêmes questions que l'infirmière. Je suis tentée de lui donner des réponses complètement différentes juste pour voir si elle écoute réellement ou si elle ne fait que me sortir le baratin

habituel. L'infirmière a déjà noté toutes mes réponses ; cela semble inutilement redondant. Pas étonnant que les médecins soient toujours en retard.

— Eh bien, voyons cela.

J'assure mes pieds dans les sangles, prends une inspiration profonde et essaie de me détendre pendant qu'elle insère une tige en moi. Je sens une légère pression, mais cela ne fait pas mal.

— Voilà votre bébé.

Elle montre l'écran.

— Le pouls est parfait et...

Elle fait un petit ajustement sans quitter l'écran des yeux.

— ... il a environ six semaines.

Voilà... Le battement rapide et rythmique de l'*espoir*. Avery m'attrape la main et la serre. Je me tourne vers elle et nous laissons couler quelques larmes.

L'infirmière toque et se glisse dans la pièce. Elle tape quelques mots sur l'ordinateur avant que le docteur Wiggins enlève la tige.

— Je vais vous prescrire des vitamines prénatales, Eileen vous imprimera les photos de l'échographie et elle vous donnera des informations sur la façon de vous occuper de vous et de votre bébé puisque c'est votre première grossesse. Avez-vous d'autres questions à me poser ?

Je m'essuie les yeux et secoue la tête. Il doit y avoir un million d'autres questions, mais à cet instant je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à la vie qui grandit en moi – une parfaite combinaison de moi et de Lautner.

Le trajet du retour à la maison est aussi silencieux que le trajet de l'aller. Je ne peux pas m'empêcher de fixer la forme indistincte sur les clichés. Du coin de l'œil, je vois Elizabeth me jeter un coup d'œil de temps en temps. Ma mère m'aurait attachée à une chaise et déjà interrogée, mais Elizabeth a été d'une patience de sainte avec moi.

Trevor est parti faire quelques courses avec Swarley tandis qu'Avery et Elizabeth préparent le dîner. Je ne leur ai pas dit un mot depuis notre retour. Elizabeth pose un bol de fruits secs sur la table pour moi, le temps que le dîner soit prêt. Mon ordinateur est en face de moi, mais mes yeux restent braqués aux photos des deux masses sans forme posées à côté.

— Il est passé à autre chose.

Mon annonce faite d'une voix monotone réduit la cuisine au silence.

Avery et Elizabeth sont figées, l'une tenant un couteau, l'autre une pomme de terre et un économètre à la main. C'est comme si c'était la première fois que je

parlais. À leurs yeux écarquillés et leurs lèvres entrouvertes, je peux dire qu'elles ont peur de dire quoi que ce soit ou de bouger le moindre muscle. Mon regard passe d'elles à la piscine derrière moi, dehors. Des visions de Lautner, torse nu et passant l'écumoire, passent en boucle dans ma tête. Je cligne des yeux et tout ce que je vois, c'est Claire, enveloppée dans une serviette et me regardant avec condescendance et un sourire tu-aurais-dû-te-tenir-à-l'écart.

— J'ai frappé à sa porte et Claire, *docteur Lebrun*, a ouvert, mouillée et enveloppée dans une serviette.

Le rire qui m'échappe n'est qu'incrédulité.

— Même pas un mois et il emménage avec... *elle*.

Je soupire profondément et me force à sourire tout en regardant les statues dans la cuisine.

— Alors je vais avoir ce bébé toute seule et tout ira très bien.

Je mets autant de conviction que possible dans ces mots. Encore une fois, si je le dis, c'est que c'est vrai.

Avery pose son couteau sur la planche à découper et se tord les lèvres, mais ses yeux sont toujours baissés.

— Tu ne penses pas qu'il a le droit de savoir ? Qu'il devrait peut-être assumer en partie la responsabilité de ce qui s'est passé ? Après tout, c'est un fichu médecin. Il n'a jamais entendu parler de préservatif ?

Un préservatif ? Oui, il en a une boîte pleine. Dix, pour être exacte. Le couteau qui me transperce les entrailles s'enfonce un peu plus.

Je joue avec mes cheveux et regarde à nouveau par la fenêtre.

— Nous en mettions au début, mais ensuite je lui ai dit en quelque sorte que... que nous n'en avons pas besoin parce que je prenais la pilule.

Elizabeth rompt le silence.

— C'était le cas ?

— Oui ! réponds-je d'un ton défensif. Je veux dire... Je ne les prenais pas régulièrement, mais la première fois, nous avons presque...

Je les regarde et lève les yeux au plafond.

— ... *bref*, j'ai commencé à les prendre tous les jours. Mais ce n'est pas comme si nous avions tout de suite couché ensemble. J'ai eu mes règles pendant cinq jours avant de revoir Lautner.

Je ferme les yeux, passe mes mains dans mes cheveux et secoue la tête.

— Qu'est-ce que ça peut faire de toute façon ? Je suis enceinte. Comment, quand ou pourquoi ne change pas ce qui *est*.

— Je pense que tu devrais lui d...

— Argh ! Avery, je ne vais pas lui dire. Je pensais le connaître. Mais le type qui a réussi à me faire croire que je lui ai brisé le cœur quand je suis partie le mois dernier n'était pas chez lui l'autre jour. *Quelqu'un d'autre* y était. Hors de question que je lui dise maintenant.

— Parce que tu as peur qu'il la choisisse ? demande Elizabeth.

— Non, parce que j'ai peur qu'il me choisisse.

Elles affichent la même expression ahurie.

— Lautner est un vrai boy-scout. Il me choisira parce que je porte son enfant. Mais je ne veux pas être choisie parce que je suis une sorte de cas social... et même s'il n'a jamais dit ça, je penserais toujours que c'est ce qu'il pense.

Je me frotte la nuque.

— Je n'épouserai pas quelqu'un qui préfèrerait être avec quelqu'un d'autre, et je refuse d'avoir un enfant en étant dans ce genre de relation.

Avery se remet à trancher les légumes en secouant la tête.

— Si jamais il le découvre, il va te haïr pour ne pas lui avoir dit.

Je prends mon ordinateur et les clichés posés sur la table et hausse les épaules.

— Oui, eh bien, je le hais.

3 août 2010

Avery est rentrée à L.A. hier. Elle a un travail, des factures à payer et, pour l'instant, elle ne peut rien faire pour moi. J'ai des nausées la moitié du temps et suis prise d'angoisses sévères. J'avais l'intention de retourner en Illinois pour le dire à papa, mais je ne peux pas prendre l'avion dans mon état lamentable.

— Pouvons-nous parler ?

Elizabeth me tend un verre de thé glacé au citron et au gingembre.

Je profite du soleil et de l'air frais au bord de la piscine et, pour la première fois aujourd'hui, mon estomac semble solide.

— Bien sûr, qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas ce que tu as prévu pour ton... avenir. Mais si tu décides de ne pas rentrer dans l'Illinois pour accoucher et rester avec ton père, alors j'ai une proposition à te faire.

Je baisse mes lunettes sur mon nez et la regarde par-dessus les verres. — Une proposition ?

Elle sirote son thé.

— Trevor et moi avons acheté un appartement à San Diego, nous déménageons le mois prochain.

Je me redresse sur la chaise longue.

— Oh, mon Dieu, vous voulez que je m'en aille. Je peux partir...

— Sydney !

Elle secoue la tête et sourit.

— Laisse-moi terminer. Comme je disais... Nous n'avons pas encore mis la maison à vendre et Trevor n'acceptera pas de la brader, alors elle restera certainement à vendre un bon moment. Pendant ce temps, nous aimerions que tu y restes si tu le veux, à une seule condition.

— Laquelle ?

Elle grimace.

— Swarley reste aussi.

Je jette un coup d'œil à Swarley qui est allongé sur la chaise à côté de moi. Il lève la tête, les oreilles dressées.

— Le règlement de la copropriété interdit les gros animaux de compagnie. Nous lui cherchons une nouvelle maison, mais si tu restes ici, cela nous laissera un peu plus de temps pour trouver la bonne personne. Nous paierons les charges et tout le reste, tu auras juste à te trouver un travail pour payer ta nourriture, les transports et les autres dépenses personnelles. Quand la maison sera vendue, nous promettons de te laisser au moins un mois pour que tu te trouves un chez-toi.

Je me pince la lèvre inférieure et tire dessus. Les trente derniers jours ont été une catastrophe pour moi. Ma vie a pris son propre chemin sans en informer mon cerveau.

— Tu n'as pas à décider tout de...

— Je vais le faire.

Je dois vraiment arrêter de consentir à tout. En y repensant, il est probable que cela explique comment je me suis retrouvée dans cette *situation*.

Je repousse mes lunettes de soleil sur mon front.

— Je veux dire, c'est une offre généreuse et je serais folle de ne pas te prendre au mot. Les nausées matinales ou plutôt *journalières* m'empêchent de rentrer dans l'Illinois pour l'instant, et l'idée de retourner vivre avec papa pour accoucher de mon enfant né hors mariage est terrifiante. Alors... je vais le faire. Je suis certaine que je peux trouver un travail dans les environs et cela me laissera du temps pour décider de ce que je vais faire ou de l'endroit où je veux accoucher.

Elizabeth tend la main pour attraper la mienne.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de rester *par ici* un petit moment.

Je me relève, ajuste mon haut et vais au bord de la piscine.

— Cela n'a pas d'importance si Lautner est à cinq ou cinq cents kilomètres.
C'est terminé entre nous, déclaré-je en plongeant.



Chapitre 18

1 er septembre 2010

Normale. Onze semaines de grossesse et je me sens *enfin* à nouveau normale. L'agonie de se sentir malade toute la journée est partie. Mon ventre a grossi juste assez afin que je sois la seule à le remarquer, et uniquement quand j'essaie de boutonner mon short ou mon jean. Jupes, robes et pantalons de yoga sont mes vêtements de prédilection. J'ai dû acheter des soutiens-gorges plus grands, mais je ne m'en plains pas. En fait, je pense que j'allaiterais cet enfant jusqu'à ses dix ans si je pouvais garder ses seins fermes. Malheureusement, j'ai lu que ce n'était pas possible. Une blogueuse a dit que ses enfants avaient aspiré la vie hors de ses seins. Ils sont passés d'oranges à pâte à modeler.

Fabuleux !

Elizabeth et Trevor sont partis à San Diego hier. Heureusement pour moi, leur appartement est plus petit, donc ils ont laissé un certain nombre de meubles ici. Trevor a pensé que cela aiderait à vendre la maison.

Mon père part demain pour amener ma voiture et le reste de mes affaires ici. L'un des pires moments de ma vie a été de l'appeler pour lui dire que je suis enceinte. Il va très bien depuis son opération et je ne voulais pas lui causer une crise cardiaque en lui annonçant la nouvelle. Le silence insoutenable après mon annonce a duré une éternité. Puis l'un des meilleurs moments de ma vie a suivi. Il a dit : « Je t'aime et je suis là pour toi ». C'est *tout* ce qu'il a dit. À cet instant, c'est mon cœur qui menaçait de lâcher. Il m'a offert un amour inconditionnel et j'ai pleuré plus fort et plus longtemps que s'il m'avait hurlé dessus et dit à quel point je le décevais. Parfois, j'ai l'impression que l'âme de maman s'est liée à la sienne quand elle est morte, parce qu'il parle avec sa voix à lui, mais avec son cœur, à elle.

Je ne sais pas où j'irai quand la maison sera vendue, mais je pense à descendre vers L.A. pour être plus près d'Avery. Cela me rapprocherait aussi d'Elizabeth et Trevor. J'ai aussi pensé à Swarley, ces derniers temps. Ils ne lui ont toujours pas trouvé le bon foyer et mon cerveau contrôlé par mes hormones de grossesse se dit que je pourrais le garder. Je lui ai plus parlé qu'à n'importe qui d'autre au cours de ces trois derniers mois. Qu'est-ce que je peux dire... Il m'a eue.

Ce mois-ci, j'ai aussi réussi à trouver du travail comme photographe

indépendante grâce aux relations d'Elizabeth. J'ai pris des photos de mariage, de bébés, de familles et j'ai même été photographe à la fête d'anniversaire d'un chien. Oui, certaines personnes ont vraiment autant d'argent.

Depuis qu'Elizabeth et Trevor sont partis, je n'ai plus de moyen de transport jusqu'à ce que papa arrive dans deux jours avec ma voiture. Swarley est le bénéficiaire de mon énergie nouvellement retrouvée et, sans voiture, nos sorties doivent rester à distance de marche. Nous avons tous les deux fini notre dîner il y a une heure et sommes maintenant en chemin vers le parc avant qu'il ne fasse nuit.

— Je vais t'enlever ta laisse, mais tu dois bien te tenir. Pas de frotti-frotta, pas de pipi sur quoi que ce soit d'origine humaine et garde tes salutations d'entrejambe pour tes amis poilus à quatre pattes. Compris ?

Swarley hoche la tête parce que je l'ai à moitié transformé en humain au cours des derniers mois et je suis à peu près certaine de l'avoir vu lever les yeux au ciel, aussi. Je suppose que je devrais commencer à m'habituer à l'impertinence et aux yeux au ciel... Cela aussi, je l'ai lu sur un blog de parents.

Note à moi-même. Trouver des blogueurs plus positifs qui dressent un tableau de la parentalité à base d'arcs-en-ciel, de lutins et de poussière de fée.

— Sydney ?

Je me retourne.

— Hé, Dane !

Il se penche pour enlever leurs laisses à ses chiens.

— Mon Dieu, je ne pensais jamais te revoir. Comment était Paris ?

Quelle partie ? La vue du plafond depuis le canapé ou l'évacuation depuis le dessus des toilettes ?

— Génial !

Complètement édulcoré... Peut-être à la limite du mensonge pur et simple.

— Alors, combien de temps restes-tu ?

Il pose ses mains sur ses hanches.

Dane est adorable. Je suis certaine que les hommes adultes n'aiment pas s'entendre dire qu'ils sont adorables ; mon Dieu, je n'aimais pas cela quand Lautner me le disait, mais c'est exactement ce qu'est Dane. Grand, brun et, il faut le reconnaître, séduisant, affichant un sourire qui me donne envie de le ramener à la maison, de lui faire des cookies et de lui servir un grand verre de lait.

— Je ne sais pas trop. Trevor et Elizabeth viennent de déménager à San Diego

et j'occupe leur maison le temps qu'elle se vende ou que je trouve une autre solution.

Il penche la tête sur le côté.

— Et ils ont laissé Swarley ?

Je tourne la tête pour regarder ce sauvageon de chien et secoue la tête.

— Leur copropriété n'accepte pas les grands animaux de compagnie. Ils lui cherchent une nouvelle maison, mais pour l'instant c'est moi qui m'en occupe.

— Vous avez fait un bout de chemin ensemble depuis le premier jour où tu es venue dans mon cabinet.

Je croise les mains dans mon dos et baisse les yeux en donnant des coups de pied dans la poussière.

— Oui, tu as raison. Ces derniers temps, j'ai pensé à le prendre. Mais jusqu'à ce que je sache où je vais finir, je ne peux pas le leur proposer, ce serait prématuré et même irresponsable.

— L'université avec un chien. Tu devras trouver un endroit où ils acceptent les animaux de compagnie.

Je plisse le visage en levant les yeux vers lui.

— Je ne vais pas à l'université, en tout cas pas avant un moment. Il y a eu une sorte d'imprévu.

— Oh ?

Les mains de Dane remontent de ses hanches pour se croiser sur sa poitrine tandis qu'il se redresse.

J'expire longuement en me frottant le visage. Mes doigts dessinent le contour de mes sourcils alors que je croise à nouveau son regard.

— Je suis... enceinte.

Les yeux de Dane vont lui sortir du crâne et les chiens vont aller les chercher s'il les ouvre plus grands.

— Je suis dés... ou félicit... ou...

Je souris parce qu'il est encore plus adorable quand il est nerveux et qu'il commence à balbutier.

— C'est félicitations, maintenant... « Je suis désolé », c'était le mois dernier.

Il hoche lentement la tête.

— Alors, tu es revenue pour Lautner ?

— Non... eh bien, oui, mais ça s'est retourné contre moi. Il est... *passé à autre chose*.

— Passé à autre chose ? Tu es sérieuse ? Il t'a... oubliée ?

Je hausse les épaules en hochant la tête.

— Eh bien... C'est un put... imbécile d'idiot.

Aussi douloureuse soit cette conversation, je parviens quand même à lâcher un rire accompagné d'un sourire assorti.

— Tu as raison. C'est un putimbécile d'idiot.

Dane me fait un grand sourire.

— Surtout parce qu'il est avec Claire.

Ses yeux s'écarquillent à nouveau.

— Le docteur Lebrun ?

Je hoche la tête.

— Putimbécile de docteur Lebrun.

Dane mime *WAOUH* de la bouche.

— Exactement.

— Alors, qu'a-t-il dit à propos du bébé ? Est-ce que tu restes à Palo Alto pour éviter qu'il fasse de longs allers-retours ?

Je rejette la tête en arrière en plissant les yeux.

— Quoi ? Non... je veux dire, il ne...

Le dire à Lautner et envisager la possibilité d'élever notre enfant en garde partagée ne m'a jamais traversé l'esprit. Maintenant que Dane l'a mentionné, l'idée ne me plaît pas du tout.

— Je ne lui ai pas dit.

Sa mâchoire se décroche.

— Tu ne lui as pas dit ? Il ne sait même pas que tu es enceinte ?

J'enfonce mes dents dans ma lèvre inférieure en secouant la tête.

— Sydney...

Il se gratte le haut du crâne.

— ... ce ne sont pas mes affaires, mais il a le droit de savoir.

Je déteste le fait qu'il ait raison. Ma peur me paralyse et m'empêche de penser de manière rationnelle.

— Dane, je sais ce qu'il fera. Il dira qu'il veut être avec moi, mais je ne saurai jamais s'il fait ça pour moi ou pour le bébé. Il y a deux mois, je n'aurais jamais remis cela en question. Il me donnait le sentiment de m'aimer plus que tout ou n'importe qui. Mais quand j'ai vu Claire alors que ça ne faisait qu'un mois... Tout a changé. Je n'ai plus confiance en ses sentiments.

Dane hausse les épaules.

— Alors, ne lui dis pas que tu es enceinte... En tout cas, pas tout de suite. Vois s'il te choisit, juste toi. S'il le fait, alors tu sauras que ce n'est pas seulement pour le bébé.

— Et s’il ne le fait pas ?

Les mots me déchirent la poitrine.

Il soupire.

— S’il ne te choisit pas, alors tu n’épouseras pas la mauvaise personne pour les bonnes raisons.

3 septembre 2010

J’ai passé les deux derniers jours à penser à ce que Dane m’a dit. Le soir où je suis allée chez Lautner et où Claire a ouvert la porte, j’ai touché le fond. Je me suis sentie rejetée par lui sans même le voir. L’idée d’être rejetée en personne est tellement inimaginable que je n’arrive même pas à commencer à le concevoir. Néanmoins, je dois le faire. Tous ceux que j’aime et dont je compte sur le soutien ont considéré d’un œil critique ma décision de ne pas le dire à Lautner. Lui dire, quelle qu’en soit l’issue, lèvera le poids de la culpabilité que je ressens en présence de tout le monde.

Mon père m’a appelée quand il était à une heure de route d’ici et c’était il y a à peu près une heure. Je m’assieds sur le porche, les genoux remuant de haut en bas et les yeux rivés sur l’allée. Une jeep grise Cherokee familière s’arrête dans l’allée et je bondis sur mes pieds.

— Papa ! crié-je en dévalant l’escalier tandis qu’il descend de la voiture.

— Hé, ma petite puce.

Il me prend dans ses bras et je perçois l’émotion dans sa voix faible tandis que je retiens mes larmes.

— Je suis tellement heureuse que tu sois là, lui murmuré-je à l’oreille.

— Moi aussi.

Il me relâche et nous sourions en chœur.

— Viens, allons défaire tes affaires... Ou plutôt, je vais le faire. Tu ne devrais probablement pas porter quoi que ce soit de trop lourd.

Ses yeux glissent sur mon ventre toujours plat.

Je lève les yeux au ciel.

— Peut-être dans trois ou quatre mois, mais pour l’instant ça va. En plus, c’est toi qui viens de te faire opérer du cœur. Je me sens coupable de t’avoir demandé de charger mes affaires tout seul et de me les apporter jusqu’ici.

Il balaie l’air de la main.

— Non... Je vais bien. Comme neuf.

Il ouvre le coffre et nous attrapons tous les deux un sac.

Le temps que nous rentrions et défaisions tout, il est tard.

— Je pense que je vais aller me coucher. Nous parlerons demain matin, suggère-t-il.

Je le serre dans mes bras.

— Bien sûr, je suis fatiguée aussi. Je t'aime.

— Moi aussi, ma chérie.

4 septembre 2010

Nous allons tous les deux promener Swarley. Mon père est censé faire de l'exercice doux quotidien. Après le petit-déjeuner, nous nous asseyons sur la terrasse et, les banalités ayant été épuisées plus tôt ce matin, mon père aborde le sujet qui plane dans l'air depuis hier.

— Alors ce *type*...

— Lautner, le corrigé-je.

Papa hoche la tête.

— Lautner... A-t-il pris ses responsabilités ?

Je frotte mes mains sur mon ventre inexistant.

— Je ne lui ai pas dit...

— Tu quoi...

Mon père hausse le ton.

Je lève la main.

— Laisse-moi terminer.

Il se renverse en arrière dans sa chaise, les lèvres serrées.

— Je ne lui ai pas dit, parce que je dois décider de ce que je vais faire et dire afin qu'il ne se remette pas avec moi par pitié. Ce n'est pas parce que mes rêves sont brisés comme l'ont été ceux de maman que je dois choisir quelqu'un qui ne m'aime pas.

Les sourcils de papa se froncent, ses lèvres accordées à ce froncement et la tête s'agitant d'un côté à l'autre.

— Oh ! Attends une seconde. Pourquoi dis-tu ça ?

— Dire quoi ?

— Que les rêves de ta mère ont été brisés. Qu'est-ce qui t'a fait penser ça ?

Je déglutis et sens une boule se former dans ma gorge.

— Je l'ai entendue...

Mon père se penche en avant, les coudes sur les genoux.

— Tu l'as entendue dire quoi ?

Cela fait plus de dix ans et j'étais petite, mais j'entends encore sa voix, sa colère, sa douleur.

— Toi et maman vous disputiez. Il était tard et Avery dormait, mais pas moi. Je me suis assise en haut de l'escalier ; vous étiez dans la cuisine.

Les épaules de papa s'affaissent, sa tête baissée comme s'il savait ce que je m'apprête à dire, comme s'il s'en souvenait.

— Vous vous disputiez à propos d'argent. Elle disait que tu aurais dû choisir un autre métier si tu attendais d'elle qu'elle reste à la maison enceinte. Tu lui as dit qu'elle dépensait trop d'argent pour elle... moi... et Avery.

Ma voix se brise et quelques larmes montent.

— Sydney, ne...

L'expression tendue de souffrance sur son visage est presque aussi douloureuse que les souvenirs.

J'inspire et regarde la piscine.

— Un bébé de lune de miel.

Je ris, essuie mes larmes et secoue la tête.

— Je suppose que vu ton métier, il valait mieux dire que j'étais un bébé de lune de miel qu'un enfant né hors mariage.

— S'il te plaît, Sydney, ne...

Je lève la main.

— J'étais trop jeune pour tout comprendre. Cela m'a pris des années pour assembler les pièces du puzzle. Elle a dit que tu l'avais mise en cloque, que tu lui avais volé son avenir, que tu l'avais rendue dépendante de toi.

De nouvelles larmes montent brusquement.

— Tu as dit...

Je m'étouffe sur les mots, les lèvres tremblantes.

— Tu as dit qu'elle se comportait comme une pute avant que tu la sauves de la damnation éternelle.

Un sanglot m'échappe.

— Et puis, j'ai entendu quelque chose se briser et je suis repartie en courant dans ma chambre.

Il tend la main vers moi, mais je secoue la tête et l'esquive.

— As-tu la moindre idée de comment je me suis sentie quand j'ai découvert le sens de cette dispute... mot par mot ?

Les yeux de mon père sont rouges et remplis de larmes et de regret.

— Cela a été un coup de poing dans le ventre lorsque j'ai appris ce que « en cloque » voulait dire, et « pute » et « damnation » !

Sa mâchoire se serre. Je sais que je l'ai offensé avec mon langage, mais je m'en fiche.

— Sydney, je suis tellement désolé... pleure-t-il.

Je passe mes mains dans mes cheveux et soupire, le souffle tremblant, avant de m'essuyer le visage.

— Ne le sois pas, je ne suis plus en colère. Je n'ai jamais voulu que tu saches que j'étais au courant, mais maintenant les choses ont changé. J'en ai tellement assez que personne ne me comprenne ni la raison pour laquelle j'étais tellement déterminée à faire quelque chose de ma vie. Ce n'était pas seulement le cancer, c'était tout. Je détestais maman parce qu'elle te blâmait et je te détestais parce que tu la blâmais. Et puis, plus tard, je me suis rendu compte que j'étais en colère contre vous deux parce que vous vous êtes contentés d'une vie moins que géniale.

Je croise à nouveau le regard de mon père.

— Je n'ai jamais voulu être dépendante de qui que ce soit. Je n'ai jamais voulu sacrifier ma dignité et mes rêves. Je n'ai jamais voulu *me contenter*.

Il tend à nouveau sa main vers la mienne ; cette fois-ci, je le laisse faire.

— Ce soir-là, tu as entendu le point culminant d'émotions qui se sont accumulées pendant des années. Lorsque les choses ne se passent pas comme prévu, il est plus facile de trouver un bouc émissaire plutôt que de se regarder dans un miroir. J'aurais aimé savoir que tu as porté ce poids pendant toutes ces années. Tu essayais d'assembler un puzzle dont tu n'as pas toutes les pièces.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je penche la tête sur le côté.

— C'est difficile à expliquer et il y a des choses...

— Dis-le-moi ! Mince, je suis une adulte, je peux le supporter... La vérité, s'il te plaît.

Il soupire.

— Ta mère et moi avons des problèmes personnels lorsque nous nous sommes rencontrés. Peut-être que c'est en partie de là que venait l'attirance initiale. J'étais fou d'elle et elle était une *tentation* pour moi.

Il détourne les yeux comme s'il était embarrassé d'admettre qu'il était physiquement attiré par ma mère.

— Tu as été conçue parce que je pensais que prendre ses *précautions* était en quelque sorte plus qu'un péché, parce que prémédité.

Son visage se tord en une grimace.

— Et puis nous avons appris que ta mère était enceinte, je voulais me marier immédiatement afin que tu apparaises comme un bébé de lune de miel. Ta mère voulait...

La tête baissée, il lève les yeux et la douleur que j’y vois est palpable. Il ne parle pas, pourtant j’entends son appel muet me suppliant de comprendre pour qu’il n’ait pas à prononcer les mots. Quand je comprends, je suis prise de frissons et mon cœur se serre.

En cloque. Sauver de la damnation.

— Elle voulait avorter.

Il serre ma main très fort et répond d’un unique hochement de tête.

— Étais-je son premier enfant ?

Il secoue la tête.

Pute.

J’écarte les mains sur mon ventre. Pourrais-je avorter ?

— Le temps change les gens, Sydney.

Ses yeux noirs s’emparent des miens.

— Nous disons tous des choses que nous ne pensons pas. Nous faisons tous des choses que nous regrettons. Je sais ce que tu as entendu, mais si nous nous sommes disputés si violemment, c’est parce que nous nous aimions. Cela, je le sais du fond du cœur. Nous nous aimions et nous vous aimions. Je regretterai toujours d’avoir traité ta mère de pute et savoir que tu m’as entendu... Eh bien, cela me détruit. Ce que tu ne comprends pas, c’est qu’elle était ma première, mais que ce n’était pas réciproque. Elle est tombée enceinte et a avorté à dix-sept ans. Je ne supportais pas qu’elle ne soit pas la vierge pure que j’imaginai trouver, mais notre cœur n’est pas toujours en adéquation avec notre raison.

Il sourit et baisse les yeux.

— J’aurais préféré que tu entendes la conversation que nous avons eue après avoir reçu son diagnostic. Celle au cours de laquelle elle a craqué et pleuré dans mes bras pendant des heures, dévorée par la culpabilité. Elle voulait plus de temps avec nous – plus de films, plus de promenades en vélo, plus de campings dans le jardin et de guimauve grillée. La liste de ses regrets était terriblement longue et douloureuse à entendre, mais elle n’a *jamais* dit avoir regretté de vous avoir, toi et ta sœur, *et* elle n’a jamais regretté être une mère plutôt qu’une architecte.

Je suis envahie par l’émotion. L’honnêteté sans faille que je vois dans ses yeux quand ils croisent les miens me libère du poids de la culpabilité dont j’ai souffert pendant des années.

Il tend la main vers mon visage et je m’y appuie comme il sèche mes larmes.

— Ça, ma puce, c’est la conversation que tu aurais dû prendre à cœur et à partir de laquelle tu aurais dû fixer tes objectifs et tes rêves.

Nous tombons dans les bras l'un de l'autre et je sens qu'il n'est pas seul, je sens aussi ses bras, à *elle*. Je relirai la lettre que maman m'a laissée avec un regard neuf et, à partir d'aujourd'hui, c'est mon futur que je récupérerai, pas le sien.



Chapitre 19

6 septembre 2010

Je dépose mon père à l'aéroport et vais directement chez Lautner. Nous sommes dimanche, alors il est possible qu'il soit chez lui. Me préparer à le voir avec Claire en frappant à la porte a été difficile, mais je dois le faire. C'est la seule façon pour moi d'aller de l'avant. Je le dois à mon bébé et je le lui dois.

Je ne vois pas son 4x4 noir, mais le parking est grand et inhabituellement rempli, alors il est peut-être quelque part par là.

Une fois encore, j'ai la nausée en montant les escaliers menant à son appartement, mais cette fois-ci, ce ne sont que mes nerfs. J'inspire profondément puis frappe.

Pas de réponse.

Je frappe une nouvelle fois.

Pas de réponse.

— Je peux t'aider ?

Je me retourne et mes yeux se posent sur le tatouage de rose que j'ai déjà vu avant.

— Euh... Je suis juste venue voir Lautner.

Rose s'arrête sur la marche du bas, de telle sorte qu'elle me surplombe.

— Il est à l'hôpital.

Je hoche la tête.

— Je vais aller là-bas, alors.

— Ils ne te laisseront pas entrer à moins que tu sois de la famille.

Je plisse les yeux.

— De quoi parles-tu ?

— Eh bien, sa mère.

Mon expression confuse ne disparaît pas.

Rose lève les yeux au ciel.

— Sa mère se fait opérer aujourd'hui. Elle a eu une récurrence, mais maintenant le cancer s'est étendu. Chimio, radiothérapie... Que des bonnes choses. Bref, il est dans un sale état depuis. Je ne le vois presque plus. Claire a dit qu'entre son internat et sa mère, il tient à peine le coup. Elle est avec lui jour et nuit. Elle fait sa lessive, ses courses et vérifie l'état de santé de sa mère quand elle en a

l'occasion. Je ne sais pas ce qu'il ferait sans elle.

Mon visage s'est détendu. Je n'ai pas d'expression et la seule chose que je ressens, c'est le choc. L'équilibre gourde entre sa douleur et la mienne.

— Tu veux que je lui dise que tu es passée ?

Je la regarde, puis la porte, puis baisse les yeux sur ma main posée sur mon ventre.

— Non... Pas besoin.

Mon corps est en pilotage automatique puisque mon cerveau a été réduit à l'état de bouillie. Il n'y a que cela qui puisse expliquer que je suis à la maison et sur le canapé. Je ne me souviens pas avoir quitté son immeuble ni avoir pris la voiture. Il n'y a plus de solution évidente à tout cela. Comment revenir dans sa vie maintenant ? S'il ne tient plus que par un fil, un fil tenu par Claire, comment pourrais-je briser cela ? Quelles en seront les conséquences pour lui ?

Je suis blessée, en colère et perdue. J'ai besoin qu'on me conseille parce que je ne peux pas faire confiance à mon instinct, si j'en ai.



Chapitre 20

10 mars 2011

— Pousse ! Tu peux le faire, Sam, dit Avery en serrant ma main et en m'encourageant.

La douleur est inimaginable et refuser la péridurale était une énorme erreur. C'est trop tard, maintenant.

— Je vois la tête. Vous vous en sortez bien, Sydney.

La voix du docteur Wiggins a beau être calme, elle n'en est pas moins incroyablement énervante.

Cela fait plus de quarante minutes qu'elle « voit la tête ». Je baigne dans ma sueur et suis épuisée. Peut-être que je resterai enceinte pour toujours. Ce bébé n'a manifestement pas envie de sortir.

— Je suis trop fatiguée... soufflé-je. Ça ne marche pas. Ce n'est pas assez large.

Le docteur Wiggins rit.

— Votre bébé va bien et vous allez bien. C'est un marathon, Sydney, pas un sprint.

Putain de marathon. A-t-elle la moindre idée d'à quel point je déteste courir ?

— Non, non, non ! hurlé-je, sentant mon ventre se serrer et la douleur enfonce ses griffes en moi tandis qu'une autre contraction se prépare avec une force implacable.

— Maintenant ! Poussez de toutes vos forces, Sydney, m'ordonne le docteur Wiggins.

La brûlure de la douleur est intense. J'ai l'impression d'être déchirée en morceaux.

À la fin de la contraction, j'agite la tête d'un côté à l'autre et gémis.

— Donnez-moi votre main, Sydney.

Le docteur Wiggins guide ma main entre mes jambes.

— Vous sentez ?

Je hoche la tête et déglutis. C'est chaud et glissant, mais ce n'est pas moi.

— C'est votre bébé. Poussez, Sydney. Il est temps de le rencontrer.

Une autre contraction commence. Les doigts toujours sur la tête de mon bébé, je pousse de toutes mes forces.

— Aaaaah, hurlé-je, à l'agonie, alors que le docteur Wiggins me dit d'arrêter de pousser.

— Oh, Sam !

Les larmes coulent le long des joues d'Avery.

— La tête est sortie. C'est ton bébé. Oh mon Dieu.

— D'accord, Sydney, encore un peu, vous avez fait le plus dur.

Puisant dans des forces insoupçonnées, je pousse encore une fois et la chambre s'emplit d'acclamations, de rires et de larmes.

— Tu l'as fait !

Avery est folle de joie.

Les infirmières me félicitent alors que le docteur Wiggins me tend mon bébé.

— Voici votre fille, Sydney.

Je la prends dans mes bras et elle pousse son premier cri. C'est le son le plus magnifique du monde. Neuf mois d'émotions se déversent de mes yeux. Je ne peux pas retenir mes larmes. Je suis pleine d'amour et, pourtant, l'instant est doux-amer. Avery a été mon roc, mais elle n'est pas la personne dont j'imaginai tenir la main ni celle que je pensais voir couper le cordon.

— Vous avez choisi un nom ? demande l'infirmière.

Je caresse doucement ses cheveux noirs et elle ouvre les yeux.

Des iris bleus.

J'ai lu que la plupart des bébés naissent avec des yeux bleus ou gris, mais quelque part en moi, je sais qu'elle a les yeux de son père.

— Océane... Océane Ann, murmuré-je en contemplant la plus belle chose que j'ai vue de toute ma vie.

Je lève les yeux vers Avery et pense à ma mère et à sa lettre.

Je viens de laisser mon empreinte dans ce monde, maman.

12 mars 2011

Il y a six mois, j'ai pris la décision difficile et douloureuse de ne rien dire à Lautner. Deux jours après être allée à son appartement, forte de mon nouveau savoir sur sa mère, j'ai fini à l'hôpital après m'être évanouie. Heureusement, Dane et moi étions censés nous retrouver au parc à chiens et il est parti à ma recherche en ne me voyant pas arriver. Le docteur a dit que c'était une combinaison de stress et de déshydratation.

Mes priorités ont changé. Je ne pouvais pas risquer d'ajouter le stress de Lautner au mien. La seule chose qui comptait était notre bébé. Maintenant, je sais qu'elle sera toujours la seule qui comptera. Mes mains ont été modelées

pour la tenir et mon cœur ne bat que pour l'aimer.

Trevor et Elizabeth ont vendu leur maison en novembre. J'ai pensé à chercher de quoi louer à L.A., mais j'avais déjà prévu des rendez-vous professionnels à Palo Alto et à San Francisco en février. C'est là que Dane entre en scène. Il possède plusieurs logements qu'il loue et l'un d'entre eux s'est libéré en décembre. Il m'a proposé de le louer au mois, une proposition que je ne pouvais pas refuser. C'est une petite maison de deux chambres au charme désuet, tout en brique, avec un jardin clôturé parfait pour mon fils adoptif : Swarley. Je m'en tiens à la vérité pure et simple... Il m'a eue, et maintenant je l'ai.

— Chut... Doucement, Swarley ! le réprimande Avery pour son salut bruyant tandis qu'elle installe le porte-bébé près du canapé.

— Il ne fait que l'accueillir.

Je ris en sortant Océane, toujours endormie, du porte-bébé.

— Elle entend sa « voix » depuis des mois. Je suis certaine que ça ne la perturbera pas.

— Que veux-tu manger pour le déjeuner ? demande Elizabeth en passant la porte d'entrée à la suite de papa.

Je souris en m'asseyant sur le canapé, le monde entier niché entre mes bras.

— Peu importe. Il n'y a pas grand-chose ici.

— Dane est en train de faire les courses en ce moment même, mais nous allons chercher quelque chose en l'attendant.

Mon père se penche et embrasse tendrement Océane sur le front. L'adoration dans ses yeux est émouvante.

— Dane en a déjà beaucoup trop fait. Il ne devrait pas faire mes courses.

Je lève les yeux au ciel.

Avery s'assied à côté de moi tandis qu'Elizabeth et mon père vont chercher de quoi déjeuner.

— Oui, c'est ça, dis-le-lui. Il sacrifierait son testicule gauche plutôt que de savoir que tu as envie ou besoin de quoi que ce soit.

Je secoue la tête.

— Je sais. C'est un ami incroyable. Je ne sais pas comment je m'en serais sortie ces derniers mois sans lui.

— Pff... *ami* ? Peu importe. Dane a des œillères spéciales Sydney. Il pourrait être dans une pièce pleine de mannequins nues et choisirait quand même de te mettre de la crème anti-hémorroïde sur les fesses.

— Tais-toi.

Je ris.

— Je n'ai pas d'hémorroïdes et Dane et moi sommes simplement des amis.



Chapitre 21

3 juin 2011

Océane a presque trois mois et je n'ai jamais rien adoré comme je l'adore. Ses magnifiques yeux bleus sont à la fois troublants et envoûtants. Avery ne cesse de m'envoyer des annonces de location à L.A. Elle pense que nous devrions vivre ensemble pour qu'elle puisse m'aider avec Océane. C'est tentant, mais je ne veux pas que sa vie tourne autour de la mienne. Pour l'instant, ma vie à Palo Alto me satisfait. Avery pense que c'est à cause de la proximité immédiate de Lautner, mais ce n'est pas le cas. En tout cas, j'espère ne pas être aussi pathétique.

Je continue à remplir mon agenda, faisant en sorte de ne travailler qu'en soirée et les weekends, suivant la suggestion de Dane. Lorsque j'ai essayé de publier une annonce pour trouver une nourrice à mi-temps, il est complètement sorti de ses gonds. Il a insisté afin que j'organise mon emploi du temps afin qu'il puisse rester avec Océane, allant jusqu'à demander à son assistante, Kimberly, de le remplacer en cas d'urgence.

Lautner a pris ses quartiers dans mes pensées. Je ne pense pas pouvoir un jour regarder Océane sans penser à lui. Ces derniers temps, j'ai pensé à le lui dire. Il ne sait pas qu'il rate une partie de sa propre vie, une essence parfaite et magnifique de nous deux. Le plus surprenant a été la réaction de Dane, qui s'est fait l'avocat de Lautner des mois durant après avoir appris ma grossesse et qui me fait maintenant douter de ma décision de lui avoir dit. Il pense qu'Océane ne se souviendra pas de cette période de sa vie, alors il est inutile de risquer une bataille pour sa garde pour l'instant. Je ne supporte pas l'idée de Lautner et du docteur Lebrun s'en allant avec mon bébé pour un weekend, une semaine ou plus. L'instinct de protection que je ressens pour elle est violent.

— Il y a deux bouteilles dans le réfrigérateur et du lait congelé dans le congélateur. Les couches en plus sont dans...

— Vas-y, Sydney.

Dane rit en jouant avec une Océane roucouillante.

— Je sais où tout se trouve. Plus vite tu partiras, plus vite tu reviendras, alors... vas-y.

Je m'agenouille, enfouis mon nez dans son cou puis pince la joue de Dane.

Tu es trop gentil avec moi.
Il me fait un clin d'œil.
J'attrape mon sac à main et mon appareil photo.
— Appelle-moi si tu...
— Va-t'en ! crie-t-il avec un immense sourire.

Les photos du dîner de répétition prennent environ deux heures. Ce sont les sept prochaines heures que je passerai demain à photographier le mariage et la réception qui provoqueront un manque sévère d'Océane.

Il est presque vingt-deux heures quand je me gare dans l'allée obscure. J'ouvre la porte d'entrée qui n'est pas verrouillée et suis accueillie par une autre occasion irrésistible de photo. Dane est allongé sur le canapé, Océane agrippée à sa poitrine comme un koala, et ils dorment tous les deux. Je fais quelques rapides clichés et avant que j'aie pu ranger mon appareil dans son sac, Dane se réveille.

— Hé, murmure-t-il en se redressant.

Je souris quand il me tend Océane. Après l'avoir couchée dans sa chambre, je rejoins le salon sur la pointe des pieds. Dane est près de la porte, en train de mettre ses chaussures.

— Elle a été sage ?

Il repousse une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, sa main s'attardant contre ma peau.

— Elle était parfaite, comme sa mère.

Je suis paralysée par quelque chose... De la peur ? Il se penche, ses lèvres à un souffle des miennes. Il franchit le peu de distance qui les sépare et je me détourne juste assez pour lui offrir ma joue à la place.

— Je ne peux pas... je suis désolée. C'est juste...

Il secoue la tête.

— C'est bon. Je ne veux pas te forcer. C'est juste que... Je *t'aime*... beaucoup.

Je me force à sourire. Dire que Dane est un type formidable semble plat. Il est bien plus que cela, mais je n'ai pas encore les bons mots, alors je ne dis rien.

— Bonne nuit. Je serai ici demain vers midi.

Je hoche la tête.

— Merci.

Il se retourne pour partir, mais avant qu'il ne passe le seuil de la porte, je lui attrape le poignet.

— Je le pense vraiment. Ce que tu as fait pour moi... Ce que tu *fais* pour moi,

c'est juste...

Il hausse les épaules.

— C'est bon. Je ne ferais rien si je ne le voulais pas.

Mes lèvres esquissent un autre sourire forcé, mais je n'arrive pas à le regarder dans les yeux avant qu'il se dégage et rejoigne sa voiture.



Chapitre 22

16 novembre 2012

Le temps a filé. Océane s'apprête à fêter son deuxième Thanksgiving. Des cheveux bruns et ondulés et des yeux bleus *océan* règnent sur moi. Elle est l'alpha et l'oméga de ma vie. Ma fille s'est plus fait photographe que n'importe quelle célébrité.

Dane fait désormais partie de nos vies, autant que Swarley. Je ne le compare pas à un chien. D'accord, peut-être que si. La vérité, c'est que... Il est comme notre famille – il me reste encore à déterminer son rôle. Nous sommes sans aucun doute amis, mais la ligne entre l'amitié et *plus* est floue. Se tenir la main au parc et dîner ensemble presque tous les soirs entre dans le *plus*. Il y a aussi eu le baiser occasionnel, mais cela ne va pas plus loin. Dane m'attend, je le sens. Je pense qu'il pourrait attendre pour toujours.

La pensée persistante de parler d'Océane à Lautner a presque disparu, presque. Je n'ai aucun doute que c'est la petite partie de doute, ce fichu *et si* qui m'empêche de passer complètement à autre chose. Dane le sait aussi. Je le vois essayer de remplir le rôle de père avec Océane, mais je ne le laisserai pas complètement faire. Est-ce que je veux qu'Océane fasse un jour la connaissance de son père ? me haïra-t-elle comme je sais que Lautner me haïrait ? Ces questions me hantent et leurs réponses ne sont pas si simples.

Dane est parti depuis une semaine pour une conférence. Il revient ce soir et mon avidité à l'idée d'avoir une conversation adulte est pathétique. Pendant ce temps, Océane et moi allons au parc, plus précisément le parc auquel Lautner m'a emmenée pour aller voir Brayden faire voler son avion. Océane adore regarder jouer les enfants, et comme aujourd'hui il fait chaud pour la saison, je ne peux pas résister à l'envie d'aller prendre l'air avec elle.

— Tu veux voir des avions ? lui demandé-je en la sortant de son siège auto.

L'enthousiasme dans ses yeux brillants se reflète dans les miens comme elle bondit hors de la voiture et court vers la colline herbeuse. Ses petits pieds peinent à suivre ses jambes impatientes et énergiques.

— Océane, attends maman !

J'attrape sa veste et la poursuis.

Je l'attrape et la soulève avant qu'elle atteigne le sommet de la colline puis, je

fais entrer son petit corps qui se tortille dans sa veste en polaire rose.

— Regarde !

Je pointe du doigt le ciel où un avion télécommandé bourdonne bas au-dessus de nous.

Elle couine de ravissement en tentant de prononcer le bon mot.

— Avon !

Le petit ballon de football que je laisse tomber à ses pieds attire rapidement son attention.

— Ballon.

Océane le ramasse et commence à courir avec lui, manifestement portée sur le même type de football que son père, pas le mien.

Il y a du monde au parc, aujourd'hui ; nous ne sommes pas les seules à avoir décidé de sortir et de profiter du temps clément. Je suis de près ma vagabonde de fille tout en observant la foule diverse. Familles, couples, groupes de types avec des avions télécommandés plus sophistiqués, et même quelques personnes seules et leurs compagnons canins un peu partout dans le parc. Je suppose qu'il ne vaut mieux pas dire à Swarley qu'il y avait d'autres chiens ici.

Quelque chose attire mon attention, ou plutôt *quelqu'un* attire mon attention. Cela fait deux ans et demi et nous sommes probablement à cinquante mètres l'un de l'autre, mais je reconnaîtrai cette silhouette n'importe où.

Lautner.

Il porte un jean délavé avec un sweat à capuche noir et me tourne le dos. Je ne vois personne avec lui. Sa tête se renverse comme il suit un avion des yeux. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Ça y est. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que c'est le moment.

— Océane ? l'appelé-je et elle court vers moi.

Je la soulève dans mes bras.

— Tu veux rencontrer ton papa ? murmuré-je plus pour moi-même qu'à elle.

Je fais un pas en avant hésitant puis m'arrête.

— Oh mon Dieu ! soufflé-je.

Mes poumons luttent pour trouver de l'air comme si toute vie s'en était échappée.

Comme sortie de nulle part, une femme aux longs cheveux noirs apparaît et enroule ses bras autour de lui et... il l'embrasse. Il la tient dans ses bras et soulève son corps mince du sol. Leur baiser est intime. Je le sais parce qu'il m'embrassait comme cela avant. Des visions d'orage et de Lautner cachant les clés défilent dans ma tête. Nos corps moites bougeant avec empressement et

désespoir. Des mains aimantes. Des lèvres avides. Des iris bleus.

Mes instincts de lutte ou de fuite prennent le contrôle. Je cours à la voiture, Océane dans mes bras, haletant à chaque souffle.

— Ballon, pleure-t-elle.

Le ballon est derrière la colline, mais je ne peux pas revenir sur mes pas.

— Ballon !

Elle élève la voix tandis que je me bats avec la ceinture de son siège auto.

— Je sais, ma chérie, maman t'en achètera un autre. Je te le promets.

Les larmes me montent aux yeux et elle lutte contre mes efforts pour l'attacher, battant des bras et des jambes.

Après avoir enfin réussi à l'attacher, nous rentrons à la maison, secouées. Océane pleure la perte de son ballon. Je pleure parce que je viens d'obtenir la clôture que je voulais. J'ai eu une vision de nous, un court instant, en tant que famille. Une partie de moi indulgente et irréaliste pensait qu'il se retournerait, nous verrait et tomberait amoureux d'Océane pour la première fois. Je pensais qu'il tomberait à nouveau amoureux de moi. J'avais tort.

Océane s'est endormie à force de pleurer. Je porte son corps flasque à l'intérieur et je la mets au lit. Je suis tentée de me glisser à côté d'elle et d'aller, moi aussi, me coucher. Peut-être que je me réveillerai et que je me rendrai compte que tout cela n'est qu'un cauchemar. Pendant tout ce temps, j'ai imaginé Lautner avec le docteur Lebrun. Je devrais être soulagée de savoir que ce n'est pas elle qui est dans ses bras, mais je ne le suis pas. Le voir avec n'importe qui d'autre est horriblement douloureux – un sentiment que je n'oublierai probablement jamais.

La bouteille de Merlot dans la cuisine me fait l'œil. Je m'en sers un verre, branche mon portable aux enceintes et lance de la musique. *In Your Eyes* retentit. C'est celle-ci que le mode aléatoire a choisi parmi plus de mille chansons. La vie est une chienne.

Le temps que je termine mon deuxième verre, je décide d'abandonner. Océane est mon monde, maintenant, ma priorité, et je dois être une mère responsable et sobre pour elle.

— Hé... appelle Dane depuis la porte de derrière.

— Ici.

Ma voix manque de l'enthousiasme qu'elle devrait avoir. Après tout, il m'a manqué toute la semaine.

Il s'assied à côté de moi, me prend dans ses bras et m'embrasse sur la tempe.

— Où est la petite boule l'énergie ?

— Swarley est derrière. Tu ne l'as pas vu ?

Dane rit et me serre plus fort.

— Tu sais de qui je parle.

Je glisse ma main le long de son torse et réponds à son étreinte.

— Elle dort. Courir dans tous les sens au parc l'a épuisée. Et puis nous avons perdu son ballon et elle s'est complètement effondrée dans la voiture.

— Hmm, mince. Elle m'a manqué et j'étais impatient de rentrer pour la voir.

Je lève la tête pour pouvoir le regarder. Un léger et chaud bourdonnement me parcourt le corps.

— Juste elle ?

Il déglutit.

— Non...

Saisissant l'arrière de sa tête, je me surprends à faire preuve d'une audace dont je ne me serais pas crue capable. Je l'embrasse. Il commence à reculer alors je lui grimpe dessus, l'enfourchant, et lui montre que je ne veux pas qu'il s'arrête. Aujourd'hui, j'ai perdu une part de moi-même et le vide laissé est à vif. J'ai besoin de cela. J'ai besoin de tourner la page. J'ai besoin de... Dane.



Chapitre 23

22 juin 2013

LE MARIAGE

— Sydney, consentez-vous à prendre pour époux Dane, à...

— Océane !

La voix stridente d'Avery fait frissonner tout mon corps.

— Océane ! hurlé-je.

— Appelez les secours !

Ma petite fille, mon cœur, mon monde entier se sont évanouis. Son corps est rigide et agité de convulsions, ses yeux sont révulsés, mais pas fermés.

— Oh mon Dieu ! Appelez les secours, pitié !

Ma voix se brise.

Ses petites lèvres virent au bleu.

— Non ! Non !

Mes supplications semblent tomber dans l'oreille d'un sourd. Pourquoi est-ce que personne ne m'aide ?

— Sydney, calme-toi. Elle va très bien aller.

La voix de Dane est calme, mais elle a le même effet que du papier de verre sur moi.

— Elle ne va pas bien du tout ! Ses lèvres sont bleues. Elle ne respire plus !

— Elle a fait une crise. Écoute, chérie, elle respire. Tout ira bien.

Toutes les voix autour de moi ne sont plus que des échos. Je prie Dieu de la sauver, de me prendre à sa place. Mon bébé... Ma petite Océane...

Le trajet en ambulance est flou. On me pose tellement de questions et ma bouche bouge, mais je ne suis pas certaine de ce que je dis. Les yeux d'Océane trouvent les miens. *Iris bleus*. Elle est cohérente et elle respire. Ses lèvres ont retrouvé leur couleur, mais elle pleure. Mon bébé a peur. Le bas de sa robe est tâché et une partie de mon jupon en tulle s'est déchiré quand je suis montée, frénétique et désespérée, dans l'ambulance.

Ils me demandent si j'ai une préférence pour l'hôpital, mais je ne peux pas répondre. Nous sommes à L.A. et rien ne m'est familier. Dane a suggéré que le mariage ait lieu ici puisque sa famille et Avery y vivent. Ils ont été merveilleux en nous aidant à tout organiser, mais à cet instant, je voudrais être à Palo Alto. Le docteur Erikson, le pédiatre d'Océane, me rassurerait. Elle a été plus qu'un

médecin pour Océane ; elle est une amie et m'a aidée à surmonter tous mes soucis et mon inquiétude de nouvelle maman.

— Maman ! pleure Océane.

— Je suis là, ma chérie.

Je me penche et la prends dans mes bras pour la calmer. Les inconnus qui l'examinent et les lumières doivent lui faire peur.

Nous arrivons aux urgences et les pleurs d'Océane se font de plus en plus forts lorsqu'ils la font entrer en brancard. Dane, Avery et mon père nous suivent de près. L'infirmière me met une écritoire à pince dans les mains et tout ce que j'ai envie de faire, c'est de le lui envoyer à la figure. Heureusement pour elle, Dane le prend et commence à remplir le formulaire.

Ma stupide robe s'accroche à tout et n'importe quoi et les pans déchirés du bas n'arrêtent pas de se prendre dans mes talons.

— Mademoiselle ou Madame... s'interroge l'infirmière.

— Mademoiselle, je veux dire, Madame, attendez, non, nous n'avons pas... Sydney, je m'appelle Sydney.

Mon cerveau désordonné n'arrive à rien. Je devrais être Madame Abbott, mais officiellement, je ne pense pas que nous en soyons arrivés là. Je suis certaine que la grande robe blanche l'embrouille.

— Sydney, nous allons lui faire passer quelques examens et ensuite le médecin viendra vous voir.

Je hoche la tête. Mon cœur est en morceaux. Le son de ses pleurs m'a anéantie. Elle m'appelait, mais je ne pouvais rien faire. Maintenant, ils l'ont emmenée pour ces examens et je sais qu'elle a peur et besoin de moi.

Le temps n'a pas d'importance. Je n'ai pas regardé l'heure. Cela fait peut-être une heure, peut-être dix. Pour moi, cela fait une éternité.

— Nous avons terminé les examens. Je vais vous conduire à sa chambre, annonce l'infirmière.

— Ma chérie !

Je ne peux pas retenir mes larmes en prenant dans mes bras son corps frêle. Ses yeux sont rouges et ses paupières lourdes. J'embrasse sa joue mouillée de larmes en repoussant les cheveux de son visage.

— Elle était déshydratée, alors nous l'hydratons par intraveineuse et, comme vous le savez, nous lui avons administré un léger sédatif pour effectuer les examens. Ses effets devraient se dissiper dans environ une heure. Le pédiatre de garde sera bientôt là pour discuter avec vous des résultats des examens.

— Merci, répond Dane en me frottant doucement le dos en cercles.

Océane a les yeux fermés, je l’embrasse sur le front et tire une chaise à côté de son lit.

Mon père me tend une bouteille d’eau. Je secoue la tête.

— Bois. Je ne veux pas de deux filles déshydratées.

À contrecœur, je la prends et en bois quelques gorgées.

— Nous aurions dû reporter le mariage. Je savais qu’elle ne se sentait pas bien. Mon Dieu, je suis une mauvaise mère...

— Chut... Arrête.

Dane masse mes épaules nues.

— Je sais que cela semblait effrayant, mais c’était probablement une crise de convulsions provoquée par la fièvre et une infection virale. Elle va bien.

Je croise les bras et les pose au bord de son lit, la tête dessus. Dane fait tout son possible pour me rassurer, mais cela n’aide pas. Cet endroit me rend folle. Je veux juste rentrer à la maison avec ma fille. Au diable le mariage, au diable tout. Hier, quand elle a commencé à se sentir mal, mon instinct m’a soufflé de tout reporter, mais tout le monde a essayé de m’en dissuader en disant que je dramatisais. Eh bien, qui dramatise, maintenant ?

— Bonjour, je suis...

Ma tête se relève tellement vite que je suis certaine de m’être fait le coup du lapin. Non. Impossible.

Le seul son audible dans la chambre provient du moniteur d’Océane.

— Oh, merde, entends-je Avery chuchoter.

Il se racle la gorge. *Lautner* se racle la gorge.

— Le docteur Sullivan. Je suis le docteur Sullivan.

Iris bleus.

Il détourne rapidement ses yeux des miens et les pose sur le poulailler derrière moi.

— Nous... allons attendre dehors pendant que le *docteur* fait... euh... ses trucs, suggère Avery à tout le monde.

Nos familles sortent de la chambre en file indienne. Je jette un coup d’œil à Dane, mais il ne bouge pas d’un millimètre.

— Tu peux nous laisser une minute ? murmuré-je.

Ses sourcils froncés témoignent de son mécontentement manifeste. Il se penche et m’embrasse la nuque avant de quitter la chambre en ignorant Lautner.

J’aimerais pouvoir dire qu’après trois ans, cela ne me fait rien de le voir, mais je ne peux pas.

— Bonjour, murmuré-je, mes mains nerveuses triturant mon jupon.

Ses yeux passent des miens au diagramme qu'il tient, ses lèvres fermement serrées. Il déglutit avec difficulté.

— Océane Ann Montgomery... Tu as eu un enfant.

Ce n'est pas une question. En fait, je ne sais pas s'il se rend compte qu'il le dit à voix haute.

Je mâche l'intérieur de ma joue. Il me regarde et je hoche lentement la tête. La tension est palpable et étouffante.

Il m'examine de la tête aux pieds.

— Jolie robe.

Il fronce les sourcils.

Je fixe mes mains. Après tout ce temps, les mots devraient pouvoir sortir, mais ce n'est pas le cas. Mes nerfs ont tous été mis à bout, aujourd'hui, et mon cerveau est sur le point d'exploser.

— Le médecin urgentiste a demandé des tests sanguins et urinaires, un scanner et un électroencéphalogramme. Elle a fait une crise de convulsions, probablement à cause d'une fièvre provoquée par une infection virale. Les examens n'ont rien révélé d'alarmant. C'est assez fréquent chez les enfants en bas âge et elle devrait vite se remettre. Cependant, comme elle était déshydratée, nous allons la garder pour la nuit, mais elle devrait pouvoir sortir demain matin. Avez-vous des questions ?

Je l'entends, mais je ne comprends pas tout ce qu'il dit. La froideur de son ton et son absence d'émotion me laissent sans voix.

— *Madame Abbott*, avez-vous des questions ?

La pique est manifestement intentionnelle et ce dont j'avais besoin pour sortir de mon état de choc. Je me redresse, prête à répliquer.

— Maman, souffle une petite voix.

— Coucou, ma chérie.

Je repousse doucement ses cheveux en arrière et l'embrasse sur le front.

— Bonjour, Océane. Je suis le docteur Sully.

Sa voix s'est transformée comme par magie en une douce harmonie.

— Tu veux écouter mon cœur ?

Il lui tend son stéthoscope.

Ses yeux peinent à rester ouverts, mais elle tend quand même la main pour l'attraper. Il le lui met dans les oreilles avec douceur et appuie l'autre extrémité contre sa poitrine. Ses petites lèvres rouge cerise faites pour être embrassées esquissent un petit sourire. Il prend quelque chose dans la poche de sa blouse.

— Je peux regarder tes yeux ?

Elle hoche la tête, luttant toujours pour garder les yeux ouverts.

Je retiens mon souffle lorsqu'il tient sa lampe à hauteur de l'œil d'Océane d'une main et qu'il lui soulève la paupière de l'autre. Tout mon monde s'effondre autour de moi.

— Tu as des yeux... magnifiques.

Sa voix se brise, puis il se racle la gorge et lui reprend le stéthoscope.

— Est-ce que je peux écouter *ton* cœur, maintenant ?

Elle hoche la tête.

Lautner ne me regarde pas, pas un seul regard montrant qu'il a remarqué que je suis toujours dans la pièce.

Il remet le stéthoscope autour de son cou et lui serre la main. Il pourrait aussi bien serrer mon cœur.

— Tu es parfaite, mais comme il commence à être tard, je pense que tu devrais rester ici pour la nuit et rentrer à la maison demain matin. Est-ce que ça te va ?

Elle me regarde et je serre son autre main en souriant.

— Je reste avec toi toute la nuit. Je ne vais nulle part.

Elle hoche la tête.

— Je vais m'assurer qu'on te donne quelque chose à manger et puis je reviendrai demain matin. D'accord ?

Il tient toujours sa main.

Elle lui sourit et je peux à peine respirer. Tous mes iris bleus, c'est trop.

Je me lève, attendant qu'il me regarde, mais il ne le fait pas. Il se retourne et quitte la chambre.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Dane, Tatie Avery et Papy sont dehors. Tu veux les voir ?

Océane sourit.

— Oui.

Je passe la tête par la porte et les vois tous attendre debout. Ils n'arrivent pas à dissimuler les questions gravées sur leur visage, prêtes à bondir de leur langue, mais je ne peux pas y répondre maintenant.

— Elle veut vous voir.

Tout le monde se rue dans la chambre à l'exception de Dane.

— Vas-y. Je reviens tout de suite.

Il ne répond pas. Ses yeux sont baissés et il entre dans la chambre.

Lautner est debout au poste des infirmières, rentrant quelque chose dans l'ordinateur. Il s'appuie contre le comptoir en face de lui. Il m'ignore.

— Pouvons-nous parler ?

Il m'ignore toujours. Le regard de l'infirmière à côté de lui ne cesse de passer de lui à moi.

— Lautner ?

Il me regarde d'un œil d'acier glacial puis se retourne et traverse le hall à grands pas.

— Lautner ? lui crié-je après.

Il m'ignore et ouvre brusquement la porte des escaliers.

Il a déjà descendu la première volée de marches le temps que j'atteigne la porte.

— Lautner, attends ! l'appelé-je alors que la porte claque bruyamment derrière moi.

Il s'arrête, les mains sur les hanches, me tournant le dos.

— C'est ma fille.

Une fois encore, ce n'est pas une question.

Je l'ai poursuivi dans le couloir, mais les mots me manquent toujours.

Il se retourne, la poitrine agitée et les yeux perçants.

La peur me percute de plein fouet et mon bouclier de mère protectrice se lève. Je secoue la tête.

— J'ai vu sa date de naissance. Ne me mens pas !

Des larmes me piquent les yeux alors que je continue à secouer la tête.

— ELLE A MES PUTAIN D'YEUX ! NE. ME. MENS. PAS !

Un sanglot se fraie un chemin hors de ma poitrine.

— Je... je voulais te le... dire.

— Tu quoi ?

Il lève les yeux au plafond et secoue la tête en riant.

— In... croyable. Tu voulais me le dire. Comment est-ce même possible ? J'habitais le même appartement jusqu'à il y a trois semaines. Mon numéro de portable n'a pas changé. Et pourtant...

Il me lance un regard noir.

— ... tu t'attends à ce que je te croie quand tu prétends que tu allais me le dire ?

Je m'essuie les yeux et constate, au vu des taches noires sur mes doigts, que je viens de m'étaler mon mascara sur le visage.

— Je suis allée à ton appartement.

Son front se plisse sous le coup de la confusion.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Le *docteur Lebrun* a ouvert la porte. En serviette de bain.

Lautner secoue la tête.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles.

— Qui ment, maintenant ? Je ne vais pas rester là à t'écouter me faire culpabiliser. J'ai essayé de te le dire.

Je me retourne, ouvre la porte et retraverse le hall en tapant des pieds.

— Attends une minute !

Sa voix est à nouveau un grognement alors qu'il enfonce ses doigts autour de mon bras et me retourne vers lui.

— Tu ne t'en sortiras pas aussi facilement. Invente toutes les excuses et les mensonges que tu veux, mais ça fait trois putains d'années et je n'en croirai aucun.

— Je te suggère de la lâcher *maintenant* !

La voix profonde de Dane retentit derrière moi.

Le regard de Lautner le fusille derrière moi comme il me lâche le bras.

— Bien joué, Dane.

Il secoue la tête, un sourire sadique au visage.

— Tu aurais pu me le dire... mais tu ne l'as pas fait. Eh bien, tu peux l'avoir, *elle*.

Ses yeux se posent sur moi une brève seconde puis se tournent à nouveau vers Dane.

— Mais tu peux être certain que tu n'auras jamais *ma* fille.

Il se dirige vers les escaliers.

Je m'effondre dans les bras de Dane, effrayée et confuse.

23 juin 2013

Dane et moi n'avons plus parlé de Lautner hier soir. Nous nous sommes concentrés sur Océane et, avec nos familles dans les parages, le moment aurait été mal choisi de toute façon. Tout le monde attend mes instructions. Le mariage reprendra-t-il ? Si oui, quand ? Les invités venant de loin doivent-ils rester en ville ou repartir ? Et puis il y a toute la nourriture pour la réception, le gâteau et les cadeaux attendant d'être déplacés.

Dane est parti nous chercher un petit-déjeuner et du café pendant que j'attends avec Océane qu'elle soit libérée. Elle semble aller bien mieux ce matin. Ses joues ont repris des couleurs et ses yeux bleus ont retrouvé leur éclat habituel.

Elle est assise sur mes genoux, habillée et prête à s'en aller. Le docteur Sullivan prend son temps ce matin, planifiant sans doute sa prochaine attaque

malveillante contre moi, dans mon état déjà fragile.

— Bonjour ! Comment va ma patiente préférée ?

L'ironie de son commentaire me fait immédiatement plisser le visage.

Il ne peut pas me voir, néanmoins, parce qu'une fois encore, il ne regarde qu'Océane. Il tend ses bras dans lesquels elle se jette volontiers et mon cœur me donne l'impression d'avoir été arraché de ma poitrine. Il l'installe sur le lit et commence à lui faire la conversation tout en l'auscultant.

— Ma petite puce va parfaitement bien !

Ma petite puce ? Qu'est-ce que... ?

— On y va, Océane.

Je la prends rapidement dans mes bras et me dirige vers la porte au moment où Dane entre.

— Elle va bien. Allons-y.

J'essaie de le faire reculer hors de la chambre, mes yeux le suppliant désespérément de ne pas faire de scandale.

— Sydney ? m'appelle la voix froide de Lautner.

Je soupire et lève les yeux au ciel, tendant Océane à Dane. Je me retourne, mais reste dans l'embrasement de la porte.

Lautner s'assied au bord du lit, les mains posées de chaque côté.

— Je ne veux pas me battre contre toi, mais je ne vais pas te laisser partir de cette manière avec elle comme si rien n'avait changé.

Je hais les larmes rebelles qui m'emplissent les yeux.

— Je ne peux pas la perdre, murmuré-je en secouant la tête et en me mordant les lèvres.

Il se lève et s'avance vers la porte. Je tressaille lorsque sa main s'approche de mon visage. S'arrêtant un moment, il me regarde avec une expression tendue et douloureuse. Puis il pose son pouce sur ma joue pour en essuyer une larme perdue. Je lutte contre l'envie irrépressible de m'abandonner à son toucher.

— Je ne veux pas te l'enlever, Sydney.

Sa voix est douce et gentille. C'est la première bribe de compassion qu'il me manifeste en trois ans.

— Je te le promets. Je veux juste la voir. Je veux être son père.

Je renifle et m'éclaircis la voix.

— Nous habitons à Palo Alto, pas à L.A.

Il hausse les épaules.

— Et alors ? Je viendrai la voir ou peut-être qu'elle pourra rester ici avec moi et Emma quelques jours par mois.

— Quoi ? Qui est Emma ?

Je recule d'un pas. La scène du parc me revient en tête. Je crois que je sais qui est Emma.

Il se mord le coin de la lèvre.

— C'est ma fiancée.

Je porte toujours ma robe de mariée, alors je ne sais pas vraiment pourquoi ce dernier mot fait aussi mal... Mais il fait mal.

Je secoue la tête.

— Pas question. Tu ne me prendras pas ma fille de deux ans pour jouer à papa-maman avec ta fiancée. Elle ne te connaît pas, pas plus qu'Emma, et elle n'est pas assez âgée pour comprendre.

Je me retourne et vais vers l'ascenseur.

— Sydney ? m'appelle Lautner.

Les portes s'ouvrent, mais il parvient à se glisser entre elles avant qu'elles se ferment.

— Ne fais pas ça. N'en fais pas une stupide bataille, s'il te plaît, m'implore-t-il, mais je perçois un léger avertissement dans sa voix.

Je soupire et fixe les chiffres rouges indiquant les étages.

— Tu peux venir la voir et, quand mon emploi du temps me le permettra, je l'emmènerai ici, mais elle reste avec moi. Je vais là où elle va.

L'ascenseur tinte et ses portes s'ouvrent. J'en sors et me tourne vers Lautner. Il est appuyé au fond de l'ascenseur, les bras croisés sur la poitrine.

— À prendre ou à laisser, dis-je d'une voix ferme.

— Je prends. Je viens le weekend prochain. Libère-toi.

Sa voix est dénuée d'humour et les portes se ferment.



Chapitre 24

24 juin 2013

Cela fait tellement de bien d'être chez moi, même si mon mariage a tourné à la catastrophe épique. Les parents de Dane et ma famille ont tenté de gagner du temps jusqu'à ce qu'Océane sorte de l'hôpital hier, mais je ne pouvais pas continuer. Mettre un pied devant l'autre pour rejoindre la voiture était difficile. Parler l'était encore plus, alors reprendre une cérémonie de mariage était hors de question. Je refuse de penser à l'argent, ou à nos familles confuses, ou à mon fiancé et son ego en morceaux.

Océane et Lautner. Voilà tout ce à quoi je peux penser. Impossible d'expliquer cela à une petite fille de deux ans. Que dire à propos de la réapparition de Lautner dans ma vie ? La pauvre enfant croira tout le monde malade avec le docteur Sully dans les parages. Je dois aller chercher des livres sur le sujet ou demander de l'aide à un spécialiste. Il existe probablement des occasions de présenter un nouveau parent au cours de la vie d'un enfant. La première aurait bien sûr été quand elle était bébé. À mon avis, tout sauf professionnel, la prochaine ne devrait pas se produire avant qu'elle soit plus vieille et capable de comprendre ce qu'il s'est passé, comme dans dix ans, par exemple. Je suis certaine que Lautner sera d'accord avec cela. *Hé, mon grand, désolée de t'avoir caché ça pendant trois ans, mais si ça ne te dérange pas, je pense que nous devrions attendre encore dix ans. Je t'appellerai.*

Je ne me souviens pas du trajet ni du retour à la maison. Je ne sais pas si Dane et moi nous avons échangé plus de deux mots. Ce matin, il est parti courir. Océane dort toujours et j'essaie de trouver de la place pour nos affaires. Le mois dernier, Dane a trouvé un locataire pour la maison dans laquelle nous vivions. Nous avons maintenant déménagé dans sa maison, notre maison.

— Hé, dit Dane en ouvrant la porte d'entrée, la respiration lourde.

Debout au milieu du salon et entourée de cartons, je me sens complètement dépassée.

— Hé.

Je souris.

— Tu veux déballer tes affaires ou t'en aller ?

Sa question m'ôte tout l'air de mes poumons.

— Dane... je ne... ce n'est pas parce que le mariage n'est pas allé jusqu'au

bout que je pars.

Il baisse la tête et se balance d'une jambe à l'autre.

— C'est juste que... Quand j'ai vu comment tu le regardais...

— Attends ! Comment est-ce que je le regardais ? Comme si j'étais morte de peur à l'idée qu'il sache ? Comme si tout mon fichu monde allait s'écrouler autour de moi ? Comme si on allait me prendre ma fille ? Parce que c'est ça. Tout ce que tu penses avoir vu d'autre est dans ta tête, pas dans la mienne.

La grimace qui apparaît sur le visage de Dane me fait regretter mes paroles.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas passer mes nerfs sur toi. Ma tête est sur le point d'exploser et la dernière chose dont j'ai besoin, c'est que tu doutes de toi.

Je m'approche de lui et prends ses mains dans les miennes.

— Nous *allons* nous marier. D'accord ?

Il hoche la tête puis va vers les escaliers.

— Dane ?

Il se retourne.

— Qu'est-ce que Lautner voulait dire par « tu aurais pu me le dire » ?

Il passe ses mains dans ses cheveux couverts de sueur et secoue la tête.

— Je l'ai vu dans un café un mois avant que tu aies Océane. Mais ce n'était pas à moi de le lui dire.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Il hausse les épaules.

— Pour la même raison que toi. Tu n'avais pas besoin de plus de stress. Océane était ta priorité absolue et, eh bien... Je vous avais toutes les deux pour moi.

25 juin 2013

Dane et moi étions supposés partir en lune de miel au Mexique, mais il faut un mariage officiel pour une lune de miel en règle. Comme il a pris cette semaine de repos de toute façon, il a décidé d'en profiter pour s'occuper des travaux d'entretien nécessaires à sa clinique. Océane et moi avons déballé nos affaires et réorganisé la maison. L'une des chambres libres est remplie de cadeaux de mariage, cadeaux que je refuse d'ouvrir, auxquels je refuse même de prêter attention, tant que je ne suis pas officiellement Mme Abbott.

Océane est assise dans son rehausseur, en train de manger une tartine au beurre de cacahuète et à la confiture. Mon portable sonne – *In Your Eyes*, ce qui fait courir des frissons plus que troublants le long de ma colonne vertébrale.

— Allô ?

— Salut, Syd.

Le son de sa voix prononçant mon prénom me fait à nouveau frissonner.

Un silence gênant s'installe.

— J'ai réorganisé mon emploi du temps pour avoir le vendredi de libre. Nous arrivons chez mon père jeudi soir. Pouvons-nous aller à la plage ou ailleurs vendredi ? Et puis je me suis dit que samedi, nous pourrions aller au zoo ou dans un musée pour enfant, ou...

— Lautner ?

— Oui ?

— Juste... Stop. Elle a deux ans et fait toujours la sieste. Une heure au parc l'épuise, alors ne prévois pas trop de choses.

Je soupire.

— Et puis tu ne peux pas nous dicter notre programme sur un caprice, simplement parce que tu as réorganisé le tien.

— Oh, excuse-moi de ne pas vouloir perdre une minute de plus pour connaître ma fille après avoir passé trois ans sans même savoir que nous avons eu un enfant ensemble et...

— Stop ! J'ai compris. D'accord ? Appelle-moi vendredi matin.

Je raccroche avant qu'il me réponde.

— Petite idiote.

J'attrape la croûte abandonnée dans l'assiette d'Océane et la fourre dans ma bouche.

— Tu laisses le meilleur.

Elle fait un grand sourire et boit une grande gorgée d'eau de son gobelet.

Ce n'est pas du tout la vie que j'imaginai avoir. C'est une perte de temps rien que d'y penser, mais je ne peux pas m'empêcher de me demander où j'en serais aujourd'hui si je l'avais dit à Lautner.



Chapitre 25

28 juin 2013

La nuit dernière a été mauvaise. Je ne sais même pas pourquoi je me suis glissée au lit. Mon esprit n'a pas cessé de fonctionner tandis que mon corps se tournait et se retournait. Dane avait l'air aussi fatigué que moi quand il est parti courir avec Swarley ce matin. Je suis étonnée qu'il ne m'ait pas chassée du lit, mais encore une fois, Dane n'est pas ainsi. Il m'aime, incontestablement, je sais qu'il donnerait sans hésiter sa vie pour la mienne ou celle d'Océane. Une nuit sans sommeil ne lui fait probablement rien.

Le soleil brille et les vingt-huit degrés ambiants sont agréables. Dane n'est pas encore rentré et je n'ai pas de nouvelles de Lautner, mais je m'attends à une journée à la plage. D'après le *nous* que Lautner a lâché au téléphone, je suppose qu'Emma sera de la partie aujourd'hui. Super, aucune raison d'être gênée dans cette situation.

— Pas de nouvelles ? demande Dane en passant le pas de la porte avec Swarley, aussi fatigués l'un que l'autre.

Je secoue la tête tout en aidant Océane à assembler son puzzle en bois en forme de chien.

— Eh bien, Mme Fitzgerald m'a appelé. Son schnauzer a une épine ou quelque chose d'autre dans la patte. Je vais devoir vous rejoindre plus tard.

— Tu es sérieux ? gémis-je.

L'idée de me retrouver seule avec Lautner et Emma sans mon propre soutien ne m'enchant pas plus que cela.

Il se penche pour embrasser Océane puis moi.

— Désolé, chérie. Peut-être que nous pourrions faire un barbecue plus tard, ou quelque chose comme ça.

— Un barbecue ? Maintenant tu les invites à dîner chez nous ?

Il commence à monter les escaliers.

— Ils feront partie de notre vie, autant s'en faire des amis maintenant.

Argh ! Je déteste que Dane soit quelqu'un de bien, plus que moi. Je sais qu'il n'est toujours pas rassuré, mais il le cache très bien. Sans doute un truc d'hommes.

Peter Gabriel se met à chanter et je réponds avant que les paroles ne me

paralysent.

— Salut.

— Salut, est-ce que tout le monde est partant pour la plage, aujourd'hui ?

J'ai du mal à partager l'excitation qui perce dans la voix joyeuse de Lautner.

— Bien sûr. J'ai déjà préparé le déjeuner. Où veux-tu que nous nous retrouvions ?

— Je pensais à la plage où nous allions avant...

— Non ! réponds-je en allant dans la cuisine pour qu'Océane ne m'entende pas.

— Quoi ? Pourquoi pas ?

Il semble abasourdi.

— Je n'emmènerai pas ma f...

— *Notre* fille... m'interrompt-il.

Je lève les yeux au ciel et laisse échapper un soupir exaspéré.

— Je ne m'emmènerai pas *notre* fille vous retrouver, toi et ta fiancée, sur la même place où nous...

Je n'arrive pas à le dire.

— Fait l'amour, murmure-t-il.

Pourquoi l'a-t-il dit ? Pourquoi l'a-t-il dit comme cela ?

— Choisis juste une autre plage.

— Alors, choisissez, avec Dane. Je m'en moque.

— Dane ne vient pas. Il a... été appelé au travail.

Je ne mentionne pas le barbecue parce que, pour l'instant, je m'estimerai déjà chanceuse si je parviens à survivre à quelques heures à la plage.

— Alors nous venons vous chercher dans une demi-heure.

— Je vais prendre ma voiture. Le siège d'Océane est dans...

— Syd, j'ai acheté un siège.

Waouh ! Pourquoi cette annonce m'embête-t-elle ? Ce n'est pas comme si je pensais qu'il la verrait plusieurs fois puis déciderait qu'il ne voulait plus être son père. Mais pour une raison ou une autre, j'ai l'impression de la perdre morceau par morceau.

— Euh... d'accord, alors on se voit... tout à l'heure.

— Sydney ?

— Hum ? réponds-je d'une voix tremblante.

— Il me faut ta nouvelle adresse.

— Oh, hum, je vais te l'envoyer.

— D'accord, à tout de suite.

— Hydratez-vous bien et n’oubliez pas de mettre de la crème solaire.

Dane nous serre toutes les deux dans ses bras et nous embrasse avant de partir.

Océane et moi nous asseyons sur la balancelle et attendons Lautner et Emma. Tout ce qu’elle sait, c’est que nous allons à la plage. Comme nous ne pouvons pas encore avoir la conversation « qui est ton papa », j’ai décidé de ne rien dire et d’attendre qu’elle se pose elle-même des questions.

— Les voilà.

Lautner a toujours son 4x4 noir. Deux planches de surf sont attachées sur le toit, exactement comme à notre premier rendez-vous à la plage.

Nous nous levons quand ils sortent de la voiture.

— Bonjour, Océane.

La voix de Lautner est douce et ses fichus yeux de Méduse jettent leur sort à ma fille.

Un autre morceau de mon cœur est arraché quand je vois à ses yeux qu’elle le reconnaît et qu’elle va vers lui de bon cœur. Il la soulève et la serre tendrement dans ses bras.

— Tu te souviens de moi ?

Elle se contente d’afficher un grand sourire.

— Je me suis occupé de toi quand tu étais malade. Rappelle-toi, je suis le docteur Sully, mais tu peux m’appeler...

Il hésite et me regarde, regarde Emma.

Je retiens mon souffle. S’il dit papa, papounet, père ou quoi que ce soit dans le genre, je vais péter un plomb.

— Sully, appelle-moi simplement Sully.

Océane ne fait que sourire.

— Océane, voici Emma.

Emma sourit.

— Salut, Océane. J’adore ton prénom et tes magnifiques yeux bleus.

Sérieusement ? Elle avait besoin de parler de ses yeux ? Cela revient à racler ses ongles sur un tableau.

— Emma, je te présente Sydney.

Je vais puiser si loin que c’en est douloureux, mais je parviens à lui offrir un sourire poli en lui tendant la main.

— Ravie de vous rencontrer.

Sa voix douce et mélodieuse est assortie à son sourire.

Je reconnais les longs cheveux noirs du parc. Elle fait à peu près ma taille,

possède des formes plus prononcées, mais est très tonique et... magnifique.

Elle ne peut pas être plus vieille que moi. En tout cas, elle est plus jeune et sa peau olive est parfaite, ce qui me fait espérer qu'elle ne peut pas être plus vieille que moi et aussi belle.

— Moi aussi. On y va ? dis-je en montrant la voiture.

Lautner attache Océane à son siège pendant qu'Emma s'assied devant et que je charge nos sacs à l'arrière.

— Mince, j'ai oublié notre glacière et les bouteilles d'eau. Je reviens tout de suite.

Je repars en trottant vers la maison et vais dans la cuisine.

Nos bouteilles d'eau sont dans le réfrigérateur. Je les attrape, me retourne pour fermer la porte et retiens mon souffle. Lautner est là, à quelques centimètres de moi. Je lui rentre presque dedans. Levant les yeux, je croise ses iris bleus et me sens fondre. Mon cœur s'efforce de suivre. Il me déshabille du regard, mais pas physiquement – c'est une marque au fer rouge émotionnelle qui ne disparaîtra jamais. Trois ans plus tard et je la sens toujours, je le sens toujours. Il ne dit rien, son visage est de pierre, dénué de toute émotion. Je ferme les yeux et brise ma transe.

— Je prends la glacière, murmure-t-il si près de mon visage que je sens son dentifrice à la menthe.

Je hoche la tête et ravale une mer déferlante d'émotions.

— Coucou, ma chérie.

Je me penche et fais un baiser rapide à Océane avant de m'attacher.

Emma se retourne et sourit. Puis je vois les iris bleus dans le rétroviseur alors que nous reculons dans l'allée.

Fichus yeux de Méduse.

Tuez-moi tout de suite. L'homme qui m'a tout pris puis tout rendu au centuple neuf mois plus tard me torture avec des non-dits, alors que la vie que nous avons créée ensemble est assise à côté de moi et que sa fiancée est à côté de lui. Je ferais mieux de prendre des contrats en plus parce que la thérapie dont je vais avoir besoin me coûtera cher.

— Alors, Emma, vous êtes de L.A. ?

Je me force à bavarder comme je le fais avec de nouveaux clients.

— Hawaii. Ma mère habite toujours là-bas et mon père et sa nouvelle femme vivent ici, à Palo Alto. C'est le chef du personnel de l'hôpital, c'est comme ça que Lautner et moi nous sommes rencontrés.

Charmant.

— Vous êtes médecin ou en école de médecine ?

Elle rit et jette un regard de côté à Lautner. Il lui fait un clin d'œil.

— Non, j'ai une entreprise de design de site Internet. J'ai fait un stage de technologie en Chine, pendant un an. En fait, mon père a envoyé Lautner à l'aéroport pour venir me chercher, quand je suis rentrée l'année dernière.

Elle tend le bras et pose sa main sur la jambe de Lautner.

— Il avait une pancarte en carton stupide, d'après une suggestion de mon père et, que puis-je dire de plus... Ç'a été le coup de foudre.

Merde à la thérapie. J'irai directement à l'asile.

— Eau, dit Océane.

Je lui en donne une gorgée.

— Lautner m'a dit que vous veniez de vous marier... avec un vétérinaire. Êtes-vous mère au foyer ou travaillez-vous à l'extérieur ?

Nos regards se croisent brièvement dans le rétroviseur, puis je lui souris.

— En fait, nous ne sommes pas encore officiellement mariés. Océane a eu une poussée de fièvre pendant la cérémonie, alors nous l'avons reportée.

Je vois les sourcils de Lautner se froncer, mais son regard reste rivé à la route.

— Sinon, je suis photographe, mais je travaille surtout en soirée et les weekends, alors je peux garder Océane la journée. J'ai le beurre et l'argent du beurre.

— Photographe ? Que photographiez-vous ?

Je hausse les épaules et regarde par ma vitre.

— Tout.

— Mon père a tiré quelques ficelles et réussi à convaincre Damon Michaels de s'occuper des photos de notre mariage. Vous arrivez à le croire ? Vous avez vu son travail... Je veux dire, bien sûr que vous l'avez vu. Il a fait plein de mariages de stars. N'est-il pas simplement... incroyable ?

Emma a le ton d'une ado de dix-sept ans qui vient de trouver sa robe pour le bal de fin d'année.

— J'ai vu son travail, il est... prévisible.

Elle rejette la tête en arrière.

— Prévisible ? Vous n'êtes pas sérieuse ? Les seules photos que j'ai vues surpassant son travail sont celles d'une artiste que Lautner a affichées à ses murs. C'est une photographe inconnue qui a pris des photos incroyables de lui pour un projet d'art. Ce sont des noir et blanc de son corps... Ses mains, ses mollets, chaque muscle de son abdomen et de son dos, et oh. Mon. Dieu. Ses

yeux. Je voulais que ce soit *elle* qui s'occupe de notre mariage, mais mon étourdi de fiancé n'arrive pas à se rappeler son nom et n'a aucun moyen de la contacter. Il faudrait que vous les voyiez un jour... En parlant de talent incroyable... Waouh !

Je n'arrive pas à réprimer le sourire qui s'esquisse au coin de mes lèvres. Lautner se refuse à me regarder dans le rétroviseur et s'agite sur son siège.

— Elle a l'air *incroyable* !

Je regarde à nouveau par la vitre et souris.

— C'est un euphémisme... Mais oui, incroyable.

Elle appuie sa tête contre le repose-tête et soupire.

Ce n'est pas *notre* plage, mais elle n'est pas trop bondée, et mon bébé nageur est tout sourire, ses petits doigts et ses orteils enfoncés dans le sable frais et humide.

— Voilà, mets ton chapeau.

Je noue les lanières de son bob à fleurs rose et blanc sous son menton et m'assied à côté d'elle et de toutes ses pelles et ses seaux.

Emma est allongée sur une serviette en bikini string, un peu derrière moi et Océane. Lautner surfait pendant ce temps, mais maintenant il se dirige vers nous... Mouillé, bronzé et délicieusement sexy. Je baisse mes lunettes de soleil sur mes yeux pour dissimuler un tant soit peu mon regard flagrant.

— Hiii ! couine Océane quand il tombe sur les genoux et secoue sa tête comme un chien mouillé, nous aspergeant toutes les deux d'eau froide.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demande-t-il.

— Sable, répond-elle.

— À ton tour, Em, dit Lautner. À moins que tu veuilles y aller ?

Il me lance un sourire narquois.

— Ça ira, merci.

Je ne lui donne pas la satisfaction de lui montrer que je comprends le sous-entendu dans sa question.

— Prends-en de la graine, beau gosse.

Emma passe devant nous en se pavanant, planche à la main, tout en remuant ses fesses parfaitement sculptées.

Elle vient d'Hawaii, bien sûr que c'est une fichue reine du surf.

Lautner tapote le sable avec une des pelles en plastique d'Océane.

— Alors, tu n'es pas mariée ?

— Pas encore.

Il ne me regarde pas et remplit un seau de sable, le tassant fermement de la

main.

— Quand, alors ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Quand a lieu ton mariage ?

— Le 2 août, et j'aimerais beaucoup qu'Océane soit notre demoiselle d'honneur.

Parler du mariage de Lautner et d'Emma est terrible. Une partie de moi appartient toujours à cet homme et maintenant qu'il est de retour dans ma vie, j'ai peur que mes sentiments pour lui ne disparaissent jamais. Je ne peux pas l'approcher sans le désirer. Mon corps brûle de le sentir et mon cœur se languit de son amour.

— Je ne sais pas, Lautner. C'est tellement soudain. Tu ne l'as rencontrée que la semaine dernière.

— Je l'aime.

Il me regarde, les yeux durs et la mâchoire serrée.

Je secoue la tête.

— Tu ne la connais même pas.

Il détourne le regard vers l'eau. Emma frime, mais je ne pense pas qu'il fasse très attention à elle.

— Quand l'as-tu aimée ?

— Quoi ? demandé-je.

— Notre fille, quand l'as-tu aimée pour la première fois ?

Je refoule mes larmes en clignant des yeux, reconnaissante à mes lunettes de cacher mes yeux.

— Elle est tout pour moi. Ma tête se souvient ne pas l'avoir connue, mais mon cœur ne se souvient pas de ne pas l'avoir aimée.

— Alors tu comprends ce que je ressens.

Je hoche la tête, me mordant les lèvres, priant pour garder mes émotions sous contrôle.

— Alors l'aéroport... Le coup de foudre ? On dirait le *destin*.

Il inspire.

— Syd, ce n'était pas...

— Peu importe, j'ai changé d'avis. Je ne veux pas savoir.

Je me lève et enlève le sable de mes jambes.

Lautner saute sur ses pieds et soulève Océane dans ses bras.

— Et si nous allions tremper ces petits orteils tout mignons dans l'eau ?

Il l'emmène au bord de l'eau et, la tenant sous les bras, il balance d'avant en

arrière son petit corps, comme un pendule. Chaque fois que ses pieds touchent l'eau, elle pousse un cri de joie. J'attrape mon appareil photo et commence à mitrailler. Dans un monde parfait, je ne verrais pas Emma marcher le long de la rive, ou je ne sentirais pas le besoin de faire le point avec Dane. Je laisse vagabonder mon esprit, juste un instant, et imagine ce qu'aurait été ma vie si j'étais revenue ici après l'opération de mon père au lieu d'aller à Paris.

Le rêve s'évanouit aussi vite qu'il est apparu. Emma pose sa planche sur le sable et prend Océane des bras de Lautner. Elle la fait virevolter dans les airs et l'excitation qui se peint sur le visage d'Océane me brise le cœur. J'arrête de prendre des photos. La famille heureuse que je vois à travers mon objectif fait monter en moi jalousie et peur, une combinaison mortelle. Je me détourne, remets mon appareil dans son sac et prends mon portable.

— Hé, chérie. Comment ça se passe ? dit Dane en décrochant.

Je prends une inspiration tremblante.

— Bien. Comment va le chien ?

— Rodney va bien. C'était une sale épine, mais je l'ai enlevée. C'est toujours bon pour le barbecue ?

Je me retourne et les vois s'asseoir tous les trois dans le sable. Fermant les yeux, j'inspire de l'air frais. *C'est pour Océane... C'est pour Océane...*

— Certainement, mais je n'ai pas encore demandé. Je t'envoie un message dès que je sais.

— Parfait... Sydney ?

— Oui ?

— Tu tiens le coup ?

Je n'aimerai probablement jamais Dane comme lui m'aime, mais à cet instant, il marque beaucoup de points.

— Je suis en train de crever.

— Je suis désolé, j'aimerais être là avec toi.

— Moi aussi.

— Tu peux le faire. Tu es la femme la plus forte que j'ai connue de toute ma vie.

— Merci.

— Je t'appelle plus tard.

Il raccroche.

— Maman ! m'appelle Océane en courant vers moi, ses petites jambes travaillant dur pour échapper à la prise du sable.

— Fleurs... Moi... Fleurs.

— J'espère que ça ne vous dérange pas, Lautner m'a dit qu'il vous avait parlé à propos d'Océane et de notre mariage, dit Emma, le nez plissé dans une grimace inquiète. Je vais avoir besoin de prendre ses mesures pour la robe, il aurait fallu le faire hier, en fait. Peut-être que nous pouvons faire ça demain matin.

Lautner plisse les yeux et articule silencieusement « Je suis désolé ».

Il sait très bien que je n'ai pas dit oui à cela.

— Oui, bien sûr, peu importe.

Je me retourne et attrape des lingettes pour les mains et des raisins pour Océane.

— Euh... Dane voulait que je vous invite à dîner chez nous ce soir. Il fait un barbecue.

— Oh, super. Il ne fait pas de viande ou de porc, si ? demande Emma en ajustant son haut de maillot de bain.

— Je ne sais pas, sans doute du poisson ou quelque chose comme ça.

Je suis heureuse que mes lunettes cachent mes yeux exagérément levés au ciel.

— Ce sera avec plaisir, merci, dit Lautner en plongeant la main dans leur glacière.

— Alors, ce sera un grand mariage ?

Lautner s'assied sur sa serviette et Emma se laisse tomber entre ses jambes.

— Seulement cinq cents invités, environ, répond-elle.

Heureusement, le raisin que je viens d'enfourner dans ma bouche n'est pas allé plus loin que mes dents, ou bien je serais déjà en train de m'étrangler. *Seulement cinq cents ?*

— Ensuite, nous allons à Bali pour dix jours de...

Elle glousse et se penche en arrière, l'embrasse dans le cou.

— ... vous savez.

— Oui... Bon, nous devrions y aller. Dane va sans doute avoir besoin d'aide.

Je range nos affaires dans nos sacs et débarrasse Océane du sable qu'elle a accumulé. Le poignard qu'Emma vient de me lancer à la figure fait couler des larmes de mes yeux et saigner mon cœur.

Du coin de l'œil, je vois Lautner se lever. Il me fixe, mais je refuse de lui retourner son regard.

— Allons chercher tes jouets, ma chérie.

Je la prends par la main et la tire vers la pile de jouets de plage.

Lautner s'accroupit derrière moi et nous aide à vider le sable des seaux et à les ranger dans le sac en filet.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Je n'arrive pas à parler. Si j'essaie, je vais pleurer. Et je ne vais certainement pas pleurer devant Lautner et Emma.

— Sydney...

Sa voix est douce.

Je secoue la tête et serre les dents. En me relevant, je soulève Océane. Lautner me prend le sac de l'épaule et je le laisse faire parce que j'ai l'impression que je vais m'écrouler. Il me faut toutes mes forces pour serrer Océane contre moi et la porter jusqu'à la voiture.

— Allez, on rentre, mon bébé.

J'attache sa ceinture et enlève le sable de mes pieds avant d'entrer dans la voiture.

Lautner met toutes nos affaires dans le coffre tandis qu'Emma pose sa serviette sur le siège passager.

— J'espère que nous aurons le temps de nous doucher avant le dîner.

Emma rit en se débarrassant du sable sous ses ongles parfaitement manucurés.

Cela fait cinq minutes que nous sommes partis et Océane dort déjà. Emma est sur son portable et je suis affalée, la tête contre la vitre. Les larmes coulent le long de mes joues, une à la fois, et je les essuie avant qu'elles ne passent les verres de mes lunettes. Mon Dieu, pourquoi cela fait-il si mal ?

Lautner se racle la gorge. Il me regarde dans le miroir. Puis je remarque sa main gauche tendue entre son siège et la portière. Elle tient un mouchoir. Je déglutis avec difficulté et tends la main. Mes doigts frôlent sa paume quand je l'attrape et il referme sa main autour d'eux. J'appuie la tête contre le dos de son siège et ma main toujours dans la sienne, enroule mes doigts autour des siens. Sa peau m'a tellement manqué. Emma continue à triturer son portable, oublieuse de tout ce qu'il se passe autour d'elle.

— Bébé, mon père veut que nous venions prendre le brunch chez lui dimanche, avant que nous partions. Qu'en dis-tu ?

Je me rassieds, prenant le mouchoir de la main de Lautner. Il remet sa main sur le volant.

— Nous sommes ici pour passer du temps avec Océane, ce n'est pas que je ne veux pas voir ton père, mais...

— Peut-être que nous pourrions amener Océane avec nous. Je suis certaine que mon père aimerait beaucoup la rencontrer.

Emma se retourne vers moi.

— Seriez-vous d'accord ?

Je sens le regard de Lautner sur moi.

— Hum... Je ne sais pas. Pourrions-nous voir comment cela se passe demain ?

— Bien sûr.

Elle tourne la tête.

— Je lui dirai que ce n'est pas certain.

Le reste du trajet est plutôt calme. Lautner s'arrête dans l'allée et je détache ma ceinture avant que la voiture soit à l'arrêt. Je fourre le mouchoir en boule dans mon sac et détache Océane de son siège auto.

Lautner ouvre ma portière.

— Laisse-moi la porter. Prends tes affaires.

Je me retourne et hésite un moment, puis hoche la tête et sors. Emma reste dans le 4x4 pendant que Lautner ramène Océane, encore endormie, à la maison. Elle semble si petite dans ses bras puissants. Je me souviens m'être sentie petite dans ces mêmes bras qui me protégeaient.

— Hé, chuchote Dane en tenant la porte ouverte.

Lautner hoche la tête et je souris tristement. Dane plisse le front. Il me connaît trop bien. Lautner me suit en haut, jusque dans la chambre d'Océane. Il la couche dans son lit et l'embrasse sur le front. Je prends une profonde inspiration. J'ai absolument besoin d'un bain chaud et d'un verre de vin.

Lautner se retourne et se rapproche de moi.

— Merci... pour aujourd'hui. Elle est... plus que tout ce dont j'aurais pu rêver.

Je hoche la tête et il me retire mes lunettes de soleil. Je sens que mes yeux sont gonflés ; je suis certaine qu'ils sont rouges, aussi.

— Pourquoi ? murmure-t-il en me caressant la joue du dos de la main.

Je hausse les épaules et détourne les yeux, mordant ma lèvre inférieure tremblante tout en déglutissant.

— Je... c'est... ce n'est rien.

Je le regarde avec un sourire tendu.

— C'est juste que la semaine a été longue, il s'est passé beaucoup de choses. Je suis un peu dépassée, c'est tout.

— Emma n'aurait pas dû...

— Tout va bien ? dit la voix calme de Dane à la porte.

Je recule d'un pas et me retourne.

— Oui. Je vais prendre un bain.

Je me retourne vers Lautner.

— Je te vois dans deux heures ?

Il hoche la tête et me retourne mon sourire pitoyable.

Océane se réveille alors que je suis dans la baignoire.

— Maman, m'appelle-t-elle d'une voix endormie.

— Ici, ma puce.

Elle sourit en se frottant les yeux. Je connais ce sourire, c'est celui qui dit qu'elle veut me rejoindre dans la baignoire.

— Viens ici. Je tends les bras et l'aide à se déshabiller.

— Va au pot et après tu pourras venir avec moi.

— Bain... canard.

Elle rit.

Cette scène se produit plusieurs fois par semaine. Je demande à Dane de l'occuper pendant que je me détends dans la baignoire. Il relâche son attention et elle se faufile en haut et me fait ce sourire auquel je ne peux rien refuser. Puis je dois évacuer la moitié de la baignoire et refaire couler de l'eau froide parce que j'aime mes bains *chauds*. En quelques minutes, je suis gelée et chassée par tous ses jouets. Les bons jours, je m'en sors sans glisser sur un jouet ni retomber dans la baignoire, ce qui envoie une énorme vague s'écraser sur le carrelage, évitant chaque fois de justesse à M. Canard de finir la tête la première dans mes fesses.

Océane joue jusqu'à ce que les bulles de savon disparaissent et que le sable soit visible au fond de la baignoire. Je l'aide à s'habiller et à se sécher les cheveux avant de l'envoyer en bas rejoindre Dane. Je me regarde dans le miroir et admire mes joues qui ont pris des couleurs au soleil. Mes yeux, toutefois, sont toujours un peu rouges. Après quelques gouttes pour les yeux, je mets de l'eye-liner, du mascara et du gloss.

— Sydney, ils sont là, m'appelle Dane.

Je me dépêche de me sécher les cheveux puis enfile un jean sombre et une chemise blanche sans manches. Je jette un dernier coup d'œil dans la glace et laisse échapper un gros soupir.

— Deuxième round de torture, Sydney.

Ding ding ding.

— Salut.

Je salue Lautner et Emma en ouvrant la porte de derrière.

Ils sont assis sur la terrasse en train de boire une bière et du vin tout en regardant Océane poursuivre les trois chiens.

— Le monde est petit, chérie. Le père d'Emma, ou plutôt les chats de son père

font partie de mes patients.

Dane sourit et retourne les hamburgers sur le grill. Heureusement pour Emma, c'est de la dinde.

— Oui, je ne savais pas du tout que votre mari, ou futur mari, est le célèbre docteur Abbott ou l'homme qui murmure à l'oreille des chats, comme l'appelle mon père.

Emma est assise sur les genoux de Lautner, promenant ses ongles le long de sa nuque.

— Dane est très doué, grommelé-je en souriant.

— Maman !

Le cri d'Océane me glace le sang et met en action mon corps.

Je cours vers elle. Elle est tombée dans les rochers et elle s'est éraflé le genou.

— Chut... tout va bien, ma chérie.

Je la prends dans mes bras et la porte dans la maison.

— Laisse-moi mettre tout ça dans une assiette et je vais te chercher la trousse de premier secours, dit Dane.

— C'est bon. Je m'en occupe, lui réponds-je tandis que Lautner m'ouvre la porte.

Océane sanglote contre moi pendant que je la porte dans les escaliers, Lautner sur nos traces.

— Chut... Ce n'est qu'une éraflure, ma puce.

Je la rassure tout en la posant sur la table de toilette de la salle de bain.

— Je peux regarder ? demande Lautner.

Elle hoche la tête entre deux sanglots étouffés.

J'attrape la petite trousse de premier secours. Lautner nettoie la plaie et y applique de la pommade. Je lui tends un pansement. Il l'examine.

— Je reviens tout de suite, dit-il.

Serrant Océane contre moi, j'attends.

— Et voilà. Regarde ce que j'ai trouvé dans ma voiture !

Il montre un pansement Winnie l'ourson.

— Winnie.

Océane rit et ses larmes ont disparu comme par magie.

— Voilà, c'est beaucoup mieux.

Il se penche et embrasse le pansement.

Jusqu'alors, il était le médecin, mais ce bisou était un bisou de papa.

Il la repose et elle bondit hors de la pièce et dévale les escaliers comme si de rien n'était.

Je jette les chutes du pansement à la poubelle et m'appuie contre la table, les mains de chaque côté.

— Je suis désolée pour tout à l'heure. Je ne sais pas pourquoi j'étais si émotive.

Il met ses mains dans les poches de son jean.

— Emma n'aurait pas dû dire ce qu'elle a dit à propos de... Bali. Je sais qu'elle ne l'a pas fait pour t'énervé, mais elle n'aurait quand même pas dû.

Je ris et lève les yeux au ciel.

— Sérieusement, Lautner, c'est ta future femme. Je me doute bien que vous allez faire... *ça* pendant votre lune de miel.

Merde ! Je n'arrive pas à croire que nous ayons cette conversation, et je n'arrive pas non plus à croire que j'ai dit *ça* au lieu de sexe. Quel âge ai-je ? Douze ans ?

Il hausse les épaules.

— Je dis simplement que si tu as été contrariée par ce qu'elle a dit... je comprendrais.

— Tu comprendrais quoi ?

Passant ses mains dans ses cheveux, il secoue la tête.

— Rien.

Il me tourne le dos et passe le pas de la porte.

— Non, pas *rien*. Qu'allais-tu dire ?

Je croise les bras.

Lautner se retourne et ferme la porte derrière lui. En un rien de temps, il est contre moi, les mains appuyées au bord de la table de chaque côté de mon corps.

— J'allais dire que je te comprends si me savoir avec quelqu'un d'autre te dérange.

Sa voix est profonde et exigeante.

Je me penche plus en arrière pour ne pas que nos visages se touchent.

— Parce que même si *ça* ne le devrait pas, *ça* me rend fou de penser aux mains de Dane sur toi !

Il est à bout de souffle, mais pas moi puisque je ne respire plus. Je n'ai plus la place de reculer, mais il continue de se rapprocher. Je sens son érection contre mon estomac. Ses yeux sont rivés à mes lèvres et sa bouche touche presque la mienne.

— Tu viens, Sydney ? Le dîner est prêt.

La voix forte de Dane porte jusqu'en haut de l'escalier.

Lautner se redresse, mais je ne bouge pas. Nous nous fixons un instant, puis je

me redresse et sors de la salle de bain.

— Que faisiez-vous ? demande Dane en me tendant une bière et une assiette pleine.

Lautner n'est qu'à quelques secondes derrière moi.

— Euh... Lautner me donnait simplement quelques astuces pour soigner de futurs bobos. Des pansements papillon, comment désinfecter correctement... Tu sais, ce genre de choses.

Vider l'air de mes poumons. Durcir mes tétons. Inonder ma culotte.

— Eh bien, Mademoiselle Océane est folle amoureuse de son pansement Winnie l'ourson, dit Emma en se hissant sur la pointe des pieds pour donner un rapide baiser à Lautner.

Je m'assieds près d'Océane et Lautner s'installe de l'autre côté. Tout en coupant la viande de ma fille, je risque un coup d'œil vers lui. Ses yeux sont brûlants, bleus et brûlants, comme un chalumeau me transperçant.

— Quel est le programme pour demain ? demande Dane en s'asseyant en face de moi.

— Nous emmenons Océane faire des essayages. Sydney vous a-t-elle dit qu'Océane sera notre demoiselle d'honneur à notre mariage, dans un mois ?

L'enthousiasme d'Emma est probablement contagieux pour la plupart des gens, mais il me donne juste envie de vomir.

Dane me regarde. Je souris malgré ma bouche pleine.

— Je suppose que nous devons retenir cette date, alors. Il ne faudrait pas que notre mariage ait lieu le même jour. Ce serait un vrai problème, dit Dane.

Je ne sais pas si ce que j'entends dans la voix de Dane est du sarcasme ou un rappel poli que nous ne sommes pas mariés, mais que nous devrions l'être. Même si nous ne l'avons pas mené à bien, nous avons eu notre *mariage* ; je ne me sens pas d'attaque pour un deuxième essai. Nous avons déjà gâché trop d'argent, sans compter ma robe et celle d'Océane. À ce stade, un juge de paix semble plus approprié.

M'essuyant la bouche avec ma serviette, je déglutis et m'éclaircis la gorge.

— Je suis certaine que nous pouvons éviter ce weekend-là.

— Alors, où la cérémonie aura-t-elle lieu ? demande Dane.

— À la Bently Reserve, à San Francisco. Bien sûr, comme les places sont limitées pour la cérémonie, il n'y aura que trois-cent-cinquante invités sur les cinq-cents qui assisteront à la fois à la cérémonie et à la réception, dit Emma.

— Cinq cents ? s'étouffe Dane.

Je fais un grand sourire et lui donne un coup de pied sous la table.

— La nouvelle femme de mon père vient d'une famille riche et nombreuse, et puis bien sûr, il y a tous les amis et les collègues de mon père. Avec tous les médecins qu'il y aura, cela ressemblera à une convention médicale.

Emma rit et Lautner secoue la tête avec un sourire hésitant.

— Fini, dit Océane.

— Veux-tu encore des fraises ? demandé-je.

Elle secoue la tête.

— D'accord.

Je lui essuie la bouche et la détache de son rehausseur.

— Balançoire ! crie-t-elle en courant vers celle pour enfant que Dane a installée sur le grand chêne.

Je lève les yeux au ciel.

— Pourquoi ne jouerais-tu pas un peu pendant que nous terminons de manger ? lui lancé-je.

Lautner pousse sa chaise en arrière en s'essuyant la bouche.

— J'y vais.

Je lui souris faiblement et hoche la tête.

— Alors, où partez-vous en lune de miel ? demande Dane à Emma.

C'est mon signal de départ. J'attrape quelques jouets à lancer dans la boîte en caoutchouc au bout de la terrasse et appelle les chiens. Les trois arrivent en courant. Je leur relance aussitôt qu'ils me ramènent les jouets. Chaque fois que je lève les yeux vers Lautner et Océane, il est en train de lui sourire, mais ses yeux trouvent rapidement les miens, comme s'il sentait mon regard. Nous sommes bien à quinze mètres l'un de l'autre, mais lorsque ses iris bleus se posent sur moi, je le sens aussi proche que nous l'étions dans la salle de bain.

La salle de bain. Mon Dieu, que s'est-il passé là-bas ? Comment se fait-il qu'il y a moins d'une semaine, j'étais en plein milieu de mes vœux de mariage avec Dane – et Lautner se marie dans un mois –, mais que lorsque je suis près de lui, les trois années que nous avons passées loin de l'autre semblent ne jamais avoir existé ? C'est vraiment n'importe quoi.



Chapitre 26

29 juin 2013

Lundi se fait trop attendre. J'ai sérieusement besoin d'une aide psychiatrique.

Lautner et Emma sont partis peu après le dîner et Océane s'est endormie à vingt et une heures. Cependant, Dane était vif comme un chat. Une partie de moi se demandait s'il ne s'était pas fait mordre par ou s'il n'avait pas attrapé un virus félin, comme Peter Parker et sa morsure d'araignée. Il n'arrêtait pas de se frotter contre moi pendant que je faisais la vaisselle, enfouissant son visage dans mon cou et me léchant. Sa langue était sèche... comme celle d'un chat. Sans rire. Ses fredonnements de satisfaction ressemblaient à des ronronnements. Ensuite, je me suis presque évanouie sous le choc en me retournant et en le voyant se lécher le dos de la main. Je me suis dit « Putain de merde ! Il est en train de se laver ». Puis je me suis rendu compte qu'il avait du glaçage sur la main après avoir nettoyé les restes du cupcake d'Océane.

Je perds la tête. Lautner est de retour dans ma vie de la pire façon qui soit. Je n'arrive pas à me le sortir de la tête. Une fois son étrange phase féline passée, Dane s'est transformé en chien au lit. Plus de coups de langue, mais pas de coups de langue sexy. C'était le genre de coups de langue qui donne envie de se laver après. J'avais l'impression d'être le docteur Lebrun face à Swarley. Dane avait dû boire avant d'aller au lit parce que sa langue sèche de chat s'était transformée en un tube lubrifiant glissant et baveux. Ses mains étaient comme du papier de verre sur ma peau et me donnaient la chair de poule chaque fois qu'il me touchait. Dans son caleçon, son érection correcte, mais incomparable à celle de Lautner, mettait la peau de ma cuisse à vif alors qu'il se frottait contre ma jambe et me malaxait les seins. Même mes tétons étaient apeurés et se sont rétractés à l'intérieur comme des tortues se cachant. Je suis restée allongée là, en silence et aussi molle qu'un cadavre, jusqu'à ce que Dane me demande si tout allait bien. L'excuse que je m'étais juré de ne jamais utiliser est sortie automatiquement, en guise de recours désespéré.

— J'ai mal à la tête.

Maintenant que je sirote mon thé en attendant que Dane revienne de son jogging et qu'Océane se réveille, je vois les choses différemment. La nuit dernière, Dane m'a fait les mêmes choses qu'il me fait depuis la première fois

que nous avons couché ensemble. Lautner m'a embrouillé l'esprit. J'ai même essayé d'imaginer Lautner en train de coucher avec Emma, espérant que cela me mettrait en colère et attiserait mon désir pour Dane, comme lorsque je les avais vus au parc. Rien de tout cela n'a fonctionné.

— Bonjour, beauté. Comment va ta tête ? demande Dane d'une voix enjouée en enlevant sa laisse à Swarley.

— Beaucoup mieux, merci.

Je souris.

— Quand a lieu l'essayage, les mesures, enfin, ce qui est censé arriver ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. On ne m'a pas encore appelée.

— Est-ce que c'est un truc de filles ou tout le monde est invité ?

— Je ne sais pas non plus.

Je bois une gorgée de thé.

— Emma veut emmener Océane, juste Océane, avec elle et Lautner pour aller prendre le brunch chez son père, demain. Qu'en penses-tu ?

Dane finit d'engloutir sa bouteille d'eau puis s'essuie la bouche du dos de la main.

— Je connais le docteur Kane. C'est vraiment quelqu'un de bien. C'est à toi de voir, mais je ne m'inquiéterais pas trop, à moins que tu ne fasses pas confiance à Lautner.

— Ce n'est pas une question de confiance. C'est juste qu'Océane est petite et que je ne veux pas qu'elle ait peur.

— C'est une vraie fille à maman, mais je pense que tout ira bien. Peut-être que c'est une bonne idée de la laisser partir avec eux quelques heures avant qu'ils décident de vouloir passer le weekend avec elle à L.A.

Je lève brusquement la tête.

— Pourquoi dis-tu cela ? Ils ont dit quelque chose ?

Dane jette sa bouteille dans le bac de recyclage.

— Pendant que tu jouais avec les chiens et que Lautner poussait Océane sur la balançoire, Emma a mentionné la possibilité qu'Océane vienne chez eux le weekend prochain. Elle pense qu'ils devraient passer autant de temps que possible ensemble avant le mariage, afin que lorsqu'ils reviennent de leur lune de miel, ils n'aient pas tout à refaire avec elle.

Ma tête me hurle « il faudra me passer sur le corps », mais je ne me défoule pas sur Dane.

— Un jour à la fois. Je ne peux pas encore faire de promesses.

Lautner m'appelle un peu avant dix heures. Dane se trouve une excuse à la noix pour ne pas venir avec nous, quelque chose à propos d'un robinet qui fuit dans le jardin. Alors pour ne pas passer pour un antisocial, il leur propose à nouveau de dîner ensemble ce soir, dans un restaurant italien près du campus.

Le trajet jusqu'à la boutique de mariage de San Francisco se passe dans le calme. Emma monopolise la conversation, parlant de ses nouveaux clients et surtout du mariage.

— Mags ! dit Emma en entrant dans la boutique somptueuse.

Une femme grande et fine, certainement la quarantaine, les cheveux blonds à hauteur du menton, serre Emma dans ses bras.

— Chérie, la salue-t-elle d'une voix je-suis-aussi-coincée-que-j'en-ai-l'air.

— Je te présente Océane.

Emma lui prend la main et je lâche celle que je tenais à contrecœur.

— La fille de Lautner.

Mags l'examine soigneusement et sourit autant que le lui permet son visage botoxé.

— Eh bien, tu es jolie comme un cœur.

Elle tapote le nez d'Océane du bout de son ongle vernis.

— Viens par ici, nous allons prendre tes mesures et te choisir la robe parfaite.

Je commence à les suivre, mais Emma se retourne.

— Tout ira bien, vous pouvez attendre ici si vous voulez.

Hors de question !

Océane est tout sourire, les yeux brillants. Elle est bien une fille, contrairement à sa mère à son âge, et les robes en dentelle, en satin et en tulle qui nous entourent réveillent la princesse en elle. Honnêtement, je me fiche d'aider Lautner et Emma pour leur mariage, mais être séparée de ma fille me rend folle.

— Il y a un café en face. Prenez votre temps et retrouvez-nous là-bas lorsque vous aurez terminé.

Lautner essaie de faire la paix avant que je déchaîne ma colère.

Je regarde encore une fois Océane et me penche pour l'embrasser.

— Je t'aime. Je serai juste de l'autre côté de la rue. D'accord ?

Elle hoche la tête et suit Emma dans l'arrière-boutique.

Je me retourne et jette un coup d'œil à Lautner, incapable de réprimer mon froncement de sourcils.

Il ouvre la porte et me fait signe de sortir.

— Tout ira bien, dit-il entre ses dents alors que nous traversons la route.

Je me retourne aussitôt que nous sommes sur l'autre trottoir.

— Ne dis pas ça ! Ne me dis pas ça. Tu la connais depuis deux fichues secondes. Je sais que tu ne peux pas encore le comprendre, mais plus je suis loin d'elle, plus j'ai du mal à respirer. Alors je t'interdis d'essayer de faire passer mon inquiétude pour une réaction excessive. Compris ?

Il lève les mains.

— Compris.

Je le dépasse et il me rattrape pour m'ouvrir la porte du café.

— Et, à qui la faute si je ne connais ma fille que depuis *deux fichues secondes* ? dit-il d'une voix basse et rocailleuse tandis que j'entre.

— Demande à Claire, ou bien as-tu officiellement coupé les ponts avec elle lorsque tu t'es décidé à devenir monogame avec Emma ? réponds-je entre mes dents serrées tout en affichant un sourire forcé adressé à la serveuse derrière le comptoir.

Elle me sourit en retour.

— Que désirez-vous commander ?

— Un petit thé vert, s'il vous plaît.

Je pose un billet de dix dollars sur le comptoir.

— Et ce qu'il veut.

Je n'attends pas que Lautner commande ou qu'elle me rende ma monnaie pour m'en aller trouver un siège près de la fenêtre.

Il amène nos boissons et jette mon billet de dix sur la table. Je lève les yeux au ciel.

— C'est quoi ton problème avec Claire ? demande-t-il avec une touche de dégoût dans la voix tout en enlevant le couvercle de son café.

Je ris.

— Tu veux dire, excepté que tu n'as même pas attendu un mois après mon départ avant de recommencer à la baiser ?

Il plisse les yeux.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Je te l'ai dit. Claire... à ta porte...

Je hausse les sourcils, dans l'attente que mes mots lui montent au cerveau et déclenchent quelque chose.

— ... en serviette.

Il secoue la tête et je n'arrive pas à croire qu'il fasse semblant de ne pas s'en souvenir.

— Le 23 juillet 2011, vingt et une heures. Je venais de descendre de l'avion

après douze heures de vol depuis Paris, enceinte et horriblement nauséuse. Le taxi m'a emmenée directement chez toi.

Il a toujours l'air confus.

Je soupire et reprends.

— Ton 4x4 était là... Alors *tu* étais là. Il m'a fallu toutes mes forces pour frapper à ta porte, et puis... *Elle* a ouvert, nue et enveloppée dans une de tes serviettes. Elle a dit que j'étais arrivée trop tard.

Je regarde les voitures qui passent à travers la fenêtre. La douleur que j'ai ressentie ce jour-là ne s'est toujours pas estompée.

— Mon Dieu, Sydney... Je... Je n'ai pas couché avec elle.

Je ne supporte pas qu'après tout ce temps, il ne puisse pas juste être honnête avec moi.

— Je n'étais pas là...

Je tourne brusquement la tête.

— Ta voiture était là !

— Mais pas *moi* !

Il monte d'un ton et nous regardons tous les deux autour de nous pour vérifier que personne ne nous a remarqués.

Claire avait des problèmes de plomberie dans son appartement et les réparateurs ne pouvaient pas venir avant le lendemain. Alors je lui ai dit qu'elle pouvait se doucher chez moi *pendant que j'irai faire mon jogging* ! Sa voix n'est plus aussi forte, mais son ton est toujours ferme.

Je secoue la tête. Cela n'a aucun sens, ou peut-être que si. Est-ce qu'elle voulait me faire croire qu'il y avait quelque chose entre eux ? Ou est-ce que j'en suis arrivée à cette conclusion toute seule ?

— Qu'a-t-elle dit après ? demande-t-il.

— Après quoi ? murmuré-je, encore sous le choc.

— Après « tu arrives trop tard » ?

Je ne cesse de secouer la tête.

— Je... je ne sais pas. J'étais malade et je suis sortie de l'immeuble en courant, je n'ai pas arrêté de vomir. Ensuite je... Mon Dieu, je me suis écroulée et j'ai pleuré. Je ne pouvais pas... pouvais pas m'arrêter. J'avais l'impression... de mourir.

Lautner a les coudes sur la table, le front appuyé sur ses paumes, la voix tremblante.

— Je suis vraiment désolé, je ne savais pas que tu...

Il lève la tête. Ses iris bleus emplis de larmes me frappent de plein fouet.

— ... tu étais revenue ?

Je pense que c'est une question, mais il le dit d'un ton tellement incrédule que je n'en suis pas certaine.

— Je suis revenue, chuchoté-je.

— Maman ! m'appelle Océane alors que la porte du café tinte en s'ouvrant.

Elle bondit sur mes genoux et me serre contre elle. Lautner s'éclaircit la gorge et s'essuie les yeux.

— Bébé, on dirait que tu as pleuré, le démasque Emma.

Il se racle à nouveau la gorge.

— J'ai avalé mon café de travers.

Elle lui serre le bras et se penche pour l'embrasser.

— Pauvre chéri.

Il se dégage le premier.

— Alors, où allons-nous, maintenant ?

— Zoo ! crie Océane assez fort pour que tout le monde l'entende.

Nous rions tous.

— Quelqu'un t'a mis des idées dans la tête, lui dis-je en enfouissant mon nez dans son cou.

Emma lève les mains.

— Je plaide coupable.

— Alors ce sera le zoo, déclare Lautner en se levant.

— Je vais peut-être louer une poussette, annoncé-je lorsque nous sortons de la voiture. Si j'avais su où nous allions, j'aurais pris la sienne.

— N'importe quoi.

Lautner soulève Océane et la pose sur ses larges épaules.

Elle laisse échapper son cri de joie distinctif. Je ne peux pas réprimer le sourire qui s'épanouit sur mon visage. Les voir ensemble est, au moins en partie, un rêve devenu réalité. En le suivant vers l'entrée, la réalité me rattrape encore brutalement. Emma passe son bras dans le dos de Lautner et glisse sa main dans la poche arrière de son jean. Nous sommes quatre, alors il ne devrait pas pouvoir y avoir de cinquième roue du carrosse, mais c'est ce que j'ai l'impression d'être.

— Que veux-tu voir en premier ? demande Lautner à Océane alors que nous passons les grilles de l'entrée.

— Zoo ! se réjouit-elle en attrapant les oreilles de Lautner comme des poignées.

— D'accord, je vais choisir.

Lautner rit en tenant ses pieds.

Deux heures plus tard, nous avons vu les principaux animaux. Les conversations adultes se sont faites rares. Océane a monopolisé l'attention. Pas d'objection pour ma part. Nous achetons de quoi goûter et nous dirigeons vers l'aire de jeu.

Lautner me surprend quand il sort un paquet de lingettes pour les mains de sa poche et commence à nettoyer les mains d'Océane avant qu'elle mange son bretzel.

Il lève les yeux et croise mon regard abasourdi.

— Quoi ?

— Rien.

Je souris et détourne les yeux.

Océane prend trois rapides bouchées de son bretzel avant de s'enfuir jouer avec les autres enfants.

— Dane s'en veut de ne pas avoir pu venir aujourd'hui, mens-je. Il a proposé que nous dînions dans un restaurant italien près du campus, ce soir.

Lautner se tourne vers Emma. Elle hausse les épaules et hoche la tête.

— Ça m'a l'air super.

Elle se retourne et me sourit.

— Vous avez réfléchi au brunch de demain ? demande Emma.

Je garde les yeux sur Océane ; elle en est à son troisième tour de toboggan.

— Si elle est d'accord pour y aller, alors, moi aussi.

— Génial ! Je prévient mon père.

Emma prend son portable dans son sac.

Le pied de Lautner me donne un petit coup sous la table. Je me retourne.

— Merci, chuchote-t-il.

Je hoche la tête, mais n'arrive pas à sourire. Il ne sait pas à quel point ce sera difficile pour moi de les regarder sortir de l'allée demain, tous les trois.

— Je venais ici tout le temps, annonce Lautner alors que nous sommes assis au restaurant que Dane a proposé. Ils font le meilleur poulet grillé à la Toscanaise.

— Pâtes.

Océane frappe des mains tandis que Dane l'installe dans son siège.

— Oui, des pâtes pour toi, ma chérie.

Je lui tends des crayons et un coloriage.

La serveuse nous amène nos boissons et prend nos commandes. Lautner trace le contour de la main d'Océane sur la feuille et elle rit comme s'il la chatouillait.

Le laps de temps gênant qui s'écoule avant l'arrivée de nos repas est comblé par des banalités sur notre journée au zoo.

— Pâtes ! se réjouit Océane.

— Chut... Oui, des pâtes.

Je ris en coupant ses spaghettis.

— Tu aimes les pâtes ? demande Lautner en lui souriant.

Elle hoche la tête avec enthousiasme.

— Je mange pâtes.

Elle plonge sa cuillère dans son assiette et la fourre dans sa bouche. Son menton est couvert de morceaux de pâtes.

— Tu en as raté.

Lautner se penche en avant et pose ses lèvres sur son menton pour en enlever les morceaux de pâtes.

Elle glousse et je me sens retomber amoureuse de Lautner, mais le papa Lautner, cette fois-ci. Cela ne fait qu'une semaine, mais je vois de l'adoration dans ses yeux... et dans ceux d'Océane.

— Est-ce que vous retournez à L.A. après le brunch, demain ? demande Dane.

— Oui, j'ai des dossiers à lire avant lundi, répond Lautner entre deux bouchées.

— Est-ce que tu voulais leur parler du weekend prochain ?

Emma regarde fixement Lautner en haussant les sourcils.

Il se tapote la bouche avec sa serviette et déglutit. Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, Emma continue.

— Comme tout semble si bien se passer et... eh bien, nous adorons Océane, alors nous nous demandions si elle pouvait rester avec nous le weekend prochain. Vous savez, pour entretenir le lien. Je veux dire, si vous n'êtes pas à l'aise tant que nos avocats n'auront pas mis tout ça par écrit, nous comprenons tout-à...

— Waouh...

Je secoue la tête.

— De quoi parlez-vous ?

Mon cœur est remonté dans ma gorge, mon sang déferle dans mes veines.

— Rien... Ce n'est pas ce que tu... commence Lautner.

Je repousse ma chaise en arrière pour me lever et elle tombe sous l'effet de mon mouvement brusque.

— Non... non...

Je secoue la tête dans une attitude de défi.

— Tu as promis...

Je transperce Lautner du regard et jette ma serviette sur la table avant de sortir du restaurant en furie.

Mon monde s'écroule. Il s'est joué de moi, de ma confiance. Maintenant, je vais devoir me battre pour protéger Océane d'une bataille pour sa garde. Mon Dieu, je n'arrive plus à respirer. En sortant du restaurant, je lutte pour respirer. Un souffle pénible à la fois, je vacille jusqu'au bout de la rue et m'engouffre dans une allée. Je m'effondre et glisse contre le mur de l'immeuble, tirant sur mes cheveux.

— Non... pleuré-je.

Quelque chose ne va pas. Je n'arrive pas à respirer. C'est certainement à cela que ressemble une crise de panique.

— Syd...

La voix de Lautner me fait sursauter. Il est accroupi en face de moi.

— Non, hurlé-je en me jetant sur lui, tous poings dehors. Tu as promis... sangloté-je. Je te hais !

Il m'attrape les bras et les tient contre ma poitrine, me repoussant contre le mur.

— Elle... elle... elle est à moi !

J'essaie d'inspirer, mais c'est comme si je ne pouvais pas, comme s'il n'y avait pas d'air à respirer.

— Chut... Calme-toi, Syd.

Sa voix est douce et calme, mais cela ne prend pas avec moi. Je sais qu'il joue la comédie pour obtenir ce qu'il veut.

— Je... n'arrive... pas... à... resp... respirer...

— Calme-toi. Inspire doucement, Sydney. Concentre-toi sur ton corps. Commence par tes orteils. Est-ce que tu peux bouger les orteils ?

— Va... t... en !

J'essaie de le repousser.

— Elle est... à... moi.

— Calme-toi, ma chérie. Je ne te la prends pas.

— Ne... m'appelle... pas... com... comme ça...

Sa bouche est sur la mienne. Ferme et exigeante. Je lutte contre lui. Je lutte pour respirer. Puis je les sens – mes orteils, mes jambes, mes doigts, mes bras. Enfin, j'inspire par le nez et mes poumons acceptent l'air. Nos langues se retrouvent – cela faisait bien trop longtemps. Il me redonne vie et je voudrais qu'il ne s'arrête jamais. Ses mains se desserrent autour de mes bras et je glisse

mes paumes vers ses joues.

Je le hais.

Je l'aime.

J'ai besoin de lui.

Je le veux.

Puis ses mouvements se font plus lents et il me relâche.

Je vois dans ses yeux inquiets le regret instantané et je reviens à la réalité... Je ne peux pas l'avoir. Il ne m'appartient plus.

— Je ne t'enlève pas Océane. D'accord ? murmure-t-il en caressant mes joues humides de larmes de son pouce.

— Pourquoi Emma a-t-elle dit...

Il secoue la tête et ferme brièvement les yeux

— J'étais furieux. Cette nuit-là, j'ai quitté l'hôpital après l'avoir découvert, j'ai vidé mon sac et dit des choses que je n'aurais pas dû dire. Emma s'est dit que je devais prendre un avocat étant donné les circonstances et, cette nuit-là, je pensais la même chose.

Il déglutit et je vois la douleur plisser son front.

— Mais les choses sont différentes, maintenant. J'ai vu comment elle te regardait et comme elle a *besoin* de toi. Pas d'avocats. Nous nous arrangerons, d'accord ?

— Pourquoi m'as-tu embrassée ? murmuré-je.

Il recule d'un pas et baisse la tête tout en mettant les mains dans les poches de son jean.

— Pour te calmer. Je... Je suis désolé. Je n'aurais pas dû le faire.

Le rejet. C'est une douleur morbide, nauséuse, terrible. Je prends une inspiration contrôlée et expire. Je ne peux rien faire d'autre à part ajouter cet incident à la liste des « 101 raisons pour lesquelles Sydney est dingue » que j'apporterai pour ma thérapie dès que j'aurai pris rendez-vous. Je commence à retourner au restaurant, mais Lautner m'attrape le bras.

— Et pour demain ? Est-ce qu'Océane peut toujours...

Je dégage brusquement mon bras.

— Oui, tu peux venir la chercher dans la matinée.

La douleur dans ma voix passe pour de la colère. La posture affalée de Lautner est celle de la défaite, mais je n'en ai rien à faire. Je ne peux pas en avoir quelque chose à faire. Je n'en serai que plus blessée si je le fais.



Chapitre 27

30 juin 2013

Tic toc. Lautner et Emma devraient arriver d'une minute à l'autre. Océane semble excitée, ce qui calme mon inquiétude de la voir apeurée, mais la partie irrationnelle de mon cerveau pense toujours qu'ils vont kidnapper mon bébé. Il n'est que neuf heures et demie et Dane pense que je les accompagne, lui et les chiens, au parc après le départ d'Océane. Faux ! Je débouche la bouteille de Riesling qui est dans le réfrigérateur et j'anesthésie mes nerfs.

— Les voilà, annonce Dane en regardant par la fenêtre.

Je me lève et arrange les cheveux d'Océane.

— Veux-tu aller aux toilettes une dernière fois avant de partir ?

— Non.

— D'accord, tu es certaine de vouloir y aller ?

— Oui.

Elle sourit et me brise le cœur... un peu.

Nous l'emmenons sur le porche.

— Bonjour, ma petite chérie !

Lautner la soulève et la serre dans ses bras.

Nous ne lui avons pas expliqué la situation, mais chaque fois que Lautner la voit, tout son corps lui fait savoir qu'elle est quelqu'un de spécial dans sa vie.

Je les suis jusqu'à la voiture.

— Salut, Sydney, dit Emma depuis le siège passager avant.

— Salut, réponds-je d'une voix hésitante.

Je ne peux qu'imaginer ce qu'elle pense de moi après mon petit spectacle d'hier, au restaurant.

Lautner attache Océane dans son siège et recule. Je me penche et l'embrasse, en colère contre les larmes qui me piquent les yeux.

— Je t'aime, ma puce. On se voit un peu plus tard, d'accord ?

— D'accord.

Elle m'embrasse encore. Je claque la portière et retourne vers la maison avant que mes stupides larmes coulent. Lautner m'attrape par le poignet et me fait me retourner.

Il enfouit son nez dans mes cheveux et me chuchote à l'oreille.

— Ne pleure pas, s’il te plaît. Je la ramène, d’accord ?

Je hoche la tête et continue à marcher vers la maison. Dane voit mes larmes couler et me prend dans ses bras.

— Ne dis rien, le supplié-je.

— Je ne dirai rien.

Il pose sa main derrière ma tête.

Dane fronce les sourcils en me voyant sur le canapé, un grand verre de vin à la main. Il m’embrasse sur la joue et part avec les chiens. Bravo à lui pour avoir tenu sa langue si fort. Il ne s’agit pas d’être loin d’Océane pendant quelques heures. C’est loin d’être la première fois. C’est pour cela que Dane ne me comprend pas. Je ne peux pas lui dire que ma peur de perdre Océane mêlée à mes sentiments confus pour Lautner me fait perdre le contrôle.

Je n’oublierai jamais comme Lautner avait l’air brisé le jour où je l’ai laissé pour repartir en Illinois. J’ai ce mauvais pressentiment que Lautner cherche à se venger. Je suis un insecte voletant autour de son feu et il m’attire. Ce n’est qu’une question de temps avant que je me brûle. Est-ce que c’est ce dont il a besoin ? La vengeance ? Est-ce qu’il a besoin de me mettre à genoux afin que je ressente ce qu’il a ressenti ? Il n’aime pas à moitié, alors je sais qu’il aime Emma. Est-ce qu’il préférerait mourir plutôt que de lui faire mal ? Est-ce que son amour pour elle est un *amour bouleversant et à jamais inégalable* ?

In Your Eyes retentit et je saute pour attraper mon portable. Ce n’est pas un appel, juste un message.

Tu me TUES, une larme à la fois.

Génial, ce doit être son code pour « reprends-toi, pauvre fille ». Je suis certaine que lui et Emma se moquent de la pleurnicheuse que je suis. Elle est probablement partie prenante de son plan de vengeance.

— Sydney, Karma, Karma, Sydney.

Oh, merde, c’est certainement ça, leur grand plan. Conduire Sydney à la folie et puis lui voler son bébé une fois qu’elle sera internée. Je dois bien avouer que... je lève mon verre.

— ... je suis à mi-chemin de la folie. Les chiens ne sont même pas là, alors c’est officiel... Je me parle à moi-même.

Je secoue la tête et engloutis le reste de mon vin.

— Tu es une pauvre folle, Sydney.

Mes yeux se ferment.

— Sydney... Sydney !

— Quoi ?

Je me réveille en sursaut.

— Ils sont de retour.

Dane me montre la fenêtre de la tête.

Je me redresse en bondissant et me prends la tête entre les mains.

— Ugh !

— Trop tôt pour le vin ?

Dane me fait un sourire narquois tout en me tenant la porte.

— Tais-toi.

Je lève les yeux au ciel, mais n'arrive pas à réprimer mon sourire embarrassé en sortant.

Lautner porte Océane dans ses bras jusqu'à la maison. Elle dort.

— Elle s'endort toujours en voiture ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Presque toujours.

Je tends les bras.

— Je vais la prendre.

— C'est bon.

Il entre et monte directement l'escalier.

Dane reste dehors à discuter avec Emma.

Appuyée contre le mur du palier, en haut, j'attends qu'il la couche. Il se glisse hors de sa chambre et laisse la porte entrouverte.

— Ça s'est très bien passé. Le père d'Emma est tombé amoureux d'elle.

Je hausse les épaules.

— Bien sûr. Elle est incroyable.

— Elle est toi, murmure-t-il.

— Arrête.

Il plisse les yeux, penche la tête.

— Arrête quoi ?

— Tout.

Je lui passe devant et me dépêche de descendre l'escalier.

J'attrape mon verre de vin sur la table basse et l'emporte dans la cuisine.

— Est-ce que tu peux développer *tout* ?

Je pose mon verre dans l'évier et me retourne vers lui.

— Me toucher, m'embrasser, être aussi parfait avec Océane, me tendre des mouchoirs quand je pleure, me dire comme ça t'énerve d'imaginer les mains de Dane sur moi, m'envoyer des messages à la con comme quoi je te « tue » avec

mes larmes... juste TOUT !

Je me passe les mains dans les cheveux.

— J'ai compris. Tu es en colère parce que je t'ai laissé et tu as l'occasion de te venger. C'est le moment de faire payer Sydney. Eh bien, mission accomplie. Bien joué. Je suis malheureuse, blessée et rien qu'une foutue folle jalouse et délirante. Alors, arrête d'essayer de me refaire tomber amoureuse de toi juste pour partir avec quelqu'un d'autre à la fin.

Il rejette la tête en arrière.

— *Retomber* amoureuse de moi ? *Re* ?

Il se retourne et secoue la tête.

— Il faut d'abord tomber amoureux *une fois* pour *retomber* amoureux.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Je le suis alors qu'il retourne vers la porte d'entrée.

Il pose sa main sur la poignée, mais ne se retourne pas pour me regarder.

— Pourquoi penserais-je que tu m'as aimé ?

— Pourquoi ne le penserais-tu pas ?

Je grimace de confusion.

— Parce que tu ne me l'as jamais dit.

Il ouvre la porte et sort, la fermant derrière lui.



Chapitre 28

1 er juillet 2013

Je me réveille avec un mal de tête affreux à cause du reste du Riesling que j'ai terminé après avoir mis Océane au lit hier soir.

Bien fait pour moi. Il est temps de me reprendre. Je me suis sortie de ce trou quand j'étais enceinte d'Océane, je peux le refaire. Je vais me concentrer sur ma famille et commencer par fixer une date pour l'officialisation de mon mariage avec Dane. Ensuite, je vais prendre rendez-vous avec un avocat. Lautner et Emma ont raison ; il faut fixer des limites. C'est la seule façon d'organiser et de respecter le temps imparti à chacun.

J'attrape mon portable sur la commode, passe devant la chambre d'Océane et descends les escaliers sur la pointe des pieds pour un thé et une dose de caféine dont j'ai grandement besoin. Quand j'allume mon portable, je vois s'afficher un message de Lautner.

Merci pour le temps passé avec Océane. Pardon si je t'ai induite en erreur. Pas mon intention. Est-ce que tu rends visite à Avery le weekend prochain, par hasard ? J'adorerais revoir notre fille, mais je suis de garde alors, je ne peux pas quitter la ville.

En faisant chauffer l'eau, je décide de ne pas répondre tout de suite. Je dois m'assurer de mon nouvel état d'esprit. Le 4 juillet n'a cessé d'occuper mes pensées et, à ma connaissance, nous n'avons rien de prévu. Avery, de son côté, est certainement prise. Je l'appelle en premier, avant Dane.

— Mon client ne va pas tarder, qu'est-ce qu'il y a, sœurlette ?

— Bonjour à toi aussi.

— Je plaisante.

Elle rit.

— Qu'as-tu prévu ce weekend ?

— Las Vegas. Et toi ?

— Sérieusement ? Tu vas à Las Vegas ?

— Euh... oui. Weekend entre filles, désolée de ne pas t'avoir invitée, nous nous sommes dit que tu le passerais en famille.

— Peu importe, je n'appelle pas pour me faire inviter. Je pensais simplement venir te rendre visite et amener ta nièce préférée.

— Océane est mon unique nièce, mais oui, ma préférée. Je viendrai vous voir le weekend d'après si je peux réorganiser mes rendez-vous. Comment se passe l'affaire « qui est ton papa » ?

— C'est dingue et confus, mais ça va plutôt bien pour Océane. Elle l'aime beaucoup et il est fou d'elle. Nous devons fixer des heures de visite et tout ça. Oh et... elle va être demoiselle d'honneur à son mariage.

— Waouh ! Pas bizarre du tout. Alors vous êtes aussi invités au mariage ?

Bonne question. Je n'y avais pas pensé. Est-ce que je pourrai supporter de voir Lautner se marier à Emma ? J'en doute.

— J'espère que non.

— Alors quand as-tu prévu ton mariage ?

— Bientôt. Mais ce ne sera pas un mariage numéro deux. Je pensais plutôt à la mairie.

— Le docteur Dane est d'accord avec ça ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé, mais...

— Mais tu le tiens par les couilles depuis des années, alors bien sûr qu'il sera d'accord.

— Classe, Avery.

Je lève les yeux au ciel.

— Je dois y aller. Fais un gros câlin à Océane de ma part. Je t'appellerai après mon weekend de folie.

— Fais attention à toi.

— Oui, maman.

Pour ma propre santé mentale, je dois arranger les choses avec Océane et Lautner. Ce weekend serait l'occasion parfaite de discuter de nos attentes pour que l'on sache quoi dire devant nos avocats. Toutefois, je ne sais pas si Dane sera très content de passer un autre weekend avec Lautner et Emma. Je n'ai pas du tout hâte d'y être.

J'appelle Dane.

— Salut, chérie.

— Salut, es-tu avec un patient ?

— Pas pour le moment. Pourquoi ?

— Je voulais juste savoir ce que tu pensais d'aller à L.A. ce weekend ?

— Je ne peux pas. Nous promenons des chiens abandonnés à la parade de samedi matin.

— Mince, c'est vrai. J'avais oublié.

— Mais si ça ne te dérange pas d'y aller sans moi, je pense que tu devrais y

aller. Avery a probablement très envie de voir Océane.

— Euh... Oui, j'en suis certaine.

— Alors, vas-y.

Je me mords l'intérieur de la joue et me sens mal de ne pas être honnête avec lui. Je ne sais pas comment il prendrait le fait que j'emmène Océane à L.A. juste pour voir Lautner. Dane a dit que je ne devrais pas trop en faire, que si Lautner veut voir Océane, alors il peut ramener ses fesses à Palo Alto. Mentir à Dane me donne l'impression que Lautner est mon vilain petit secret. Mais peut-être que si j'arrange les choses ce weekend, je ne me sentirai plus si coupable.

— Je pense que je vais y aller. Merci, Dane.

— Au revoir, chérie.

J'envoie un message à Lautner.

Nous arrivons vendredi matin. Il faut que nous parlions. Envoie-moi ton adresse.

Viens de m'arrêter pour faire le plein. Nous sommes là dans 10 minutes.



Chapitre 29

4 juillet 2013

Océane se réveille de sa sieste en voiture et doit aller faire pipi... maintenant ! Alors je fais le plein de la voiture tant que nous y sommes. Nous ne pouvons pas prendre notre chambre à l'hôtel avant quinze heures trente, alors nous allons d'abord chez Lautner. J'emporte avec moi une bonne charge de culpabilité. Avery n'est pas à L.A., mais ne sait pas que j'y suis. Dane croit que je rends visite à Avery, mais en fait, nous sommes à l'hôtel à quelques mètres de chez Lautner. Mon Dieu, quelle toile suis-je en train de tisser ?

Nous conduisons à travers les collines jusqu'à arriver à sa maison. Waouh ! C'est une maison grise à deux étages dans une oasis urbaine isolée, avec une terrasse qui semble en faire tout le tour. Je me gare dans l'allée en pente et m'assure de bien mettre mon frein à main.

— Nous sommes arrivées, ma puce.

Lautner sort de la double porte-fenêtre d'entrée avec un sourire à un million de dollars. Argh ! Il me rend déjà les choses difficiles. Je ne peux pas m'empêcher de le fixer, dans son bermuda et son tee-shirt gris serré. Il ouvre la portière arrière.

— Hé, voilà ma petite puce !

Il la détache et elle s'accroche à lui avec un sourire enthousiaste.

Nous marchons vers la maison.

— Où est Dane ?

— Il ne pouvait pas venir. Sa clinique s'est portée volontaire pour participer à la parade avec des chiens de refuges.

Nous entrons dans un salon ouvert avec une cheminée, un sol en pierre et des fenêtres en guise de murs.

— C'est magnifique !

Je longe les fenêtres jusqu'à l'arrière et suis accueillie par la plus spectaculaire des vues panoramiques d'Hollywood, panneau compris au loin.

— Ça doit être dur de se réveiller tous les jours face à cette vue.

Il rit en reposant Océane.

— Ce n'est pas trop mal.

Océane court directement vers les fenêtres et colle ses mains dessus.

— Oh, ma chérie, ne mets pas tes mains sur les vitres propres.

Je la tire en arrière.

Lautner s'accroupit derrière elle, lui prend les mains et les remet sur les fenêtres.

— Tu peux mettre tes petites mains ici...

Il les met ailleurs.

— ... ou ici...

Il les déplace encore.

— ... ou bien où tu veux. Je verrai tes adorables empreintes et je ne les nettoierai jamais.

Il l'embrasse sur la nuque et elle se tortille en riant.

— Ta fiancée ne sera certainement pas d'accord et, en plus, tu lui donnes de mauvaises habitudes. D'ailleurs, où est Emma ?

— Sa mère s'est fait opérer du pied, alors elle est à Hawaïi pour le weekend.

Ce n'est pas bon... Pas bon du tout.

— Pourquoi n'y es-tu pas allé avec elle ? demandé-je, toujours fascinée par la vue.

— De garde, tu te souviens ?

Je hoche la tête.

— Tu veux voir l'arrière ?

Il fait un geste de la tête.

— Bien sûr.

J'avais raison. La terrasse fait bien tout le tour de la maison et est équipée d'un banc fixe.

Un escalier en pierre mène à une grande surface pavée avec une chaise d'extérieur rustique et une table et des chaises. Une autre volée de marches en pierre mène plus loin à un chemin de gravier.

— Waouh... Je veux dire... Waouh !

Je secoue la tête.

Lautner sourit.

— Je suis content que tu aimes.

— Où va le chemin ?

— Il descend le long de la colline et remonte vers la maison, sur le côté. Viens, je vais te montrer.

Il prend Océane dans ses bras et la porte en descendant la deuxième volée de marches, qui est assez raide.

— Et voilà.

Il la repose et elle s'accroupit pour ramasser un caillou. Quelques marches plus bas, elle trouve un bâton.

— C'est sa manie. Lorsque nous nous promenons, elle passe tout son temps à chercher le prochain meilleur caillou ou bâton.

— Qu'aime-t-elle d'autre ?

Je sais qu'il essaie de mieux la connaître, mais j'éprouve un pincement de culpabilité en pensant qu'il a manqué les deux premières années de sa vie et que je dois lui apprendre qui est sa propre fille.

— Elle aime les fruits, tous les fruits, et les poneys jaunes. Quand je la couche le soir, nous lisons *Devine combien je t'aime*, et quand elle se réveille le matin, elle aime se blottir sur mes genoux vingt bonnes minutes avant le petit-déjeuner. Elle déteste les araignées, mais est intriguée par les serpents. Je lui ai acheté beaucoup de ballons de football, mais elle insiste pour courir en les portant à la main comme dans cet autre « football ».

Lautner rit, la tête en arrière et la main sur le ventre.

— J'adore ! C'est bien la fille de son père.

Je secoue la tête, un sourire stupide plaqué sur le visage. Puis je le pousse avec malice.

— C'est bien la fille de sa mère. Tu devrais la voir nager.

Il me donne un petit coup de coude tout en me jetant un coup d'œil de côté.

— Toujours aussi compétitive.

Je lève les yeux.

— Te rends-tu compte à quel point c'est ridicule venant de ta part ?

— Bâton.

Océane se retourne et s'arrête, tendant son bâton, mais ne laissant pas assez de temps à Lautner pour s'arrêter.

— Aah !

Il s'arrête avec une légère grimace, frottant sa main sur son... *endroit*.

Mes yeux doublent de volume.

— Oh, mon Dieu, ça va ?

Il hoche la tête en esquissant un sourire.

— Elle m'a juste coupé les testicules.

Je ris.

— Je t'ai dit qu'elle était bien la fille de sa mère.

— Non, c'est la fille de son père !

Il la soulève et la pose sur ses épaules.

— On fait la course avec maman ?

— Ourse maman ! couine Océane.

Lautner se met à courir avec elle et j’essaie de les rattraper, mais je suis en claquettes et lui en baskets, alors la course est loin d’être équitable. Ils sont déjà assis sur le banc, l’air détendu et désinvolte, le temps que j’atteigne le sommet de la colline.

— Qu’est-ce qui t’a pris si longtemps ?

Il me lance un sourire en coin.

— Maman ! m’accueille Océane.

— Tricheurs, marmonné-je en plissant les yeux à son attention.

— Quoi ? J’avais dix kilos de plus sur les épaules.

Je secoue la tête et rentre.

— De l’eau. J’ai besoin d’eau.

Lautner va nous chercher de l’eau et sort des fraises coupées en deux. Les yeux d’Océane s’écarquillent de ravissement.

— Aises.

Elle en attrape une.

Je tapote mon verre.

— Tu l’as appelée la fille de son p. è. r. e eh oui, tu es son p. è. r. e, mais tu ne penses pas que c’est déroutant pour elle de t’entendre t’appeler comme ça ?

Il soupire et serre la mâchoire avant de se détendre.

— Est-ce qu’elle appelle ou pense à quelqu’un d’autre comme étant son p. è. r. e ?

Je sais à qui il pense en disant *quelqu’un d’autre* et je vois que cette éventualité l’irrite.

— Dane et moi ne sommes pas ensemble depuis très longtemps... En tout cas, pas comme ça, alors elle l’appelle Dane.

— Depuis combien de temps ?

Il me regarde, mais je reste concentrée sur Océane et sa bouche tachée de fraise.

— Novembre dernier. J’ai vu...

Je m’interromps.

— Quoi ?

— Rien.

— Pas rien, qu’as-tu vu ?

Je perçois une touche d’exaspération dans sa voix tendue.

Je croise son regard.

— Toi, murmuré-je.

— Moi ?

Sa tête fait un brusque mouvement en arrière.

Je déglutis et essaie de le lui dire comme si je parlais de quelqu'un d'autre... comme si je racontais l'histoire de quelqu'un d'autre. Une histoire dans laquelle je ne finis pas le cœur brisé.

— J'avais emmené Océane au parc. Celui où ils font voler les avions. Elle jouait avec son ballon de football rose...

Je souris.

— ... comme au football américain.

Il fait lui aussi un grand sourire.

— Et puis je t'ai vu. Tu étais loin et tu me tournais le dos, mais je savais que c'était toi. C'est la première fois que j'ai utilisé le mot papa en face d'Océane. Je lui ai demandé si elle voulait rencontrer son papa. Quelque chose, dans le moment, le timing, me donnait l'impression que c'était le destin. Ce qui en dit beaucoup, puisque je ne crois pas au destin. Nous avons commencé à marcher vers toi et puis...

— Tu as vu Emma, dit-il.

Je hoche la tête.

— Je voulais partir de là aussi vite que possible. Nous avons même abandonné son ballon et elle a pleuré tout le trajet jusqu'à la maison.

Moi aussi, mais il n'a pas besoin de le savoir.

— Je ne sais pas. C'est bizarre. Je n'ai jamais voulu que nous soyons ensemble simplement parce que je suis tombée enceinte, mais pendant longtemps, une part de moi... t'attendait.

Je hausse les épaules, me concentrant sur le panneau Hollywood au loin.

— Peu importe, c'est ce soir-là que je suis passée à autre chose. Après deux ans et demi, j'ai arrêté de t'attendre et j'ai tourné la page... avec Dane.

Le corps de Lautner est tendu, parfaitement immobile. Il regarde quelque chose sur le sol, à côté de lui, ou peut-être qu'il ne regarde rien du tout. Je n'arrive pas à déterminer s'il est confus, énervé ou juste pensif.

— Je crois que c'est l'heure de la sieste pour quelqu'un.

Océane bâille.

Lautner ne bouge toujours pas.

— Alors... Ça ne te dérange pas si je l'emmène en haut et que je la couche pour sa sieste ?

Il hoche la tête... En tout cas, je crois qu'il le fait. C'est trop léger pour que j'en sois certaine. Je ne sais pas vraiment ce que j'ai pu dire pour le plonger dans

un tel état d'hébétement, mais je décide de le laisser tranquille.

Il y a deux chambres en haut. Je choisis la plus petite, supposant que la plus grande avec le lit king size est la sienne ou la *leur*. Je la fais aller aux toilettes puis nous nous allongeons et elle se blottit contre moi. La réaction étrange de Lautner à mon histoire me frustre. Qu'ai-je dit de si choquant ?

Environ dix minutes plus tard, Océane est endormie. Je pourrais aller en bas, mais je pense que Lautner a besoin de temps ou d'espace ou de quelque chose comme ça. Au moment où je décide de fermer les yeux, je sens le lit bouger. Lautner est allongé de l'autre côté d'Océane, en face de moi. Nous nous fixons un instant. J'aimerais savoir ce qu'il pense.

La douleur dans ses yeux couplée au silence qui hurle quelque chose est de trop pour moi. Je me lève et vais en bas pour m'asseoir sur la terrasse. Une brise légère souffle et je ferme les yeux et me concentre sur l'air dans mes poumons et les feuilles qui bruissent dans les arbres. J'entends la porte s'ouvrir puis se fermer avec un petit claquement, mais je garde les yeux fermés.

— J'ai fait ma demande en mariage à Emma ce soir-là.

Maintenant, c'est moi qui ne peux ni bouger ni parler.

— C'est pour ça que je sais ce que tu as vu. Nous avons pique-niqué au parc ce jour-là, ensuite je lui ai fait ma demande le soir, après l'avoir emmenée à un concert.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

J'ouvre les yeux et mords mes lèvres tremblantes.

— Tu ne te demandes pas si...

— Non !

Je me lève et pose les mains sur la rambarde.

— Je ne me demande rien du tout. Beaucoup de *et si* m'ont dévorée ces trois dernières années, mais ce jour n'en est pas un. Si je t'avais présenté Océane avant qu'Emma coure dans tes bras, tu lui aurais quand même fait ta demande. Tu es un homme bien, Lautner. Tu n'achèterais jamais une bague de fiançailles pour quelqu'un que tu n'aimerais pas. C'était terminé entre nous et en repensant à la part de « destin » de ce jour, je m'en suis enfin rendu compte.

Je ris en secouant la tête.

— Ce doit être un truc de photographe... « une image vaut mille mots ». Ce n'était pas comme voir une fille en serviette à ta porte. Ce jour-là, au parc, c'était différent. Je t'ai vu... amoureux.

Il se tient à côté de moi et glisse sa main sur la mienne.

— Je suis désolé.

Je prends une inspiration tremblante, dégage ma main et essuie quelques larmes.

— Ne sois pas désolé d’avoir trouvé quelqu’un et d’être tombé amoureux. Je t’ai laissé. Je suis revenue au mauvais moment. J’ai supposé que tu étais avec Claire. Merde, c’est moi qui suis tombée enceinte au départ... J’ai certainement oublié une fichue pilule ou un truc comme ça.

J’essuie quelques autres larmes.

— Pourtant, je n’ai jamais regretté Océane, pas une seule seconde. Ce qui est fou, c’est que... De toutes les décisions stupides que j’ai pu prendre, elle est la seule chose de bien que j’aie faite.

— Sydney...

Je renifle et m’essuie les yeux.

— Je sais... Tu en as assez de mes larmes. Je suis tellement pathétique.

Je rentre et me hâte de monter les escaliers pour voir comment va Océane. Elle dort toujours. Je me rends compte que j’ai oublié d’appeler Dane lorsque nous sommes arrivées, alors je commence à descendre les escaliers pour aller chercher mon portable qui est dans mon sac à main.

— Hé.

Je retiens ma respiration en tournant sur le palier, évitant de justesse une collision avec Lautner qui monte les marches.

Sa mâchoire et ses lèvres sont serrées, ses yeux rivés aux miens.

— Ne dis rien.

— Qu...

Il m’attrape derrière la tête et écrase ses lèvres sur les miennes. Sa langue exigeante s’enfonce dans ma bouche. Je gémiss dans la sienne tandis que son autre main descend le long de mon cou et sur mes seins.

— Lautner... protesté-je, détournant la tête.

— Ne. Dis. Rien.

Il me dévore le cou de ses lèvres désespérées.

Je ferme les yeux et essaie de former une pensée cohérente alors que mes tétons s’éveillent sous ses doigts. Mes genoux faiblissent. Une de ses mains se glisse derrière moi et nous installe sur les marches. Je ne peux pas lui résister... Il est ma drogue. Tandis que ses lèvres reprennent possession des miennes, mes mains trouvent ses cheveux – serrant et tirant. Ses mains glissent de bas en haut le long de mes jambes, emportant ma robe avec elles. Mes jambes se détendent, laissant son corps se lover contre le mien. Je sais que nous devrions nous arrêter,

mais ses mains semblent avoir été modelées pour me toucher, ses lèvres pour m’embrasser. Comment quelque chose d’aussi magnifique et parfait peut-il être mal ?

— Maman, appelle Océane depuis la chambre.

Sa voix, bien qu’étant le son le plus merveilleux du monde, est un seau d’eau froide se déversant sur nous. Lautner se rassied sur les genoux. Je rajuste rapidement ma robe et ses bretelles. Nous sommes tous les deux à bout de souffle, les lèvres gonflées, sans voix et... complètement stupides.

— J’arrive, crié-je en montant les marches en courant. Bonjour, ma puce. Tu as bien dormi ?

Elle hoche la tête en se frottant les yeux. Je m’assieds sur le lit, l’installe sur mes genoux et la prends dans mes bras.

— Mmm... Qui est-ce qui t’aime ?

— Toi, tu m’aimes.

Elle s’accroche à mon cou.

Lautner est peut-être ma drogue, mais Océane est ma panacée. Quand elle est dans mes bras, tout reprend sens comme par magie.

— Paa.

Je la retourne pour voir son visage.

— Qu’est-ce que tu as dit ?

Elle sourit.

— Paa.

— Paa quoi ?

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas d’où cela vient.

— Paa.

Elle montre la porte du doigt.

Me retournant, je vois Lautner appuyé contre la porte, un sourire de gagnant au loto aux lèvres. Je suis certaine que dans sa tête, il a gagné.

C’est officiel et doux-amer, elle n’est plus seulement à moi.

— Oui, chérie. C’est ton papa.

J’expire et me laisse digérer la réalité du moment.

Lautner entre d’un pas nonchalant comme s’il n’était que cela, un père, et ouvre les volets.

— Ça lui a pris moins de deux semaines pour dire mon nom. Combien de temps lui a-t-il fallu pour dire le tien ?

Je lève les yeux au ciel et la repose. Il la soulève et la jette dans les airs, lui arrachant un cri strident suivi d’une cascade de rires.

— Tu viens de voler mon cœur.
Il la serre dans ses bras et l’embrasse sur la joue.
Ils ont tous les deux volé le mien il y a longtemps.
— Je vais en bas. Je dois passer un appel rapide.
Il la jette sur le lit et la chatouille.
— Nous serons en train de créer des liens.
L’instant est doux-amer.

Dane ne répond pas, alors je laisse un message.

— Désolée de ne pas avoir appelé plus tôt. Nous sommes bien arrivés et je réessaierai de t’avoir plus tard.

Une vague éblouissante d’iris bleus descend l’escalier alors que je remets mon portable dans mon sac.

— Regarde !

Océane tient un ballon de football américain qui fait presque la taille de son torse.

— Ma chérie, il ne roulera pas très bien quand tu le frapperas.

— Haha ! Ta mère se croit drôle.

Lautner la repose et elle court au canapé et se laisse tomber dessus sans lâcher le ballon.

— Toudown !

Elle rit.

Je lève les yeux vers Lautner.

— Quelqu’un a élargi son vocabulaire avec un tas de mots inutiles.

— Elle va en avoir besoin lorsque je l’emmènerai à son premier match à Stanford, cet automne.

Il allume la télévision et met Dora l’exploratrice.

— Dora, exulte Océane en s’installant sur le canapé.

— Que faisons-nous pour le dîner, avant le feu d’artifice ? demande-t-il depuis la cuisine.

Je le rejoins et m’assieds à la table.

— Nous devons d’abord prendre notre chambre à l’hôt... je veux dire...

— Quoi ?

Il ferme la porte du réfrigérateur.

— Hôtel ? Je pensais que tu étais chez Avery.

Je joue avec mes cheveux.

— Elle est à Las Vegas.

— Tu es venue à L.A. juste pour moi ?

— Non... Je veux dire, en quelque sorte. Je me suis dit que nous devions parler.

— Eh bien, tu n'iras pas à l'hôtel. Pas question. Vous resterez ici.

Il se retourne et ouvre à nouveau le réfrigérateur. Je me lève et me mets derrière lui, les mains sur les hanches.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Il sort une boîte en verre du réfrigérateur, le pose sur le comptoir et me fait face.

— Pourquoi ?

— Pour commencer, à cause de ce qui s'est passé tout à l'heure.

Ses lèvres esquissent un sourire de côté tandis qu'il attrape une casserole sur le râtelier en bois et en fer servant à suspendre casseroles et poêles.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Il renverse le contenu de la boîte en verre, apparemment de la soupe, dans la casserole.

— Lautner, tu sais très bien de quoi je parle. Ton sourire stupide en est la preuve.

Il hausse les épaules en allumant la gazinière.

— Je suis heureux parce que la plus belle fille du monde, sans rancune...

Il me fait un clin d'œil.

— ... vient de m'appeler papa aujourd'hui.

— Tu es impossible !

Je lève les mains.

— Très bien, nous restons, mais je dors avec Océane.

— Moi aussi, ajoute-t-il.

— Non... Pas toi aussi.

— Océane mangera-t-elle de la soupe au poulet façon tortilla ou dois-je lui faire quelque chose d'autre ?

— Elle la mangera si elle n'est pas trop épicée et si tu as de l'avocat. ET tu changes de sujet.

Il sourit en me montrant un avocat.

— Excuse-moi, quel était le sujet ? Parce que tout ce que j'ai entendu, c'est un chien, faire *waf waf waf*.

— Tu vas te marier, lui lancé-je en espérant qu'il me prenne au sérieux.

— Toi aussi, me lance-t-il en retour.

L'ironie frustrante de la situation est qu'il me bat à mon propre jeu. Il agit

comme si ne pas reconnaître ce qui s'était passé rendait cela moins réel. C'est mon mode opératoire.

— Peu importe. Je vais vérifier qu'Océane va bien et annuler notre réservation à l'hôtel.

Lautner sort de la cuisine pendant que je suis au téléphone et emmène Océane dans le jardin avec son ballon. Je regarde par la fenêtre et la vois courir avec le ballon et se faire pourchasser. Durant ce court instant, je m'autorise à imaginer que l'homme dans le jardin, l'homme que j'aime, m'appartient. J'imagine à quel point ce serait merveilleux de ne porter ni douleur ni culpabilité dans mon cœur.

Lautner regarde vers la fenêtre et me fait signe de les rejoindre. J'agite la main et hoche la tête.

— Vite ! me dit-il en me lançant le ballon.

Je l'attrape et me débarrasse de mes claquettes.

— Attrape maman ! dit-il à Océane qui trotte maladroitement vers moi.

Je cours dans la direction opposée, mais elle perd rapidement tout intérêt en apercevant tous les papillons dans les arbustes. Lautner sourit largement et plisse les yeux en s'accroupissant, prêt à me poursuivre.

— Ne t'embarrasse pas, tu ne m'attraperas jamais.

Son sourire s'élargit encore et il se précipite vers moi. Je commence à courir, mais il passe ses bras autour de ma taille et me soulève du sol, au-dessus de lui. Le ballon me tombe des mains. Nos visages sont à quelques centimètres l'un de l'autre et nos souffles s'entremêlent. Ce moment me rappelle trop de souvenirs. Je ne devrais pas me sentir à ma place dans ses bras.

— Qui est embarrassé, maintenant ? dit-il, le souffle entrecoupé.

Je tente de récupérer le ballon, mais son long bras l'attrape avant moi. En le tenant à une main, il court dans la direction opposée. Je me remets debout et le poursuis. Océane nous voit et nous rejoint. Il la laisse l'attraper et tombe dramatiquement. Elle rit de joie et grimpe sur son large torse, lui reprenant le ballon et partant de nouveau en courant. Je secoue la tête et tends ma main à Lautner. Il l'attrape et me laisse penser que j'ai la force de l'aider à se relever.

— Merci, me dit-il.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu t'es relevé tout seul.

— Non.

Son ton est sérieux et il montre Océane de la tête.

— Pour elle.

Je hausse les épaules.

— Je suis certaine que tu auras d'autres enfants un jour.

Je fixe mes orteils et les replie dans l'herbe fraîche.

— J'espère.

Ses yeux sont rivés sur moi quand je lève les miens. Je lui offre un sourire faible puis je tourne le regard vers Océane qui se roule dans l'herbe.

— Quand as-tu su que c'était la bonne ?

— Qui ? demande-t-il.

— Emma.

Il fait quelques pas et s'assied sur la marche du porche, ses bras sur les genoux.

— Je ne sais pas vraiment. Il s'était passé tellement de choses dans ma vie, et puis un jour je me suis rendu compte que je ne me sentais plus seul et qu'elle en était la raison. Elle m'a redonné espoir quand j'en avais besoin. Pour moi, ça n'a pas été l'amour au premier regard, mais c'était sans aucun doute une amitié spéciale. Mon cœur ressentait à nouveau quelque chose. Je me noyais et elle m'a tiré à la surface.

Il rit.

— Elle n'a jamais abandonné. Peu importe combien d'heures je travaillais à l'hôpital, elle se débrouillait toujours pour être avec moi. Je ne compte plus les fois où elle a fait quarante minutes de voiture pour en passer cinq avec moi. J'ai essayé de la repousser parce que je me sentais coupable de ne pas avoir de temps pour elle, mais elle ne me laissait pas faire. Surf, matches de football, camping... Elle aime tout ça. Mon père pense qu'elle est une version masculine de moi.

Ses yeux trouvent les miens. Je croise les bras.

— Était-elle en colère lorsque tu lui as parlé d'Océane ?

Il secoue la tête.

— En colère, non. C'est arrivé avant que nous nous connaissions. Déçue, peut-être. Elle s'imaginait me donner mon premier enfant.

— Et toi ?

Je déglutis difficilement.

— Est-ce que je regrette Océane ? demande-t-il en grimaçant.

— Pas Océane, ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire, n'est-ce pas un peu amer d'avoir un enfant qui est de toi, mais pas d'elle ?

Océane m'attrape la jambe et lève les yeux vers moi. Je souris et la soulève.

— On va manger ?

Lautner sourit et se lève, laissant ma question sans réponse.

— Hiii... Regarde ! crie Océane, enchantée par le feu d'artifice.

Nous avons la plus belle des vues depuis la terrasse de Lautner.

Elle rampe de mes genoux à ceux de Lautner et s'installe finalement sur le banc près de la balustrade. Je me tiens derrière elle, passant doucement mes doigts dans ses cheveux.

Mon corps se tend au contact de Lautner. Il glisse son bras autour de ma taille et me tire en arrière, contre son corps ferme. Son autre main repousse mes cheveux d'un côté, puis ses lèvres se posent dans mon cou.

— Lautner... murmuré-je.

— Chut... me souffle-t-il à l'oreille.

Océane est ensorcelée par la débauche magique de lumière, mais j'ai quand même peur qu'elle se retourne et voie Lautner me toucher d'une façon qui pourrait la perturber. Le problème, c'est que je veux qu'il me touche, j'ai besoin qu'il me touche.

Sa main sur mon ventre descend entre mes jambes et le tissu fin de ma robe et de ma culotte ne fait pas grand-chose pour émousser la sensation de son majeur stimulant mon clitoris en cercles lents et fermes.

Mon Dieu... C'est *tellement* mal, mais cela fait tellement de bien. J'ai les paupières lourdes et quand je cligne des yeux, je vois mon propre feu d'artifice, une glorieuse explosion après l'autre. Il se charge de mon propre final.

— C'est l'heure d'aller au lit, couine ma voix entre deux souffles laborieux.

Lautner me lâche.

— Non ! proteste Océane.

Heureusement, le final commence et elle devient folle, sautant de bas en haut et frappant des mains. Elle se retourne pour nous jeter un rapide coup d'œil, les yeux écarquillés d'excitation. La surcharge sensorielle est totale pour elle. Je la comprends, grâce à M. Mains de Magicien.

Quand ne subsistent que les lumières de la ville au loin, troublées par des restes de brume enfumée, je la ramène à l'intérieur pendant que Lautner va chercher nos sacs dans la voiture. Son heure de coucher habituelle est passée depuis bien longtemps, mais elle insiste pour que je lui lise une histoire. Heureusement pour elle, j'en ai pris plusieurs.

— Je vais lui raconter, propose-t-il.

J'hésite dans un premier temps.

— Euh... d'accord, je vais me doucher. Bonne nuit, ma puce.

— 'Nuit, maman.

Elle me serre dans ses bras et m'embrasse.

Sous la douche, je me repasse le déroulement de la journée dans ma tête. Je suis dans une bulle qui va sans aucun doute éclater dans quelques jours. Aujourd'hui, j'ai eu un aperçu de ce qu'aurait été une famille avec Lautner et Océane. Lorsque je suis avec lui et qu'il me regarde comme il me regardait avant, me touche comme il me touchait, je peux écarter la culpabilité. Cependant, Dane m'attend à la maison et Emma sera de retour dans quelques jours. Et puis quoi ? Je ne suis pas infidèle, je ne l'ai jamais été, et pourtant me voilà, partageant des moments intimes avec un homme fiancé à une autre femme. Et je devrais être mariée à Dane. Que sommes-nous en train de faire ?

Après avoir enfilé un short en dentelle décontracté et un débardeur ajusté, je jette un œil dans la chambre d'Océane. La lumière de chevet est toujours présente et elle est roulée en boule sous le bras de Lautner, la main sur sa poitrine imposante. Une de ses jambes est au bord du lit, dans le vide, et ils sont tous les deux endormis. Je traverse le palier, descends les escaliers sur la pointe des pieds et attrape mon appareil photo. Je remonte à l'étage, heureuse qu'aucun des deux n'ait bougé. Déclit après déclit, je prends de nombreux clichés et rapporte mon appareil en bas.

Je peste contre moi-même pour avoir encore oublié et appelle Dane.

— Salut, j'ai eu ton message, répond-il.

— J'espère que je ne te réveille pas.

— Non, je suis sur le canapé avec les chiens, nous regardions un film.

— Hmm, quoi, comme film ? demandé-je en entrant dans une pièce en face du salon.

J'allume et l'air déserte mes poumons.

— Sydney ? dit Dane.

— Euh... Oui ?

— Est-ce que tu m'as entendu ?

— Non... Euh, quoi ?

— J'ai dit qu'on regardait *Marley et moi*.

— Mm-mm.

— Sydney ?

— Quoi ?

— Tu sembles distraite.

Je me retourne et Lautner se tient dans l'embrasure de la porte, vêtu uniquement d'un boxer bleu. Mes yeux retrouvent chaque courbe et chaque forme de son corps.

— Je suis seulement fatiguée. Le trajet a été long.

— Tu es certaine ?

— Hum.

— D'accord, chérie. Bonne nuit, je t'aime.

— Oui... euh... moi aussi.

Je raccroche.

— Tu aimes mes photos ? demande Lautner avec un sourire narquois.

Arrachant mes yeux de son corps alléchant, j'examine une nouvelle fois les murs de son bureau. Ils sont couverts des photos que j'ai prises de lui, sauf que ce ne sont pas les originales que je lui ai envoyées. Elles ont été agrandies et recadrées. Un inconnu pourrait penser qu'il est imbu de lui-même, avec tous ces clichés en noir et blanc de différentes parties de son corps, mais pas moi. Je vois son obsession pour la photographe, pas pour la muse.

— Elles ne sont pas mal. Je veux dire, ce n'est pas du Damon Michaels, mais il y a du potentiel.

Il rit.

— Non, ce ne sont certainement pas des chefs-d'œuvre de Damon Michaels, mais j'accorde à l'artiste un cinq pour l'effort.

Je me retourne et avance vers lui.

— Je suis certaine qu'elle a fait de son mieux malgré le modèle cabossé avec qui elle a dû travailler.

— Tais-toi.

— Hé, ne me dis pas de...

Il recommence. Lèvres, langue, mains... Il s'empare de mon corps et de mon esprit. Mon Dieu, j'adore sa façon de me faire taire. Je sens des picotements dans mes mains tant je suis impatiente de sentir sa peau nue. Je les glisse le long de son torse, un muscle à la fois, puis je les remonte en suivant le même chemin. Culpabilité et sens moral se font bruyamment entendre à l'arrière de ma tête et fredonnent en chœur *adultère... tromper... liaison*.

Pourquoi mon corps et mon esprit ne peuvent-ils pas se mettre d'accord ? Tout est désynchronisé.

— Lautner... murmuré-je.

— Tais-toi marmonne-t-il en mordant, léchant et suçant chaque millimètre de mon cou. Ça fait de moi une sorte de connard et je déteste ça, mais avoir un enfant avec toi n'a rien d'amer.

Il m'embrasse le cou, ses lèvres effleurant ma peau jusqu'à mon épaule.

— C'est un rêve devenu réalité.

Il m'attrape l'arrière des jambes, me soulève et avance jusqu'au bureau. Il me

repose et met par terre tout ce qui se trouve sur le bureau, à l'exception de la lampe qui se trouve au coin.

Bon sang !

Je n'ai vu cela que dans les films. Lautner est trop organisé pour avoir ce genre de comportement. Il pourrait en avoir pour des heures à ranger tout ce qu'il vient de jeter par terre. Je me demande si son esprit pratique regrette déjà une attitude aussi irréfléchie. Peut-être que je devrais lui suggérer d'arrêter et l'aider à tout remettre en ordre.

— Lautner...

Ma voix implorante tente de regagner des forces.

— Ne parle pas !

Il fait glisser mon haut le long de mon torse et par-dessus ma tête.

Il s'interrompt, les yeux fixés sur mes seins nus. Sa poitrine se soulève et retombe rapidement et ses yeux aux paupières lourdes sont bleu-gris dans cette lumière. La lenteur des mouvements de sa main sur un de mes seins est agonisante – soulevant, malaxant, caressant mon téton.

Ma tête tombe en arrière, les yeux fermés. Son autre main imite la première.

— Aah ! gémis-je.

— Chut...

Comment me fait-il cela ? Chacun des nerfs de mon corps est prêt à exploser chaque fois qu'il me touche. Sa main droite sur ma poitrine, il me fait signe de m'allonger sur le dos. Puis, à deux mains, il fait glisser mon short et ma culotte le long de mes jambes. Ses iris bleus ne quittent jamais mes yeux. Les pieds posés au bord du bureau, je le regarde enlever son boxer. La simple vue de son sexe imposant surgissant de son sous-vêtement me fait presque convulser.

Oh mon Dieu... Nous le faisons vraiment. Des vagues de culpabilité ne cessent de s'accumuler et je grimace en les sentant envahir mon visage. Pourquoi, pourquoi, pourquoi est-ce que c'est mal ? La force magnétique qui nous attire l'un à l'autre est d'une puissance herculéenne. Nous avons eu un enfant ensemble... Nous devrions être ensemble. Alors pourquoi mon cerveau empoisonne-t-il ce moment ?

— Lautner...

Je me redresse.

Il me tire à lui, se retourne et écrase mon dos contre le mur. D'une main, il immobilise mes poignets au-dessus de ma tête.

— Arrête. De. Parler ! gronde-t-il en s'enfonçant en moi.

Je crie en le sentant m'emplir entièrement de force brute. Sa bouche recouvre

la mienne et étouffe mes supplications bruyantes. Lautner n'a jamais été aussi bestial avec moi – exigeant, dominant.

Je sens sa colère, son désespoir et... sa douleur. J'ai l'impression que mon corps menace de se briser à chacun de ses coups de reins en moi, mais je ne veux pas qu'il s'arrête – jamais.

Sa bouche descend sur mon sein, aspirant si fort mon téton que mes dents se plantent dans ma lèvre inférieure et en font couler du sang. Je veux mourir dans les bras de cet homme. Quand bien même ce serait en enfer, je m'en fiche. Je veux juste être avec lui. La douleur de savoir cet instant volé, impardonnable et être une erreur monumentale m'arrache des larmes. Un dernier coup entre mes hanches et il s'immobilise, gronde et tire mon téton entre ses dents, me faisant jouir presque en même temps que lui.

Lâchant mes poignets, il pose sa tête sur mon épaule. Je glisse mes doigts dans ses cheveux avec la même tendresse dont je fais preuve avec Océane. Il vient de jouer les mâles alphas avec moi, pourtant tout ce que je sens émaner de lui en cet instant est une vulnérabilité enfantine.

Que sommes-nous en train de faire ?

Il lève la tête.

Des iris bleus. Ils saignent de douleur. Il pose ses yeux sur mes lèvres et passe sa langue le long de ma lèvre ensanglantée, avant de la prendre doucement dans sa bouche. Je ferme les yeux et fonds sous sa caresse tendre. Ses lèvres douces effleurent mes larmes tandis que je passe ma langue sur mes lèvres.

Lentement, il glisse hors de moi et mes pieds retrouvent le sol. Ses yeux parcourent tout mon corps, puis il enfile son boxer et part. Pas d'explication. Pas d'excuses. Pas un mot.

Une dernière larme solitaire. C'est tout ce que je m'autorise. Après un rapide passage dans la salle de bain, je me glisse dans le lit près d'Océane. La serrant contre moi, je ferme les yeux et attends que mon monde retrouve son sens.



Chapitre 30

5 juillet 2013

Des iris bleus.

— Bonjour, murmure-t-il.

Océane n'est plus blottie contre moi. Elle s'est retournée de l'autre côté du lit et est pelotonnée contre le torse nu de Lautner, encore endormie. Je ne me souviens pas qu'il nous ait rejointes hier soir. Après notre rencontre dans son bureau, mon corps était épuisé, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que je ne l'aie pas entendu.

— Bonjour, réponds-je avec un sourire prudent. Je crois qu'elle t'aime bien.

— Je suis au paradis, là.

Il l'embrasse sur la tête.

Moi aussi, mais le mien est une illusion.

— La nature m'appelle.

Je sors du lit.

Aussi tentant soit-il de retourner dans ce lit plein d'iris bleus, je sors de la salle de bain et descends. La matinée est magnifique et je ne me lasse pas de la vue. J'ai l'impression d'être une déesse, entourée de fleurs superbes et de calme, contemplant le reste du monde d'en haut. D'ici, la ville semble si petite. Peut-être que c'est ce qu'est ce weekend – un avant-goût, une tranche de paradis. Puis-je faire l'amour avec Lautner et quand même épouser Dane ? Est-ce bien cela que nous avons fait ? Était-ce faire l'amour ou simplement une explosion d'émotions, un lent au revoir ?

— Thé ?

Je me tourne sur ma gauche et vois Lautner, une tasse à la main.

— Oui, merci. Océane dort toujours ?

— Oui.

Il prend une gorgée de son café.

— Que faisons-nous aujourd'hui ? Pacific Park ? Universal Studios ? L'aquarium ?

Alors c'est comme cela ? Comme si hier soir n'avait jamais eu lieu. De la même manière que notre rapprochement dans les escaliers n'a jamais eu lieu. Est-ce que cela se passera comme cela quand sa fiancée rentrera ? Est-ce qu'il

l'emmènera en haut et lui fera l'amour comme s'il ne venait pas juste de me prendre contre le mur de son bureau ?

— Nous devons parler.

Il soupire et se dirige vers la balustrade, me tournant le dos.

— Tu as raison, nous devrions. Je commence.

Euh... D'accord...

— Allais-tu me dire un jour que j'avais une fille ?

Waouh ! Je vois que nous sommes repartis pour un tour. Il n'a pas pensé à me demander cela avant aujourd'hui ?

— Je pense.

Il se retourne, s'appuyant contre la balustrade.

— Tu *penses* ? Qu'est-ce censé vouloir dire ?

— Cela veut dire que je ne sais pas. Cela veut dire que comme j'ai échoué les trois fois où j'ai essayé de te le dire, je me suis dit qu'il valait mieux attendre qu'elle soit plus âgée.

— Attends... Trois fois ? Tu as essayé deux fois.

Il fronce les sourcils et plisse les yeux.

Je baisse les yeux dans ma tasse, secouant la tête.

— Trois fois. Un peu après mon premier rendez-vous médical, je suis allé à ton appartement.

Je ris.

— Honnêtement, je n'allais pas exactement te dire immédiatement que j'étais enceinte. À l'époque, je croyais que tu étais avec Claire. Je ne voulais absolument pas que tu la quittes pour moi parce que j'étais enceinte. Mais je savais que si tu le faisais, tu n'admettrais jamais que c'était la véritable raison.

Je prends une gorgée réconfortante de thé.

— Je ne voulais pas m'installer définitivement. Je pensais que c'était ce que ma mère avait fait et je ne voulais pas faire la même chose.

— Tu avais le sentiment qu'être avec moi revenait à *t'installer* ?

— Oui... euh... non. Je voulais être avec toi, mais je voulais que toi aussi tu aies envie d'être avec moi – seulement moi, pour moi, pas parce que je portais ton enfant. Je savais que je voulais être avec toi, mais je ne savais pas si tu voulais toujours de moi.

Il passe ses doigts dans ses cheveux.

— Alors tu ne voyais pas de problème à décider que tu voulais être avec moi *après* avoir découvert que tu étais enceinte de moi, mais je devais te choisir *avant* de le savoir ?

Oh, merde ! Il marque un point. Je n’y avais jamais pensé de cette façon. Stupide cerveau de femme enceinte.

Il rit, du rire qui empêche de sombrer dans la folie.

— Mon Dieu, Sydney ! Je t’ai choisie. Je t’ai choisie avant même que tu partes. Je t’ai choisie avant même qu’aucun d’entre nous ne sache que tu étais enceinte. *TOI*, en revanche, tu ne m’as *pas* choisi.

— Je t’aurais choisi, murmuré-je.

Il se penche légèrement en avant, la main recourbée derrière l’oreille.

— Excuse-moi, qu’as-tu dit ?

Il n’arrive visiblement pas à se débarrasser du sarcasme qui habite sa voix.

Mes yeux croisent les siens.

— J’ai dit que je t’aurais choisi si j’avais su que tout ce que je pensais savoir sur mes parents n’était qu’un mensonge. Ma mère couchait à droite à gauche, est tombée enceinte et a avorté. Je n’étais pas un bébé de lune de miel, j’étais un enfant conçu hors mariage et ma mère allait avorter. Pendant des années, je n’ai pensé qu’à faire quelque chose de ma vie, j’avais comme un sentiment d’accomplissement et je pensais ne jamais avoir à me reposer sur un homme, comme ma mère a dû le faire. Je savais qu’elle nous aimait, mais j’ai toujours pensé qu’elle vivait dans le regret. Mais maintenant, je sais que ce n’était pas le cas. Nous avoir, moi et Avery, a changé sa vie, mais d’une façon positive. Nous avons donné un but à sa vie, avec nous, elle a laissé son empreinte dans ce monde, plus que si elle avait fait n’importe quel métier ou eu n’importe quel succès.

Je ferme les yeux, inspire profondément, puis je les rouvre.

— Je sais que cela n’a plus d’importance, mais mon cœur t’avait choisi, mon cerveau ne l’a pas simplement pas écouté.

Il ouvre puis referme la bouche tandis que la voix merveilleuse d’Océane résonne à travers la fenêtre ouverte de la cuisine.

Je bondis et retourne à l’intérieur.

— Bonjour, ma chérie.

Elle sourit, tendant les bras. Je la prends dans mes bras et la couvre de baisers et de câlins.

— Gaufres avec des fruits frais ? demande Lautner en s’adressant uniquement à Océane.

Ses yeux pétillants et heureux ainsi que son sourire irrésistible sont la seule réponse dont il a besoin.

Pacific Park, nous voilà.

— C'est la première fois qu'elle va dans un parc d'attractions ? demande Lautner pendant que nous sortons de l'allée.

— Oui. Moi aussi.

— Quoi ? Tu n'es pas sérieuse !

Les yeux de Lautner menacent de sortir de leurs orbites et sa mâchoire lui tombe sur les genoux.

— Ma mère a toujours pensé que les manèges n'étaient pas correctement vérifiés et mon père partait du principe que tous les gens qui travaillaient dans ces endroits étaient accros à la drogue ou maltrahaient les enfants. Mais j'ai fait le toboggan géant dans une foire, une fois.

— Je suis sans voix. Des accros à la drogue et des agresseurs d'enfants ? Est-ce qu'il ne respecte pas les dix commandements... tu ne jugeras point ?

Je ris.

— Ce n'est pas un des dix commandements.

— Eh bien, c'est dans la Bible, quelque part.

— Luc, 6.37.

— Une vraie fille de pasteur frimeuse.

Je lève les yeux au ciel.

— Eh bien, je suis honoré d'être celui qui vous emmène toutes les deux pour votre toute première fois dans un parc d'attractions.

— Ne le sois pas. Le toboggan géant m'a fait vomir.

— Bah, j'ai déjà eu affaire à ton vomi. Je peux le refaire.

Mon regard toujours tourné l'extérieur, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai su que Lautner m'aimait. Il faut des sentiments assez forts pour nettoyer le vomi de quelqu'un et rester dans les parages pour le dire à la personne en question.

Nous trouvons où nous garer et évidemment, Océane dort.

— Est-ce que ça te dérange de la laisser dormir un peu ? Elle sera de meilleure humeur si nous la laissons faire une petite sieste.

Lautner baisse les vitres et coupe le moteur.

— Ça me va. Vous êtes mon programme du weekend, alors je fais tout ce que vous voulez.

J'enlève mes sandales et mets les pieds sur le tableau de bord. Le portable de Lautner vibre sur la console.

— Salut, répond-il d'une voix qui montre qu'il sait qui c'est. Tu me manques aussi. Comment va ta mère ?

Mon pouls s'accélère et je me raidis. C'est Emma... Et elle lui manque aussi. Lui manquait-elle la nuit dernière, quand son membre était enfoncé en moi ?

— Oui, nous sommes à Pacific Park, mais Océane s'est endormie, alors nous attendons qu'elle se réveille avant d'y aller.

J'ai l'impression d'écouter aux portes, mais je ne peux rien y faire. Est-ce que je devrais sortir pour leur laisser un peu d'intimité ? C'est peut-être à lui de sortir.

— D'accord, alors je te vois à l'aéroport... Je t'aime aussi, salut.

Retour à la réalité ! Coup de poing. Poignets entaillés. Balle en plein cœur.

Est-ce que c'est tous les hommes ou juste ceux dont je tombe amoureuse ? Comment peut-il être aussi insensible ? J'ai l'impression qu'on m'a poignardée avec une seringue et injecté de la colère liquide dans le sang. Mon sang a passé le stade de l'ébullition, il est en mode éruption volcanique massive.

— Emma te passe le bonjour.

C'est quoi... cette merde ?

Mon corps agit de son propre chef puisqu'aujourd'hui, il y a la queue à mon cerveau pour toutes les pensées qui auraient besoin d'un examen rationnel.

Clac !

Je le frappe si fort que je m'attends à ce qu'Océane se réveille à ce simple son. Puis il y a cette sorte de grognement qui lui échappe comme il porte sa main à sa joue.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? murmure-t-il aussi fort que possible, mais assez bas pour cela soit toujours considéré comme un chuchotement.

— Emma te passe le bonjour. Sérieusement ? Tu m'as prise tellement fort hier soir que j'ai cru que la forme de mes fesses serait définitivement encastrée dans le mur et moins de vingt-quatre heures plus tard, elle te *manque* et *je t'aime aussi* juste en face de moi. Et tu as le culot de me dire « Emma te passe le bonjour » comme si nous étions les meilleures amies !

Nous nous retournons tous les deux. Océane gigote dans son siège, mais se calme sans se réveiller.

— Pardon.

Il passe sa main dans ses cheveux.

— Pardon de quoi ? De me baiser ou de l'aimer ?

Il appuie sa tête contre le repose-tête de son siège et ferme les yeux.

— Les deux... Aucun... Je ne sais pas.

— Eh bien, ne t'emballe pas. Je ne suis pas venue ici ce weekend pour te voler à ta fiancée. Tu avais raison depuis le début. Nous devrions parler à nos avocats

d'un accord établissant la garde légale. Si nous mettons les choses par écrit, pour savoir tous les deux à quoi nous attendre, ce sera plus simple pour tout le monde.

Sa tête décolle de son repose-tête et il se tourne vers moi.

— C'est pour ça que tu es ici... pour parler de sa garde ?

Je ris en remettant mes sandales.

— Eh bien, je ne suis certainement pas venue ici pour me faire arracher le cœur... encore. Apparemment, c'est un bonus. J'ai de la chance.

J'ouvre la portière et saute de la voiture, décidant qu'Océane a dormi assez longtemps. Ce n'est vraiment pas le cas, mais même avec les fenêtres ouvertes, l'air de la voiture est irrespirable.

Le trajet du retour est aussi inconfortable que les trois heures passées à Pacific Park. Océane est au centre de notre attention. Nous lui parlons, mais nous ne parlons pas entre nous. Elle est choyée chaque minute de la journée. J'ai pris tellement de photos aujourd'hui que cela va me prendre des heures pour toutes les trier. J'envisage de rentrer à la maison ce soir, mais cela ne serait pas juste pour Océane. Elle adore passer du temps avec Lautner, même si je ne supporte pas d'être près de lui. Si nous restons, ce sera pour elle et j'ajouterai cela à la liste de mes sacrifices maternels.

— Tu n'as pas terminé de me raconter ce qui s'est passé quand tu es allée à mon appartement.

Lautner brise le silence alors que nous traversons les collines près de sa maison.

— Ça n'a pas d'importance.

Je hausse les épaules, regardant par la vitre.

— Ça en a pour moi.

— Pourquoi ?

Il soupire.

— Parce que j'essaie de comprendre comment nous avons pu en arriver à cette situation tordue.

— Mauvais timing... je suppose.

Je secoue la tête.

— C'était un peu après mon premier rendez-vous chez le gynécologue. Tu n'étais pas là, mais Rose descendait l'escalier et m'a dit que tu traversais une période difficile parce que ta mère avait eu une récurrence. Elle a dit que tu ne tenais plus que par un fil et que c'était grâce à Claire que tu tenais le coup. Je ne

voulais pas être la personne à couper ce fil, alors j'ai décidé d'attendre. Un peu après, j'ai fini à l'hôpital. J'étais déshydratée et stressée. C'était la sonnette d'alarme. J'ai tout de suite su qu'il fallait que je fasse passer mon bébé avant tout le reste, alors j'ai décidé de ne plus essayer de te recontacter avant sa naissance.

Je me rappelle avoir entendu Lautner dire que lui et Emma étaient « chez son père » le weekend dernier. Je lui lance un rapide regard de côté en envisageant de lui poser la question.

Il hoche la tête, mais ne me regarde pas et ne dit rien.

— Est-ce que ta mère...

Je ne peux pas finir.

Il tourne brusquement la tête vers moi.

— Tu ne sais pas ? demande-t-il, le visage tendu et envahi par la confusion.

Je secoue la tête.

— Non, comment pourrais-je le savoir ?

Lautner s'arrête dans l'allée, coupe le moteur et sort de la voiture.

— Incroyable. J'aurais dû m'en douter.

Il sort Océane de son siège et l'emmène à l'intérieur de la maison.

— De quoi parles-tu ? demandé-je en le suivant.

Il pose Océane par terre et va dans la cuisine. Je mets son nouveau cahier de coloriage et ses crayons neufs sur la table basse et elle est tout sourire en les sortant de leur boîte.

Quand j'entre dans la cuisine, Lautner est en train de boire d'un trait une boisson énergétique près du réfrigérateur.

— Qu'est-ce qui est *incroyable* ?

Il la termine et pose la bouteille vide sur le comptoir.

— Ma mère est morte cette année-là, deux jours avant Noël.

— Je suis vraiment désolée, murmuré-je.

— Moi aussi.

Il plante ses mains sur ses hanches et regarde dehors.

— Dane le savait alors, j'ai supposé que toi aussi.

Maintenant, il me parle en chinois. Comment Dane pourrait-il le savoir ?

— Dane ne le savait pas.

— Si, il savait. Je l'ai croisé à la quincaillerie le printemps suivant. Océane devait avoir environ deux mois.

Mon esprit s'agite et mes pensées s'embrouillent. Cela n'a toujours aucun sens.

— Quand j’ai demandé à Dane ce que tu avais voulu dire à l’hôpital, il m’a dit qu’il t’avait vu dans un café un mois *avant* la naissance d’Océane. Il m’a dit que ce n’était pas à lui de te dire que j’étais enceinte et qu’il ne me l’avait pas dit parce qu’il ne voulait pas nous perdre, moi et Océane.

Lautner se retourne brusquement.

— Tu es sérieuse ? Sympa, ton mec, Syd. C’est un putain de menteur.

Je lève les yeux et montre de la tête l’autre pièce où se trouve Océane. Il soupire de regret avant de ressortir. Je le suis.

— Dane ne me mentirait pas.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Alors, pose-lui des questions sur notre conversation à la quincaillerie *après* la naissance d’Océane. Vois un peu s’il te parle de notre conversation au cours de laquelle je lui ai dit que j’étais une épave après avoir perdu les deux femmes les plus importantes de ma vie à six mois d’intervalle. Je lui ai dit que ça faisait presque un an et que je n’arrivais toujours pas à regarder une autre femme tellement tu m’avais marqué. Ensuite, je lui ai demandé s’il avait eu des nouvelles de toi ou si Elizabeth ou Trevor avaient dit quoi que ce soit te concernant.

Sa voix s’est faite de plus en plus forte. Chacun de ses mots est empli de douleur, mais l’émotion qui se cache derrière est de la colère pure.

Je m’écroule sur le banc, les épaules avachies, la tête baissée.

— Pourquoi aurait-il menti ?

C’est à moi que je pose cette question.

— Parce qu’il voulait ce qui aurait dû être à moi ! hurle Lautner.

Je frotte mes mains sur mon visage et secoue la tête.

— Non, cela n’a aucun sens. C’est lui qui m’a convaincue de te le dire, à l’origine. Sans lui, je ne serais jamais venue chez toi ce jour-là et je n’aurais pas croisé Rose. Cela n’a pas de sens qu’il ait été de ton côté et qu’il ait ensuite menti à ce propos.

Lautner rit.

— Peut-être qu’une fois dans ton lit, il a tout oublié.

— Va te faire voir !

Je plisse les yeux dans sa direction.

— C’est Dane qui m’a trouvée évanouie et m’a emmenée à l’hôpital. Il n’a rien fait d’autre que de s’occuper de moi et d’Océane, même pendant les deux ans que j’ai passés accrocher à toi, pensant que nous finirions ensemble par je ne sais quel miracle. Il s’est toujours assuré que nous ayons un toit et à manger.

Lorsque j'ai dû me remettre à travailler, il passait tout son temps libre à garder Océane ou à promener mon chien. Alors je t'interdis de présenter les choses comme si le seul objectif de Dane avait été de *me mettre dans son lit* !

— Alors pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Pourquoi ne t'a-t-il rien dit ? « Hé, Sydney, je suis tombé sur le père d'Océane et il vient de perdre sa mère et tu lui manques tellement qu'il a du mal à se concentrer sur sa prochaine respiration » !

Le visage de Lautner est rouge, sa poitrine agitée et tous les muscles de son cou et de ses bras sont tendus. Cette fois-ci, c'est moi, ou peut-être que c'est juste nous parce que quand nous sommes ensemble, c'est tout ou rien. Je parcours la distance qui nous sépare si rapidement qu'il m'est impossible de me souvenir ce que cela faisait de ne pas être dans ses bras deux secondes auparavant. Les sentiments que j'éprouve pour Lautner ne sont surpassés que par ceux que j'ai pour Océane, et comme elle est entrée dans ma vie il y a deux ans et que j'ai vu ses yeux dans ceux d'Océane tous les jours, pendant tout ce temps, mes sentiments n'ont fait que grandir.

Brisant notre baiser, j'enfouis mon visage dans son cou et le serre si fort que mes muscles commencent à me faire mal.

— Pourquoi tout ça ? Ce n'est pas juste.

— Je sais, murmure-t-il dans mes cheveux en me serrant contre lui.

L'angoisse et la douleur qui nous entourent le reste de la soirée sont insupportables. Nous parlons très peu, échangeant un éventuel sourire triste pendant le dîner et durant le film que nous avons loué pour Océane. Cela devrait être simple. Dire à Dane et à Emma que nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre et laisser faire la cicatrisation, commencer à vivre ensemble, en famille. Mais ce n'est pas aussi simple. Mes sentiments pour Dane sont compliqués. Et puis il y a ceux de Lautner pour Emma. Je les ai vus ensemble et quand il la regarde, c'est de l'amour que je vois dans ses magnifiques yeux bleus. Je ne lui demanderais jamais de me choisir, parce que je ne suis plus certaine qu'il le fasse. Il n'a plus besoin d'être avec moi pour voir sa fille et il le sait. Emma n'est pas une passade ; je sais que ce qu'il y a entre eux est réel.

— Je vais l'emmener en haut, chuchote Lautner en soulevant notre belle endormie du canapé alors que le générique du film se déroule sur l'écran.

Je zappe pour essayer de trouver quelque chose qui fera oublier à mon cerveau que mon cœur souffre.

— Viens avec moi.

Lautner me tend sa main.

Je la fixe puis lève les yeux vers ses iris bleus. J'éteins la télévision et prends sa main. Il m'emmène en haut. J'ai une vue imprenable et directe sur sa chambre. Océane est couchée au milieu du lit. Tournant à gauche, il m'entraîne dans la chambre d'ami où nous avons dormi la nuit dernière. Il enlève son tee-shirt et s'assied au bord du lit, m'attirant entre ses jambes.

Je pose mes paumes sur ses joues, passant mes pouces sous ses yeux.

— Tu ne veux pas qu'Emma découvre que j'ai été dans son lit ?

Ma voix est douce et triste. Je me mords les lèvres et retiens mes larmes. Ma propre jalousie me déchire.

Ses doigts recouvrent tendrement ma main gauche et il presse ses lèvres à l'intérieur de mon poignet.

— Ce n'est pas pour elle. C'est pour toi... Toujours toi, Sydney.

Je prends une inspiration tremblante et la retiens, puis la relâche en même temps que mes larmes.

Il effleure mes joues de ses pouces, attrapant mes larmes une par une. Je ferme les yeux tandis que ses lèvres touchent les miennes avec tendresse. La nuit dernière, il a pris, ce soir, il donne.

Ses lèvres dansent toujours le slow avec les miennes quand ses doigts patients déboutonnent ma chemise avant de la repousser sur mes épaules, la laissant tomber sur le sol. Je dégrafe mon soutien-gorge qui rejoint ma chemise sur le sol. J'enroule mes bras autour de son cou et lui, les siens autour de ma taille alors que nous tombons sur le lit. Nos langues glissent l'une contre l'autre, goûtant, taquinant. Ses mains remontent le long de mon dos et s'enfoncent dans mes cheveux.

— Tu es une déesse.

Ses lèvres descendent sur mon cou et il me retourne sur le dos.

Le désir charnel que je perçois dans sa voix me rend folle. Je me cambre et gémis quand sa bouche recouvre mon sein. Mes doigts se replient dans ses cheveux, mon bassin s'agite contre lui. Il continue sa descente le long de mon corps, s'arrêtant pour délayer mon short, puis se levant pour l'enlever avec ma culotte. J'aime, j'aime, j'aime la façon dont il regarde mon corps nu. Ses yeux lisent attentivement et lentement chaque centimètre de ma peau. Il se mouille les lèvres, comme un prédateur affamé prêt à attaquer. Comment est-ce qu'il fait cela ? Je sens ses yeux sur moi, physiquement. Cette sensation ne disparaîtra jamais. Ce qu'il y a entre nous dépasse le temps et va au-delà de l'éternité. Même si nous passons notre vie dans les bras d'un ou d'une autre, je ne peux que croire que nous nous retrouverons... quelque part, un jour.

Je commence à me tortiller, mais il ne bouge pas. Est-ce qu'il a des doutes ? Mon Dieu, j'espère que non. Je suis à mi-chemin de l'orgasme. Il doit me toucher... vite ! Peut-être qu'il attend que je le supplie. Suis-je désespérée à ce point ?

Oui.

Glissant mes mains sous mes cheveux, je les déploie autour de ma tête.

C'est ça... Viens chercher ta déesse. Touche-moi, putain !

Je dirige mes mains vers mes seins et fais rouler mes tétons entre mes doigts.

Mon Dieu ! C'est tellement bon. Je ne me suis jamais touchée comme ça. Je me débrouille !

Il ouvre la bouche et son souffle se fait de plus en plus saccadé. Mes yeux sont rivés aux siens, mais les siens fixent mes mains. Il se rapproche.

Ma stimulation des tétons affecte une certaine zone un peu plus basse.

— Lautner... gémis-je d'une voix suppliante.

Ses yeux croisent les miens et il sourit. Cette saleté de prétentieux pense que c'est un jeu. Je suis passée des larmes à la masturbation en quelques minutes. Voilà l'effet qu'il a sur moi.

Et merde ! Je suis allée jusque-là.

Je mets deux doigts dans ma bouche et, lentement, y passe ma langue en cercle, sans jamais le quitter des yeux. Puis je les glisse le long de mon cou, entre mes seins et plus bas... jusqu'au bout. Les glissant entre mes jambes, je les frotte contre mon clitoris. Son sourire a disparu, ses paupières sont lourdes et ses mains s'affairent autour du bouton et de la fermeture éclair de son short.

Mon Dieu, je me débrouille vraiment bien.

Qui l'eût cru ? Toutes ces années, je ne me suis pas touchée parce que mes parents m'avaient dit que la masturbation rendait sourd. J'ai toujours regardé d'un œil critique les personnes sourdes en me demandant si elles avaient honte.

S'il ne se dépêche pas, je ne vais pas avoir besoin de lui.

— Oh mon Dieu, gémis-je en fermant les yeux.

Je les ouvre en le sentant ramper entre mes jambes. Il attrape ma main et en arrête les mouvements. Ses yeux sombres et affamés dans les miens, il prend mes deux doigts dans sa bouche.

— Sydney Ann Montgomery, tu es une vraie petite tentatrice.

Il sourit, remontant sur mon ventre avec une traînée de baisers et s'arrêtant pour donner autant d'attention à mes seins.

— Lautner... Je n'en peux plus.

Il fait remonter sa langue vers mon cou et attaque mon lobe.

— Je sais, bébé, murmure-t-il en s'enfonçant en moi.

— Oh mon Dieu... gémis-je en ramenant mes genoux contre moi pour le laisser plonger profondément en moi.

Il s'arrête puis sort avant d'entrer à nouveau tout aussi lentement. Je ne suis plus pressée. À cet instant, je pris afin que le temps s'arrête. Je ne veux jamais oublier cette sensation. Il m'emplit physiquement et émotionnellement.

— Ne t'arrête pas...

Et juste comme cela, mes émotions font le grand saut et l'instant me fait monter les larmes aux yeux.

— ... ne t'arrête pas. Jamais.

— Sydney... Dis-le, souffle-t-il, ses yeux dans les miens, quelque chose comme... *du désespoir* ? Tu ne le sens pas ?

Il m'embrasse, sa langue plongeant dans ma bouche au même rythme que son bassin.

Fermant les yeux, j'essaie de contrôler la sensation montante sur le point d'exploser. Il accélère le rythme et sa respiration est irrégulière.

— Dis-le... S'il te plaît, chérie, dis-le.

Dire quoi ?

Je n'arrive pas à penser. Que veut-il que je dise ? Les étoiles commencent à apparaître et la libération est incroyablement lente.

— N'arrête pas, s'il te plaît... C'est... tellement... bon... dis-je en agitant la tête dans tous les sens.

Une, deux, trois poussées plus tard et, il s'immobilise, se déversant en moi avant de s'écrouler sur mon corps tremblant.

Je respire à peine sous le poids de son corps puissant, mais je ne dis rien. Je suis habituée à ce sentiment d'écrasement dans ma poitrine et près de mon cœur lorsque nous sommes ensemble.

Mes doigts dessinent les contours des muscles de son dos et je tourne la tête et embrasse sa tempe. Il se tourne et me regarde un moment avant de m'embrasser. C'est un baiser patient, doux et... parfait.

Il roule sur le côté, se retirant, et je réprime le halètement douloureux qui m'échappe en sentant le vide qu'il laisse en moi. Il m'attire contre lui, et je pose mon oreille contre son torse et m'endors au battement apaisant de son cœur, un cœur dont je pensais qu'il battait pour moi et rien que pour moi.

— Je t'aime... Toi, toujours.

Sa voix est si basse, à peine un murmure. Je ne sais pas s'il voulait vraiment que je l'entende.



Chapitre 31

6 juillet 2013

Quelques rais de lumière matinale s'infiltrent dans les ouvertures étroites des stores. Je sens un corps chaud contre le mien, pas celui contre lequel je me suis endormi ; ce corps-ci est menu et j'ai ses cheveux en bataille en plein visage. J'inspire son parfum. Nous sommes seules. Lautner n'est pas là. Je suis toujours nue sous les draps. N'ayant pas très envie de jouer aux questions-réponses avec ma fille de deux ans quant au fait que je ne porte pas de pyjama, je me glisse hors du lit et enfile un tee-shirt et un short.

J'entends du bruit dans la cuisine en descendant l'escalier sur la pointe des pieds. En tournant au coin, je me fige.

Oh, merde !

— Bonjour. J'espère que je ne vous ai pas réveillée en moulinant le café.

Emma plisse le nez.

Je fais de mon mieux pour masquer mon regard de biche apeurée, mais je suis sous le choc et tout sauf certaine de ce que je dois dire. Je comprends maintenant pourquoi il a couché Océane avec moi. Quand est-elle rentrée ? Où est-il ?

— Café ? demande-t-elle en tendant la main vers le placard pour prendre une autre tasse.

— Euh... Non, ça va, merci.

Je repousse mes cheveux en arrière, sachant que je ressemble certainement à une sorcière ce matin.

— Pas fan de café, n'est-ce pas ? C'est une question de survie pour moi, surtout après mon long vol. J'étais censée rentrer demain, mais le vol a été annulé alors j'avais le choix entre un vol tard hier soir ou rien avant jeudi. Heureusement, Lautner a reçu le message que je lui ai laissé avant d'embarquer. Je l'ai grondé parce qu'il n'a pas répondu à mes appels, d'autant plus qu'il est de garde ce weekend. Il m'a dit qu'Océane jouait avec son portable et qu'il a mis un moment à le retrouver après l'avoir mise au lit.

Oh oui, n'est-ce pas ?

Je la laisse faire toute la conversation parce qu'elle connaît l'histoire, pas moi. Une antisèche de Lautner aurait été la bienvenue.

— Où est-il ? demandé-je en me disant que c'est une question sans risque.

— Il a reçu un appel de l'hôpital en rentrant de l'aéroport, tôt ce matin, alors il m'a déposée et est parti tout de suite après. Il m'a envoyé un message il y a quelques minutes pour me dire qu'il serait bientôt à la maison.

Elle boit une gorgée de son café.

— Pas de chance pour l'appartement de votre sœur.

Hum, elle va devoir développer. J'aurais aimé avoir un message avec un script pour aujourd'hui. Au lieu de quoi, je dois m'en tenir à de l'impro.

— Hum... Oui...

Je hoche la tête.

— Les punaises de lit sont un véritable cauchemar. Elle devrait faire plus attention en vérifiant les matelas des hôtels quand elle voyage.

— Mmm, oui, elle devrait.

Des punaises de lit ? Lautner, sérieux ?

— Alors, comment va votre mère ?

Je trouve un sujet de conversation qui ne m'oblige pas à traverser un champ de mines.

— Plutôt bien. Mon frère est arrivé plus tôt pour lui tenir compagnie ; c'est pour ça que j'ai pu revenir plus tôt. Dans quelques jours, elle s'en sortira très bien toute seule.

— Tant mieux.

Je souris et me dirige vers les fenêtres.

— Votre vue est spectaculaire.

— C'est vrai. Elle va me manquer quand nous déménagerons.

Je me tourne vers elle.

— Vous allez déménager ?

— Bientôt, dès que nous aurons trouvé le bon endroit. Toujours à L.A. bien sûr, simplement quelque chose de plus adapté aux enfants. Nous voulons fonder notre propre famille tout de suite et, maintenant, la surprise d'Océane a renforcé notre détermination à trouver quelque chose aussi vite que possible. Peut-être que lorsque nos enfants seront grands, nous échangerons le grand jardin contre une vue comme celle-ci à nouveau.

Tout cela est tellement génial. Je ne me suis pas sentie aussi nauséuse depuis ma grossesse. Penser à Lautner et Emma fondant une famille et vieillissant ensemble est juste... *fabuleux !*

— Oh, au fait, Lautner vous a-t-il parlé de l'essayage de robe le weekend prochain ?

Je secoue la tête avec un sourire crispé.

— La robe d'Océane sera prête. Elle doit simplement l'essayer afin qu'ils puissent faire les retouches de dernière minute si besoin.

Emma met sa tasse vide dans le lave-vaisselle.

— Bien sûr... hum, j'ai un mariage à photographier samedi prochain, mais je suis certaine que vous et Lautner pouvez la prendre.

— Oh... Vous avez décroché un job pour un mariage ? Tant mieux pour vous. Vous avez vu les photos du bureau, celles dont je vous avais parlé ?

Oui, je les ai regardées attentivement pendant que ton fiancé me prenait contre le mur d'en face.

— Oui. Vous aviez raison, cette photographe a vraiment du talent.

— N'est-ce pas ?

Elle jette un coup d'œil à l'horloge.

— Lautner devrait rentrer d'une minute à l'autre. Je vais prendre une douche en haut si ça ne vous dérange pas.

— Allez-y, dis-je en lui offrant mon plus beau sourire d'hypocrite.

Aussitôt que j'entends l'eau couler en haut, je me précipite dans la chambre à coucher et commence à faire nos valises alors qu'Océane dort toujours. Nous devons partir d'ici aussi vite que possible !

Je mets de côté des vêtements propres pour Océane et amène nos sacs jusqu'à ma Jeep juste au moment où Lautner s'arrête dans l'allée.

Je ne vais pas pleurer... Je ne vais pas pleurer...

— Besoin d'aide ? demande-t-il en s'approchant du coffre de ma Jeep.

— Non, je me débrouille très bien toute seule.

Essayer de rester agréable et naturelle ne me réussit pas.

Je jette les sacs dans le coffre et il s'assied sur le pare-chocs arrière.

— Je suis désolé.

Le regarder n'est pas une option en mode survie Sydney.

— Il ne faut pas.

Je commence à me diriger de nouveau vers la maison.

— Sydney ? m'appelle-t-il, mais je ne m'arrête pas.

Je m'agenouille près de la table basse et fourre les livres et les jouets d'Océane dans son sac.

— Nous devons parler.

Je secoue la tête tout en continuant de m'occuper les mains et d'éviter ses fichus yeux de Méduse.

— Il n'y a rien à dire.

— Il y a tout à dire ! dit-il d'une voix basse et ferme.

J'arrête ce que je suis en train de faire et le regarde.

— Tu vas dire à Emma ce qui s'est passé ce weekend ?

Il plisse le front.

— Je... je...tu vas le dire à Dane ?

— Oui, réponds-je, impassible.

— Ah oui ?

Ses yeux sont écarquillés.

— Oui.

— Alors tu ne te maries pas ?

Il penche la tête sur le côté.

Je ris.

— Et toi ?

Sa mâchoire se décroche, mais aucun mot ne sort de sa bouche.

— Regardez qui vient de se réveiller, dit Emma en descendant l'escalier' en peignoir, la main d'Océane dans la sienne.

Je me lève, tends les bras et elle s'y précipite.

— Bonjour, ma puce.

Je la serre contre moi.

— Nous allons t'habiller, nous rentrons bientôt à la maison.

— Je vais lui faire le petit-déjeuner, dit Lautner en se dirigeant vers la cuisine.

— Ne te dérange pas. Je vais lui prendre quelque chose sur le chemin.

Il se retourne les sourcils froncés, mais je l'ignore. Au lieu de quoi, je l'emmène en haut et la prépare à partir. Si seulement j'avais une baguette magique pour que nous échappions d'ici. Je ne sais pas si je vais parler à Dane de mon infidélité ; c'était plus du bluff qu'autre chose. J'avais besoin de voir sa tête. La réponse m'est venue rapidement, facilement. Il est mort de trouille à l'idée de le dire à Emma, ce qui signifie qu'il ne veut pas la perdre. C'est la seule réponse dont j'avais besoin.

— D'accord, allons-y.

J'aide Océane à descendre l'escalier, mais m'arrête un instant.

— Mon Dieu, tu m'as manqué, dit Emma.

Puis je l'entends gémir. Je crois qu'ils s'embrassent.

— Une fois qu'ils seront partis, il faudra que nous rattrapions le temps perdu.

— Hmm... ronronne-t-il.

Une balle vient de s'écraser contre ma poitrine. C'est la même sensation qu'au restaurant. Je n'arrive plus à respirer. Mes yeux se gonflent de larmes et je n'arrive plus à respirer.

— V...Va en bas...J'arr...J'arrive.

Je lutte pour dire ces mots à Océane.

Elle ne remarque pas mon état. Au lieu de quoi, elle continue à descendre les escaliers. Je me précipite dans la salle de bain et claque la porte derrière moi. M'asseyant sur le siège des toilettes, je lutte pour calmer ma respiration. Je l'ai fait. J'ai permis que cela arrive. Maintenant, je paie le prix douloureux d'un weekend de plaisir. La porte craque en s'ouvrant, mais avant que je puisse la pousser ou dire quoi que ce soit, Lautner entre et la ferme derrière lui.

— Respire, ma chérie... Respire. Calme-toi.

Il s'accroupit en face de moi, ses mains sur les miennes.

Je retiens ma respiration puis essaie de contrôler mon expiration, cherchant à sentir mes orteils, mes pieds et mes doigts, me concentrant sur une respiration à la fois et les connectant au reste de mon corps. Alors que je commence à me calmer, il essuie mes larmes.

— Je n'aurais pas dû...

— Non ! Je t'interdis de dire ça. Si tu dis que tu regrettes ce qui s'est passé ce weekend, je vais te détester pour le restant de ma vie, alors juste... Non.

Ma voix tremble toujours.

Il pose ses mains sur mon visage et m'embrasse. Je mets les miennes sur les siennes et l'embrasse en retour entre deux sanglots et un flot de larmes.

J'appuie mon front contre le sien.

— Tu l'aimes.

Ce n'est pas une question.

— Je t'aime, murmure-t-il.

— Elle aussi, tu l'aimes.

Il ne dit rien, mais je le sens hocher la tête contre la mienne. Je vais partir et il va lui faire l'amour. Il va l'épouser et je vais devoir les regarder vivre heureux le reste de leur vie parce que nous avons un enfant ensemble.

— Va mettre Océane dans la voiture.

— Sydney.

— Vas-y !

Il se lève alors que je roule du papier toilette en boule et m'essuie les yeux et le nez. J'attrape mon sac à main, fouille dedans et y trouve mes lunettes de soleil.

— Vas-y !

Il s'en va et je finis de me nettoyer le visage avant de mettre mes lunettes. Je jette un coup d'œil dans le miroir.

— Épique, Syd. Si tu vas toucher le fond, autant le faire en beauté, dans une explosion de flammes.

Emma est toujours en peignoir près de Lautner, qui parle à Océane, la portière arrière de la Jeep ouverte. Je saute dans la voiture et m'attache.

— On se tient au courant pour le weekend prochain, je dois aller me sécher les cheveux, me rappelle Emma en me faisant au revoir de la main et en se dirigeant vers la porte d'entrée.

— Au revoir, ma petite princesse.

Lautner embrasse une dernière fois Océane puis ferme sa portière. J'allume le moteur de ma Jeep et essaie de reculer, mais je ne suis pas assez rapide. Lautner ouvre ma portière.

— Sydney.

— Ferme la portière.

— Dis-le, pourquoi ne veux-tu pas le dire ?

De quoi parle-t-il ?

— Dire quoi ? Je ne sais pas de quoi tu parles, alors ferme la portière. Je crois qu'Emma attend à l'intérieur que vous *rattrapiez le temps perdu*.

Il secoue la tête et serre les dents, puis ferme la portière.

Le trajet du retour à Palo Alto est insoutenable. Que Lautner voulait-il que je dise ? Laisse Emma, choisis-moi ? Ne rentre pas et ne lui fais pas l'amour ? Pardon ? Quoi ? Je suis au bord de la folie qui me menace toujours quand je suis près de lui.

— Nous sommes à la maison, ma puce.

Je sors de son siège une Océane endormie.

Je suis étonnée que Dane ne se précipite pas dehors pour nous accueillir. La porte du garage est ouverte et sa Lexus est là. Océane marche vers la maison pendant que je sors nos bagages du coffre.

— Hé !

Je souris à Dane qui est assis sur le canapé, le regard noir, mais il parvient à le dissimuler en le transformant en un petit sourire juste pour Océane.

— Bonjour, ma poupée.

Il la serre très fort dans ses bras, puis elle court dans le jardin pour aller voir ses chiens.

Je pose nos sacs près de l'escalier puis m'assieds à côté de lui sur le canapé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il pose ses coudes sur ses genoux et passe ses mains dans ses cheveux.

— Comment va Avery ?

Je comprends au ton glacial de sa voix qu'il sait.

— Dane...

— As-tu couché avec lui ?

C'est un côté de Dane que je ne connais pas. Je ne l'ai jamais vu aussi en colère. Il a les poings serrés et sa mâchoire tressaute.

— Nous devrions parler...

— As. Tu. Couché. Avec. Lui ?

Je mords mes lèvres tremblantes, hoche la tête et retiens mes larmes. Il se lève et monte les marches deux à deux.

— Dane !

Je cours à sa suite.

Il est en train d'enfiler ses habits de moto.

— Tu ne veux pas en parler ?

Il rit en passant son tee-shirt par-dessus sa tête.

— Parler de quoi ? De tes mensonges ? De ton adultère ? Il n'y a rien à en dire.

Il me passe devant et je ne peux plus retenir mes larmes.

— Dane, attends !

Avant que j'arrive en haut des escaliers, j'entends la porte d'entrée claquer en se fermant.

— Maman, m'appelle Océane.

J'essuie mon visage strié de larmes, inspire profondément et retiens mon souffle un instant avant d'expirer. Océane n'a pas besoin de se retrouver au milieu de cette pagaille. Je dois me ressaisir pour elle. Elle est tout ce qui importe.

— J'arrive, ma puce.

Après lui avoir préparé quelque chose à manger, je vais saluer les chiens. Ce serait facile de regretter ce qu'il s'est passé avec Lautner, surtout si je perds Dane et si Lautner se marie avec Emma. Cependant, je ne le regrette pas, pas un seul instant. Jamais quelque chose d'aussi mal ne m'a paru aussi légitime. Blessé Dane, par contre, je le regrette. Je n'attends pas de lui qu'il me pardonne, et même s'il le faisait, les choses ne seraient plus jamais les mêmes entre nous parce qu'il n'oublierait jamais, et moi non plus.

Après deux heures, je commence à m'inquiéter. Le soleil se couche et Dane n'est pas encore rentré. J'essaie de l'appeler sur son portable, mais je tombe sur sa messagerie. Océane veut prendre un bain alors je l'emmène en haut et la

surveillance dans la baignoire. Mon portable sonne mais je ne reconnais pas le numéro.

— Allô ?

— Sydney Montgomery ?

— Oui.

— Je m'appelle Jillian, je suis infirmière à l'hôpital Standford. Vous êtes le contact d'urgence de Dane Abbott d'après l'étiquette d'identification sur ses chaussures.

Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh mon Dieu !

— Que s'est-il passé ? Est-ce qu'il va bien...

— Il a été blessé dans un accident. Un automobiliste l'a percuté...

Je lâche mon portable et perds à nouveau mon souffle. Océane joue dans la baignoire et ne se rend pas compte de mon affolement.

Respire lentement... Lentement...

Le karma, c'est le karma. Tout est ma faute.

— Viens ici, ma puce.

Je sors Océane de la baignoire et la sèche.

Mon instinct prend le dessus et nous nous rendons à l'hôpital.

— Je peux vous aider ? demande l'infirmière à l'accueil.

— Dane Abbott, une infirmière m'a appelée et a dit qu'il...

— Oui, chambre 238.

Je prends Océane dans mes bras et la porte pour qu'elle n'ait pas à courir pour suivre mon pas rapide.

J'ai un nœud à l'estomac et mon cœur bat douloureusement, mais sourdement dans ma poitrine alors que nous entrons dans la chambre. Dane dort, son bras et son épaule gauches sont en écharpe et sa jambe gauche est surélevée, un plâtre de son genou à ses orteils.

— Dane, chuchote Océane.

— Chut, ma puce... Dane s'est blessé sur sa moto. Il a besoin de dormir.

Le soulagement qui fond sur moi est indescriptible. J'ai imaginé toutes sortes de choses puisque j'ai lâché mon portable avant que l'infirmière n'ait fini de me parler. Traumatisme crânien majeur, lésion de la moelle épinière, j'ai même craint... le pire.

— Vous êtes Sydney ? demande une voix douce derrière moi.

Je me retourne.

— Oui.

— Je suis Jillian. Je vous ai appelée...

— Oh mon Dieu, oui... Pardon d'avoir paniqué. Ma fille était dans le bain et...

— Ce n'est rien. J'aurais dû commencer par vous dire qu'il allait bien, alors c'est ma faute. Vous êtes sa femme ?

Je m'apprête à lever la main gauche, mais remarque que ma bague n'est pas là. C'est la première fois que je me rends compte que je ne l'ai pas portée depuis le mariage. Nous ne sommes pas arrivés à l'échange des bagues. Honnêtement, je ne sais même pas où elles sont.

— Sa fiancée. Que s'est-il passé ?

Je me tourne et m'approche du lit, installant Océane sur la chaise et prenant la main libre de Dane.

— Les témoins disent qu'il était à une intersection quand un automobiliste a tourné à droite au feu rouge. Il souffre d'une commotion cérébrale, d'une dislocation de l'épaule et d'une fracture du tibia. Nous le gardons pour la nuit pour surveiller sa commotion, mais il devrait pouvoir sortir demain.

— Merci.

Elle s'en va et je lutte terriblement contre mes larmes. Je ne veux pas qu'Océane pense que je suis inquiète pour Dane. Même si c'est en partie le cas, ce n'est pas la raison principale de mon émoi. La culpabilité me dévore de l'intérieur.

La main de Dane tressaille tandis que ses yeux tentent de s'ouvrir.

— Hé...

Je me hais de ne pas savoir quoi dire à part « hé ».

— Hé, me répond-il.

— Dane, le salue Océane.

Je la soulève et il se force à sourire pour elle.

— Bonjour, ma poupée.

— Bobo ? demande-t-elle.

— Oui, bobo. Je suis tombé de ma moto.

Elle se tortille dans mes bras afin que je la repose, remonte sur la chaise et fouille dans mon sac à main, certainement à la recherche de quelque chose à manger.

Les larmes me montent aux yeux ainsi qu'aux siens. Quelque chose me dit que sa souffrance émotionnelle est bien pire que sa douleur physique.

— Pardon, murmuré-je en essuyant une larme.

Il secoue la tête et pose son regard sur Océane.

— Pas maintenant.

Je hoche la tête.

— Veux-tu que j'appelle tes parents ?

— Je les appellerai demain quand je rentrerai.

— Veux-tu que je voie si Heather peut s'occuper d'Océane cette nuit, afin que je puisse rester avec toi ?

Il ferme les yeux et secoue la tête.

— Rentre.

Quelques autres larmes coulent, je les essuie et renifle. Il est en colère et blessé. Je ne peux pas le lui reprocher ou m'attendre à ce qu'il réagisse différemment. Le rejet que je lui inspire est douloureux, mais je le mérite et plus encore.

Je serre sa main dans la mienne.

— D'accord, je reviens demain matin pour venir te chercher.

Il hoche la tête une unique fois.

— Dis bonne nuit à Dane, ma puce. Il doit rester ici ce soir, comme lorsque toi tu es restée à l'hôpital. Mais il rentre à la maison demain.

Il ouvre les yeux pour elle.

— Bonne nuit, ma poupée.

Je ferme la porte et elle lui fait un baiser.

— Bonne nuit.



Chapitre 32

Dane ne voulait pas que j'appelle ses parents hier soir, mais je l'ai quand même fait. C'est mon côté maternel. Je n'imagine pas ne pas m'inquiéter pour Océane ou vouloir savoir si quelque chose lui est arrivé, qu'elle ait deux ans ou trente-deux ans. Ils ont pris la route tôt ce matin pour arriver ici à temps pour garder Océane pendant que j'irai chercher Dane à l'hôpital.

— Tu es certaine que tu ne veux pas que nous allions le chercher ? demande sa mère, Shirley.

— Non, comme il m'a dit qu'il ne voulait pas que je vous appelle, je ne pense pas qu'aller le chercher à l'hôpital soit une bonne idée. Je lui dirai dans la voiture, au retour.

Je prends mon sac à main et ouvre la porte.

— Je reviens vite, j'espère.

— D'accord, ma chérie. Fais attention.

— Oui.

J'arrive à l'hôpital et trouve Dane éveillé et devant la télévision.

— Bonjour.

Il me regarde. Les coins de sa bouche tentent d'esquisser un sourire, mais je vois bien qu'il fait un effort considérable.

— Je t'ai amené des vêtements.

Je lève un sac à bout de bras.

— Merci.

Il ne veut pas de mon aide pour s'habiller, mais il se rend rapidement compte qu'il en a *besoin*. Une fois sa décharge signée, j'arrête ma Jeep devant l'entrée de l'hôpital où il m'attend en fauteuil, avec l'infirmière. Son bras et sa jambe gauche sont hors service, alors il doit utiliser une béquille sous son bras droit. L'infirmière m'aide à l'installer dans la voiture et nous prenons la route.

— Ne t'énerve pas, mais...

— Mon Dieu, Sydney, quoi encore ? grommelle-t-il.

— J'ai appelé tes parents hier soir. Ils sont arrivés tôt ce matin. Ce sont eux qui gardent Océane en ce moment.

— Génial... peu importe.

Il tourne la tête et regarde par la vitre.

— J’ai appelé Kimberley aussi. Elle a annulé tes rendez-vous de la semaine prochaine.

Il rit.

— De la *semaine* prochaine ? Regarde-moi, Sydney ! Il va me falloir bien plus d’une fichue semaine avant de pouvoir retourner au travail.

Je refoule mes émotions parce que je mérite sa colère. Il a d’abord appris que je l’ai trompé puis il s’est fait renverser par une voiture, et maintenant il ne peut plus travailler. Pour couronner le tout, il va être coincé à la maison avec moi, va se reposer sur moi, avoir besoin de moi alors que je suis certaine que tout ce dont il a envie, c’est de me dire d’aller faire un tour.

Pardon, Je ne voulais pas te blesser, me pardonneras-tu un jour ? Ces mots meurent d’envie de sortir de ma bouche, mais je sais à quel point ils sonneront clichés et pathétiques. Lautner a essayé de me demander pardon et cela m’avait encore plus énervée que s’il ne l’avait pas fait.

Le père de Dane, Phil, m’aide à le faire sortir de la voiture. Shirley le maternelle à l’excès, installe des coussins derrière son dos et sous sa jambe, lui fait à manger, aligne les télécommandes de la télévision près de lui. Océane grimpe sur le canapé à côté de lui et il enroule son bras intact autour d’elle. Il la considère comme sa fille et je sais qu’elle aussi l’aime. Comme le temps passe, je me sens de plus en mal à propos de... tout.

Après le déjeuner, j’emmène Océane faire sa sieste en haut. Aussitôt qu’elle s’endort, je vais dans ma chambre – la chambre de Dane – et appelle Avery.

— Bonjour, Sam.

— Bonjour, tu es occupée ?

— Non, je n’ai plus de clients jusqu’à ce soir. Vous allez bien ? Est-ce que toi et Dane vous êtes mal compris le weekend dernier ? Il m’a laissé un message en me disant que tu ne répondais pas aux siens. Je l’ai rappelé et je lui ai dit que j’étais à Las Vegas. Il s’est excusé et a dit que c’était juste un malentendu.

— J’ai emmené Océane voir Lautner.

— Le weekend dernier ?

— Oui.

— C’est gentil de ta part. Dane n’est pas venu ?

— Non, il ne pouvait pas, mais il pensait que c’était à toi que je rendais visite, alors...

— Oh, merde ! Je suis désolée, Sam. Je ne voulais pas te balancer. Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ?

— Je ne sais pas. C’est tellement la pagaille, en ce moment.

Je soupire.

— Que s'est-il s'est passé ?

— En version courte, je suis allée à L.A. pour qu'Océane et Lautner puissent passer du temps ensemble et pour que nous parlions d'une sorte de droit de visite ou de modalités de garde. Emma était à Hawaii chez sa mère et nous avons fini par rester chez lui, mais je ne l'ai pas dit à Dane.

— Eh bien, il ne doit pas être trop énervé, ce n'est pas comme si tu... mon Dieu, Sam, s'il te plaît, dis-moi que tu n'as pas...

— Si, nous avons couché ensemble.

— Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Sa fiancée le sait-elle ?

— Non.

— Mais Dane, si ?

— Oui. Il me l'a demandé et je n'ai pas pu lui mentir.

— Que vas-tu faire ?

Sa voix est douce et compatissante.

— Ce n'est que le début. La suite est encore *meilleure*. J'ai reconnu ce qui s'était passé et il est parti en moto. Quelques heures plus tard, j'ai reçu un appel de l'hôpital parce qu'il s'était fait renverser par une voiture.

— Oh mon Dieu ! Est-ce qu'il...

— Il va bien. Ça aurait pu être bien pire. Il a une épaule disloquée et le tibia fracturé. Ils l'ont gardé la nuit dernière parce qu'il a aussi une commotion.

— Sam... Je ne sais pas quoi dire. Tu veux que je vienne ?

— Ses parents sont là. Je ne sais pas combien de temps ils vont rester. Il ne peut pas travailler et je ne sais pas dans combien de temps il pourra reprendre. Je... J'ai complètement déconné et pour quoi ?

— Par amour. Tu as déconné par amour.

Je secoue la tête et m'appuie contre mon oreiller.

— Ça n'a aucune d'importance. Lautner aime Emma. Il va l'épouser. Ce weekend semble tellement égoïste devant cette réalité et, maintenant, à ce qui est arrivé à Dane...

— Tu devrais venir habiter chez moi avec Océane.

— Je ne peux pas ! C'est impossible. Les parents de Dane ne resteront pas ici pour toujours. Ils ne savent pas ce qui s'est passé entre nous. Dane a besoin de mon aide, aussi sûr, j'en suis certaine, qu'il n'en veut pas, il en a besoin. Je ne peux pas le laisser... Je lui dois ça.

— Tu en as parlé à papa ?

— Quoi ? Certainement pas !

Avery ne sait rien de la conversation personnelle et très éclairante que j'ai eue avec notre père. La dernière chose dont j'ai envie est de lui dire que je suis devenue comme ma mère... une *pute*.

— Et je te serais reconnaissante de ne rien lui dire pour l'instant.

— Ton secret est à l'abri avec moi. Promets-moi quand même de m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Je te le promets. Merci, Ave.

— Je t'aime, sœurlette.

— Je t'aime aussi.

Je reste en haut en attendant qu'Océane termine sa sieste. Si je vais en bas sans Océane pour les distraire, Shirley et Phil remarqueront rapidement la tension entre moi et leur fils. Mon portable vibre, c'est Lautner. Je ne veux pas répondre, mais je ne peux pas le fuir pour toujours.

— Oui, réponds-je d'une voix sombre.

— Hé, tu vas bien ?

Oui, génial. Pourquoi ne serait-ce pas le cas ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Nous devons parler, dit-il lentement.

— À propos de ?

— Nous.

Un rire sarcastique m'échappe.

— Nous ? Vraiment ? Quel, nous ? Le nous que tu avais hâte d'oublier en baisant Emma après mon départ ? Le nous que Dane a découvert avant même que je rentre ? Ou le nous qui a envoyé Dane à l'hôpital après qu'il ait pris sa moto, blessé et en colère ? De quel nous parles-tu ?

— Merde, Syd, il va bien ?

— Bien ? Oui, il va bien. Il est sorti de l'hôpital, mais est assez amoché. On ne sait pas quand il pourra reprendre le travail. Oh... et n'oublions pas. Je suis à peu près certaine qu'il me hait, mais il a besoin de mon aide alors nous sommes tous les deux coincé avec l'autre jusqu'à ce que sa jambe guérisse et qu'il puisse physiquement me mettre dehors. Alors, comment se passent les préparatifs du mariage ?

Le passage de la colère au sarcasme se fait naturellement et cela va même parfois plus loin, versant dans la folie la plus complète... Voilà à quoi je ressemble à cet instant.

— Sydney...

— Sydney, quoi ? Appelles-tu pour me dire que tu as parlé à Emma ? Elle t'a quitté ?

Il ne dit rien.

— C'est ce que je pensais. Alors je suppose que l'essayage de robe est toujours d'actualité. Pas de problème, d'accord. Tu sais où j'habite.

Je raccroche et jette mon portable sur le lit.



Chapitre 33

12 juillet 2013

Les parents de Dane décident de rester pour la semaine. Je suis son exemple en tout. Il a décidé de jouer les couples heureux et je fais de même. La vérité devra sortir à sa façon quand il sera prêt. La colère dans ses yeux s'est un peu estompée, mais la douleur est toujours là. Océane est un bon amortisseur et j'ai tout le temps nécessaire pour m'échapper puisque la tâche de promener les chiens m'est échue. Je ne m'en plains pas.

La décision de Shirley et Phil de rester est en grande partie due au mariage que j'ai prévu de photographier cet après-midi. Lautner et Emma devraient passer prendre Océane d'une minute à l'autre, mais Dane a toujours besoin d'aide. Je surveille de près l'allée. La dernière chose dont nous avons besoin est que Lautner frappe à la porte. Une rencontre en face à face serait la goutte de trop pour Dane.

Son 4x4 noir apparaît dans l'allée. Je prends Océane dans mes bras et sors.

— Bonjour Océane. Tu m'as manqué.

Il la prend à son tour dans ses bras et la serre tendrement et l'embrasse sur la joue.

Le siège passager est vide.

— Où est Emma ? demandé-je comme il attache la ceinture de notre fille.

— Euh... Elle n'était pas vraiment prête alors, j'ai décidé de venir chercher Océane et de revenir la chercher.

Il ferme la portière.

Croisant les bras, je lui fais un sourire en coin.

— Tu as peur que je le lui dise, pas vrai ?

Il hausse les épaules.

— Non. Si tu veux qu'elle le sache, alors dis-le-lui.

Il me montre son portable.

— Tu veux que je l'appelle ?

Ah ! À quoi cela rime-t-il ? Pourquoi dirait-il cela ?

— Ce n'est pas à moi de lui dire. C'est toi qui devrais le faire.

Il penche la tête sur le côté.

— Veux-tu que je le lui dise ?

Foutus jeux à la con !

— J'ai dit que tu *devrais* le lui dire.

— J'ai demandé si tu *voulais* que je lui dise.

Je tourne les talons.

— Dis-lui, ne lui dis pas. Ce ne sont pas mes affaires.

Il n'y a rien de tel que de photographier un mariage pour oublier mon propre mariage qui n'aura pas lieu ou celui de Lautner qui, lui, aura bien lieu. À la fin de la réception, j'ai rempli toutes mes cartes mémoire, donc il doit y avoir de bonnes photos dans le lot, mais je n'étais pas inspirée aujourd'hui ; ma fibre artistique n'était pas au rendez-vous.

Alors que je quitte la réception, mon portable vibre. C'est un message de Lautner indiquant une adresse et disant qu'Océane est toujours avec eux et que je peux venir la chercher chez son père quand j'aurai terminé. Je suis épuisée le temps d'arriver chez son père. La journée a été longue.

— Salut.

Lautner sourit en ouvrant la porte.

— Entre.

Je ne suis pas d'humeur à visiter, mais comme il a ma fille en otage, je n'ai pas le choix.

— Tu te souviens de mon père, James ? me demande-t-il quand nous entrons dans le grand salon.

James est dans un fauteuil incliné et Océane dort contre sa poitrine. Il sourit.

— Ravi de vous revoir.

Il embrasse Océane sur la tête.

— Merci de m'avoir donné une petite-fille aussi magnifique. Elle a les yeux de Rebecca.

Je hoche la tête en souriant tristement, fatiguée, mais pas complètement insensible à ses mots.

— Hé, Sydney.

Emma entre dans la pièce.

— Tenez.

Elle me tend un sac.

— Nous sommes allées faire du shopping après l'essayage. C'est seulement quelques vêtements que je n'ai pas pu lui refuser et une nouvelle poupée.

Je prends le sac, sentant les yeux de Lautner sur moi, mais je ne le regarde pas.

— Merci. Eh bien, il est tard et je suis fatiguée, alors...

— Prends ses affaires, je vais la mettre dans la voiture, dit Lautner en prenant Océane des bras de James.

Je salue James et Emma de la main tout en tenant ouverte la portée d'entrée pour Lautner.

— Bonne nuit.

Il attache Océane dans son siège sans la réveiller et ferme la portière. J'ouvre le coffre et y mets ses sacs, sursautant au contact de ses mains s'enroulant autour de ma taille. Je regarde autour de moi, inquiète à l'idée que quelqu'un nous voie, mais je suis garée dans l'allée sur le côté de la maison, qui est loin de toute fenêtre et bordée de hauts arbustes de l'autre côté.

Je me retourne dans ses bras, place mes mains sur sa poitrine et soupire.

— Pourquoi fais-tu ça ?

Il se penche et m'embrasse dans le cou.

— Dis-le, murmure-t-il.

Je ferme les yeux, repliant mes doigts sur son tee-shirt.

— Dire quoi ?

Ma voix est faible.

Ses lèvres tracent un chemin jusqu'aux miennes. Sa langue s'enfonce dans ma bouche. Je gémis. Où est ma fichue dignité ? Je suis une vraie junkie ; je ne cesse d'en redemander en pensant qu'en fin de compte, je n'en voudrai pas... Que je n'en aurai pas besoin. Et si Emma ou son père sortait ? Est-ce qu'il s'en fiche ?

Je m'accroche à lui, souhaitant désespérément qu'il m'appartienne.

— Je te veux.

Je respire contre ses lèvres.

— Je te veux aussi, me chuchote-t-il en retour, enfouissant ses mains dans mes cheveux.

Il m'embrasse à nouveau.

J'enroule mes bras autour de son cou et l'embrasse en retour avec tout ce que j'ai. Il ne peut donc pas le sentir ?

Tirant sur mes cheveux, il brise notre baiser et pose son front contre le mien.

— Je t'aime, murmure-t-il.

Des larmes me piquent les yeux. C'est de la torture.

— Alors, ne l'épouse pas, le supplié-je.

Voilà. Est-ce ce qu'il voulait que je dise ? Très bien, je l'ai dit. Ma voix est désespérée, que puis-je dire de plus ?

Il prend mes mains, les enlevant de son cou. Il les serre dans les siennes et se penche à hauteur de mes yeux.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tu ne devrais pas l'épouser ?

Mon visage affiche une grimace de confusion.

Il hoche la tête.

— Parce que tu m'aimes ! Voilà pourquoi ! dis-je plus fort que je le devrais.

Il se redresse, lâche mes mains et s'en va. Je ne peux rien faire ou dire de plus. Je lui ai demandé de ne pas l'épouser. De me choisir. Je n'ai plus d'option.

Dane est endormi sur le canapé. Il ne dort plus en haut depuis son accident. Ses parents pensent que c'est parce que monter les escaliers lui prend trop de temps. Je sais que c'est parce qu'il ne veut pas partager le même lit que moi.

Après avoir couché ma princesse à moitié endormie, je me prends quelque chose à manger dans la cuisine. Je n'ai rien mangé depuis midi.

— Comment était le mariage ? marmonne la voix endormie de Dane.

Je prends mon assiette et m'assieds au bord de la table basse, près du bout du canapé, où se trouve sa tête.

— Long.

Je croque une chips.

— Comment te sens-tu ?

— Agité.

Je lui fais un sourire triste.

— Tes parents prévoient-ils toujours de partir demain ?

— Seulement mon père.

Il essaie de se redresser pour être plus assis. Sa grimace témoigne de la douleur toujours présente chaque fois qu'il bouge.

— Pourquoi seulement ton père ?

Je mords dans mon sandwich.

Ses yeux échouent à croiser les miens.

— Elle sait que tu t'en vas.

Je m'arrête de mâcher. Son regard croise le mien. Je reprends ma mastication en hochant lentement la tête.

— Il se marie quand même avec Emma.

Dane secoue la tête.

— Aucune importance.

— Je tiens à toi.

Je pose ma main sur la sienne.

— Est-ce que tu m'aimes ?

Ma tête a un mouvement de recul.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu ne me l'as jamais dit.

— Que veux-tu dire ? Bien sûr que je te l'ai dit.

— Non, je te l'ai dit et tu répondais « moi aussi ».

— C'est la même chose.

— Ah oui ?

Il hausse un sourcil.

Je détourne les yeux.

— Est-ce important ?

— Pour moi, oui. Si tu peux me regarder dans les yeux et me dire que tu m'aimes, pas comme un ami ou un frère, mais comme un mari... comme ton amant, alors peut-être que nous avons une chance.

Je le regarde dans les yeux, mais pas pour dire ces mots.

— Pourquoi m'as-tu menti ?

Il détourne le regard.

— Tu n'as pas croisé Lautner avant la naissance d'Océane. Tu l'as vu après. Il t'a dit que sa mère était morte. Il t'a dit qu'il n'avait personne parce qu'il m'aimait toujours. Lautner était brisé et tu aurais pu dire quelque chose... au moins à moi. Pourquoi, Dane ?

Les muscles de sa mâchoire tressautent et il ne me regarde toujours pas.

— Je te voulais, et puis j'ai vu Océane et mon côté protecteur a pris le dessus. Mais je l'ai fait parce que je t'aimais.

Ses yeux trouvent les miens.

— Je t'ai peut-être menti, mais je n'ai baisé personne.

— Tu m'as baisée, moi !

Je hausse le ton et m'interromps un instant pour m'assurer que je ne réveille personne.

— Tu m'as baisée, moi, Dane. Tu as privé Océane de la chance d'avoir une véritable famille, pas de passer d'un foyer à l'autre, mais d'avoir une véritable famille avec sa mère et son père, ensemble. La vie que toi, tu as eue. Tu lui as volé ça, et maintenant, c'est trop tard. Alors tu peux être en colère contre moi parce que j'ai tenté une dernière fois de récupérer cela pour elle et pour moi, mais nous ne serions pas en train d'avoir cette conversation si tu m'avais dit, à *moi*, la vérité.

Il est blessé. Mes mots étaient faits pour le blesser. Je suis prête à assumer la responsabilité de mes actions, mais je ne le laisserai pas tout me mettre sur le dos. Dane m'a donné tellement, mais il m'a aussi tellement volé.



Chapitre 34

27 juillet 2013

Il y a deux semaines, j'ai pris mes valises, ma fille, mon chien et fait des adieux émotionnels à Dane. Nous avons versé quelques larmes et quand je suis sortie de l'allée, les choses allaient mieux entre nous. Le fait que Dane était prêt à me reprendre était une véritable preuve de son amour pour moi. Un amour que je ne pourrai jamais lui rendre. Mes sentiments pour lui n'étaient peut-être pas aussi forts, mais je tiens trop à lui pour lui enlever ses chances d'être heureux. Il mérite un amour comme celui que j'ai vécu avec Lautner. Je sais que dire au revoir à Océane a été tout aussi difficile. Elle m'a posé des questions à son sujet plus d'une fois et je sais qu'avec le temps, les souvenirs qu'elle a de lui s'effaceront, mais elle aura toujours une place dans son cœur.

Quant à ma sœur... Elle nous héberge temporairement. Sa colocataire a accepté de rester chez son petit ami jusqu'à ce que nous trouvions notre propre chez nous. En retour, j'ai pris en charge sa part du loyer. Swarley a été le véritable défi. Avery n'est pas autorisée à avoir un animal de compagnie, alors nous le faisons entrer et sortir de l'immeuble discrètement.

Le mariage d'Emma et Lautner est la semaine prochaine. Je n'ai eu de contact avec lui que par messages et ceux-ci étaient à propos d'Océane. Lui non plus ne l'a pas vue depuis deux semaines et je sais que cela le tue, surtout qu'il ne pourra pas la voir quand il sera à Bali à faire des *choses* avec Emma.

D'une manière ou d'une autre, je l'ai déçu. Je l'ai vu dans ses yeux, ce soir-là, chez son père. Je sais qu'il attendait des excuses, la promesse de ne plus jamais lui mentir ou je ne sais quoi, pourtant mes mots ne lui ont pas suffi. Je suis arrivée à la conclusion que, puisqu'il a toujours l'intention de se marier, alors ils sont faits pour être ensemble. Je ne débarquerai pas dramatiquement en plein milieu de la cérémonie, poussant les portes de l'église et le suppliant de ne pas l'épouser juste avant que le pasteur ne demande si quelqu'un s'oppose à leur union.

— Puisque Dane est hors du tableau, avec qui vas-tu au mariage ? demande Avery alors que nous mangeons notre petit-déjeuner.

— En fait, je n'y vais pas.

— Comment ça, tu n'y vas pas ?

Elle me lance un regard désapprobateur par-dessus sa tasse de café.

Je hausse les épaules et donne un morceau de mon toast à Océane.

— Je ne suis pas invitée.

— Quoi ? Bien sûr que si, tu es invitée. Océane est demoiselle d'honneur.

— Ce qui veut dire qu'Océane est invitée. Lautner m'a envoyé un message et je suis censée la déposer chez son père vendredi après-midi. Elle participera à la répétition, puis au dîner de répétition, et ensuite elle passera la nuit avec eux, toujours chez son père, pour pouvoir aller chez le coiffeur avec les filles, le lendemain matin.

— Et tu es d'accord qu'elle passe la nuit avec eux ?

Je tends le bras pour écarter les cheveux des yeux d'Océane.

— Non, mais je n'ai pas vraiment le choix. De toute façon, je vais devoir m'y habituer.

— Alors que vas-tu faire pendant ce temps ?

Je ris.

— C'est la partie amusante. Apparemment, la riche famille d'Emma m'envoie dans un hôtel sympa et m'offre même, à moi et à *ami* de mon choix, des soins de spa de luxe. Alors qu'en dis-tu, *amie* ?

— Euh... mais carrément, je vais m'amuser à l'œil.

Le sourire d'Avery est immense.

— Tu crois que le room service est inclus ?

Je souris.

— Eh bien, je ne leur donne pas mon numéro de carte bleue, alors je dirais que oui. Nourriture, champagne... Tout ce que nous voulons.

— Attention les yeux, les sœurs Montgomery vont se soûler !

Je secoue la tête.



Chapitre 35

2 août 2013

Nous sommes à quelques pâtés de maisons de chez le père de Lautner. J'aimerais pouvoir dire que mon angoisse à l'idée que Lautner et Emma enlèvent Océane s'est calmée, mais ce n'est pas le cas. C'est la partie « passer la nuit » qui m'inquiète. Et si elle tombait malade comme elle l'a été à mon mariage ?

— Arrête, dit Avery avec un sourire en coin.

— Quoi ? réponds-je avec un rapide regard en biais.

— Arrête de te faire des films.

— Quoi... je... je ne sais pas de quoi tu parles.

Ma voix monte d'une octave.

— J'entends les rouages cliqueter dans ta tête. Tu t'inquiètes d'être séparée d'elle, qu'on ne lui raconte pas d'histoire avant de la coucher et de savoir qui va couper son poulet ce soir. Elle pourrait tomber malade ou avoir peur ou se faire enlever par son père et sa nouvelle femme.

— Pff... Tu penses me connaître, mais... ça... non... Tu n'y es pas du tout.

— Tu mens comme tu respirez, Sam... comme tu respirez.

Elle rit alors que nous nous garons dans l'allée.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Je lève les yeux au ciel en ouvrant ma portière.

— Merci de ta sollicitude, mais je suis une grande fille. Je peux le faire toute seule.

Après avoir détaché Océane, je jette ses deux sacs sur mon épaule et l'emmène jusqu'à la porte. J'ai l'impression de l'envoyer en colonie de vacances.

Ne pleure pas... Ne pleure pas.

— Océane !

James ouvre la porte avec un enthousiasme débordant à l'idée de revoir sa petite-fille.

— Sydney, je suis content de vous voir aussi.

Je souris.

— Où est Lautner ?

J'essaie de garder un ton détaché, comme si cela n'avait pas d'importance. Je

ne sais pas vraiment pourquoi cela en a.

— Lui et les témoins sont toujours au golf, mais ils ne devraient pas tarder à rentrer. Je leur ai proposé de rester ici pour accueillir Océane. Il voulait être là aussi, mais je lui ai dit que ce ne serait pas bien pour le marié de ne pas aller à sa propre sortie golf avec les garçons.

— Oh, d'accord... hum...

James me donne une petite tape sur l'épaule.

— Tout ira bien. Je veillerai sur elle comme sur ma propre vie.

Je retiens mes larmes d'un battement de paupières et déglutis difficilement en hochant la tête avec hésitation.

— Viens ici, ma puce. Tu me fais un câlin et un bisou ?

Océane me serre dans ses bras et entre dans la maison un peu trop volontiers.

— Alors, vous m'appellerez après la réception et je viendrai la chercher ici ?

— Exactement. On se voit demain.

Il va fermer la porte.

— Et vous avez mon numéro de portable ?

— Oui.

La porte se ferme et je sais que je vais recevoir des torrents de moqueries de la part d'Avery sur mes pathétiques yeux embués, mais elle peut aller se faire voir.

— La vache ! C'est là que nous allons ? hallucine Avery lorsque nous nous arrêtons devant le service de voiturier.

— Ferme la bouche. Tu me fais honte.

Je ris en sortant de ma Jeep.

Le voiturier me salue comme si je venais d'arriver en Bentley. Sympa !

L'enregistrement est simple parce que tout a été arrangé à l'avance. Je me demande si c'est une diversion. Garder Sydney la dingue occupée pour qu'elle ne débarque pas au mariage et gâche tout. Je souris intérieurement en passant en revue les alentours chics. Pour la première fois de ma vie, ma folie est payante.

— Regarde un peu ça !

Avery court à la fenêtre dès que nous entrons dans la chambre.

Je fouille dans mon sac à ma main pour donner un pourboire au garçon, mais il lève la main.

— Tout a été arrangé, M'dame.

— Merci.

Je souris.

Ce n'est pas une chambre, mais une suite de luxe plus grande que la maison

que j'ai louée à Dane.

— Viens par ici, maintenant ! m'appelle Avery.

Les portes-fenêtres s'ouvrent sur un balcon privé démesuré donnant sur la baie et une partie de la ville.

— Pas mal.

— Pas mal ? D'accord, Mademoiselle j'ai-voyagé-partout-dans-le-monde, mais pour ceux qui n'ont pas eu cette chance, c'est incroyable, crois-moi.

Je souris et lui donne un petit coup de coude.

— Je plaisante. J'ai vu beaucoup de choses, mais c'est génial.

Elle retourne à l'intérieur en sautillant pour aller explorer le reste de notre palais pour la nuit. Je jette un coup d'œil à ma montre.

— Nous devons y aller. Nous avons des soins de spa dans une demi-heure, lui rappelé-je.

Elle sort de l'une des chambres en dansant la valse et en prenant son accent anglais ridicule.

— Ah, oui, nous devrions assurément nous faire un peu dorloter.

Je lève les yeux au ciel et ouvre la porte.

— Nous y allons ?

Nous arrivons tôt et remplissons les formulaires nécessaires en nous faisant offrir toutes les boissons possibles et imaginables. Avery saute sur un verre de champagne tandis que j'opte pour un thé glacé, décidant d'attendre la fin des soins pour noyer mon chagrin dans l'alcool.

— Alors, pas de regrets ? demande-t-elle pendant que nous sirotions nos boissons en attendant que l'on vienne nous chercher.

— Des regrets ?

Je penche la tête sur le côté.

— Ce weekend. L'amour de ta vie épouse une autre femme, je dis ça comme ça... Pas de regrets ?

— Je lui ai parlé franchement, je lui ai demandé de ne pas l'épouser, et pourtant, voilà où j'en suis. Je ne sais pas ce qu'il voulait que je lui dise.

Avery hoche la tête et boit une gorgée de champagne.

Un jeune couple sort du spa et s'arrête pour regarder quelques-uns des produits sur les étagères à côté de nous. L'homme enrôle son bras autour des épaules de la femme et l'embrasse.

— Je t'aime, lui dit-il.

— Je t'aime, lui répond-elle en retour.

Je souris et essaie de ne pas les fixer. *Comme c'est mignon*, pensé-je.

Demain, nous avons des massages de prévus ; ce soir, nous avons manucure et pédicure. Avery choisit le « rose sauvage sexy » pailleté. Je porte mon choix sur le « rouge sexe » pour mes pieds et une french manucure pour mes mains.

— As-tu pris une robe de cocktail pour le restaurant de l'hôtel ? demande Avery alors que notre vernis est sous les séchoirs à ongles.

— Oui, pourtant elle n'est probablement pas assez chic.

— Tes sourcils mériteraient une petite retouche. Tu veux que je demande s'ils peuvent nous caler un rendez-vous pour une épilation rapide ?

Je secoue la tête.

— Mes sourcils sont très bien. Tu affines trop les tiens. Ça doit être un truc de L.A.

— Eh bien, on se retrouve plus tard, alors, des soins *gratuits*, ça ne se refuse pas.

Je lui fais au revoir de la main en sortant.

— Profite bien, ne sois pas trop longue ou sinon je ne t'attends pas pour dîner.

En quittant le hall d'entrée du spa, je repense au couple que nous avons vu plus tôt et à ma petite conversation avec Avery.

Des regrets...

J'entre dans notre suite, pose mon sac à main et en sors mon portable.

Des regrets... Dis-le... Le couple...

Je tape le message.

— Qu'est-ce que tu fiches, Sydney ? me dis-je, me parlant toujours à moi-même, toujours folle.

Je tiens mon portable d'une main et tripote mes cheveux de l'autre.

— Et merde !

Mon pouce effleure la touche *Envoyer* et il part.

Je lance mon portable sur le canapé, attrape ma robe et ma trousse de maquillage, puis me dirige vers la salle de bain. Après m'être maquillée, j'enfile ma robe de cocktail argentée à sequins et regarde une dernière fois dans le miroir.

— Oh merde ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

La réalité de mon message impulsif me frappe. J'entends la porte de la suite se fermer.

— Avery... Tu ne vas pas croire ce que...

J'ouvre la porte de la salle de bain.

Oh... Mon... Dieu !

Des fleurs. Une lumière tamisée. De la musique douce. *Lautner*.

Il est à environ trois mètres, vêtu d'un costume noir et d'une cravate gris titane. Je ne l'avais jamais vu habillé ainsi. Il est... parfait. Il montre son portable en secouant la tête.

— J'ai eu ton message... Enfin.

Mon maquillage fraîchement appliqué court un grave danger. J'ai une boule de la taille de Saturne dans la gorge et elle me fait pleurer... beaucoup !

Il approche d'un pas.

— Alors voilà comment ça va se passer... Je vais sécher toutes tes larmes, parce que c'est ma spécialité, ensuite tu vas me dire ces trois mots...

Il lève une nouvelle son portable,

— ... et puis je vais m'agenouiller et te poser une question très importante. Puis tu vas dire oui. Après ça, je vais t'enlever tes vêtements et te faire crier jusqu'à ce que le Golden Gate s'écroule, et *ensuite*, nous allons faire l'amour doucement... passionnément... pour le reste de notre vie. D'accord ?

Le plus douloureux des sanglots m'échappe tandis que les larmes me montent aux yeux si vite que je peux à peine le voir, mais je parviens à hocher la tête.

Il avance d'un autre pas.

— Voilà le problème. Je ne sais pas comment je pourrais vivre sans t'aimer. Ce serait comme demander à mes poumons de se gonfler sans air, à mon cœur de battre sans sang, à mes yeux de voir sans lumière. Ce n'est tout simplement pas possible. Et pourtant, tu es tellement stupide...

Je ris et pleure en même temps, mes yeux sont gonflés et mon nez coule.

— Comment as-tu pu croire que j'aimerais un jour quelqu'un comme je t'aime ?

Il fait un autre pas en glissant sa main dans la poche intérieure de sa veste, en sort un mouchoir et essuie mon visage un petit tapotement à la fois.

— Tu ne m'as apparemment pas entendu la première fois, alors je vais le redire.

Il sourit.

— Tu es prête ?

Je hoche la tête et renifle.

— Je. T'aime. Point. D'un amour bouleversant et à jamais inégalable. Je ne m'excuserai pas de t'aimer et je t'aimerai toujours.

Il remet son mouchoir dans sa poche et prend mon visage dans ses mains.

Iris bleus.

— Je t'aime... Rien que toi... Toujours toi... Toi pour toujours.

Il plonge sa main dans sa poche et en sort son portable, me montrant le message que je lui ai envoyé.

— Tu as fini de pleurer ?

Il me fait un sourire narquois.

Toujours reniflant, je hoche la tête et souris.

— Bien, à ton tour.

Il agite son portable plusieurs fois avant de le remettre dans sa poche.

— Laut...

— Non, non, non...

Il secoue la tête et pose un doigt sur mes lèvres.

— Trois mots, Syd, c'est tout ce que je veux entendre.

Il enlève son doigt de mes lèvres et y dépose un chaste baiser.

À cet instant, j'ai découvert une vérité à laquelle je n'aurais jamais pensé croire. Le destin est une force réelle et indéniable et tous les contes de fées ne sont pas uniquement de la fiction.

— Je t'aime.

Je n'ai jamais mis autant d'émotion dans trois petits mots.

Une vie entière de bonheur irradie de son sourire et de ses magnifiques iris bleus. Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait fallu autant de temps pour prononcer ces mots.

Il s'agenouille, plonge sa main dans son autre poche et en sort une bague.

— Ma mère m'a donné sa bague en diamant avant de mourir.

Il laisse échapper ses propres larmes rebelles et déglutit.

— Elle m'a dit de la donner à la femme qui s'est emparée de mon âme.

Il ferme les yeux tandis que j'essuie les larmes qui coulent le long de ses joues avec mes pouces.

— Je n'ai pas donné cette bague à Emma.

Nos yeux se croisent et il n'a plus besoin de dire quoi que ce soit. Il n'y a plus rien à dire. Il a déjà tout dit.

— Sydney Ann Montgomery, amour de ma vie, gardienne de mon âme, mère de la plus merveilleuse des petites filles à n'avoir jamais foulé cette Terre... Veux-tu m'épouser ?

— Où est ma puce...

— Sydney ! Un mot, chérie. Je t'ai dit comment ça allait se passer.

Je ris et tends ma main gauche.

— Oui !

Il me glisse la bague au doigt et l'embrasse.

— Où est ma sœur ? Où est Océane ? Pourquoi n'es-tu pas...

Il me fait taire de la seule façon qu'il connaisse. Alors que je me détends et me laisse aller à son injonction de silence, il libère mes lèvres.

— À quoi ressemblent les chaussures que tu as prises pour porter avec ça ?

Il fait glisser ses mains sur mes hanches.

— Des talons aiguilles argentés, pourquoi ? reniflé-je.

— Mets-les.

— Pourquoi ? Allons-nous...

— Mets. Les, m'interrompt-il d'une voix ferme, mais ses lèvres esquissent un sourire retors.

Je lève les yeux au ciel, vais fouiller dans ma valise et en sors les chaussures, puis les enfille. Le talon fait dix centimètres et une stripteaseuse les porterait sans problème. Je ne les mets que lorsque je sors avec Avery.

Il se tient près des portes vitrées du balcon. Je croise son regard sexy et brûlant. Est-ce que nous allons nous asseoir sur le balcon ? Pourquoi dois-je porter mes chaussures pour ça ? De son index, il me fait signe d'approcher. J'obéis à sa demande silencieuse. Je suis debout, en face de lui, et il explore mon corps des yeux en enlevant sa veste.

— Restons-nous à l'intérieur ? demandé-je comme il desserre sa cravate.

Il hoche la tête.

Je le regarde enlever sa chemise en passant ma langue sur mes lèvres.

— Enlèves-tu *tous* tes vêtements ? demandé-je, haletante.

Il hoche la tête.

Je me mords l'intérieur de la joue et joue avec mes cheveux en réfléchissant à mes talons aiguilles.

— Nous allons faire quelque chose de coquin, c'est ça ?

Il affiche un grand sourire en enlevant son boxer. J'ai le souffle coupé comme il se tient devant moi, nu et très excité. Je jette d'abord un coup d'œil par la fenêtre, puis me retourne vers lui, les yeux écarquillés.

— Personne ne peut nous voir.

Il sourit, me fait me retourner et baisse la fermeture éclair de ma robe. Ma petite robe bustier tombe et je ne porte plus que mon string noir et mes talons aiguilles.

— Lève les pieds.

Je lève les pieds et enlève ma robe. Il m'attrape les mains et les pose, à plat, contre la fenêtre.

— Écarte les jambes.

— Depuis quand es-tu aussi pervers ? demandé-je en me retournant vers lui.

Il repousse mes cheveux d'un côté, exposant ma nuque sur laquelle il fait courir sa langue, puis couvrant mon dos de baisers.

— Dit la fille qui s'est donnée du plaisir en face de moi, marmonne-t-il contre ma peau.

Le voilà... Le sourire. Je le sens sourire contre ma peau et ce sourire m'envoie des picotements partout.

— C'était gênant.

Je soupire tandis que ses mains glissent autour de mes seins.

— C'était incroyablement sexy.

Il prend mes seins à pleines mains et me pince les tétons.

— Aah...

Je me cambre, enfonçant mes seins dans ses mains et rapprochant mes fesses de lui.

— Chérie, tu es tellement sexy.

Sa verge glisse entre mes jambes, frottant contre mon string.

— Et tu es à moi... Tout à moi.

Sa main droite glisse le long de mon ventre, il glisse son doigt sous la partie avant en dentelle de mon string. Je penche la tête en arrière, près de la sienne, alors que son doigt caresse mon clitoris en cercles.

— Lautner...

— Qu'y a-t-il, chérie ?

— Oh... mon Dieu ! gémis-je.

— Je ne t'entends pas, Syd.

Il pince mon téton plus fort.

— Aah ! Lautner ! hurlé-je alors qu'il s'affaire sur mon téton et mon clitoris.

Il serre le poing autour du tissu délicat et, d'un coup sec, mon string se désintègre et n'est plus qu'un petit bout de dentelle de rien du tout. Avançant le bassin, il s'enfonce en moi. Mes ongles raclent contre la vitre et mes genoux cèdent légèrement.

Je lève les yeux et regarde notre reflet dans la fenêtre, surprise de constater à quel point cela m'excite. Ses mains sur mes seins descendent entre mes jambes. Je le vois en train de nous regarder, lui aussi. Nos regards se croisent dans la vitre.

— Pas pervers, chérie, seulement sexy.

Sa voix est tendue et son souffle haletant à chaque coup de bassin en moi.

— Mon Dieu... j'aime... chaque centimètre... de toi.

— Lautner ! hurlé-je de nouveau en rejetant la tête en arrière, ses doigts experts me caressant. J'y suis presque... Oh mon Dieu... Si... proche ! dis-je tandis qu'il stimule chacun de mes nerfs dédiés au plaisir.

Il s'enfonce en moi plus fort, son rythme est plus irrégulier, et je me resserre autour de lui en m'empalant contre lui.

— Oui ! Oui ! Oui ! crié-je comme si j'essayais de réveiller toute la ville.

Je me contorsionne autour de lui, vague après vague de plaisir somptueux. Je laisse tomber mon front contre la fenêtre.

Il s'enfonce en moi une dernière fois.

— Sydney ! Mon Dieu, c'est tellement bon ! gronde-t-il en se déversant et en enroulant ses bras autour de moi.

Je ne sens plus mes jambes. Je suis heureuse qu'il me tienne fermement. Il me retourne, me soulève dans ses bras aimants et m'emmène jusqu'au lit. Rabattant les couvertures, il m'y allonge et me retire mes chaussures avant de me masser les pieds.

Je souris et secoue la tête.

— Sexy, mes fesses... Tu peux dire ce que tu veux, c'était pervers.

Il embrasse chacun de mes orteils fraîchement manucurés.

— Oui, tes fesses sont sexy, et puisque je te garde officiellement pour toujours, une petite touche de perversité de temps en temps garde les choses... imprévisibles.

Je lève ma main gauche et contemple ma bague.

— C'est magnifique. Que pensera ton père en me voyant porter la bague de ta mère ?

Il remonte jusqu'en haut du lit en rampant et en me couvrant de baisers tout le long.

— Il est aux anges.

Je lève la tête.

— Il sait ?

— Bien sûr.

— Hmm... Intéressant.

Il embrasse mes lèvres. Son baiser est lent, presque paresseux, comme si nous avions tout le temps du monde. Je souris intérieurement parce que je comprends enfin que c'est le cas. S'il vous plaît, faites en sorte que ce ne soit pas un rêve et si c'en est un, je ne veux jamais me réveiller.

Je l'agrippe par les cheveux et il relâche mes lèvres.

— Je t'aime.

Son sourire de gagnant au loto réapparaît. S'il sourit comme cela à chaque fois que je le lui dis, il va l'entendre au moins cent fois par jour.

— Je t'aime aussi.

Il me fait rouler de telle sorte que je suis allongée sur sa poitrine, son visage dans mes cheveux et son cœur contre mon oreille.

— Alors...

— Et voilà, le jeu des vingt questions.

Il rit d'un air entendu.

— D'accord, monsieur je-sais-tout...

Je plante mes ongles dans sa poitrine, ce qui le fait légèrement sursauter.

— ... si tu es si malin, alors ne me fais pas demander, dis-le-moi.

— Par où commencer ? Voyons... Océane est chez mon père ce soir avec... disons, de la famille, et tu en sauras plus demain.

Je commence à lever la tête, mais il pose sa main dessus et l'appuie contre sa poitrine.

— Écoute. Le mariage a été annulé il y a deux semaines, juste après que je t'ai vue...

Il maintient ma tête fermement appuyée contre son torse, sachant que je meurs d'envie de le regarder et de lui demander plus de détails.

— ... mais je pense que je savais que je n'allais pas épouser Emma au moment où j'ai appris que tu ne t'étais pas mariée avec Dane. Alors pour répondre à ta prochaine question... Je plaide la folie temporaire pour ne pas l'avoir fait plus tôt, et je suis à peu près certain de conserver mon poste actuel parce que je connais un certain chef du personnel qui ne me fera plus de recommandation élogieuse. Néanmoins, Emma ne me déteste pas. Elle dit qu'elle envie notre relation et qu'elle sait qu'elle trouvera quelqu'un qui la regardera comme je te regarde.

Je me détends, bien que je ne devrais pas vouloir connaître la réponse à ma prochaine question et que rien de bien ne peut en sortir, mais...

Il relâche sa prise sur ma tête et je lève les yeux vers lui, envahie par des sentiments mitigés.

— Non, dit-il.

Je fronce les sourcils.

— Je ne t'ai même pas encore posé de question.

— Tu veux savoir si j'ai couché avec Emma après que toi et Océane êtes parties.

Je détourne le regard et hoche la tête.
Il attrape mon menton, me forçant à le regarder.
— Disons juste que j'ai été étrangement pris de migraines et que de longues heures de travail m'ont occupé.
Il me fait un clin d'œil.
Je me mords les lèvres pour lutter contre mon sourire satisfait.
— Je t'aime.
— Je sais. Je l'ai toujours su.
— Alors pourquoi tout ce cirque ? Pourquoi me le faire dire ?
Il coince mes cheveux derrière mes oreilles.
— Je voulais que tu t'en rendes compte... que tu te l'avoues. Je ne voulais pas que ton amour pour moi soit un sentiment caché ou un plaisir coupable. Je voulais que tu le dises, que tu le sentes, que tu le montres. Que tu t'y laisses aller, que tu te laisses aller à moi, à nous.
Je l'embrasse.
— Je me rends.
— Mmm... Il était temps, marmonne-t-il.
Je souris contre ses lèvres.
— Tu as planifié tout ça sans savoir que j'allais t'envoyer ce message. Qu'allais-tu faire si je ne l'avais pas dit en premier ?
— Disons simplement que tu serais toujours en talons et plaquée contre la fenêtre.
Ma mâchoire se déboîte.
— Tu allais m'arracher une confession à coups de reins ?
— Quelque chose comme ça.
Il saisit mes fesses et avance ses hanches contre moi.
— Mmm... Et ensuite ?
Je passe ma langue sur mes lèvres et secoue mes hanches sur son érection.
Il me retourne sur le dos, s'installant entre mes jambes et s'enfonçant en moi.
— Te faire l'amour... lentement... passionnément... pour le reste de notre vie.



Chapitre 36

3 août 2013

— Je t'aime.

Baiser.

— Je t'aime.

Baiser.

— Je t'aime.

Baiser.

— Chérie... Qu'est-ce que tu me fais ? Prononce la voix endormie, mais sexy de Lautner.

Il n'a pas encore ouvert les yeux, mais un sourire tend ses lèvres tandis que j'embrasse ses mollets et remonte le long des muscles de ses fesses jusqu'au relief accidenté de son dos sculpté.

— Désolée, je n'arrivais pas à dormir. Je voulais m'assurer que tu étais toujours à moi, lui murmuré-je à l'oreille.

— Eh bien, ne t'arrête pas. Je suis à toi, chérie, tout à toi.

J'enfourche ses fesses et lui masse le dos.

— Alors, j'aurais certainement dû en parler hier soir, que tu saches dans quoi tu t'embarques, mais je suis en quelque sorte à la rue avec un enfant et un chien, en ce moment. Est-ce que ce sera un problème ?

Il rit.

— C'est arrangé. Je nous ai trouvé un nouveau chez nous dans lequel nous installer après notre mariage.

— Oh.

Je me mords la langue, inutile de pousser ma chance.

Toutefois, j'ai besoin d'un toit, *maintenant*. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'Avery ne s'attire des ennuis à cause de Swarley.

— Petit-déjeuner puis, sexe ou sexe puis, petit-déjeuner, ou bien sexe au petit-déjeuner ? demande-t-il.

Je lui pince les flancs et il roule sur le côté, me désarçonnant avant de me plaquer contre le matelas.

— Qu'est-ce que ce sera ?

Il entrelace nos doigts au-dessus de ma tête.

— Hum... Que dirais-tu de sexe au petit-déjeuner, c'est-à-dire un petit-déjeuner, et puis, eh bien... plus de sexe, et d'ici là nous aurons sans doute vraiment besoin de manger.

Il m'offre un grand sourire.

— Sexe dans le lit, la baignoire ou la douche ?

— Oui, oui et oui ! Je souris.

— Mon Dieu, je t'aime, Syd.

Comme promis hier, j'ai droit à un massage et même à un passage au salon de coiffure. Cependant, je me sens bien plus coupable sachant que c'est Lautner qui paie pour cette nuit et ces soins luxueux. J'ai hâte de revoir Océane, mais Lautner veut me garder pour lui tout seul quelques heures de plus après avoir quitté l'hôtel.

Nous descendons le long de la côte et profitons de la vue et de la compagnie de l'autre. Il me tient la main, joue de temps en temps avec la bague à mon doigt.

— Tu te rends compte que mon père va te tuer quand il apprendra que tu m'as demandée en mariage sans lui demander ma main auparavant ?

Il rit.

— Maintenant, je *sais* que « Tu ne dois point tuer » est un des dix commandements. De quelle religion as-tu dit qu'il était ?

Je souris.

— Il va paniquer. Quand je lui ai dit que c'était terminé avec Dane, il m'a suggéré de rester seule un moment et de ne pas me précipiter dans une nouvelle relation.

— Il devra simplement faire avec.

— Un jour, c'est ce que le petit ami d'Océane dira à propos de toi.

Lautner fronce les sourcils.

— Oui, eh bien, nous en discuterons lorsqu'elle aura trente ans.

— De mariage ?

— D'avoir un petit ami, dit-il d'un ton sérieux.

Nous nous garons sur un parking vide et sablonneux qui m'est familier. *Notre plage.*

— Mon maillot est au fond de mon sac, dans le coffre.

Il se penche et m'embrasse avant de glisser sa main sous ma robe et de me caresser la cuisse.

— Je suis à peu près certain que nous n'aurons pas besoin de nos maillots pour ce que j'ai en tête.

Sa voix profonde et séductrice me fait me tortiller dans mon siège.

Il sort de la voiture et en fait le tour pour ouvrir ma portière.

— Eh bien, docteur Sullivan, je ne savais pas que la fornication publique était votre truc.

Je sors et il me met une tape sur les fesses.

— Souviens-toi, une petite touche de perversité est une bonne chose, chérie.

— Oh, je m'en souviens. Les muscles de mes jambes me brûlent toujours. La prochaine fois, c'est toi qui porteras les talons.

Un éclat de rire s'échappe de sa poitrine alors qu'il me prend la main et me guide sur le sentier qui contourne la colline herbeuse. Notre plage privée apparaît et je me fige. Il serre ma main et me regarde avec adoration et amour. Je tourne à nouveau les yeux vers la plage.

Son père. Mon père. Avery. Océane. Et... Swarley.

Nos pères sont en short chic et en chemise. Avery et Océane sont en robe et tiennent chacune un bouquet de fleurs.

— Maman !

Océane court vers moi, je la soulève et la serre dans mes bras.

— Feurs.

Elle me tend un petit bouquet.

Bien entendu, je pleure.

Lautner embrasse Océane, puis moi.

— Nous le ferons officiellement plus tard, mais épouse-moi... aujourd'hui...
ici.

Océane se tortille, alors je la repose et elle retourne sur la plage en courant.

Je n'ai pas les mots.

Lautner m'attire à lui et essuie mes larmes.

— Épouse-moi, Sydney, murmure-t-il.

Je hoche la tête.

— Oui !

Il m'embrasse intensément.

— Hum !

J'entends mon père marcher vers nous.

— Je ne vous ai pas encore donné la permission d'embrasser la mariée.

Lautner me relâche et lui serre la main.

— Tom.

Puis mon père me prend dans ses bras.

— Comment... Quand... Tu es là, balbutiai-je.

— J'ai reçu un appel il y a dix jours. Un type qui prétendait être le père d'Océane voulait savoir si j'accepterais de le marier à cette fille dont il est fou amoureux... sur une plage.

Lautner marche vers la plage, mais se retourne et me fait un sourire et un clin d'œil. Je secoue la tête en essuyant mes larmes.

Mon père m'embrasse le front.

— Heureuse, ma puce ?

Je hoche la tête.

— Tous mes rêves viennent de se réaliser.

— Nous y allons ?

Il m'offre son bras et je le prends.

De nombreux cœurs ont été tracés dans le sable et un chemin de pétales de rose mène à l'endroit où Avery, Océane, James, Swarley et Lautner attendent.

Mon père m'embrasse sur la joue et me laisse à Lautner qui prend ma main... et mon cœur.

Mon père fait court et plaisant, puis Lautner prononce ses vœux.

— Sydney Ann Montgomery, je te promets une longue vie de fleurs, de chai tea lattes et de galettes cerise-amande. Je promets de t'apprendre à faire du surf et à jouer au vrai football...

Tout le monde rit.

— ... Je promets d'écouter chacun de tes mots, même si la plupart du temps, tu te parles à toi-même.

Je plisse les yeux et secoue la tête.

Il s'éclaircit la gorge et baisse un instant les yeux sur nos mains, puis il les relève, bleus et larmoyants, vers moi.

— J'ai voulu beaucoup de choses dans ma vie jusqu'à ce que je te rencontre. Ensuite, je n'ai plus voulu que toi. Je n'existe que pour toi...

Il regarde Océane.

— ... pour chaque part de toi. Ne doute jamais de mon amour pour toi. Tant que je respirerai, je t'aimerai. Que toi... Toujours toi... Toi pour toujours.

Je tends le bras et effleure sa joue mouillée de larmes de mon pouce, et il appuie son visage dans ma main. Aucun mot ne peut exprimer l'amour que j'éprouve pour lui et pourtant c'est à mon tour de dire quelque chose qui, je le sais, ne sera absolument pas à la hauteur de mes véritables sentiments.

— *Et si tu n'avais pas pris le mauvais chemin pour les bonnes raisons ? Et si ce moment nous était glissé entre les doigts ? Et si nous avions vécu le reste de notre vie à l'agonie, torturés par les et si qui nous auraient dévorés ?*

Je secoue la tête et souris.

— C'est la MEILLEURE technique de drague de tous les temps.

Lautner sourit de toutes ses dents et, à cet instant, peu importe que personne d'autre ne comprenne nos vœux. Il n'y a que nous et le reste du monde a toujours cessé d'exister lorsque nous sommes ensemble.

— Des iris bleus... Tu avais raison. Je vois mon reflet dans tes yeux. Tout mon monde est dans tes yeux. Mon passé, mon présent, mon futur... Tous dans tes yeux. Quand je suis perdue, je me retrouve dans tes yeux. Je vois battre mon cœur dans tes yeux. Je vois tout ce que la vie a de magnifique dans tes yeux. Je vois un océan d'infinité dans tes yeux.

Je me tourne vers Océane.

— Je vois *notre Océane* dans tes yeux. Lautner Asher Sullivan, quand bien même j'aurais un million de vies, je n'aurai jamais assez de temps pour te montrer combien je t'aime, mais c'est le cas. Je t'aime.

Je tourne les yeux vers mon père et les siens sont pleins de larmes. Il s'éclaircit la gorge et reprend.

— Lautner, acceptez-vous de prendre Sydney pour épouse et de l'aimer et la chérir jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Oui, je le veux.

Il sourit et serre mes mains entre les siennes.

— Sydney, acceptes-tu de prendre Lautner pour époux et de l'aimer et le chérir jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Oui, je le veux.

Mon sourire vertigineux rivalise avec le sien.

— Je vous déclare maintenant mari et femme. Vous pouvez embrasser ma fille.

Lautner jette un coup d'œil à mon père et rit.

— Merci, je crois que c'est ce que je vais faire.

Nous nous embrassons et notre petite troupe applaudit tandis qu'Océane se glisse entre nous. Lautner la soulève et nous la serrons tous les deux dans nos bras.

— Félicitations !

Avery m'arrache à Lautner et me prend dans ses bras.

— Toi ! Tu es un vrai faux jeton.

Je la serre dans mes bras et secoue la tête.

— Depuis quand le sais-tu ?

Elle me fait un grand sourire en me relâchant.

— Pas si longtemps, peut-être une semaine. Mais c'était horrible de te voir faire la tête tout ce temps en sachant que ton prince charmant se préparait à t'enlever.

Je passe mes doigts sur ses sourcils.

— Tu te les es vraiment épilés ?

— Oh que oui, soins à l'œil !

Je lève les yeux au ciel.

James me touche le dos. Je me retourne et il attrape ma main gauche et sourit.

— Parfait. Rebecca serait tellement heureuse.

Je retiens quelques larmes en clignant des yeux.

— Merci.

Nous nous étreignons jusqu'à ce qu'on m'arrache à lui, littéralement.

Lautner me soulève dans ses bras et me porte jusqu'à l'eau.

— Lautner ! crié-je alors qu'il nous emmène dans les vagues qui s'écrasent jusqu'à ce que nous soyons complètement trempés.

Il m'embrasse, prenant le temps d'explorer chaque millimètre de ma bouche. Comme il libère mes lèvres, j'enroule mes bras autour de lui et il entoure mon visage de ses mains tendres.

— Alors, *Mme Sullivan*, il paraît que vous avez un problème de logement...



Épilogue

3 septembre 2013

Mon docteur et ancien receveur de mari, sexy au demeurant, est assez charitable pour accueillir chez lui sa mariée sans domicile fixe, notre amour de fille et un braque de Weimar turbulent. Nous avons un énorme jardin entouré d'arbres immenses, une balançoire et une piscine. Je dois dire que mon garçon de piscine est incroyablement sexy... Et même, certains jours, un peu pervers.

Son cadeau de mariage pour moi est une chambre supplémentaire au-dessus du garage qui a été aménagée en studio photo. Je me sens un peu coupable de ne pas lui avoir encore trouvé le cadeau parfait, mais je suis certaine que je le saurai quand je le verrai.

L'anniversaire de Lautner est demain, alors Avery est venue chercher les enfants, Océane et Swarley, et les garde chez elle pour la nuit. Il devrait rentrer d'une minute à l'autre et le dîner est sur la table, les bougies allumées et Ed Sheeran chante dans les haut-parleurs. Ma robe rouge est moulante, courte et associée à une paire de talons noirs qui pourraient bien mener à une soirée intéressante. À la base, j'avais les cheveux attachés, mais Lautner aime le look de déesse aux cheveux longs, alors je les ai à nouveau lâchés.

J'ai eu l'estomac retourné toute la journée. Nous avons été intimes de toutes les manières possibles, alors je ne comprends pas pourquoi le stress me retourne l'estomac à ce point.

Il est là !

Je tamise les lumières et saute sur l'îlot de la cuisine, les jambes croisées et les cheveux cascadant sur mon décolleté profond. Il ouvre la porte de derrière et se fige.

— Joyeux anniversaire, docteur Sullivan, dis-je d'une voix basse et sexy.

Des iris bleus dévorent mon corps des yeux tandis qu'il passe sa langue sur ses lèvres. Il jette ses clés sur le comptoir, esquisse un sourire appréciateur et avance nonchalamment vers moi, comme un chat sauvage.

— Madame Sullivan...

Il décroise mes jambes et s'installe entre elles, faisant remonter ma robe. Ses mains descendent le long de mes jambes nues.

— ... Jolies chaussures. J'espère qu'elles sont confortables parce que je pense que tu vas les garder un moment.

Des lèvres pleines et avides s'emparent des miennes. Je tire sa cravate, l'attirant à moi, et gémis tandis que nos langues dansent – une salutation bienvenue après une longue journée, séparés.

— Le dîner... essayé-je de dire par-dessus ses lèvres.

— Il peut attendre.

Ses mains remontent le long de mes jambes et sous ma robe.

— Je ne veux pas qu'il refr...

Oh mon Dieu !

Je le pousse, saute sur mes pieds et me précipite dans la salle de bain, évitant je ne sais comment de me tordre la cheville sur le chemin. Des mains tendres retiennent mes cheveux en arrière tandis que je vomis dans les toilettes.

Lautner s'assied, les jambes autour de moi, et m'attire contre sa poitrine avant de me tendre un gant de toilette mouillé.

— Comment va mon bébé ?

— Ah ! Je ne me sens pas très bien.

Il rit.

— Je vois ça, mais je veux dire, comment va mon *bébé* ?

Je sens sa main faire des cercles sur mon ventre.

— De quoi parles-tu ? Je ne suis pas enceinte.

J'appuie ma tête contre son épaule.

Il m'embrasse dans le cou.

— Nous avons fait l'amour tous les soirs depuis que je t'ai demandée en mariage. Je n'ai vu aucun panneau « chienne méchante » ni de tampons dans la poubelle, et tes seins sont... Eh bien, disons que je ne me plains pas.

Merde ! Il a raison.

— Pour l'amour du ciel ! Pourquoi essaies-tu tout le temps de me mettre enceinte ?

— Moi ?

Il rit.

— C'est toi qui prends la pilule « la plupart du temps ».

Je me lève et lui lance un regard noir, puis je me brosse les dents. Il s'appuie dans l'embrasure de la porte, l'air prétentieux au possible.

Je crache mon dentifrice, mets de côté ma brosse à dents et me retourne.

— Pour un médecin, tu es incroyablement irresponsable en matière de contraception.

Je plisse les yeux et enfonce mon index dans son torse.

— Si tu savais que tu ne pouvais pas me faire confiance pour prendre la pilule,

alors pourquoi n'as-tu pas mis de préservatif ?

Il m'attrape la main et embrasse mon doigt accusateur.

— Parce que tu sembles être déterminée à porter mes enfants, et tu sais que je ne peux rien te refuser.

— Tu voulais que je sois enceinte ? Les deux fois ?

Ma voix est plus forte à chaque mot.

Il hausse les épaules, un sourire je-suis-l'étalon-ultime aux lèvres.

Je lui passe devant.

— Tu as l'esprit tordu, docteur Sullivan.

M'attrapant le bras, il me fait me retourner contre lui.

Toute malice a disparu, mais ses yeux brillent d'amour et d'adoration.

— Je t'aime, Sydney.

Il s'agenouille devant moi et me retire mes chaussures. Mes orteils soupirent de soulagement. Il m'entoure de ses bras et embrasse mon ventre, ses iris bleus se levant pour me regarder.

— Nous allons avoir un autre bébé.

Je lui fais un grand sourire et passe mes doigts dans ses cheveux.

— Nous allons avoir un autre bébé.

Il vient de recevoir son cadeau de mariage.

3 avril 2014

LAUTNER

Il y a presque quatre ans de cela, j'ai rencontré ma femme. Elle ne le savait pas, mais moi si. Sydney a atterri à Palo Alto pour une seule raison... Être avec moi. Quand ai-je su qu'elle était la femme de ma vie ? Facile. Le jour où elle a rampé sur la plage après avoir essayé d'attraper quelques vagues faciles. Des requins ? Pas un dans un rayon de trois kilomètres. Même eux se sont enfuis, embarrassés pour elle, après l'avoir vue tomber à l'eau tant de fois. À quatre pattes, elle a rampé hors de l'eau, s'arrêtant à mes pieds – ses cheveux de déesse sexy terriblement emmêlés et un énorme paquet de sable dans son maillot. Deux choses me sont alors passées par la tête. Un : « Waouh ! Cette fille est une catastrophe ambulante sexy, maladroite et têtue ». Deux : « Oui, je vais certainement l'épouser ».

Être avec elle me permet de survivre ; rien n'est plus facile que de l'aimer. Elle est le centre étincelant de mon univers et son amour est la lune qui commande aux marées de mon cœur. Mon moment préféré de la journée c'est quand je rentre chez moi, accueilli au cri de « Papa » poussé par notre petite fille

aux cheveux bruns et aux yeux bleus, suivi par Sydney tirant sur ma cravate pour attirer mes lèvres aux siennes et me murmurer d'une voix séductrice.

— Comment s'est passée votre journée, docteur Sullivan ?

Parfait. C'est à cela que ressemble ma journée... tous les jours.

— Oh mon Dieu ! Ça fait mal ! hurle Sydney en serrant ma main.

— Je sais, ma chérie, mais tu t'en sors très bien.

— Mais bien sûr ! Combien de bébés as-tu fait sortir de ton utérus ?

Le docteur Mackey, notre gynécologue obstétricienne, juchée sur son tabouret entre les jambes de Sydney, me lance un coup d'œil, et je sais qu'elle sourit derrière son masque, tout comme l'infirmière à côté d'elle.

— Eh bien, aucun, mais...

— Alors. Ne. Dis. Rien.

Elle serre les dents alors qu'une autre contraction la saisit.

— C'est bon, Sydney. Poussez une dernière fois et la tête sera dehors.

Hmm... Pourquoi le docteur Mackey a-t-il le droit de parler ?

— Aïe ! crie une dernière fois Sydney.

— À vous de prendre le relais, docteur Sully, annonce le docteur Mackey alors que je libère ma main de celle de Sydney pour terminer d'accoucher notre enfant.

Sydney ne s'arrête pas malgré les instructions du docteur Mackey. Le bébé est sorti. *Il* est sorti. Je l'attrape facilement, ma meilleure réception... et j'en ai fait beaucoup. Je lui dégage les voies respiratoires, provoquant immédiatement un cri de sa part et le donnant à sa mère.

— Oh mon Dieu !

Elle le regarde puis tourne les yeux vers moi, les larmes coulant sans retenue de ses yeux noisette irrésistibles.

Je lâche prise. Adulte ou non, je ne peux pas dissimuler mes émotions. La plus belle femme du monde m'a donné un autre enfant, un fils.

Elle essuie ses larmes de sa main libre.

— Tu peux parler, maintenant.

Elle sourit de toutes ses dents.

— Incroyable. Mon amour, tu es incroyable

Je l'embrasse avant de faire de même avec notre fils.

— Je t'aime, mon chéri.

— Je sais, mon ange. Moi aussi, je t'aime.

Sydney me dit tout le temps à quel point elle m'aime. Ce ne sont que trois petits mots, mais ils sont la nourriture de mon âme. J'ai attendu si longtemps

avant de les entendre, et je ne me lasserai jamais de la manière dont elle les prononce ou de la façon dont elle soutient mon regard jusqu'à ce que je souris, les yeux reconnaissants.

Je coupe le cordon ombilical et prends dans mes bras notre fils, Asher, pour la première fois. Je le couche sous les lampes chauffantes et le contemple. Dix doigts, dix orteils et deux poumons solides.

Parfait. C'est à cela que ressemble ma journée... tous les jours.

17 août 2014

DU VRAI FOOTBALL

— Océane, mets tes protège-tibias à l'endroit, ça se voit que papa t'a habillée pour ton premier entraînement.

— Je t'ai entendue, et elle s'est habillée toute seule, lance derrière nous Lautner qui porte le filet de ballons jusqu'au terrain.

Je sors Asher de son porte-bébé et essaie de le donner à Lautner. Il lève les mains.

— Non, désolé, je dois m'occuper de l'entraînement, chérie.

— C'est moi le coach, toi tu es l'assistant, dis-je entre mes dents serrées.

Il ramasse un ballon et le fait rebondir sur ses genoux simplement pour me montrer qu'il est parfait.

— Eh bien, à la réunion de l'équipe, les mamans ont dit qu'elles aimeraient *me* voir diriger l'entraînement.

Je lève les yeux au ciel.

— Oh, je suis certaine qu'elles adoreraient te *voir* faire n'importe quoi. Si je me souviens bien, j'ai dû distribuer des mouchoirs pour qu'elles puissent essuyer leur bave.

Il fait la passe à Océane du pied alors que de plus en plus de voitures se garent dans le parking.

— Tu n'es pas jalouse, ma chérie, si ? me chuchote-t-il à l'oreille avant d'embrasser Asher sur la joue. Parce qu'après la façon dont tu t'es touchée pour moi hier soir, tu n'as aucune raison de...

— Lautner !

Je lui lance un regard sévère, les sourcils haussés, tout en regardant autour de moi pour vérifier que personne ne nous a entendus.

Il rit en me voyant toute rouge.

— Maintenant, excuse-moi, mais les mamans, je veux dire... les *enfants* m'attendent.

Je secoue la tête, mais mon sourire dément l'agacement moqueur que je tente d'afficher.

Lautner ne m'a rien donné de ce que je pensais vouloir et m'a donné tout ce sans quoi je ne peux pas vivre. Au cours de la dernière année, il a appris à maîtriser l'art des galettes cerise-amande et a concocté une recette « top secret » de chai tea latte, ce qui lui a permis de comprendre par lui-même pourquoi je les termine jusqu'à la dernière goutte avec la même satisfaction que me procure un orgasme. Quand il n'est pas le docteur Sullivan et qu'il ne porte pas sa blouse blanche, il remplit son rôle de père de l'année en apprenant à Océane à jouer au football américain, en protégeant nos océans pour faire la fierté de papy Sullivan et en tenant en équilibre sur une planche de surf dans notre piscine.

Asher, mon mini Lautner, ne réclame pas encore trop de son temps puisque maman est encore sa source de nourriture. Cependant, ils ont noué des liens dans la salle d'accouchement. Moi, *apparemment*, j'ai fait le plus facile en le faisant sortir de mon ventre ; Lautner l'a attrapé, a coupé son cordon, l'a examiné et a provoqué son premier cri. Pour une fois, je n'étais pas la seule dans la pièce à avoir les joues inondées de larmes. Ses yeux bleus ont beaucoup pleuré, ce jour-là.

— Maman ! Maman ! crie Océane. Je l'ai fait ! Touchdown !

C'est déjà une athlète à l'âge tendre de trois ans.

— Génial ! Bravo, ma puce.

Je caresse ses cheveux alors qu'elle étreint mes jambes.

— Pizza !

Elle me fait un grand sourire.

— Ah, est-ce que papa t'a promis une pizza ?

Elle hoche la tête tandis que mon *assistant* se dirige vers nous après avoir amusé les enfants pendant une heure et donné aux mères des images auxquelles penser en utilisant leurs vibromasseurs.

— Alors, comment m'en suis-je sorti, coach ?

Il me sert un sourire prétentieux en prenant la main d'Océane alors que nous allons vers la voiture.

— Il y avait trop de tacles.

— Ce n'étaient pas des tacles. Des fois, ils se prenaient juste dans les pieds des autres.

Il hausse les épaules.

— Tacles, murmuré-je.

Nous attachons les enfants dans leurs sièges et, avant de sortir du parking,

nous retournons tous les deux pour les regarder, puis nous regardons l'un l'autre.

— Ils sont incroyables, exactement comme leur maman.

Lautner se penche et m'embrasse lentement.

Des iris bleus.

Perdue dans l'éternité de ses yeux, de son amour, de son cœur – je souris.

— Ils sont tout toi... indéniablement toi.



À propos de l'Auteur

Jewel est une junkie de la romance à l'esprit libre et un sens de l'humour excentrique.

Avec dix ans de sermons sur le fil dentaire, elle a pris une retraite anticipée de sa carrière dans l'hygiène dentaire pour rester à la maison avec ses trois exceptionnels garçons et gérer l'entreprise familiale.

Après que sa meilleure amie depuis près de trente ans lui ait suggéré quelques livres de romance contemporaine, Jewel s'est retrouvée accro. Dévorant deux à trois livres par semaine, mais ayant toujours envie de plus, elle a décidé de pratiquer la lecture durable, c'est-à-dire l'écriture.

Lorsqu'elle ne porte pas sa cape de super héros et ne sauve pas la planète un arbre à la fois, elle apprécie le yoga avec ses amis, les bons repas en famille, l'escalade avec ses enfants, les rediffusions de *How I Met Your Mother* et bien sûr... les romans déchirants, vous nouant la gorge et incroyablement torrides.

Résumé

Un chien déjanté, un vétérinaire étrange, un garçon de piscine sexy et nu, et un mois en Californie pour se faire des amis, tomber amoureuse et jouer avec le destin.

Qui est payé pour sortir le chien et se prélasser au bord de la piscine toute la journée ? Sydney Montgomery, conservatrice de musée en devenir et gardienne de maison professionnelle, voilà qui !

Lorsque sa tante et son oncle recherchent quelqu'un pour garder leur maison et leur chien à Palo Alto, pendant un mois, Sydney ne peut pas refuser cette occasion de se rapprocher de sa sœur qui est à Los Angeles. En l'espace de vingt-quatre heures après son arrivée, Sydney se retrouve à nettoyer les besoins dégoûtants du chien, à amener un cabot peu coopératif chez un vétérinaire séduisant, mais quelque peu particulier, et à être sauvée du fond de la piscine par le nettoyeur nu de ladite piscine.

Lautner, « garçon de piscine », possède un corps à tomber et un caractère des plus sympathiques. Avec ses yeux bleu océan, il est captivant, sexy et addictif. Ce qu'il n'est pas en revanche, c'est... nettoyeur de piscine.

Dr Lautner Sullivan est un joueur de football universitaire devenu pédiatre. Il sait comment charmer une femme avec des fleurs, des pâtisseries et du thé. Lautner est le rêve de toutes les filles, mais Sydney n'est pas comme toutes les filles. Elle est immunisée contre les arcs-en-ciel, les contes de fées, la poussière magique et le mot qui commence par un grand « A ».

L'attirance est immédiate, leur amitié est méritée et leur amour est indéniable. Leur « pour toujours » se limite à trente jours, mais « pour toujours » n'est pas assez long.

**Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing**

<http://www.juno-publishing.com>

**Et visitez notre page
Sur Facebook**

<https://www.facebook.com/junopublishingfrance>



<http://www.juno-publishing.com>